

Arthur Bernède



VIDOCQ

Bibliothèque numérique Ali Ben Salah

Arthur Bernède



Vidocq

Version intégrale

Roman policier

1933



KOTOBONLINE

Livres pour Tous

Bibliothèque numérique Ali Ben Salah

Premier épisode
LE FORÇAT ÉVADÉ

I

Le chien enragé

Le 12 juillet 1809 avait été le jour le plus chaud de l'année et le crépuscule du soir n'avait même pas apporté à la canicule qui, lourdement, pesait sur la campagne, cette détente qui permet aux êtres vivants de respirer un peu plus à l'aise.

Les routes, grises de poussière, étaient désertes... Les champs aussi... Dans les prés jaunis et desséchés, les troupeaux avaient cessé de paître pour se réfugier, en tas, dans les rares coins d'ombre que leur ménageaient les haies brûlées par le soleil, ou sous les arbres dont les feuilles grillées se détachaient lentement en tourbillonnant vers le sol.

Les oiseaux, invisibles, se taisaient. Les ruisseaux, desséchés, n'avaient plus de murmures. Partout, le silence, comme l'air, était de plomb... et, tout au lointain, la cloche d'une église de village, égrenant l'angélus, ajoutait encore par ses sonorités lasses et monotones à la torpeur des êtres et à l'engourdissement des choses.

Animant la nature morne, assoupie, de sa silhouette osseuse et fatiguée de vagabond des grandes routes, un homme ou plutôt le spectre d'un homme suivait, la sueur aux tempes, les lèvres desséchées, un chemin creux, encaissé, rocailleux que bordait un double fossé embroussaillé de ronces et de mûriers sauvages.

Portant sur son dos courbé une besace vide, s'appuyant à un gourdin solide, il marchait, les pieds nus, ses loques de mendiant collées à son corps efflanqué... et tout en mâchonnant ces mots que lui inspiraient la fièvre ou la démence :

— Maudite société ! Qu'as-tu fait de moi ?... Ah ! Mais je ne crèverai pas avant de m'être vengé... Non, non, je ne crèverai pas !... Ils n'ont pas eu ma peau... ils ne l'auront jamais !... Va, mon vieux, va toujours... Le diable est en toi et le diable est plus fort que le monde !

Tout à coup, le chemineau qui avait heurté une grosse pierre trébucha et faillit choir.

— Hé là ! fit-il, qu'est-ce que j'ai donc ?... On dirait que ça tourne ! C'est que ça fait deux jours au moins que je n'ai pas eu une croûte de pain sous la dent ; et dame, des fruits verts, des betteraves, des pommes de terre crues, c'est pas fait pour vous donner beaucoup de force !

« Un peu de courage... Il fera nuit dans deux heures et peut-être que je trouverai dans quelque basse-cour un œuf ou deux à gober, en attendant que je puisse me faire cuire une bonne poule !

Le vagabond voulut continuer sa route ; mais, de nouveau, il chancela.

— Allons, bon, voilà maintenant que ça me chante dans les oreilles, pire que si c'était un essaim d'abeilles qui bourdonnerait autour de moi.

« Y a pas... faut que je m'arrête ou je vais tomber faible ... et ils seraient trop contents, messieurs les gendarmes, s'ils

ramassaient ma guenille, avant que j'aie pu seulement leur crier gare !

Le malheureux, lourdement, se laissa glisser sur le talus... et, enlevant le méchant bonnet de coton déteint qui lui recouvrait le crâne, il essuya son front ruisselant avec la manche déchirée d'une vieille veste trouée au coude et qui avait dû, dix ans auparavant, servir d'uniforme à un soldat d'infanterie.

Cet homme, qui venait on ne sait d'où, représentait vraiment la misère dans ce qu'elle a de plus affreux et de plus déprimant.

Impossible de lui donner un âge, tant son corps étique, ses joues émaciées, sa barbe de plusieurs jours, sa chevelure poussée en touffes inégales et parsemées de nombreux fils d'argent contrastaient avec l'extraordinaire acuité d'un regard aussi clair, aussi brillant que celui d'un garçon de vingt ans.

Tout à coup, il poussa un cri :

— Aïe... ma jambe !

D'un geste las, il retroussa son pantalon de toile effilochée, qui laissait apparaître, à la hauteur de la cheville gonflée à éclater, une bande rougeâtre, qui, large de plusieurs centimètres, ressemblait à une cicatrice.

—Y a pas, grommela-t-il en hochant la tête : quand les « argousins » vous marquent, c'est bien pour la vie...

« On a beau leur échapper, faut toujours qu'ils vous fassent souffrir !

Et, poussant un profond soupir, il ajouta :

— C'est dur, tout de même d'en être là... surtout quand on ne l'a pas mérité !

« Ah ! si je pouvais seulement une fois manger à ma faim, boire à ma soif, et surtout me coucher dans un lit aux draps bien propres, bien frais... et m'endormir doucement... tout doucement, sans plus penser à rien... Ce me serait égal, après, de ne plus me réveiller...

« Car mieux vaut mourir libre que vivre au bagne, rivé à un boulet et roué de coups par les « chiourmes »,

« Hein ! Qu'est-ce que tu dis là, mon vieux François ! Mourir ! Toi ! Mais tu deviens fou, mon bonhomme !...

« Mourir ! Allons ! Allons ! Réveille-toi, clampin ! Tu sais ce que tu vaux, car tu sais ce que tu veux... Debout... oui, debout donc...

« En avant, maudite carcasse !... Continue ton voyage... Dans trois jours tu seras à Paris... et alors... oui, alors... *on verra ce qu'on verra !*

Réconforté par l'exhortation mystérieuse qu'il venait de s'adresser, le vagabond se redressa sur les genoux et, cueillant quelques mûres qui, saupoudrées de poussière, semblaient ironiquement s'offrir à sa détresse, il les portait lentement à sa bouche, lorsque, tout à coup, il s'arrêta.

Deux voix claires, argentines, s'élevaient d'un petit bois qui surplombait le chemin creux dans lequel il s'était arrêté.

L'une ordonnait, déjà impérieuse :

— Viens donc, Tiennot, viens vite... Rentrons chez nous !
L'autre répondait, mutine, obstinée :

— Non, Fanchette, non... j'veux pas !

La figure du miséreux s'éclaira d'un rayonnement révélant, sous la sauvagerie de ses allures et l'âpreté de ses traits, une sorte de bonté intérieure qui, subitement, transformait la bête fauve traquée qu'il semblait être en une créature profondément sensible et humaine.

Rampant le long du talus, il écarta avec précaution, de ses mains maigres, parcheminées, aux doigts longs et noueux, les épines acérées dont il ne sentait pas les piquants...

Aussitôt, sa figure s'adoucit en un attendrissement étrange.

Maintenant, il était presque beau... tant il émanait de lui de sincère émotion, de naïve tendresse.

— Un enfant ! murmura-t-il d'une voix tremblante.

Ses yeux qui se voilaient d'une buée légère, ses yeux qui ne devaient plus savoir pleurer, demeurèrent fixés avec une sorte d'extase sur un petit paysan de six à sept ans qui, un doigt dans la bouche et l'air buté, dodelinait son front rose sous l'auréole de ses beaux cheveux blonds, tandis qu'une fillette, sa sœur sans doute, à peine plus âgée que lui, le tirait par le bras en menaçant :

— Si tu ne m'obéis pas, je le dirai à la « mère »... Tu seras encore fouetté... et avec des orties, c'te fois !

Mais le gamin s'obstinait.

— J'veux chercher Bas-Rouge ! La fillette ripostait :

— Bas-Rouge est un vilain chien qui se sauve tout le temps de la maison... Voilà trois jours qu'il est parti... Il ne reviendra plus maintenant.

Échappant à sa sœur, le petit Tiennot se mit à courir sous les arbres tout en appelant :

— Bas-Rouge !... Bas-Rouge ! Fanchette s'élança à sa poursuite.

Mais le petit avait de l'avance et trottait vite. Elle allait pourtant le rejoindre lorsque, soudain, elle demeura figée sur place, les traits convulsés par une frayeur soudaine.

Un gros chien beauceron, sans collier, à poil noir et ras, aux pattes couleur de feu, maigre, efflanqué, l'œil fixe, ardent, la queue basse, la gueule écumante, la langue pendante, bleuâtre et couverte de poussière, venait de surgir d'un fossé à quelques mètres de Tiennot qui, l'apercevant, s'écria en gambadant :

— Bas-Rouge !... mon p'tit Bas-Rouge !

Tout joyeux, il s'approchait pour caresser l'animal qui faisait entendre un aboiement rauque, ininterrompu, lorsque Fanchette, blême d'effroi, bondit sur son frère en clamant :

— N'y touche pas, Tiennot ! N'y touche pas ! Il est enragé !

Elle voulut entraîner l'enfant, s'enfuir avec lui... Elle n'en eut pas le temps... Le chien s'était précipité vers eux, les crocs menaçants et tout luisants de la bave mortelle... Déjà son museau de bête en furie frôlait presque le bras du pauvre enfant qui ne pouvait que répéter, suppliant et terrifié :

— Bas-Rouge, mon Bas-Rouge... Ne me mords pas !...
C'est moi, ton petit Tiennot !

L'horrible mâchoire s'entrouvrait pour l'étreinte mortelle... lorsqu'un coup de matraque formidable atteignit Bas-Rouge aux reins, le forçant à rouler sur le sol.

Le chien, à moitié assommé, mais furieux encore, se retourna contre le bâton du chemineau et y enfonça ses crocs avec frénésie.

— Sauvez-vous, les petits ! Sauvez-vous ! hurlait l'homme, qui, prompt comme l'éclair, empoignait audacieusement Bas-Rouge par le cou et, l'immobilisant dans ses doigts d'acier, serrait jusqu'au moment où les yeux injectés de la bête se voilèrent, en même temps qu'un dernier spasme lui raidissait les membres et qu'un râle suprême s'exhalait de sa gorge écrasée.

Sentant qu'il n'avait plus entre les mains qu'un cadavre, le vagabond desserra son étreinte et Bas-Rouge retomba à terre, où il demeura étendu inerte...

Le chien enragé était mort !

— Ah ! Les vilains mioches !... Vrai ! Ils me feront mourir, ils me feront damner ! lançait la voix courroucée d'une robuste paysanne qui accourait, essoufflée, sa coiffe au vent, toute vibrante de colère et d'angoisse.

C'était la mère !

Partie à la recherche de ses enfants, la campagnarde avait assisté de loin à cette scène qui s'était déroulée avec une rapidité aussi tragique que foudroyante.

Empoignant par le bras Fanchette et Tiennot qui, fous de peur, n'avaient pas eu la force de déguerpir, la Martoche, comme on l'appelait dans le pays, se mit à les secouer furieusement, tout en les invectivant :

— Ça vous apprendra à vous en aller galvauder comme ça ! Vous verrez qu'un beau jour Croque-mitaine vous emportera dans sa hotte !...

« Et ce sera bien fait pour vous, mauvaise graine !

Puis, se retournant vers le chemineau qui contemplait les deux enfants avec une expression de joie touchante et quasi paternelle, la campagnarde demanda :

— Elle ne vous a pas mordu au moins, cette sale bête de malheur ?

— Je ne lui en ai pas laissé le temps, déclarait l'inconnu avec une tranquille assurance.

Mais le sentiment maternel reprenait le dessus, la fermière saisit ses deux enfants et les embrassa violemment tout en haletant :

— Mon Tiennot ! Ma Fanchon !... Ah ! mes petits ! mes pauvres petits !

« Dites-lui au moins merci à ce brave homme !

Et elle les poussa tous deux vers le chemineau.

Doucement, celui-ci appuya ses mains calleuses sur leurs fronts blancs ; et, sans oser les attirer vers lui, il resta là, immobile, les yeux à demi fermés en murmurant, comme éperdu dans une mystérieuse et profonde rêverie :

— Enfin ! j'ai donc fait une bonne action ! « Allons ! cela va peut-être me porter bonheur !

Émue, dominée par l'attitude étrange de cet homme qui se révélait à elle sous le triple aspect de la misère, du courage et de la bonté, la Martoche reprenait brusquement :

— Venez donc avec nous jusqu'à la ferme manger un morceau et boire un bon coup ; car, vrai, mon pauvre vieux... vous devez en avoir joliment besoin.

— C'est pas de refus ! acceptait le vagabond.

Dans leur naïve et instinctive gratitude, Fanchette et Tiennot s'étaient emparés des mains de leur sauveur ; et ce furent eux qui le conduisirent jusqu'à la maison dont on apercevait à travers la feuillée le toit de chaume, au milieu duquel une cheminée bossue, rabougrie, laissait échapper une colonne de fumée qui s'élevait toute droite vers le ciel.

Le bref trajet fut vite parcouru.

Les enfants avaient repris une partie de leur aplomb. Fanchette souriait, rassurée ; et le petit Tiennot, qui n'avait pas encore compris, demandait :

— Pourquoi qu'il voulait nous mordre, Bas-Rouge ? Il n'était pourtant pas méchant !

La Martoche, qui avait pris les devants, ouvrait toute grande la porte de sa demeure au vagabond. Celui-ci, déjà réconforté par cette atmosphère de rusticité accueillante et saine, semblait renaître à la vie.

Pénétrant dans une vaste salle au sol en terre battue, très propre, bien balayée, avenante même avec son vaisselier ciré, ses grandes armoires reluisant comme une glace et ses lits qui disparaissaient sous de vastes rideaux en toile écrue à carreaux blancs et rouges, il respira largement, flairant l'odeur appétissante d'une soupe au lard qui mijotait dans une marmite suspendue au milieu d'une vaste cheminée au-dessus d'un feu de braise rutilante.

— Asseyez-vous là, invita la fermière, en désignant au vagabond un banc près de la fenêtre.

« Fanchon, va vite au cellier tirer un pichet de vin frais ! Ouvrant une huche, elle y prit un gros pain enveloppé dans un torchon tout blanc, l'apporta sur la table qui tenait tout le milieu de la pièce et en coupa une large tranche.

Elle sortait d'un garde-manger un vaste plat contenant une motte de beurre d'au moins deux livres, lorsqu'une voix rude, autoritaire, retentit :

— Eh ben ! quoi donc, la Martoche, v'là que tu reçois « cheux nous » des « drogues », des « propariens » de grand-route !

« T'as donc envie qu'une nuit on nous emporte not' bas de laine ou qu'on fiche le feu à not' grange ?

S'avançant vers son homme — un vigoureux laboureur qui, en tenue de travail, sa chemise échancrée sur sa poitrine velue, une faucille suspendue à sa ceinture de cuir, au-dessus du pantalon en velours à côtes, se profilait sur le seuil et barrait la

porte de sa haute et puissante stature —, la Martoche répliqua vivement :

— Avant que de causer, Jérôme, tâche de m'écouter un peu. Ce « drogue », ce « proparien » comme tu l'appelles, eh bien ! il vient de sauver nos mioches !

— Quoi que tu me chantes là ? s'exclama le campagnard, toujours méfiant et sur la défensive.

— Bas-Rouge avait la rage, expliquait la fermière. Il a voulu se jeter sur les enfants... et sûr qu'il les aurait dévorés tous les deux, si ce brave homme-là ne s'était pas jeté sur lui et ne l'avait étranglé en moins de temps que je n'en mets pour occire un lapin !

— Tu as fait cela, toi ?... interrogeait le fermier qui, tout saisi, s'avancait vers le chemineau.

Celui-ci eut un simple hochement de tête affirmatif. Alors, mettant sa main sur son épaule, et le fixant bien dans les yeux, le laboureur martela d'une voix ferme :

— J'sais pas qui qu'tu es, d'où que tu viens... ni où que tu vas... Mais t'es un ami, et ici, tu seras toujours chez toi...

— Merci !... fit d'une voix sourde le trimardeur en baissant le front.

— Comment ! reprit Jérôme, c'est toi qui me dis merci !

— Oui, parce que, depuis bien longtemps, c'est la première parole de bonté que j'entends ; et ça me fait tellement de bien, que je ne trouve pas de mots pour vous le dire.

— Alors, t'es si malheureux que ça ? questionnait le paysan, en s'asseyant près de son hôte.

— Ça se voit, n'est-ce pas ? fit celui-ci.

— Oui, ça se voit... Écoute-moi, je vais avoir besoin d'aide pour la moisson. Si tu te sens un peu de cœur à l'ouvrage, reste ici. Tu seras bien nourri... Tu coucheras tous les soirs sur de la paille fraîche et je te donnerai une pistole, tu m'entends, une belle pistole, quand tu t'en iras.

« Si ça te chante, tope là ! Jamais Jérôme Leblanc n'a manqué à sa parole.

— Vous êtes bien bon..., reprenait le vagabond, mais je ne peux pas.

— À cause ?

— Vous seriez volé dans l'affaire.

— Volé !

— Je ne pourrais guère abattre de besogne. Je n'ai plus beaucoup de forces...

— Pourtant, tu en as eu assez pour étrangler Bas-Rouge !

— C'est pas la même chose... Voyez-vous, quand on se trouve en face de deux petits enfants qui sont attaqués par un chien enragé et qu'on se dit : « Si jamais seulement il les touche de la dent, ils sont perdus, ils mourront, et de quelle mort... la plus affreuse de toutes... » Oh ! alors on oublie sa faiblesse, on est comme galvanisé on s'élançe, on fonce, on ne pense plus à rien qu'à eux à ces innocents... et on tue !... Mais après... oh ! après, on redevient ce qu'on était avant... une pauvre loque qui

s'en va au gré du vent... qui se déchire chaque jour davantage... et qui finit, quand il n'y en a plus qu'un lambeau, par rester accrochée à quelque roncier de la route !

Fanchon revenait avec son pichet de vin dont elle remplit jusqu'au bord un grand verre qu'elle avait pris dans le vaisselier. La Martoche, qui avait fini de beurrer l'énorme tartine, l'apporta au chemineau.

Tandis qu'il mangeait et qu'il buvait en silence, Jérôme Leblanc l'examinait avec attention.

Bientôt il reprit avec une expression de curiosité bienveillante :

— T'as pas toujours été comme ça, mon pauvre diable ?

— Pourquoi me dites-vous cela ? reprit vivement le trimardeur.

— D'abord parce que tu ne causes pas comme ceux de la route... et puis, quand on te regarde bien, on a comme qui dirait l'idée que t'as autrefois porté d'autres hardes que celles-là.

— Peut-être !

—... Et que tu as eu du malheur... beaucoup de malheur... ou bien que t'as...

Mais, se redressant, l'inconnu coupait d'une voix sombre :

— Du malheur seulement, et plus que vous ne pouvez le croire... Ah ! si vous saviez !...

« Moi aussi, j'ai eu une femme et des enfants... J'ai été heureux... très heureux pas longtemps... trois années à peine...

et puis... et puis.

Un sanglot l'étranglait

— Laisse-le donc tranquille ! lançait la Martoche à son mari.

« Tenez, mon ami, buvez un coup !

Mais le petit Tiennot qui, oublieux déjà du danger qu'il avait couru, était allé s'asseoir sur le seuil de la porte et jetait des miettes de pain aux canards qui regagnaient en boitillant leur basse-cour, se relevait en criant :

— Hé ! la mère, v'là les gendarmes !

À ces mots, le vagabond eut un sursaut, et laissa tomber sur le sol le verre qu'il portait à ses lèvres.

— Bon Dieu ! s'exclama Jérôme Leblanc. C'est-y que tu serais un voleur ou un assassin ?

Puis il se tut, les poings serrés, la bouche menaçante...

— Mon homme ! fit la Martoche en s'élançant vers son mari.

Dans ce simple mot, il y avait un si noble cri de pitié, un tel rappel à la reconnaissance... un si ardent désir de sauver à son tour cet inconnu, si coupable fût-il, que le paysan, touché en plein cœur, n'hésita plus une seconde.

Étendant le bras vers une échelle de meunier qui donnait accès au grenier surplombant directement la salle, il dit au chemineau qui s'était dressé frissonnant, glacé, l'œil hagard :

— Grimpe là-haut... cache-toi dans le foin... et surtout ne bouge pas. Allons, décampe !

L'inconnu ne se le fit pas dire deux fois. En quelques enjambées, il escalada les échelons, souleva une trappe et disparut.

Il était temps !

Des pas de chevaux retentissaient dans la cour de la ferme et une voix sonore lançait :

— Hé ! Leblanc ! Hé ! la Martoche !

— Vous, les petits, ordonnait le père, retenez vos langues ; et si les gendarmes vous demandent quelque chose, dites que vous ne savez rien. Compris, n'est-ce pas ?

— Oui, p'pa !

— Hé ben ! quoi donc ?... s'impatientait la grosse voix toute proche. Y a donc personne dans la maison, ou c'est y des fois que vous vous couchez plus tôt que vos poules ?

Le fermier Leblanc, après avoir échangé un rapide coup d'œil d'intelligence avec sa femme, s'avancait sur le seuil.

Deux gendarmes, montés sur de solides chevaux normands, s'étaient arrêtés devant la porte.

— Me v'là, brigadier... me v'là..., fit le paysan... Quoi qu'y a pour vot' service ? C'est-y que vos bêtes de chevaux auraient soif, et peut-être ben vous aussi, par-dessus le marché ?

— Il s'agit bien de ça..., répliqua d'un ton sévère le représentant de l'autorité.

« Depuis ce matin nous sommes à la poursuite d'un bandit.

— Pas possible !... feignit de s'étonner Jérôme.

— Parfaitement..., appuyait le brigadier avec importance et gravité. Il s'agit d'un dénommé François Vidocq, qui s'est échappé du bagne et qui a été condamné à mort par contumace.

— Ah ! mon bon Jésus ! ponctuait la Martoche qui avait rejoint son homme.

Le gendarme précisait :

— Il est vêtu d'une vieille tunique de soldat d'infanterie et il a bien l'air de ce qu'il est, c'est-à-dire d'un brigand bon pour la guillotine.

« Peut-être bien que vous l'avez rencontré par là ou vu rôder dans les parages ?

— Ma foi non..., répliquait Jérôme, et toi, la Martoche ?

— Moi j'crois que si ! affirmait la paysanne, avec toutes les apparences de la plus complète sincérité.

Et elle ajouta :

— Tout à l'heure, en revenant du lavoir, j'ai rencontré un bonhomme tout à fait comme vous dites et qui se faufilait dans le bois Martin du côté de la route qui conduit à la forêt de Malveme.

Le brigadier, qui n'avait aucune raison de suspecter les déclarations de la Martoche, dit à son compagnon :

— Alors, vite en chasse !...

« Sale gibier que ce Vidocq ! Je donnerais bien un beau louis d'or pour le voir entre nous deux, menottes aux mains et en route

pour la ville... où on lui fournirait le logement qui convient à un gredin de son espèce !

Tandis que les deux gendarmes s'éloignaient, Jérôme et la Martoche rentraient dans la maison.

Fanchette et Tiennot qui, de la porte, avaient assisté à toute cette scène, regardaient leurs parents, muets de surprise.

— La Martoche, lança Jérôme, trempe-nous la soupe ! « Allez, les p'tiots, à table !

Mais les deux enfants ne bougeaient pas. Soudain Fanchette se mit à pleurer.

— Quéque tu as, toi ? interrogea la mère.

— J'ai peur, répliqua la fillette, en se cachant la tête avec son coude.

— Du chemineau ? lança Jérôme.

— Non, p'pa... j'ai peur de m'sieu le curé.

— M'sieu le curé ? s'étonnait le fermier.

— Oui, p'pa... Quand j'irai à confesse et que je lui raconterai...

— Quoi ?

— Que tu m'as ordonné de... mentir...

— Eh ben ?

— Il me dira que j'irai tout droit en enfer... et moi je ne veux pas, là !

Alors, avec une sérénité d'âme, une loyauté de conscience qui lui donnaient tout à coup l'allure austère et inspirée d'une femme de la Bible, la paysanne reprit :

— M'sieu le curé te grondera p'têt', ma fille, mais le bon Dieu, lui, nous donnera sûrement raison !

II

Ce qu'était Vidocq

Tapi entre les bottes de foin qui remplissaient le grenier, le forçat évadé n'avait rien perdu du dialogue échangé à haute voix dans la cour de la ferme, entre ses hôtes et les gendarmes.

— Allons, soupira-t-il, me voilà encore une fois tiré d'affaire !... N'empêche que j'aurai bien du mal à m'en sortir tout à fait.

« Depuis mon évasion de Toulon, le télégraphe optique a dû faire marcher ses ailes sans relâche... Partout, la maréchaussée a mon signalement. Pas moyen de me procurer une autre défroque. Il me faudrait voler pour cela... et voler, ah ! non, je ne veux pas !...

« Eh bien ! j'en serai quitte pour me cacher le jour et voyager la nuit... Mais ils ne m'auront pas !... non... ils ne m'auront pas !...

À peine avait-il murmuré ces mots que la trappe se soulevait lentement, laissant apercevoir la tête du fermier Jérôme qui, tout de suite, attaqua :

— Les gendarmes sont partis à ta recherche... Tu vas rester là un moment...

« Tu peux dormir un somme si tu veux... Quand il fera tout à fait nuit, je viendrai te réveiller et je te ferai filer par le jardin.

Vidocq esquissa un geste de remerciement ; mais déjà la trappe s'était refermée ; et, se laissant aller à la fatigue qui l'accablait, le forçat évadé, les nerfs détendus, déprimé, anéanti, se coucha tout de son long, fermant les yeux... et, presque instantanément, il s'endormit d'un sommeil de plomb.

Quel était donc ce bagnard en rupture de chaîne, ce condamné à mort, ce François Vidocq qui, traqué par la police, errant sur les grandes routes comme une bête fauve échappée de sa cage, venait si courageusement, au péril de sa vie, de sauver deux petits enfants ?

Il faudrait un volume, et même plusieurs, pour narrer dans tous ses détails ce qu'a été l'existence de cet homme extraordinaire, héros de l'histoire que nous avons entrepris de conter.

Car Vidocq n'est pas un personnage inventé de toutes pièces, ni même réalisé selon une légende plus ou moins vraisemblable ou d'après des documents plus ou moins exacts.

Vidocq, dont le nom, à travers les âges, est demeuré populaire jusque dans les coins les plus reculés de nos campagnes françaises, Vidocq, qui symbolise aux yeux de nos concitoyens, et même à l'étranger, le policier-type, le roi des détectives, comme on dit de nos jours, a réellement vécu l'existence que nous allons retracer, a traversé toutes les péripéties que nous nous efforçons de présenter fidèlement à nos lecteurs... personnage formidable et parfois fantastique qui a imprimé sur son époque la marque ineffaçable, indestructible de son génie spécial, mais indiscutable et indiscuté !

Calomnié, vilipendé, sali, comme le sont, la plupart du temps, ceux qui ont assumé la tâche, rude entre toutes, de se battre avec le crime, il nous est apparu, au cours des recherches historiques auxquelles nous nous sommes livrés sur ses actes et de l'étude approfondie que nous avons faite de son caractère, comme une force de la nature, un torrent tumultueux, jailli d'un rocher aride, d'un chaos dévasté, mais sachant, au besoin, se canaliser, s'endiguer, disparaître sous des tunnels, sous des cavernes, pour se transformer en une rivière calme, limpide, se divisant en innombrables ruisseaux, mais n'en continuant pas moins à tout emporter sur son passage.

Je ne m'en cache pas, je me suis pris d'admiration et même de sympathie pour ce personnage que je crois bien connaître et qui jamais, au cours de sa carrière de policier, traversée par les aventures personnelles que nous allons évoquer, ne s'est laissé amoindrir par cette déformation professionnelle qui, rarement, mais parfois cependant, dénature, diminue certains gardiens de l'ordre social au point d'en faire des tyranneaux injustes et sans pitié, quand ils n'ont pas la faiblesse plus redoutable encore de s'acoquiner avec ceux qu'ils sont chargés de combattre.

Vidocq a été, je ne dirai pas une manière d'apôtre, mais plutôt un incomparable chasseur. Son vrai patron n'est point saint Georges, mais saint Hubert... Il n'a rien du chevalier, il a tout du grand veneur... Il est implacable, rusé, tenace, mais brave, audacieux, généreux même, payant toujours de sa personne, tour à tour secoué par sa haine invincible et grandi par des fiertés inattendues.

Mais n'anticipons pas sur les événements ; ne nous laissons pas emporter par l'enthousiasme, le lyrisme de l'auteur qui, plein de son sujet, se laisse aller avant l'heure à des digressions intéressantes peut-être pour lui, mais fastidieuses pour ceux qui lui font l'honneur de lui accorder leur confiance... et revenons au vagabond, au forçat en rupture de ban, dormant enfin en paix dans le grenier des fermiers Leblanc...

François Vidocq, né à Arras en 1775, était le fils d'un boulanger.

Tout jeune, il avait manifesté de réelles aptitudes intellectuelles.

Il avait appris à lire et à écrire, presque seul... et sa grande joie était de dévorer indistinctement tous les livres et principalement les récits d'aventures et de voyages qui lui tombaient sous la main.

Sa mère, excellente créature, à l'esprit borné et sans aucune autorité dans son ménage, répétait souvent aux commères de son entourage :

— Not' garçon sera un savant.

Mais son père, un bonhomme fruste, despote, ne l'entendait pas de cette oreille-là.

— Tu seras mitron, avait-il déclaré à son fils, sur un ton qui n'admettait pas de réplique.

Et François fut mitron.

À partir de ce jour, ce fut entre le père et le fils une lutte incessante qui atteignit souvent des proportions homériques.

Aussi obstinés l'un que l'autre dans leurs vues, ils vivaient dans un état de conflit permanent, au cours duquel l'enfant devenu jeune homme recevait fréquemment de cuisantes corrections qui, d'ailleurs, ne calmaient en rien son goût pour la lecture.

Mme Vidocq, qui tremblait sans cesse devant son terrible époux, n'osait intervenir au cours de ces discussions, qui se terminaient invariablement par de formidables paires de claques et même de rudes coups de bâton à l'adresse du mitron récalcitrant.

Celui-ci, quand il avait été par trop battu, et, par surcroît, condamné au pain sec et à l'eau, n'avait pour toute ressource que d'aller se réfugier chez de compatissants voisins, le digne épicier Le Rond et sa digne compagne La Rondelle que l'on avait surnommée ainsi en raison de la corpulence débordante de son accorte personne.

Ces braves gens le consolait de leur mieux, lui offraient sa part de pot-au-feu à la table familiale et allaient même jusqu'à mettre à sa disposition les vieux bouquins qu'ils achetaient pour les transformer en cornets de papier destinés à enfermer leurs denrées alimentaires.

Mais un beau jour, après une paternelle et magistrale raclée qui coïncidait exactement avec son dix-septième anniversaire, le jeune Vidocq, muni d'un mince bagage et d'une bourse plus légère encore — car elle ne contenait que les maigres économies amassées péniblement, sol par sol depuis son enfance —, quittait le domicile paternel pour se lancer dans l'inconnu.

Son intention était de s'embarquer à Ostende, de faire voile, comme on disait alors, vers les *Amériques* et là, faute d'y tailler un empire, d'y réaliser au moins une grosse fortune.

Mais son voyage fut de courte durée.

Assailli aux environs de Dunkerque par une bande de malfaiteurs qui le dépouillent de son infime trésor, laissé par eux assommé, à moitié mort sur la banquette du chemin, le voilà seul, sans ressources, privé de tout, abandonné, malade... au bout de trois jours de liberté.

Va-t-il rentrer chez lui... implorer son pardon... reprendre son tablier de « geindre » et replonger ses bras résignés dans le pétrin ?

Ah ! que non ! Vidocq a goûté à l'indépendance... et si amère se soit-elle montrée pour lui à ses débuts, il n'y renoncera pas, il poursuivra sa destinée.

Il se fait embaucher comme valet de ferme, puis un soir dans une grange de village, il sert de compère à l'escamoteur acrobate Comus qui, frappé par son intelligence, l'engage comme paillasse.

Bientôt, las d'un rôle qu'il considère comme dégradant, il quitte la France, passe en Autriche et s'engage dans les hussards.

Mais Vidocq a le sang près de la peau, Vidocq a mauvais caractère. Il ne peut se plier à la rude discipline à laquelle il est assujéti... Il regimbe... Il est condamné à la schlague... et, plutôt que de subir une punition qu'il considère encore plus humiliante que douloureuse, il déserte, revient en France, repasse par Arras, se précipite dans les bras de sa mère qui en perd à

moitié connaissance, tombe aux genoux de son père qui lui pardonne et qui, pour fêter le retour de l'enfant prodigue, à défaut de veau gras, fait mettre un poulet plus ou moins dodu à la broche.

Mais le jeune François ne peut se résigner à fabriquer du pain...

L'horizon du fournil est trop étroit pour ses espérances. Quelques jours après il part, en *excédent*, avec une troupe de comédiens dont l'étoile, une petite actrice coquette et sans scrupules, lui a tourné l'esprit.

Bientôt la comédienne renonce à le traîner dans ses bagages...

Alors, il s'engage dans le régiment de Bourbon.

Sa taille, sa bonne mine, son adresse aux armes lui valent l'avantage d'être immédiatement placé dans une compagnie de chasseurs.

Toujours susceptible, violent, agressif, querelleur, il s'attire une série de duels, tue deux de ses adversaires, en blesse une demi-douzaine. Et les choses vont encore mal tourner pour lui lorsque monte sur tout le territoire le cri sublime : « La patrie est en danger ! »

C'est la grande guerre de 92... L'immortelle campagne de la France dressée contre les tyrans !

Il se bat comme un lion... conquiert le grade de lieutenant et est envoyé en garnison à Lille.

Entre deux campagnes, il fait la connaissance d'une très jolie personne, Annette Chevalier, fille d'un membre du tribunal révolutionnaire de Douai.

Il en devient éperdument amoureux et obtient sa main. Alors Vidocq se transforme entièrement... Il se calme, il s'assagit, il est l'époux le plus dévoué, l'amant le plus fidèle, le plus tendre.

La naissance de deux fils ajoute encore au bonheur que lui donne celle qu'il aime et dont il a toutes les raisons de se croire aimé.

Il fait de beaux rêves, il a de grands projets... Beaucoup plus pour sa femme et pour ses enfants que pour lui-même, il veut s'illustrer dans la carrière des armes où il a fait de si brillants débuts. Il se sent une âme de chef...

Toutes ses turbulences se sont transformées en une fièvre d'ambition qui le grandit vis-à-vis de lui-même...

Stimulé par l'exemple des jeunes généraux de la République, il veut à son tour conquérir le grade qui lui donnera la fortune et la gloire.

Et lorsque le soir, près du berceau où reposent côte à côte son petit Jacques et son petit Robert qu'il s'est pris à adorer avec cet élan, cette fougue, cette passion qu'il apporte dans toutes les manifestations de sa vie, la main dans celle de sa compagne que sa double maternité a encore embellie, il se sent pénétré de son bonheur et si sûr de sa destinée qu'il ne cesse de répéter :

— Annette, que nous sommes heureux !

Vidocq, aveuglé par la joie qui le transporte, n'a pas vu s'amonceler au-dessus de son toit le plus effroyable des orages... Il n'a pas flairé la trahison qui s'est installée à son foyer. Il n'a pas remarqué chez son Annette certaines hésitations, certaines tristesses songeuses, certaines rougeurs qui auraient dû lui donner l'éveil. Il continue à la regarder, à l'admirer à travers le prisme de son immense amour.

Et pourtant, un soir, en rentrant de manœuvres, il trouve la maison vide.

Annette s'est enfuie avec ses deux enfants.

Tout d'abord, il demeure atterré ; il ne veut pas croire que cela soit possible.

Annette partie, elle qui, deux jours avant, le serrait dans ses bras... Annette partie... avec ses deux fils !

Il la cherche partout... dans la demeure, dont la coquetterie simple et la gaieté lumineuse ajoutent encore à la cruauté de sa détresse.

Il court, comme un fou, là où il espère la rencontrer... mais personne !

Cependant il n'y a pas eu entre eux la moindre querelle. Quand il l'a quittée, l'avant-veille, jamais son baiser ne lui a paru plus doux, plus sincère en dévouement et en tendresse.

Enfin, à force de harceler de questions, de prier, de menacer, la jeune fille de campagne lourdaude et craintive qui, depuis son mariage, est à son service, il apprend d'elle l'inconcevable et tragique vérité.

Annette s'est fait enlever par un jeune homme qui, depuis quelque temps, la courtisait en secret et elle a emporté ses enfants !

Un instant, Vidocq a l'impression qu'il va perdre la raison.

Mais avec un courage surhumain, il veut se ressaisir... Il y parvient.

Il interroge la servante :

— Le nom de cet homme ? clame-t-il éperdu.

— Je ne le connais pas.

— L'avez-vous vu ?

— Oui.

— Comment est-il ?

— Il a l'air d'un ci-devant aristocrate.

— Il est jeune ?

— Oui, il est jeune.

— Et beau, sans doute ?

— Oui, très beau.

— Et riche ?

— Très riche.

— Et tu ne m'as rien dit ?... Tu ne m'as pas prévenu ?

— Je n'ai pas osé.

— Ah ! stupide engeance ! Et sais-tu au moins quelle direction ils ont prise ?

— Non, je ne sais pas.

— Allons, ne me mens pas... parle, mais parle donc !

— Je ne sais pas, je vous le jure. Je ne sais pas !

Comprenant qu'il ne pourrait rien tirer de cette fille, Vidocq s'était précipité chez son colonel... type de vieux soldat sans peur et sans reproche et ne connaissant qu'une chose : la consigne.

— Mon colonel, lui dit-il, tout frémissant de douleur et de colère, ma femme vient de s'enfuir avec un amant.

« Je viens vous demander un congé...

— C'est impossible, lieutenant, répliquait l'officier. Nous partons demain pour les Flandres et j'ai l'ordre formel de présenter mon régiment au complet.

— Mon colonel, ma femme a emmené avec elle mes deux petits enfants.

— Lieutenant, je vous plains, mais je ne puis vous accorder la permission que vous me demandez. Votre honneur de militaire exige que vous restiez à votre poste à la tête de vos hommes. Vous y serez demain !

Vidocq n'insista pas. Il savait son chef inflexible... Mais sa décision était prise. Le jour même, il désertait.

Ce fut alors que commença pour lui le calvaire dont nous venons de revivre la dernière station.

Trompé par de faux renseignements, il se perd d'abord, pendant plusieurs jours, sur une fausse piste.

Recherché lui-même par la Prévôté, guetté par le conseil de guerre, paralysé dans ses investigations par la crainte permanente d'une arrestation suivie d'un emprisonnement de longue durée, bientôt à bout d'argent, de ressources, découragé, brisé, malade, pour la seconde fois, il s'en revient vers la maison paternelle où il reçoit un réconfortant accueil.

Mais il ne peut songer à y prolonger son séjour, sous peine d'être reconnu et pris par les gendarmes.

Il se confectionne un faux état civil. Il se fait colporteur et le voilà parti sur les routes... vers les pires aventures. Convaincu qu'à moins d'un hasard, sur lequel il ne compte guère, il ne retrouvera plus sa femme et ses enfants, redevenu le Vidocq des mauvais jours, rendu plus agressif, plus violent encore par l'infortune imméritée qu'il a subie, il fréquente les milieux les plus louches, joue, boit, fait ripaille jusqu'au jour, où, à la suite d'une rixe, il est incarcéré à la prison de la tour Saint-Pierre, à Lille.

Quelle n'est pas sa surprise de rencontrer, parmi ses codétenus, le brave épicier Le Rond, le consolateur des mauvais jours, qui a été condamné à deux ans de réclusion pour avoir vendu à faux poids de la marchandise !

Le Rond lui jure qu'il est innocent et cela suffit à Vidocq pour qu'avec une habileté inouïe il fabrique un faux ordre de mise en liberté en faveur de son ami et de lui-même.

Tous deux s'échappent...

Bientôt, traqué de toutes parts et crevant de misère, Vidocq va se faire bandit des grands chemins.

Déguisé en marchand de bestiaux, il attaque un inspecteur des finances et le met à mal sans le tuer tout à fait. S'emparant de ses vêtements et de ses papiers, il se rend chez le receveur de la ville de Compiègne, et, sous prétexte de vérifier sa comptabilité, il profite d'un moment d'inattention du brave fonctionnaire pour faire main basse sur la caisse.

Mais au moment où il va s'esquiver, le véritable inspecteur, qui est revenu à lui, apparaît avec des gendarmes. Vidocq est arrêté. Sa véritable identité est mise à jour et il est condamné à huit années de fer pour vol à main armée et complicité de faux en écritures publiques.

Envoyé au bagne, il s'évade ; mais il est repris et rivé de nouveau à son boulet.

Il ne tarde pas à s'évader de nouveau, car il n'a qu'un but : la liberté !

En effet, parmi les pires avatars de son existence mouvementée entre toutes, au milieu des promiscuités les plus dégradantes, dans le désarroi moral qui l'agite, pendant les journées interminables et suppliciantes qu'il a passées au bagne, une idée s'est ancrée en lui avec une telle insistance qu'elle a fini par décupler son intelligence en même temps qu'elle lui inspire toutes les audaces.

Vidocq ne veut pas mourir sans avoir retrouvé ses deux fils.

Rien n'a pu en lui étouffer l'instinct paternel. Il semble au contraire que ses malheurs aient surexcité ce sentiment à un tel

point qu'il se sent de taille désormais à briser tous les obstacles, à dissiper tous les mystères.

Toutes les forces latentes, perdues ou mal dirigées qui sont en lui vont se concentrer désormais en un désir qui l'a empoigné et qui ne le quittera plus, levier tellement puissant, tellement formidable de la volonté qui l'anime, qu'il lui apparaît déjà destiné à lui ouvrir les portes de la rédemption pour les erreurs qu'il a commises et que, replié sur lui-même, il s'est pris à regretter amèrement.

Ses petits, dont il a toujours gardé au fond de lui l'image adorée, n'ont-ils pas préservé son cœur ulcéré de la gangrène totale ?

Aussi en a-t-il fait les douces idoles de la vie intérieure qu'il s'est constitué.

Il veut les revoir, il les reverra !

Où sont-ils ? Il n'en sait rien, mais il l'apprendra ! Tâche colossale, surhumaine, impossible !...

Qu'importe ! Il l'accomplira malgré les embûches de la police, malgré la faim, malgré la misère, en raison même de sa douleur ! Car il a la foi !... Il tombera peut-être le long des chemins, les pieds en sang, le ventre creux, les reins rompus, les nerfs à bout... Mais chaque fois il se relèvera, comme il a retrouvé ses forces pour continuer sa route et pour abattre ce chien enragé qui menaçait les deux petits enfants.

... Et, pour la première fois depuis bien des années, Vidocq dort tranquille, momentanément à l'abri du danger sous le toit de la ferme hospitalière... Il rêve... à ses petits... Il les voit tous

deux... Ils ont onze et dix ans. Ils sont beaux. Ils s'avancent vers lui... Ils s'élancent dans ses bras... Ils le reconnaissent donc ! Oui, puisqu'ils l'embrassent et qu'ils lui disent qu'ils l'aiment... Et à son tour il les emporte... vers des cieux plus cléments... Avec eux il traverse les mers... sur un grand navire ! Toujours avec eux il aborde dans un pays splendide qui leur offre les fruits savoureux de ses arbres, les richesses aurifères de son sol.

Il devient riche... très riche... Il est heureux... si heureux... qu'il en a oublié la coupable, qu'il ne se rappelle plus, non pas seulement qu'elle a brisé sa vie, qu'elle l'a voué à la honte et qu'elle a failli faire de lui un scélérat, mais qu'elle a même existé !

Vidocq sourit au songe admirable... Sa poitrine allégrement se dilate... Il n'y a plus en lui ni rancœur, ni fièvre, ni haine ; il éprouve une sensation de délassement, de bien-être et de joie qu'il n'a jamais connue qu'auprès du berceau de ses fils, lorsqu'il tenait dans sa main celle de l'infidèle !

Tout à coup, il s'éveille. La lumière d'une lanterne sourde éclaire son visage. Il tressaille... s'assoit sur son séant, écarquille ses yeux... C'est la réalité qui, brutalement, le saisit à la gorge... Une voix s'élève :

— Il faut vous en aller !

Jérôme Leblanc est là qui lui montre la trappe ouverte. Vidocq, sans dire un mot, descend après lui l'échelle du meunier... La Martoche est dans la salle. Elle s'avance vers le vagabond et lui tend sa besace pleine, lui glisse dans la main quelques pièces d'or empruntées au bas de laine caché au fond de la paille...

— Et maintenant, dit-elle, nous sommes quittes !

Vidocq la remercie du regard... Puis, sans un mot, il suit le fermier qui lui fait franchir une porte s'ouvrant sur un jardinet au bout duquel il y a une barrière qui donne sur la campagne.

Le ciel s'est chargé de gros nuages orageux.

Toujours sans rien dire, Jérôme écarte la barrière et, désignant au vagabond la masse sombre de la forêt qui se profile à quelque cent mètres de là, il fait un geste, comme pour lui conseiller sa route.

Tous deux se séparent sans avoir prononcé une parole. Le fermier rentre dans sa maison et Vidocq s'enfonce dans la nuit.

III

Coco Lacour et Bibi la Grillade

C'était une étrange boutique que celle qui prenait jour au numéro 17 de la rue de la Harpe, en plein quartier Latin et dont l'enseigne, ironiquement pompeuse — *Au Panthéon des Éléances !* — eût déjà suffi à capter l'attention des passants.

En effet, il suffisait de jeter un rapide coup d'œil sur la devanture pour constater que jamais peut-être aucune collection de loques plus disparates n'avait été offerte, même au carreau du Temple, à la curiosité des badauds.

On y voyait suspendus, serrés les uns contre les autres, se rapprochant avec cette familiarité qu'ont de tout temps provoquée de communs malheurs, des robes à paniers qui, jadis, aux bals de Versailles, avaient rehaussé la beauté des grandes dames amies de la reine, des carmagnoles usées jusqu'à la corde, des habits de cour aux broderies arrachées, des pantalons en toile à petites rayures tricolores, tels qu'en portaient les premiers volontaires de la République, des tuniques de « merveilleuses », qui avaient fait les beaux jours du Palais-Royal sous le Directoire, des uniformes de soldats, d'officiers, sans boutons, sans galons, beaucoup plus noirs de crasse que de poudre... et jusqu'à la tenue à peu près complète, mais dans un état de délabrement indescriptible, d'un Suisse de cathédrale, dont la

hallebarde absente avait sans doute résonné jadis sur les dalles de Notre-Dame.

Mais dès qu'un client s'aventurait à l'intérieur du magasin, le spectacle qui s'offrait à sa vue dépassait encore ce que l'étalage laissait pressentir.

En un tohu-bohu incroyable, gisaient les objets les plus hétéroclites : vieux meubles prêts à tomber en poussière, poteries ébréchées, matelas laissant échapper des flots de coton de leurs ventres que l'on eût dit fouillés à coups de piques, vieux fusils aux canons tordus, sabres aux lames ébréchées et tellement rouillées que l'on eût juré qu'elles avaient été trempées dans le sang, casseroles bosselées, trouées, assiettes fêlées, plaques de cheminées provenant d'antiques maisons démolies, bustes et statuettes en plâtre et même en terre cuite, ayant toutes subi de véritables opérations chirurgicales qui les mutilaient au point de les rendre méconnaissables.

Aux murs, des tableaux déchirés, des glaces fendues, des rideaux ou plutôt des bouts de rideaux qui n'avaient plus ni couleur ni forme...

Bref, dans tout cet amas de bric-à-brac, entassé pêle-mêle au fur et à mesure des rentrées, il eût été impossible de découvrir quelque chose d'intact, sauf un tonnelet juché sur un trépied qui avait pu supporter autrefois un berceau d'enfant et dont la clef, d'où s'échappait de temps en temps une goutte de vin rouge, et deux verres placés au-dessus de la bonde révélaient à la fois l'usage habituel et les états de service...

Mais ce qui dépassait encore ce pittoresque, ce véritable musée de la friperie que nous venons d'essayer de décrire, c'était

assurément les deux propriétaires de l'établissement !

L'un, coiffé d'un bonnet de police, vêtu d'une vieille veste de houzard et d'une culotte collante à la couleur déteinte et reprise en maints endroits, était un immense gaillard d'une quarantaine d'années, long comme un jour sans pain, et portant, éternellement fixée au coin de son bec, une énorme bouffarde capable de contenir une demi-livre de tabac.

L'autre, plus jeune d'une dizaine d'années, tout petit, mince, étriqué, la mine éveillée, le nez en trompette, engoncé dans l'habit d'un incroyable qui n'avait plus qu'un pan, le front orné d'un chapeau en feutre gris, râpé, élimé et aux ailes cabossées, perdu dans un pantalon au fond trop large et aux genoux usés jusqu'à la corde, formait, avec son associé, le plus amusant des contrastes.

Tous deux semblaient s'entendre à merveille... Jamais aucune querelle, aucune contestation ne s'élevait entre les deux « commerçants », connus dans les parages sous le double sobriquet de Coco Lacour et de Bibi la Grillade.

D'où venaient-ils ?... Personne n'eût été capable de le préciser. Ils étaient arrivés là un beau matin de l'été précédent, dans une petite carriole en osier, traînée par un âne pelé, mais vigoureux.

Ils s'étaient paisiblement installés dans la boutique, dont ils avaient payé deux termes d'avance à son propriétaire, un honorable marguillier de la paroisse Saint-Séverin, vieil avare âpre au gain, qui, enchanté d'utiliser enfin ce véritable nid à rats dont personne ne voulait, avait empoché son argent, tout en se

gardant bien de prendre le moindre renseignement sur ses singuliers locataires.

Chaque matin, avant qu'il fit jour, Coco Lacour et Bibi la Grillade partaient avec leur modeste équipage à ce qu'ils appelaient la « chine », c'est-à-dire récolter çà et là des objets qu'ils trouvaient abandonnés sur la voie publique et qu'ils jugeaient capables d'alimenter leur fonds et d'enrichir leur collection spéciale...

Ils revenaient vers huit heures à leur domicile, déchargeaient leur butin, et, en attendant la pratique, assis, l'un sur une chaise dépenaillée, l'autre sur un siège qui avait été autrefois un tabouret à musique, en face d'un vieux clavecin sans touches et transformé en table à tout faire, ils se livraient aux joies d'interminables parties de cartes, ne prenant de répit que pour aller faire au tonnelet de larges emprunts, ou pour « servir » de leur mieux le pauvre hère en quête d'une défroque à bon compte, ou la ménagère à l'affût d'une occasion profitable.

Comme ils réglaient exactement leurs fournisseurs, qu'ils ne s'occupaient jamais des affaires des autres, qu'ils vivaient en paix avec leurs voisins, et qu'ils avaient même toujours le « petit mot pour rire », ils bénéficiaient d'une véritable popularité locale qui leur tenait lieu de certificat de bonne vie et mœurs et dont ils tiraient d'ailleurs une vanité fort légitime.

Or, ce soir-là, la recette, qui n'était jamais bien brillante, avait été particulièrement mauvaise. Un vieux fer à repasser vendu huit sols à une blanchisseuse de la rue de la Huchette, un corsage cédé pour une livre... et encore, en marchandant

ferme... à une portière de la rue de l'Éperon, tel était le bilan de la journée.

Aussi les deux amis faisaient-ils piteuse mine... Coco Lacour en avait laissé éteindre sa pipe et Bibi la Grillade se frottait le bout du nez, comme s'il eût voulu lui imposer une forme un peu plus rectiligne.

Tous deux, après avoir rangé à l'intérieur la garde-robe suspendue à l'étalage et posé contre les carreaux de la baie et de la porte des vantaux en bois vermoulu, étaient revenus s'asseoir devant leur table.

— Décidément, attaqua Bibi la Grillade... les affaires vont plutôt mal.

Coco Lacour, qui semblait de fort méchante humeur, fit entendre un grognement de mauvais présage :

Son associé poursuivait :

— Comment veux-tu que le commerce prospère, avec un gouvernement comme nous en avons un !

« La guerre, toujours la guerre !

« Si je pouvais arriver jusqu'à l'Empereur, c'est moi qui lui dirais son fait.

« Vrai, c't'homme-là n'est pas raisonnable ; et tu verras qu'à force de vouloir dévorer tout le monde, il finira par se faire avaler lui-même.

— Tout ça est très joli, ponctuait Coco Lacour, en recueillant précieusement dans la poche de sa vaste casaque les derniers

brins de tabac qui constituaient le reliquat de sa provision quotidienne. Mais c'est pas ça qui arrangera nos affaires.

Et, frappant un grand coup de poing sur le clavecin qui résonna plaintivement, il s'écria :

— En attendant, soupons !

— Soupons ! soupons ! grommela Bibi la Grillade, en allant prendre dans une vieille malle en cuir privée de ses ferrures et de ses charnières un morceau de pain et une assiette ébréchée sur laquelle reposaient côte à côte deux harengs saurs tellement plats qu'on les eût dits passés au laminoir.

Déposant près de lui sa bouffarde qu'il avait renoncé à bourrer, Coco Lacour s'exclama sur un ton de découragement :

— Vrai ! C'est à vous dégoûter d'être honnête !

Il se leva, s'en fut au tonnelet et, saisissant un verre, il tourna le robinet de la cannelle... Mais, presque aussitôt, le vin cessa de couler.

— Allons, bon ! s'écria Coco Lacour, v'là que la barrique est *sèque* !

« Comment que ça s'fait ?... Ça fait quatre jours que je l'ai mise en perce.

— Mon vieux Coco, observait Bibi, au train où tu vas et avec tout ce que tu t'entonces dans le gosier, rien d'étonnant à ce que la cave soit vide.

— Pas de tabac, pas de vin... et du pain sec et des harengs saurs pour tout frichti... Bibi ! ça ne peut pas durer comme ça !

— Allons, allons, ne te fâche pas, mon vieux Coco... j'ai encore quelques économies...

— Cachottier, va !

— Et de quoi t'offrir ce soir une bonne chopine de rouge... un paquet de perlot et même un peu de beurre pour donner du goût à ton « bricheton ».

— Dis donc, Bibi, est-ce que le bourricot a eu son picotin ?

— Tu sais bien que Grisonnet est toujours servi le premier.

— Manquerait plus que ça ! Une si brave petite bête qui nous rend de si grands services. J'aimerais mieux me priver de boire et de fumer plutôt que de penser que demain il partirait à la « chine » sans rien dans les estomacs !

— On sait que tu as bon cœur, mon vieux Coco, et si tu n'avais pas un trou sous le nez qui te coûte si cher...

— Et toi, si tu ne dépensais pas tes quatre sols à offrir des fleurs à toute la jeunesse du quartier...

— Qu'éque tu veux... chacun a ses défauts. Toi, tu es gourmand, moi, je suis galant... N'empêche qu'on est deux bons fleux tout de même.

— Trop bons même...

— Et des honnêtes gens !

— Pour ce que ça nous rapporte !...

— Tu aimerais peut-être mieux recommencer la vie que nous menions autrefois ?

— Dame !...

— Tais-toi !... Tu n'en penses pas un mot !

— Qu'en sais-tu ?

— J'en suis sûr ! Or, on a beau être tous deux des enfants de la rue, des fils du pavé... on a tout de même une conscience.

— Tu me fais rigoler.

— Oui, Coco, une conscience. La preuve, c'est que quand, lassés de nous esquinter à débarder les fardeaux sur les quais de la Seine pour manger tous les jours des épluchures de haricots et coucher chaque soir à l'auberge de la belle Étoile, on s'est décidé à grincer [voler] la vieille fruitière de la rue Mouffetard, on s'est fait pincer tout de suite.

— C'est qu'alors on n'avait pas la manière.

— Et on ne l'aura jamais !

— Penses-tu ! Si on voulait s'en donner la peine, moi, je suis bien sûr...

— Tais-toi, que je te dis Toi, pas plus que moi, tu ne seras jamais un bon voleur Et puis en v'là assez là-dessus. D'abord, nous avons donné notre parole à Vidocq...

— Vidocq ! répéta Coco Lacour en haussant les épaules.

Bibi la Grillade reprenait gravement :

— Rappelle-toi ce qu'il nous disait là-bas, au bagné, ce pauvre M. Vidocq : « Quand vous aurez reconquis votre liberté, redevenez des travailleurs... Ne vivez plus en marge de la société... Faites-vous une situation régulière... Cela vaudra

mieux que risquer de nouveau le bagné et peut-être l'échafaud !
»

— Le fait est, déclarait Coco, que, pour faire de beaux discours et donner de bons conseils, il n'y en avait pas deux comme lui... N'empêche que c'était un voleur... un bandit...

— Pas comme les autres !...

— Tais-toi donc... Qui sait si ton Vidocq n'était pas un « mouton »... un traître ?

— Ah ! ça, non !... Il n'y a qu'à le regarder dans les yeux, celui-là, pour être sûr que ce n'est pas un faux bonhomme.

— Allons donc !... Est-ce qu'il ne devrait pas être là ?... À notre libération, il nous avait dit : « Cachez des vêtements dans le rocher de la Vierge et avant deux mois je vous aurai rejoints. » Voilà plus d'un an de cela... et va te faire lanlaire... Pas plus de Vidocq que de beurre dans nos épinards !

— Attends... mon vieux Coco.

— Pourtant... nous lui avons fait parvenir notre adresse.

— Peut-être bien qu'elle s'est égarée en route ?

— C'était bien la peine de nous décarcasser comme nous l'avons fait pour nous procurer les renseignements qu'il nous avait demandés.

— L'essentiel c'est qu'on les a !

— À quel prix !

— Allons, ne grogne donc pas comme ça... Attends-moi là, j'vais aux provisions et surtout tâche de me chasser toutes ces

vilaines idées... Tu peux compter sur ton vieux Bibi.

En raflant la recette du jour qui gisait triste et maigre sur le vieux clavecin, Bibi la Grillade s'en fut à la porte, se préparant à faire jouer le bec-de-cane, lorsque des coups légers, discrets, heurtèrent la devanture.

— Ah çà ! s'écria Bibi, qui est-ce qui vient nous rendre visite à une heure pareille ?... C'est peut-être un client ?

— Va ouvrir..., grommela Coco.

Bibi s'en fut entrebâiller prudemment la porte... Une sourde exclamation lui échappa. Et se retournant vers son camarade, il ajouta sur un ton mystérieux :

— C'est lui !...

— Lui ?... qui ça, lui ?... s'écria Coco Lacour.

— Vidocq ! lança le forçat évadé en pénétrant dans la boutique.

Tandis que Bibi la Grillade refermait vivement l'huis et en poussait l'unique mais solide verrou, Vidocq s'avançait vers Coco Lacour, qui le regardait d'un air ahuri.

— Eh ! oui, c'est moi, ponctua le forçat évadé... Je n'ai peut-être pas été très exact au rendez-vous... Mais, vous le savez mieux que personne, il est plus facile d'entrer au bain que d'en sortir... et on ne fait pas toujours ce que l'on veut, surtout quand on a à ses trousses les meilleurs limiers de M. Henry...

— Le chef de la Sûreté générale..., précisa Coco.

— Un rude homme ! reconnaissait Vidocq. Il a mis ma tête à prix... Aussi, pour dépister ses agents et arriver jusqu'ici sans encombre, ai-je dû employer plus d'un subterfuge... L'essentiel, c'est que me voici.

— Asseyez-vous donc, *monsieur* Vidocq, invitait Bibi, avec une cérémonieuse déférence.

Et, tout de suite, il ajouta :

— Vous devez avoir besoin de vous restaurer...

— Tout à l'heure ! répliqua Vidocq avec autorité. Nous avons d'abord à causer...

Et, s'installant à califourchon, sur la chaise dépenaillée que lui offrait Bibi, il reprit :

— Alors, on est redevenu des honnêtes gens !...

— Oui, *monsieur* Vidocq, répliquaient simultanément Bibi, avec une fierté manifeste, et Coco, non sans une certaine amertume.

— Félicitations ! Êtes-vous satisfaits de votre sort ?

— Peuh ! ponctua Coco avec une moue significative.

— Ça pourrait aller mieux ! reconnaissait Bibi. Mais on vit tout de même... Et puis... faut être philosophe... On ne refait pas sa vie en un jour.

— C'est vrai ! reconnut Vidocq dont le visage refléta soudain une profonde détresse...

Mais, rappelant à lui l'énergie qui semblait l'avoir un instant abandonné, il reprit :

— Avez-vous pensé à moi ?

— Tout le temps, monsieur Vidocq, affirmait Bibi...

— Même..., continuait Coco, qu'on vous réserve une bonne surprise...

— Auriez-vous trouvé ? s'écria le forçat en se redressant d'un bond.

— Celle que vous cherchez..., acheva Bibi.

« Eh bien !... oui... monsieur Vidocq... Nous l'avons retrouvée... Seulement voilà.

— Parlez, mais parlez donc ! frémissait Vidocq pâle comme un spectre.

Et Coco Lacour, baissant instinctivement la voix, révéla :

— Elle vit, sous le nom de Manon la Blonde, au château de Saint-Gratien, près d'Épinay-sur-Seine.

— Et vous êtes sûrs au moins que c'est elle ? interrogeait Vidocq pâle comme un mort...

Bibi affirmait :

— Il n'y a qu'à la comparer au portrait que vous nous aviez confié là-bas pour en être absolument convaincu.

— Comment avez-vous réussi à la découvrir ? haletait Vidocq en proie à un trouble indicible.

— C'est bien simple..., expliquait Coco. On était parti un jour à la « chine » du côté d'Épinay, lorsqu'on voit tout à coup, sur la route, un rassemblement.

« On s'approche... Un carrosse avait versé dans le fossé...

On en sortait justement une belle dame qui n'avait aucun mal et qui riait même aux grands éclats.

« Alors je pousse Bibi du coude et je lui glisse à l'oreille : « On dirait la femme que M. Vidocq nous a chargés de retrouver ! »

« Aussitôt, je tire le portrait de ma poche. Car comme nous comptons beaucoup plus sur le hasard que sur nos propres moyens pour nous acquitter de la commission dont vous nous aviez chargés, nous l'emportons toujours avec nous en voyage...

« Bref, nous regardons, nous comparons. Il n'y avait pas à barguigner... C'était elle !

— Pourvu, s'écriait Vidocq, que ce ne soit pas qu'une ressemblance !...

— Oh ! en ce cas, elle serait rudement frappante, déclarait Coco.

— Alors, interrogeait froidement l'évadé, vous dites que cette femme demeure au château de Saint-Gratien ?

— Oui, monsieur Vidocq, près d'Épinay-sur-Seine.

— À qui appartient ce domaine ?

— Au célèbre financier Ouvrard...

— Cette Manon la Blonde est sans doute sa maîtresse ?

Les deux associés eurent un silence d'hésitation.

— Allons, parlez ! insistait Vidocq, et ne craignez pas que je me fâche !

— Eh bien ! oui, monsieur Vidocq, avoua Coco, elle est sa maîtresse !

Partant d'un éclat de rire bien plus terrible que le plus violent des accès de colère, Vidocq scanda :

— Je suis content, très content ! il y a même longtemps... très longtemps que je n'ai éprouvé une joie pareille... Ah ! quel service vous venez de me rendre ! Jamais je n'oublierai... Jamais, c'est bien cela. Ah ! ah ! c'est bien... vous êtes des amis, vous êtes des frères !... Vous ne pouvez vous imaginer combien je suis heureux... Merci ! merci !...

Et, saisissant les mains de Coco Lacour et de Bibi la Grillade, il les serra à les broyer ; et, tandis que deux larmes brillaient dans son regard transfiguré d'une indicible allégresse, de sa bouche tremblante s'évadaient ces mots, en un murmure où frémissait l'annonce d'un sanglot :

— Mes enfants ! Aurais-je enfin retrouvé mes enfants ?

IV

Au château de Saint-Gratien

À l'époque où se déroule cette véridique histoire, le château de Saint-Gratien, qui s'élève encore aux environs d'Enghien, était une des plus somptueuses résidences des environs de Paris.

Il appartenait au richissime financier Ouvrard qui, à l'apogée de son incroyable fortune, en avait fait une demeure digne d'un grand seigneur et même d'un prince du sang.

Non content de meubler la maison avec une richesse inouïe et d'y accumuler des trésors artistiques dignes de nos musées nationaux, il avait réussi à transformer le parc en un véritable paradis terrestre, ombragé d'arbres aux essences les plus rares, émaillé d'innombrables parterres de fleurs, sillonné d'allées que bordaient d'admirables statues dues au ciseau des grands maîtres du XVIIIe siècle, embelli de petits lacs sur lesquels s'épanouissait la blanche majesté de nombreux cygnes, et traversé par des charmilles en labyrinthe qui aboutissaient à des grottes en rocaille où chantaient de sveltes jets d'eau et où régnait, en été, une fraîcheur délicieuse.

C'était dans ce domaine de conte féerique qu'Ouvrard, qui renouvelait, à l'aurore du XIXe siècle, les fastes et les folies de ces fameux fermiers généraux dont la Révolution avait aboli le si coûteux privilège, avait installé, deux ans auparavant, une jeune

femme dont il était devenu, ainsi qu'il le déclarait lui-même, « amoureux à en perdre l'esprit » !

Il faut avouer que l'objet de cette flamme était bien fait pour bouleverser la cervelle et même le cœur d'un banquier qui avait élevé le culte de l'amour au moins à la hauteur de celui qu'il professait pour la richesse.

Il était bien difficile, en effet, de rencontrer une créature plus divinement séduisante, plus royalement splendide et plus étrangement troublante que cette véritable reine de beauté qu'un soir l'orgueilleux manieur d'or avait présentée, dans sa loge de l'Opéra, à l'admiration spontanée d'une salle immédiatement conquise.

Grande, avec un port de reine, un visage de déesse, mais de déesse blonde et souriante, à laquelle nul sentiment humain ne serait étranger, suprêmement élégante, et toujours un peu rêveuse, mélancolique, il émanait d'elle une impression tellement subtile, magique et captivante, que nul ne pouvait se défendre d'en subir le charme.

Aussi, lorsqu'elle était apparue, un peu avant que le rideau ne se levât sur *La Vestale*, de Spontini, qui faisait accourir le Tout-Paris à notre première scène lyrique, tous les yeux, toutes les lorgnettes s'étaient instantanément braqués vers elle, tandis qu'un long murmure d'adulation spontanée saluait cette apparition sensationnelle entre toutes.

Quelle était cette femme que nul ne pouvait se vanter d'avoir encore même entr'aperçue ?

Seul, Ouvrard le savait ; et il avait jalousement gardé son secret... faisant bonne garde autour de ce trésor qu'il jugeait incomparablement plus précieux que tous ceux que renfermaient ses coffres, cependant gorgés de richesses.

Les rares intimes du financier qui avaient eu le privilège insigne d'approcher celle qui ne s'était révélée que sous le nom de Manon la Blonde, affirmaient qu'elle était remplie d'amabilité, de tact, d'éducation, d'esprit et même d'intelligence.

Mais ils ajoutaient que, sous son sourire enchanteur, à travers son regard étincelant de jeunesse, on était étonné de découvrir par instants une sorte d'alanguissement morose, très proche parent de la tristesse.

Et pourtant, Manon semblait n'avoir rien à désirer. Sa vie de luxe et de plaisir n'était-elle pas celle qu'elle avait sans doute ardemment désirée et librement choisie ?

De plus en plus féru de passion pour elle, Ouvrard s'ingéniait à lui inspirer les caprices les plus onéreux, les fantaisies les plus extravagantes ; et lorsqu'il la trouvait étendue sur sa chaise de repos, les yeux clos, presque somnolente, dans le cadre merveilleux qu'il avait voulu donner à sa grâce, il s'effrayait et lui disait, non sans angoisse :

— Je crains que vous ne vous ennuyiez ici, ma très belle. Pourquoi ne sortez-vous pas davantage ?

« Pourquoi ne recherchez-vous pas des distractions que je suis prêt à vous offrir ?

« Voulez-vous que nous voyagions ?

« Vous savez bien que je ferai tout pour qu'aucun souci n'assombrisse jamais vos traits divins.

Mais, invariablement, Manon lui répondait en s'efforçant de sourire :

— Je suis très heureuse ainsi, je vous l'assure !

Ce jour-là, c'était vers la fin d'un bel après-midi de septembre... La belle châtelaine de Saint-Gratien s'était attardée sur le banc en marbre blanc d'une magnifique terrasse qui s'élevait au fond du parc, en bordure de la route de Paris à Compiègne.

Seule, comme presque toujours — car elle aimait à s'isoler souvent dans quelque coin retiré de son parc, sans doute pour s'y perdre en des méditations, dont elle conservait strictement pour elle l'étrange mystère —, elle regardait d'un air douloureux une belle rose automnale dont les pétales s'effeuillaient lentement les uns après les autres, sous la caresse de la brise vespérale.

De longs soupirs soulevaient sa poitrine... Ses lèvres s'entrouvraient en une expression de profonde amertume.

Bientôt deux larmes roulèrent sur ses joues et, en un geste de lassitude infinie, elle appuyait sur ses yeux la fleur à demi décapitée, lorsque, soudain, elle tressaillit.

Il lui avait semblé entendre sur le gravier d'une allée un bruit de pas très rapproché.

Elle se retourna et eut un léger cri.

Un vieillard, revêtu d'une casaque de matelot à la couleur mangée par les pluies du large et la houle des grands vents, coiffé

d'un chapeau en toile cirée, qui avait dû braver maintes tempêtes, le visage encadré d'une barbe grise en broussaille, très drue, et qui rejoignait presque d'épais sourcils surmontant une paire d'yeux singulièrement perçants, portant sur son dos un « bissac » semblable à ceux dont se servaient alors les marins qui venaient à terre vendre leur « pacotille », s'avancait vers elle, en l'allure lourde et dandinante des gens de mer.

Tirant son « suroît » et laissant apparaître une tignasse dont les mèches bouclées lui encadraient le front, il fit d'une voix cassée et quelque peu tremblotante :

— Excusez-moi, ma bonne dame, mais tout à l'heure, je vous ai aperçue sur vot' terrasse, et je me suis dit : « Voilà une personne qui doit sûrement être généreuse avec les pauvres gens... P'têt' ben qu'elle voudra m'acheter quéque colifichet ou quéque mignardise ? »

« Alors comme je passais près du mur qui est là, sur votre drouète [droite], j'ai vu qu'il y avait une petite porte qui était à moitié ouverte, et, plutôt que de faire le grand tour jusqu'au portail du *châtiau*, dam, je suis entré tout de go... et me v'là.

— Allez-vous-en, ordonnait impérieusement Manon qui s'était levée, plus mécontente qu'effrayée...

Mais le matelot, qui ne paraissait pas l'avoir entendue, reprenait :

— Je suis un honnête homme, allez, ma bonne dame.

« Tous ceux qui connaissent le père Madurec vous le diront.

« Seulement, voilà : je me fais vieux, ben vieux !...

« Tout de même, je suis venu à Paris sur mes jambes, dame oui, dame ! ben sûr... espérant que je vendrais plus cher ma camelote, vu qu'à Paris le monde est plus riche que dans les provinces !

— Je vous dis de vous retirer, s'impatientait la châtelaine.

— Faites pas attention, s'obstinait le colporteur, j'suis un peu dur d'oreille. Mais j'suis sûr qu'on va ben s'entendre tout de même.

Et, disposant son bissac sur les dalles de la terrasse, il commença à dénouer la courroie de cuir qui le fermait, tout en poursuivant avec l'accent à la fois bourru et cordial des marins de la côte bretonne :

— J'ai là des belles choses... des cachemires que j'ai rapportés des Indes... une robe en soie brodée qui vient de Chine... même que, dedans, vous seriez ben plus belle, dame ! oui, plus belle encore que vous êtes déjà...

« J'ai aussi des broches, des anneaux, des boucles d'oreilles... des...

— En voilà assez ! interrompit Manon... Une dernière fois je vous ordonne de partir ou j'appelle mes gens.

— Vos gens ! fit le vieux marin dont les yeux eurent une lueur étrange... D'abord ils ne vous entendraient point, même si vous criiez bien fort.

Et, baissant la voix, le matelot ajouta sur un ton de confidence ;

— Et puis, ma bonne dame, j'ai une commission à vous faire.

— Une commission ?

— De la part de qu'équ'un que vous connaissez ben.

— Moi ?

— Oui, de votre mari.

— De mon mari ?

— De François Vidocq... ma bonne dame.

À ce nom, Manon blêmit... Et, chancelante, elle dut s'appuyer à la balustrade de la terrasse.

Le marchand de pacotille, qui n'avait pas bronché, la regardait du coin d'un œil dont il s'efforçait de dissimuler l'éclat.

— Non, mais, fit-il, ma bonne dame, c'est-y des fois que vous allez « tomber faible ». Il y a pourtant pas de quoi, pour sûr.

Manon, qui s'efforçait de se ressaisir, reprit d'une voix qui trahissait l'indescriptible émoi dont elle était agitée :

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— Vous ne savez pas ! fit le marin en hochant la tête d'un air sceptique.

« Faut point me dire ça... à moi, ma bonne dame... La preuve, c'est que je vous ai reconnue tout de suite.

— Vous m'avez reconnue ?

— Au portrait que François Vidocq m'a fait de vous... C'est qu'il ne vous a pas oubliée, le gars...

« Mais pourquoi que vous tremblez si fort ?... »

« Faut pas avoir peur... Je suis un honnête homme, que je vous dis... et ce n'est pas moi qui vous ferai du mal...

« Ah ! vous pouvez être ben tranquille !

— Je vous répète, articulait la châtelaine, de plus en plus émue, que je ne comprends rien à vos propos.

Saisissant brusquement le bras de la jeune femme et approchant son visage tout près du sien, le colporteur scanda, en rendant à sa voix son accent naturel, tout de force impérieuse et de volonté opiniâtre :

— Annette !... Regarde-moi !

— Vidocq !... Lui !... Toi !... s'exclama soudain Manon en s'affalant sur le banc de marbre.

— Oui, moi, reprit le forçat d'un ton tragique, moi qui, enfin sorti de l'enfer, viens te demander des comptes !

Deuxième épisode
LES ENFANTS DU
SOLEIL

I

L'effroyable aveu

Après les quelques secondes de stupeur et d'épouvante que lui avait causées l'apparition inattendue de Vidocq, Manon la Blonde s'était efforcée de se ressaisir.

Elle avait compris en effet qu'elle était en présence d'un homme décidé à tout.

— François, reprit-elle, j'ai eu de grands torts envers toi.

— De grands torts !... Tu appelles cela de grands torts, s'écriait Vidocq, quand tu m'as indignement trahi, quand tu m'as précipité dans un abîme effroyable... quand tu as fait de moi ce que je suis : un forçat en rupture de ban... Misérable ! quand tu m'as volé mes enfants !

— J'aimais ! lançait Annette, avec l'impétuosité de la coupable qui n'a pas d'autre argument pour sa défense.

— Et c'est l'unique excuse que tu trouves à ton crime ! grinçait Vidocq, qui, se débarrassant de sa perruque et de sa fausse barbe, laissa apercevoir un visage ravagé par la douleur et tout frémissant de colère.

Puis il scanda âprement :

— Et tu oses me crier cela en face, me souffleter de cet aveu cynique qui ne fait qu'exaspérer ma fureur et qui me donne le

droit d'en finir avec toi, de te tuer oui, de te tuer !

— À moi ! râlait Manon, blême, épouvantée.

Mais, redevenant d'un calme encore plus inquiétant que sa colère, Vidocq reprenait :

— Rassure-toi ; ce n'est pas pour me venger que j'ai par trois fois réussi à briser mes chaînes... et que je suis ici devant toi.

« Non, j'ai un autre but... but vers lequel n'ont jamais cessé de tendre tous mes efforts... et que j'ai si longtemps cru ne jamais atteindre : retrouver mes enfants !

En proie à un émoi qu'elle ne parvenait pas à dissimuler,

Manon, toute troublée, balbutiait :

— Ils sont en sécurité !

— En sécurité !...

— C'est tout ce que je puis vous dire !

— Vraiment !

— Je suppose que vous n'avez pas la prétention de me les reprendre ?

— Ils sont à moi autant qu'à toi.

— Qu'en feriez-vous ?

— Et toi, qu'en as-tu fait ?

Ces répliques se croisaient comme deux lames d'épées maniées par deux adversaires qui ont engagé un duel sans trêve, sans merci.

Et Vidocq, accentuant son ardente offensive, s'écria avec force :

— Je veux les voir !...

Manon ripostait, avec énergie cette fois :

— Et moi, je m'y refuse.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne veux pas être obligée de leur avouer un jour que leur père a été un forçat.

— Misérable ! frémit Vidocq.

Et, terrible, il martela d'une voix grondante et le geste menaçant :

— C'est toi qui oses me parler ainsi, toi qui m'as si lâchement abandonné, toi qui m'as ravi ce que j'avais de plus cher : mes petits ; toi, enfin, que je retrouve vendue à un amant, courtisane cynique, éhontée, à jamais déchue de tes droits maternels !

— François !

— Ah ! tu ne veux pas raconter à nos enfants que leur père a été au bagne !...

« Avoue donc plutôt que tu as peur que je leur apprenne plus tard l'indignité de ta conduite... que j'étale à nu devant eux mon âme ulcérée... »

« Et tu trembles à la pensée de les voir se retourner contre toi... en te criant : « Qu'avez-vous fait de notre père ? » »

« Eh bien ! détrompe-toi, gueuse !

Et, adoucissant malgré lui les éclats terribles de son verbe, il poursuivit :

— Si tu me laisses les voir, ne fût-ce qu'une heure, ne fût-ce qu'un instant, pour eux, rien que pour eux, non pour toi, non seulement je consens à t'épargner, mais je m'engage encore à leur laisser ignorer le drame affreux de notre vie.

« Tu vois si je suis généreux, Annette.

« Et cela doit te prouver que le forçat qui est là a gardé une âme assez haute pour respecter ce que tu as déjà sali peut-être : le cœur de mes fils !

Alors, penché vers sa femme, qui, terrorisée, n'osait plus affronter son regard, haletant de la plus terrible des angoisses, les veines du cou tendues à se rompre, Vidocq scanda âprement : — Allons, parle, réponds-moi : qu'as-tu fait de mes enfants ?

Un profond soupir gonfla la poitrine de la déserteuse... Ses paupières s'abaissèrent comme si elle ne pouvait soutenir plus longtemps la vision vengeresse qui s'était soudain dressée devant elle...

Mais pas un mot ne s'échappa de ses lèvres tremblantes... et sa tête s'inclina dans le plus terrifiant des silences.

Vidocq s'écriait, avec la force indomptable qui émanait de lui :

— Une dernière fois, je t'ordonne de parler, ou alors je ne réponds plus de moi !

« Prends garde, Annette, prends garde !

— Jean... Robert... murmura la coupable en éclatant en sanglots.

Et elle ajouta, toute pantelante de douleur :

— Les pauvres petits !

— Ils sont morts ! râla Vidocq.

— Oui, oui... ils sont morts..., répéta la mère d'une voix molle, indécise, et qui sonnait faux.

— Ce n'est pas vrai... rugit le forçat... ils sont vivants ! « Seulement, ou tu ne veux pas me les rendre, ou tu n'oses pas me dire ce que tu en as fait.

« Tu les as abandonnés, n'est-ce pas ?

« Tes enfants... nos enfants... Tu es donc encore plus criminelle que je ne le pensais !

« Ah ! tiens, je vais te tuer !...

— Vidocq, je t'en supplie... écoute-moi. Tu vas tout savoir..., lança Manon en s'écroulant aux genoux du justicier.

— Enfin ! s'écria Vidocq.

Et debout, les bras croisés, il attendit la confession de la coupable.

Tout bas, comme si elle avait peur des paroles qu'elle allait prononcer, accablée sous le poids d'une responsabilité effroyable, Manon la Blonde, ou plutôt Annette, commença : — François, quand nous nous sommes connus, je n'étais pas une mauvaise fille, et je croyais t'aimer.

— Tu croyais ! ricana Vidocq.

— Oui, je te le jure...

« Oh ! je ne cherche pas à m'excuser...

« Je sais bien que je n'ai droit à aucun pardon, à aucune pitié.

« Mais laisse-moi te dire... j'étais coquette... j'aimais la toilette... les bijoux... et le plaisir... toutes choses dont j'avais toujours été privée.

— Et que moi, pauvre petit officier sans fortune, je ne pouvais pas te procurer.

— Un jour, je rencontrai un jeune homme qui sut me griser et me fit les plus brillantes promesses.

« Il me dit qu'il s'appelait Jacques Thionville et qu'il était le fils d'un gros fournisseur aux armées.

« Il m'affirmait que je lui avais inspiré une passion telle qu'il voulait me rendre l'existence plus brillante, plus heureuse que celle d'une reine ; et je ne tardai pas, en face de lui, à demeurer sans défense et sans volonté.

« Je lui résistai cependant, bien que chaque jour je sentisse grandir son emprise.

« Hélas ! bientôt je compris que, moi aussi, j'aimais cet homme... au point d'en perdre la raison.

« Pourtant une lueur d'honnêteté persistait en moi et me donnait la force de résister à la tentation dévorante de quitter ma maison, de m'enfuir avec celui qui m'avait conquise toute.

« La pensée de mon Robert et de mon Jacques... car je les aimais tendrement, moi aussi... oh ! oui, je les aimais !... me retenait à mon foyer.

« Je le dis à celui qui était déjà mon amant.

« Il me répondit... oh ! je l'entendrai toujours :

« — Emporte-les avec toi... j'assurerai leur avenir, leur fortune... J'en ferai mes fils puisqu'ils sont les tiens !

« Il m'affirmait tout cela sur un ton si plein de sincérité, si vibrant d'un ardent amour, que je sentis toutes mes dernières hésitations disparaître... et c'est horrible à dire... mais j'ai résolu de ne rien te cacher. Oui, c'est affreux... Je sentis mes suprêmes hésitations, mes derniers scrupules s'envoler... et... je partis avec lui... avec eux... sans remords.

« Il m'emmena aux environs de Cambrai, dans une très jolie propriété, où je vécus deux années, souvent seule... Car, sous des prétextes de famille, Jacques ne venait me voir qu'à de rares intervalles, restant parfois des semaines entières sans reparaître.

« Mais, dans les courts instants qu'il passait près de moi, il me témoignait tant d'amour, il semblait s'attacher si réellement aux enfants, que je n'éprouvais aucune inquiétude... et je vivais presque heureuse.

« Lorsqu'un soir je le vis arriver pâle, la figure bouleversée. Je viens de tuer en duel un de mes amis, m'annonça-t-il... je suis obligé de quitter momentanément la France... Je pars... Veux-tu me suivre dans mon exil, qui peut être d'une certaine durée ? »

Manon la Blonde poursuivit :

— Spontanément, sans réfléchir, sans envisager un seul instant les conséquences de ma décision, je lui répondis : « Je t'accompagne. »

« Je ne lui adressai aucune question... Je l'eusse suivi jusqu'au bout du monde !...

« Une chaise de poste nous attendait devant la maison. Nous y montâmes avec Robert et Jacques.

« Francine, la femme de chambre, nous accompagnait.

« J'avais pleine confiance en cette fille, car elle m'avait, jusqu'alors, témoigné beaucoup de dévouement.

« Les quatre chevaux partirent à fond de train.

« Ce fut dans la nuit une galopade effrénée...

« Francine avait pris Jacques sur ses genoux... Je tenais Robert dans mes bras.

« Au bout de deux heures, j'allais m'endormir brisée de fatigue... lorsque tout à coup des coups de feu éclatent dans la nuit...

« Brusquement, la chaise de poste s'arrête... Jacques se penche à la portière et pousse un cri de rage... Des gendarmes à cheval entourent la voiture.

« Alors, Jacques saisit ses pistolets, fait feu... Les gendarmes ripostent... Les balles crépitent autour de moi... Folle de terreur, je me jette sur les enfants pour les protéger...

« Mais, atteinte à la tête, je m'évanouis... et quand je reprends connaissance, je me trouve dans un lit d'hôpital où l'on

m'a transportée ! Une religieuse est à mon chevet... Elle semble douce et compatissante.

« Ma première parole est pour réclamer mes petits. « On refuse de me répondre...

« Je perds de nouveau connaissance et je reste pendant plusieurs semaines, mourante d'abord, puis prostrée, anéantie, incapable de proférer un mot, de lier deux idées.

« Enfin, quand je reviens à moi, j'apprends... oh ! c'est effroyable... François, tu vas encore m'exécrer... me maudire davantage... oui, j'apprends que ce Jacques Thionville à qui j'avais tout donné, tout sacrifié, mon honneur, mon âme, mes deux fils, était... était...

— Mais, parle donc !

— Le chef de ces bandits qui, sous le nom de *Chauffeurs du Nord*, terrorisaient notre pays.

— Sallembier, dit *l'Intrépide* !

— Lui !

— Quelle infamie !

Tandis qu'en un geste d'horreur Vidocq portait les mains à son visage, Annette, toujours effondrée à ses genoux, haletait :
— Alors commença pour moi le plus horrible des calvaires...

« D'abord, on me prit pour sa complice... on m'emprisonna.

« J'étais tellement triste, brisée, désemparée, que je n'eus point la force de me défendre.

« J’opposais aux questions que l’on me posait le mutisme le plus absolu... et nul n’a jamais su, je te le jure, que la maîtresse de *l’Intrépide* était ta femme !

« Quelques semaines plus tard, Sallembier était exécuté sur la place de ville avec plusieurs de ses complices. « Quant aux enfants, on refusa de me dire ce qu’ils étaient devenus... et ce ne fut que longtemps après, lorsque je sortis de prison, que j’appris l’effroyable vérité.

Les mains jointes, en un geste de supplication à la miséricorde, Annette murmura d’une voix faible comme celle d’une mourante : — Francine Boron, la femme de chambre, en réalité complice de Sallembier et placée par lui près de moi pour me surveiller, avait réussi, à la faveur du tumulte et de la nuit, à s’enfuir avec Jacques et Robert.

« Mais, redoutant d’être arrêtée et craignant que les deux petits n’attirassent sur elle l’attention des policiers et des gendarmes qui battaient la contrée, elle les avait abandonnés tous deux.

— Et toi !... et toi ! s’écria Vidocq avec un sanglot déchirant... qu’as-tu fait pour les retrouver ?

— Ce que j’ai fait ?

« Je me suis rendue à l’endroit où cette misérable prétendait les avoir déposés.

« C’était un carrefour isolé sur la grande route de Valenciennes à Bruxelles, loin de toute habitation et de tout village...

« Un calvaire s'y dressait... Je l'implorai de ne pas faire retomber sur deux innocents la faute de leur mère... De toutes les forces de mon âme, je l'adjurai de m'inspirer, de me guider, de me rendre ceux que j'avais perdus...

« Mais il resta inexorablement sourd à ma voix... De mon cerveau enfiévré... il ne jaillit aucune lueur, si ce n'est celle du désespoir !

« Pourtant je partis en aveugle, au hasard... comme une bête qui cherche ses petits.

« Partout où je m'adressai on me renvoya avec mépris.

« N'étais-je pas clouée au pilori d'une tare ineffaçable ? « Je ne me rebutai pas et je continuai mon affreux pèlerinage... mais toujours en vain...

« J'eus bientôt la conviction déchirante que j'avais entrepris une tâche au-dessus de mes forces et que je ne reverrais plus jamais mes enfants.

« J'essayai de travailler.

« Dans mon métier d'expiation, j'eusse accepté les plus lourdes, les plus répugnantes besognes.

« Elles me furent même refusées.

« Je n'avais même pas la ressource suprême d'aller vers toi, d'implorer ton pardon.

« Tu avais disparu... et j'appris bientôt ta condamnation aux travaux forcés, puis ton départ au bagne.

« Ce fut pour moi un coup effroyable...

« En effet, je ne doutais pas un seul instant que, si tu étais devenu un criminel, c'était par suite du désespoir que je t'avais causé.

« Alors je songeai à mourir... je n'en eus pas le courage.

« Je tombai tout à fait — et c'est horrible à penser, c'est atroce à dire —, je serais peut-être tombée encore plus bas, si, un jour, par un de ces caprices du hasard, ces revirements du sort qui ne s'expliquent pas, je n'avais vu tout à coup la fortune me sourire.

« Alors... Oui, François, je t'en supplie, je t'en conjure, car, là encore, je te crie la vérité... je n'eus plus qu'un but : me servir de l'or dont cet homme me couvrirait pour retrouver mes fils.

« Je remuai ciel et terre, tu m'entends ; je dépensai des fortunes à la recherche de ces pauvres petits dont mon impardonnable crime avait fait pire que des orphelins, deux parias, à jamais exilés de toute joie et privés de toute tendresse !

— Malheureuse !

— J'envoyai à droite, à gauche, dans toute la France et même à l'étranger des émissaires auxquels j'avais promis tout ce que je possédais s'ils découvraient la trace de mes fils.

« J'explorai les hôpitaux, les asiles où l'on recueille les enfants abandonnés.

« Mais il était trop tard... Je ne découvris rien... rien !... « Malgré tout, je ne me lasse pas... Je veux, malgré tout, espérer encore, et je me refuse à penser que je ne reverrai jamais mes enfants !

« Et puisque tu as été assez grand, assez généreux pour ne pas m'écraser tout de suite, puisque tu as bien voulu m'écouter jusqu'au bout, Vidocq, oh ! ce que je te refusais tout à l'heure, parce que la peur me forçait à te mentir, ah ! comme de grand cœur je te l'accorderais tout de suite, et comme avec joie, si jamais je retrouve mes deux fils, je les jetterai dans tes bras en te criant : « Prends-les, maintenant, ils sont à toi ! »

Tandis que, figé dans un terrible silence, Vidocq demeurerait impassible, Annette, le visage baigné de larmes, acheva, à bout de souffle et d'énergie : — François, je t'ai dit... toute la vérité !

Et la malheureuse, toujours à genoux, s'effondra sur le banc de marbre, les bras en avant, la tête inclinée, comme si elle s'offrait elle-même au bourreau.

Vidocq, ulcéré, Vidocq, déchiré plus qu'il ne l'avait été au cours de son atroce calvaire, se sentait envahi par l'horrible tentation de faire payer d'un seul coup à celle qui l'avait précipité si cruellement, si lâchement dans l'abîme, le mal qu'elle lui avait causé.

Mais, insensiblement, il se laissait gagner par un sentiment d'involontaire pitié envers cette dévoyée qui avait expié si cher son crime ou plutôt sa démence.

Bouleversé par la plus tragique incertitude, lui qui, un instant auparavant, eût été implacable... se sentait troublé, déconcerté, non pas seulement parce que le courage lui manquait pour immoler froidement celle dont la confession tragique la rendait à ses yeux égale dans le remords et dans la honte, mais parce qu'il lui semblait entendre ses deux enfants l'implorer et lui crier : « Épargne-la, puisqu'elle est notre mère ! »

Au bout de quelques instants, Vidocq reprit d'une voix dans laquelle frémissait le tremblement d'un sanglot : — Annette, relève-toi.

Un cri d'espoir jaillit des lèvres de la jeune femme.

« Relève-toi ! » Ces deux mots venaient de tinter à ses oreilles comme une chance inespérée de salut.

« Relève-toi ! » Il l'épargnait donc. Il l'avait donc comprise... Il comptait donc s'associer à elle dans l'œuvre qui, désormais, était l'unique but de son existence, sa seule raison de vivre !

Et, redressant la tête, tendant les bras vers celui qui se montrait si grand et si fort... elle bégaya... transfigurée de repentir et de reconnaissance : — Pardonne-moi, François... pardonne-moi ! Mais des rumeurs s'élevaient dans le parc.

Au lointain, au détour d'une allée, des serviteurs apparaissaient, guidant des hommes vêtus de noir et armés de solides gourdins.

— Soudain, Annette se dressa, blême de frayeur et clamant, éperdue :

— La police !

Vidocq eut un hurlement de rage :

— Ils ne me tiennent pas encore ! s'écria-t-il.

Tandis que la jeune femme s'écroulait évanouie sur les dalles, le forçat évadé, empoignant son bissac, enjambait la balustrade, se laissait glisser sur la route et se précipitait vers un

lavoir installé de l'autre côté du chemin, au bord d'un petit cours d'eau ombragé de saules.

Il y pénétra en coup de vent.

Le lavoir était vide !

Alors, en un tour de main, arrachant sa perruque et sa fausse barbe, il se débarrassa de sa casaque de matelot... et, l'oreille aux aguets, l'œil en éveil, s'emparant de quelques hardes qui séchaient le long d'une corde, il substitua avec une rapidité prodigieuse cette défroque à celle qu'il venait de quitter, se transformant en une vieille bonne femme courbée, cassée, à la démarche trébuchante...

Puis, se faufilant hors de la mesure, il se dirigea à travers champs vers le village d'Épinay, dont on apercevait le clocher à travers les arbres.

Et, tout en pressant le pas, il murmura, le regard voilé et la poitrine haletante :

— Jacques... Robert... mes enfants, mes pauvres petits enfants !

II

Les bas-fonds de Paris

C'était un endroit d'aspect sinistre mais indéniablement pittoresque que le caveau dit de *l'Ange Gabriel*.

Situé tout au fond de la cour d'un immeuble de la rue de la Grande-Truanderie, tout proche des Halles centrales, il servait à cette époque de lieu de réunion à la fameuse bande des *Enfants du Soleil*, dont les exploits terrorisaient la capitale, au point que les Parisiens, à la tombée du jour, ne s'aventuraient dans les quartiers un peu douteux qu'armés jusqu'aux dents, et, le soir venu, se barricadaient solidement dans leurs domiciles.

Commandés par un chef mystérieux, insaisissable, connu sous le sobriquet de *l'Aristo* et auquel ses affiliés obéissaient avec un aveugle fanatisme, elle avait jusqu'alors victorieusement tenu tête à la véritable armée d'argousins que le baron Pasquier, préfet de police, ne cessait de lancer à ses trousses.

C'est à peine si les agents de M. Henry, qui n'en dormait plus, avaient réussi à capturer quelques vagues comparses qui, d'ailleurs, s'étaient obstinés dans un farouche silence.

Et, chaque nuit, Paris s'était alarmé de quelque acte nouveau de brigandage : attaques nocturnes, pillages de boutiques, cambriolages de maisons particulières, assassinats, qui, tous, portaient la marque de fabrique des *Enfants du Soleil* !

Cette redoutable association de malfaiteurs, la plus puissante qui eût peut-être jamais existé, avait été fondée par un mystérieux personnage uniquement connu sous le sobriquet de *l'Aristo*.

D'aucuns prétendaient qu'il avait réellement du sang de gentilhomme dans les veines.

Mais nul n'avait jamais pu pénétrer le secret de sa naissance, ni connaître son véritable nom.

Recrutant ses affiliés parmi les bagnards libérés et les forçats en rupture de ban, *l'Aristo*, véritable général de cette armée du crime, la manœuvrait avec une habileté, une audace qui tenaient du prodige... Sa tête avait été mise à prix : mille écus !

C'était pourtant une somme...

Mais il exerçait sur ses troupes un tel ascendant, il leur inspirait aux uns une telle frayeur, aux autres un tel attachement que pas un des bandits enrôlés sous sa bannière n'avait jamais eu la pensée de le trahir.

Tous, au contraire, lui obéissaient avec l'aveuglement du plus ardent fanatisme.

Divisés en dix sections correspondant aux principaux quartiers de la capitale, disséminés, terrés pendant le jour dans les bouges, les tapis francs, les coupe-gorge et les guinguettes interlopes de Paris et de la banlieue, chaque soir les *Enfants du Soleil*, dont le nom semblait un ironique défi lancé aux agents chargés de les poursuivre, se rassemblaient au siège social de ce qu'ils appelaient leur district !...

C'était presque toujours chez l'un d'entre eux, dont le logement avait été aménagé, truqué de telle sorte qu'aucune surprise n'était à craindre, et qu'en cas d'irruption inopinée de la police le groupe pouvait disparaître ou plutôt se volatiliser en quelques secondes.

Là... ils attendaient les ordres de leur chef qui, suivant un plan méticuleusement préparé, leur distribuait la besogne de la nuit.

Pour les coups importants, *l'Aristo* se mettait lui-même à la tête de la brigade qu'il avait mobilisée et confiait à ses lieutenants dressés à son école la conduite des opérations de moindre envergure.

Tout était si bien réglé, si bien organisé, il régnait parmi les *Enfants du Soleil* un si rigoureux esprit de discipline, une si parfaite cohésion, une si intangible solidarité que, malgré tous ses efforts, la police s'était toujours trouvée jusqu'alors, en face de ces dangereux ennemis de la société ; impuissante et désarmée.

Elle avait bien, parfois, réussi quelques arrestations isolées... mais elle n'avait pu en retirer aucun profit sérieux.

En effet — où le sentiment de l'honneur allait-il se nicher ? — aucun des *Enfants du Soleil* arrêtés n'avait jamais consenti à lui fournir le moindre renseignement...

Tous avaient résisté aux promesses aussi bien qu'aux menaces... Et lorsque, chaque soir, minuit sonnait, *l'Aristo* pouvait légitimement se vanter d'être le maître de la capitale !

Ce soir-là, à *l'Ange Gabriel*, lieu du rendez-vous fixé la veille par *l'Aristo*, l'assemblée était particulièrement nombreuse et choisie...

Elle formait un mélange invraisemblable d'hommes de toutes catégories, pour la plupart des bagnards libérés ou en rupture de ban, habillés de la façon la plus disparate, buvant, fumant, jouant aux cartes, à la marelle et, surtout, au jeu de tonneau, fort en faveur à l'époque où se déroule cette histoire, et tout cela au milieu d'une atmosphère de tabac, d'alcool, de vin et de crasse... dans un perpétuel concert de cris, de jurons... d'imprécations qui faisaient de ce bouge une sorte d'antichambre de l'enfer.

À travers le tumulte, un individu, tout en loques et le Visage ravagé par le Vice autant que par la misère, après avoir descendu lentement l'escalier de pierre qui donnait accès au caveau, s'était approché d'un autre bandit de sa tournure et de son espèce et qui, mélancolique et solitaire, avalait, d'un air renfrogné, les dernières gorgées d'un punch depuis longtemps refroidi dans son verre.

Après avoir jeté un regard méfiant autour de lui, le nouvel arrivant tirait son camarade par la manche et lui montrait un article du *Moniteur de l'Empire*, souligné grossièrement à l'encre rouge et ainsi conçu : *La tête de l'Aristo, le fameux chef de la bande des Enfants du Soleil, est mise à prix à mille écus !*

Et d'une voix rauque, il ajouta :

— Qué que tu dis de ça, mon vieux Tire-la-Ficelle ?

— C'est-y des fois que tu voudrais vendre not'chef ?...
grommela le voleur morose.

— Dame ! mille écus...

— Gredin !...

Et, se levant d'un bond, Tire-la-Ficelle clama d'une voix de stentor :

— Hé ! les « fanandiers » (amis), c'est Croque-Mitou, c'est ce feignant qui veut « donner » *l'Aristo* !

— C'est pas vrai ! cherchait à nier celui-ci, en faisant disparaître le journal dans sa poche.

Mais, interrompant brusquement leurs jeux, les *Enfants du Soleil* entouraient déjà Croque-Mitou qui, pâle, défait, suant la peur, continuait à nier et à se battre...

Mais Tire-la-Ficelle vociférait :

— Montre-leur donc ton papier. *Le Moniteur de l'Empire* ! Mille écus pour la tête du chef !... Rien que cela !... Mais montre donc, crapule ! Ah ! tu ne veux pas ? Eh bien, attends un peu !

Tire-la-Ficelle saisit Croque-Mitou à la gorge.

Mais celui-ci, se baissant, empoigna son adversaire par la taille et tous deux roulèrent sur les dalles, s'étreignant avec frénésie au milieu des hurlements de démons que poussaient les spectateurs... lorsque tout à coup une voix métallique, claironnante, lança, dominant le tumulte : — Eh bien ! qu'est-ce que cela signifie ?...

— *L'Aristo* ! firent plusieurs bandits sur un ton plein de respect et de crainte.

Instantanément, toutes les clameurs s'apaisèrent, en même temps que les regards se tournaient vers un jeune homme vêtu d'un costume de cavalier entièrement noir, mais dont la coupe parfaite faisait ressortir l'impeccable élégance.

Agé d'environ vingt-cinq ans, racé de la tête aux talons, les traits d'une régularité qui donnait à son profil une allure de médaille frappée à la romaine, la bouche dessinée en un sourire d'une incomparable ironie, il réalisait à merveille le type de l'aventurier de grande envergure qui, par appétit ou pour toute autre raison inconnue, se serait fait le général des malandrins de son temps.

Embrassant d'un coup d'œil d'aigle ses troupes qui, recueillies, muettes, graves, attendaient ses ordres, il lança avec la gravité d'un maître qui se sent sur tous une autorité absolue : — Pourquoi tout ce tapage ?... Vous savez bien que j'ai défendu, sous peine de mort, toute rixe entre les *Enfants du Soleil* !

— Oui, général, répliquait Tire-la-Ficelle. Et il lança d'une voix vibrante :

— Si je me suis battu avec Croque-Mitou, c'est parce que c'est un traître qui voulait vous livrer à la police !

— Est-ce vrai ? demanda *l'Aristo*, en toisant avec mépris le bandit effondré à ses pieds...

Croque-Mitou, fasciné, incapable de se défendre même par un grossier mensonge, eut un grognement de détresse qui était tout un aveu.

— Gredin ! fit *l'Aristo*, avec un calme effroyable.

Et, tirant un pistolet de sa ceinture, froidement, il l'arma et brûla la cervelle du bandit.

Puis, dans un tragique silence, et sans plus s'occuper de sa victime, il lança sur un ton plein d'entrain et de désinvolture : — Camarades, je vous apporte une bonne nouvelle !

Tous, sans doute, avez-vous entendu parler de Vidocq ?

À ce nom, un murmure d'admiration circula dans la foule, tandis que, de bouche en bouche, circulait ce nom qui semblait jouir parmi toute cette pègre d'une popularité surprenante : — Vidocq... Vidocq !

L'Aristo poursuivait du ton calme, distant, hautain d'un grand seigneur qui haranguerait ses manants : — Quelques-uns d'entre vous ont même dû connaître ce Vidocq à Toulon ou à Brest...

— Oui, général ! affirmaient plusieurs voix chaleureuses.

— Je n'ai donc pas besoin de vous vanter l'énergie, la force, le courage, l'habileté de cet homme qui a réussi à s'évader de toutes les geôles et de tous les bagnes où on l'avait envoyé !

« Or, je viens d'apprendre que Vidocq se cachait dans Paris et je sais où le trouver !

« Par suite de l'extension de nos opérations et de la lutte acharnée que nous sommes obligés de soutenir quotidiennement contre la police, j'ai besoin d'un autre moi-même, d'un second, d'un lieutenant, qui s'occupe tout particulièrement d'amuser, de jouer, de berner ces messieurs de la préfecture, tandis que nous travaillons, et qui nous permette de nous livrer à nos occupations

sans avoir sans cesse la crainte d'être dérangés par les bellâtres, les intrus que sont ces vils argousins !

Et *l'Aristo* scanda d'une voix pleine d'autorité :

— J'ai décidé que Vidocq serait celui-là !

— Très bien ! Bravo ! Vive François Vidocq ! Vive *l'Aristo* ! notre général, clamaient avec enthousiasme les *Enfants du Soleil*.

— C'est entendu..., concluait le chef. De ce pas, je vais le trouver.

« En attendant, rappelez-vous que nous avons tous rendez-vous demain soir à dix heures à la sortie du village de Saint-Denis, au cabaret de *La Truite qui file*.

« Il s'agit de... déménager en douceur un château qui contient, paraît-il, des merveilles...

« Je vous donnerai sur place toutes les instructions nécessaires.

« En attendant, défense de vous griser et de vous battre, sous peine de mort !

« Riez, chantez, dansez... amusez-vous.

« Mais soyez d'attaque pour la bataille !

— Nous le serons !

— À demain ! camarades... à *La Truite qui file* !

— À demain, général.

Et *l'Aristo* se retirait, lorsque son pied heurta le cadavre de Croque-Mitou qui gisait dans une mare sanglante.

— Jetez-moi cela à l'égout, ordonna-t-il avec son plus gracieux sourire. Les rats se chargeront des funérailles.

« Quant à toi, Tire-la-Ficelle, tu auras une part de plus dans notre prochaine prise.

« Espérons que le butin sera royal !...

Au milieu d'une tempête d'acclamations, *l'Aristo*, drapé dans son manteau noir, et le chapeau légèrement sur l'oreille, gravit, en chantonnant une ariette à la mode, l'escalier qui conduisait au-dehors.

À la même heure, au *Panthéon des Éléances*, Coco Lacour et Bibi la Grillade, enfermés dans leur boutique, semblaient attendre les événements, le premier en fumant sa pipe, le second en cherchant à rectifier devant un morceau de glace cassé le nœud de l'énorme cravate qui lui entourait le cou décharné, lorsqu'un coup ébranla la porte.

— C'est lui ! fit Bibi la Grillade en entrouvrant l'un des vantaux.

Dissimulée dans l'ombre, une vieille pauvre attendait.

— Entrez donc, la petite mère, invita gaiement Bibi.

D'un bond... Vidocq pénétra dans le magasin, enlevant en un clin d'œil son bonnet, son « caraco » et sa jupe ; et, visiblement harassé, il se laissa tomber sur un tabouret en paille, murmurant simplement : — Bibi... donne-moi un verre d'eau... j'ai soif !

— Attendez une minute, *monsieur* Vidocq, reprenait la Grillade.

« Je vais vous chercher une bonne bouteille...

« Un coup de vin, rien de tel pour vous remettre en place...

« Car, vrai, vous n'avez pas l'air d'en mener bien large !

Et, prestement, Bibi la Grillade disparut.

Vidocq demeura silencieux, le corps légèrement penché en avant, les bras ballants, les traits tirés, en proie à une visible dépression nerveuse.

Coco Lacour s'avança, et, lui mettant la main sur l'épaule, fit :

— Alors quoi, ça ne va pas ?

— Si... ça va..., répliqua Vidocq d'une voix sourde.

— Les agents de M. Henry vous ont encore donné du fil à retordre ?

— Oh ! ceux-là, je ne les crains pas !... et je suis de taille à les semer encore bien des fois sur ma route.

— Alors ?

— Alors... rien !

Vidocq se tut... Son regard avait une expression tragique que, même aux heures les plus sinistres du bagne, ses deux amis ne lui avaient jamais connue...

Coco Lacour, qui semblait avoir envers son hôte une déférence au moins égale à celle que Bibi la Grillade professait à l'égard de ce dernier, n'insista pas.

Jamais encore, depuis qu'il lui avait été donné asile, Vidocq ne lui avait paru plus anxieux et plus sombre.

C'est qu'en effet le forçat évadé récapitulait le bilan de la tragique journée qu'il venait de vivre.

« Ainsi, se disait-il, j'ai deux fils qui sont mon sang et ma chair... deux anges dont le souvenir si pur a été le seul rayon de lumière qui ait éclairé l'abîme de ténèbres qu'a été ma vie... et l'espoir de les retrouver, de les revoir, ne fût-ce qu'un instant, m'a rendu assez fort pour m'évader cinq fois et mettre en défaut la meute de mouchards lancés à mes trousses !

« Et il faut que j'apprenne, tout à coup, qu'ils ont été abandonnés, perdus et qu'ils sont peut-être en train de devenir des bandits comme ceux parmi lesquels je vis depuis plusieurs années, ou des épaves, des êtres de misère, des déchets d'humanité, comme ces deux pauvres héros qui m'ont accueilli sous leur toit.

« Ah ! je sens s'éveiller en moi des ardeurs inquiétantes et nouvelles.

« Une soif inextinguible de révolte me dessèche... Un désir fou de me venger me saisit !

« En effet, que puis-je faire pour ces pauvres petits, moi, le forçat évadé, moi, le condamné à mort par contumace, moi, la bête traquée qui, toujours sur le qui-vive, doit à chaque minute de son existence ne songer qu'à son propre salut, avant même que de penser à sa pâture !

« Oui, que ferai-je, moi, quand cette femme riche à millions, et ne reculant devant même aucun scrupule, disposant de toutes les influences, a échoué si misérablement ?

« Je suis à bout de ressources. J'ai changé avant-hier la dernière des pistoles que ces braves paysans m'avaient données.

« Je ne puis rester à la charge de ces deux malheureux qui ont tant de mal eux-mêmes à vivre.

« Qui sait si, dans quelques heures, je ne serai pas arrêté par les agents de M. Henry ?

« Eh bien ! non, cela ne peut pas durer ainsi !

« Il faut que je choisisse : ou me rendre et m'avouer vaincu et offrir moi-même ma tête au bourreau ou devenir un bandit qui met en coupe réglée la société qui terrorise les populations, qui vole sans vergogne et qui tue sans pitié !

« N'ai-je pas déjà dans la pègre, dans les bas-fonds de Paris, une de ces réputations qui font d'avance une auréole de gloire et d'autorité au chef qui veut s'imposer et conduire victorieusement ses troupes à la bataille ?...

« Mais quelles batailles !...

« Moi qui en ai vu de si belles lorsque j'étais un soldat et que je m'enthousiasmait de beaux rêves de gloire... Moi qui en avais rêvé une autre... la plus noble de toutes celles du droit contre l'erreur, de l'innocence contre l'injustice !...

« Moi qui consentirais à souffrir de toutes les blessures, à verser mon sang jusqu'à la dernière goutte, pourvu que l'on me rendît mes enfants !

« Mais non, Vidocq, tu t'illusionnes, tu te leures...

« Tes petits, tu ne les reverras jamais... tu m'entends... jamais !

« Alors, à quoi bon t'obstiner dans une lutte où, d'avance, tu es vaincu ?

« Pourquoi, à ton tour, te rebellant contre le fardeau qui t'accable, ne cherches-tu pas, pendant qu'il en est temps encore, à le soulever avant qu'il t'ait écrasé tout à fait ?

« Pourquoi ne declares-tu pas ouvertement la guerre à cette société qui, en te rejetant de son sein, te met aujourd'hui en face de cet atroce dilemme : mourir ou être un scélérat ?

« Eh bien ! soyons un scélérat !

La porte se rouvrait, livrant passage à Bibi la Grillade, qui revenait portant une bouteille dans chaque main et un paquet assez volumineux sous le bras.

— Alors, quoi, c'est l'orgie, lança Coco Lacour, l'œil pétillant de gourmandise.

— Parfaitement, déclarait Bibi, c'est l'orgie.

— Ah ça ! tu veux donc nous faire faire banqueroute ?

— T'occupe pas... Il fera clair demain... Goûte-moi d'abord un verre de cet excellent « reginglard » que la patronne du *Canon d'Or*, cette vieille royaliste de mère Pigeon, a bien voulu m'octroyer en échange du vieux cadran de montre que je lui ai juré avoir appartenu jadis au défunt roi Louis XVI.

« Pendant ce temps, je mets le couvert.

Tandis que Coco Lacour, redevenu guilleret, fringant, s'emparait des fioles que lui tendait son associé, celui-ci sortait un cornet de papier du véritable sac à provisions que formait l'unique basque de la trop longue et trop large redingote

d'incroyable dans laquelle il flottait, le lui lança en disant : — Ça, c'est du bon tabac... que ce vieux sans-culotte de père la Carotte a bien voulu me livrer, non sans discussion, contre une vieille breloque que je lui ai garanti venir en droite ligne de l'héritage de feu Robespierre !

Et développant soigneusement sur la table-clavecin un paquet qui laissa apparaître un véritable bloc de pâte encore fumante, il s'écria triomphalement : — Et ça, c'est un morceau de « flan », que cette sainte femme qu'est Mme Durandeu, la pâtissière de la rue du Poteau, a bien voulu troquer avec moi contre une médaille que je lui ai garanti avoir été portée par la patronne de Paris, la bonne sainte Geneviève !

Et, content de lui, avec cette verve qui ne l'abandonnait jamais, même aux heures les moins gaies de sa difficile existence, Bibi la Grillade conclut, en tapant ses mains l'une contre l'autre : — Et maintenant, à table, *monsieur* Vidocq... à table, Coco Lacour... Le dîner est servi !

À peine avait-il prononcé ces mots qu'un coup violent retentissait contre la devanture.

Vidocq s'était dressé, l'œil étincelant, tandis que Coco Lacour et Bibi la Grillade échangeaient un regard angoissé.

Un nouveau coup, encore plus brutal, suivait aussitôt le premier.

Vidocq s'était dirigé vers un rideau et, le soulevant, il se faufila dans une étroite soupente.

Alors, Bibi la Grillade s'en fut vers la porte, interrogeant :

— Qui est là ?

— Le général ! fit une voix brève, impérieuse.

— Le général, grommela Coco Lacour en fronçant les sourcils.

— Y a pas..., murmura Bibi la Grillade, faut lui ouvrir. Sans enthousiasme, presque craintivement, il s'en fut entrebâiller l'huis.

Et pénétrant délibérément dans la boutique, *l'Aristo* lança d'un ton décisif, gouailleur : — Ah ça ! les agneaux... vous ne vous attendiez pas à ma visite ?...

« Mais si les amis me négligent, moi, je ne les oublie pas. Et, jetant un regard circulaire, il ajouta : — Personne ici ?

— Non... personne, affirma Coco Lacour, tandis que son associé verrouillait scrupuleusement la porte.

Et, choisissant un fauteuil un peu moins défoncé que les autres, *l'Aristo*, croisant les jambes et bombant le torse, en une attitude de maître incontestable et incontesté, fit de sa voix mordante : — Et maintenant, mes petits, causons !

III

L'aristo

La visite de *l'Aristo*, qui eût peut-être été très flatteuse pour d'autres, ne semblait guère réjouir les deux amis.

Coco Lacour, l'air renfrogné, en oubliait de bourrer sa pipe...

Quant à Bibi la Grillade, il faisait une véritable mine d'enterrement.

— Tout d'abord, mes agneaux, attaquait *l'Aristo*, sans paraître remarquer l'attitude plutôt embarrassée des deux associés, laissez-moi vous adresser un amical reproche : « Vous vous faites vraiment trop rares.

« Vous ne répondez même plus aux convocations que je vous fais adresser... par mes agents.

« En un mot, vous me lâchez !

— C'est que, grommelait Coco Lacour, nous sommes très occupés.

— Notre commerce nous absorbe entièrement..., s'excusait Bibi la Grillade.

— Croyez, gouaillait *l'Aristo*, en jetant autour de lui un regard ironique, croyez que je suis le premier à me féliciter de la prospérité de vos affaires...

« Nul doute que d'ici peu vous ne fassiez fortune et que vous n'ayez votre maison de campagne à Saint-Cloud et votre hôtel au faubourg Saint-Germain !

« Mais cette fortune, vous ne devriez pas oublier que vous me la devez entièrement !

« N'est-ce pas moi qui, à votre retour du bagne, vous ai fourni les premiers fonds grâce auxquels vous avez pu vous établir ?

— Ça, général, c'est la vérité !

— Et que diriez-vous, mes moutons, si je vous réclamaïis le remboursement de la somme que je vous ai avancée sur la caisse de notre association, et si j'exigeais, conformément à nos statuts, un petit intérêt de dix pour cent en plus du capital ?

— Nous avons beaucoup d'argent dehors, hasardait Coco.

— Nous sommes obligés de vendre beaucoup à crédit, appuyait Bibi.

— Trêve de plaisanterie ! scandait fortement le chef... Vous avez voulu échapper à ma tutelle...

— Général !

— Et si vous ne m'avez pas encore livré aux mouchards de la préfecture, c'est uniquement parce que vous savez très bien que vous n'eussiez pas survécu une heure à votre trahison.

— Oh ! général..., s'écriait Coco.

— Pour qui nous prenez-vous ? protestait Bibi.

— Pour deux lâches qui, parce qu'ils n'ont pas réussi une première fois dans la carrière de voleurs qu'ils avaient choisie, ont trouvé plus simple et surtout moins dangereux de chercher à redevenir des honnêtes gens.

« Libre à vous, mes brebis, de végéter dans vos loques pouilleuses et votre bric-à-brac de chiffonniers... et ce n'est pas pour vous arracher à votre bêtise et à votre crasse que je suis ici.

« Je suis venu voir un de vos amis auquel, avec une générosité dont je vous félicite, vous avez assuré, à défaut d'une hospitalité princière, un asile... que vous croyez sûr entre tous !

— Un de nos amis ! répéta Coco, dont le visage avait des teintes d'ivoire.

— Vidocq ! précisa *l'Aristo*, le célèbre Vidocq, avec lequel j'ai le plus vif désir et la plus grande hâte de faire connaissance.

— Comment, vous savez ? laissa échapper Bibi la Grillade tout tremblant.

— Croyez, affirmait *l'Aristo* d'un ton de suprême autorité, que je suis beaucoup mieux renseigné que M. le préfet de police... sur les arrivées des forçats qui, ainsi que votre ami, ont eu la bonne fortune de s'évader du bagne.

— Général ! balbutiait Coco très indécis.

— Vidocq n'est pas ici..., se hâtait d'achever Bibi avec courage...

— Ah ! vraiment..., punctua *l'Aristo* en se levant.

Et il se mit à humer autour de lui, tel un chien de chasse en quête de gibier.

Puis, tout à coup, sans la moindre hésitation, à la surprise et à l'effroi des deux associés, il se dirigea vers le rideau et pénétra dans la soupenle.

Elle était vide !

L'Aristo se mordit les lèvres et, se tournant vers Coco et Bibi qui avaient eu le temps d'échanger un rapide coup d'œil d'intelligence, il fit... légèrement décontenancé : — Je m'aperçois, drôles, que, pour une fois, vous ne m'avez pas menti. Je regrette que Vidocq ne soit pas là !... J'eusse été enchanté de faire sa connaissance.

— On lui fera la commission, s'empressait Coco.

— D'ailleurs, il ne va pas tarder à rentrer, déclarait Bibi.

— Assez ! coupait impérieusement le chef.

Puis, après un bref instant de silence, il reprit avec la même autorité : — Vous direz de ma part à Vidocq que je l'attendrai demain soir à *La Truite qui file*, la dernière auberge qui se trouve à droite, sur la route de Compiègne, en sortant de Saint-Denis...

« *Les Enfants du Soleil* seront là au complet... Je serai heureux de le présenter à nos camarades.

— C'est entendu, général !...

— Et vous, mes agneaux, ne profiterez-vous pas de l'occasion pour rentrer au bercail ?...

— C'est-à-dire que... général, éludait Bibi tout en poussant le verrou.

— Ah ça ! clampin.

— Ne vous fâchez pas, général, on viendra peut-être...

Mais Coco Lacour s'empressait de déclarer :

— On viendra sûrement... général...

Et, désignant Bibi qui le regardait tout effaré, il ajouta : —
J'en répons comme de moi-même !

— Le mot de passe est *Tout pour tous !* reprenait *l'Aristo*...

— Bien, général, accentuait Coco.

— Alors, à demain soir, avec Vidocq.

— Avec Vidocq !

Dès que *l'Aristo* eut disparu, et que la porte se fut refermée, Bibi, se précipitant vers son ami, s'écria : — Ah ça ! par exemple, tu en as de bonnes.

« Non seulement tu promets à cette crapule *d'Aristo* que nous irons le retrouver, mais tu t'engages aussi pour *monsieur* Vidocq.

— Parbleu ! s'écriait Coco, puisque c'est lui qui me l'a ordonné.

— Lui !...

— Regarde ! fit Coco Lacour, en désignant la tête de Vidocq qui apparaissait à travers les oripeaux suspendus au-dessus du rideau derrière lequel il avait disparu...

Et il ajouta :

— N'est-ce pas, monsieur Vidocq, que vous m'avez fait signe d'accepter ?...

— Parfaitement ! répliquait l'évadé qui, de sa cachette improvisée, avait assisté, dissimulé derrière les guenilles, à toute la scène que nous venons de rapporter.

Lâchant la solide tringle de fer qui, faisant l'office de barre fixe, lui avait permis, grâce à un habile rétablissement, d'échapper à l'attention de *l'Aristo*, Vidocq sauta lestement à terre et courut vers ses amis...

Il était entièrement transformé.

Ce n'était plus l'homme épuisé, aux abois, qui, quelques instants auparavant, affalé sur un siège, ruminait dans son cerveau tout un monde de douleurs et de pensées.

La tête haute, le corps nerveux, le regard brillant d'une flamme intense, les traits empreints d'une énergie surhumaine, il émanait de lui une force, une intelligence, une puissance et même une jeunesse inouïes.

On eût dit qu'en quelques minutes, il avait rajeuni de dix années...

— Comment, s'exclamait Bibi, c'est vous, vous qui, au bagne, nous donniez de si bons conseils et nous engagiez, quand nous serions libérés, à vivre proprement, honnêtement, comme nous l'avons fait jusqu'à présent ?

« Vous qui, hier encore, nous félicitez de notre bonne conduite et qui, aujourd'hui, acceptez un rendez-vous de *l'Aristo* ?

— Eh bien ! oui, c'est moi, lançait Vidocq, dont les yeux brillaient d'un singulier éclat.

— C'est pas possible ! s'exclamait Coco.

— Vous voulez nous faire une farce, opinait Bibi.

— Pas du tout camarades ! affirmait Vidocq. J'ai simplement changé d'avis.

— Si vite que ça.

— Mais oui !

— C'est pas possible !

Et Coco ajouta :

— Sûr que vous avez quelque idée de derrière la tête.

— Mais non ! ripostait Vidocq avec un étrange sourire, je veux simplement vivre la seule vie qui m'est désormais permise.

Bibi reprenait sur un ton à la fois plein de déférence et d'affection : — Vous savez bien, *monsieur* Vidocq, que nous vous sommes tout dévoués, qu'on a toute confiance en vous et qu'on vous suivrait jusqu'au bout du monde ?

— En ce cas, punctua le forçat évadé, laissez-moi tranquille.

— Alors, c'est entendu, conclut Bibi, tandis que Coco, largement, remplissait son verre... On sera demain soir avec vous à *La Truite qui file*...

Et Vidocq, avec un sourire énigmatique, s'écria :

— Oui... on y sera et je crois, mes amis, que d'ici peu vous n'aurez pas à vous repentir d'avoir écouté mes conseils.

IV

L'ange malin

Lorsque, le 15 juin 1809, M. le baron Pasquier, préfet de police, pénétra, sur les trois heures de l'après-midi, dans son vaste cabinet de la rue Saint-Anne, il semblait de fort méchante humeur.

Jetant son portefeuille bourré de documents sur son bureau encombré de dossiers en désordre, il se laissa tomber sur son fauteuil ; puis, épongeant son front ruisselant de sueur avec un mouchoir en batiste qu'entourait une fine dentelle, il grommela d'une voix tremblante de colère : — Ah çà ! tous ces chenapans ont donc le diable au corps pour se donner ainsi rendez-vous dans *ma ville* !...

Et, frappant un coup sec sur un timbre en argent placé à portée de sa main, il lança au jeune secrétaire qui s'était empressé d'accourir : — Le chef de la Sûreté est-il ici ?

— Oui, monsieur le préfet.

— Faites-le entrer !

Quelques secondes après, M. Henry apparaissait. Il avait l'air tranquille d'un homme qui a conscience d'avoir fait tout son devoir.

Immédiatement, le préfet l'interpellait en ces termes :

— Cela ne peut pas durer ainsi. Je viens d'être mandé au château des Tuileries et l'Empereur ne m'a pas caché son mécontentement de ce qu'en ce moment Paris regorgeait de malfaiteurs.

« Le fait est que les attentats de toutes sortes, assassinats, vols à main armée, attaques nocturnes, fabrication de fausse monnaie, enlèvements, rapt, chantages, *etc.* se multiplient avec d'autant plus de cynisme qu'un grand nombre d'entre eux restent impunis.

« Il faut en finir une bonne fois pour toutes avec cette bande des *Enfants du Soleil* qui constitue une véritable armée du crime et qui, depuis trop longtemps, met en coupe réglée les habitants de la cité dont j'ai la garde !

« Or, sachez-le, monsieur Henry, si je suis responsable vis-à-vis de Sa Majesté de la sécurité de la capitale, vous l'êtes, et seul, vis-à-vis de moi !

« Je ne supporterai donc désormais, de votre part, aucune défaillance.

« Vous m'avez compris, n'est-ce pas ?

« Je n'insiste pas davantage.

M. Henry, un homme d'une cinquantaine d'années, de petite taille, d'assez fort embonpoint et dont le visage empreint de bonhomie et les allures pleines de rondeur semblaient révéler beaucoup plus un paisible bourgeois qu'un ardent limier, avait écouté la mercuriale de son chef avec un calme sous lequel un observateur tant soit peu perspicace n'eût point manqué de découvrir une certaine pointe d'ironie.

Puis, il répondit avec déférence, mais non sans fermeté :

— Monsieur le préfet, je ne puis que m'incliner devant le bien-fondé de votre demande.

« Mais, comme il m'est impossible de faire mieux, j'ai l'honneur de vous remettre ma démission.

Le baron Pasquier eut un sursaut.

— Votre démission ! s'écria le préfet en frappant un grand coup de poing sur la table.

— Oui, monsieur le préfet, appuya le chef de la Sûreté avec un sang-froid qui paraissait imperturbable.

— Savez-vous, reprenait rageusement Pasquier, que votre geste ressemble singulièrement à la désertion d'un soldat sur le champ de bataille ?

— N'en croyez rien, monsieur le préfet : il n'est que le résultat de mon profond découragement en face des difficultés sans cesse grandissantes qui m'incombent et de l'insuffisance des moyens qui me sont accordés.

— Que me racontez-vous là, monsieur Henry ?

— La vérité, monsieur le préfet.

Et, avec une émotion contenue qui était la meilleure garantie de sa sincérité, le chef de la Sûreté poursuivit : — Croyez que ce n'est pas sans un réel chagrin que je me vois dans la nécessité d'abandonner un poste dont je me suis toujours efforcé de me montrer digne...

— Et dans lequel, je m’empresse de le reconnaître, vous avez fait preuves de très éminentes qualités.

—... Mais quand un chef voit d’avance qu’il va à la défaite, n’a-t-il pas pour premier devoir de passer en de meilleures mains un commandement qu’il ne se sent plus de taille à exercer ?

Ces paroles parurent causer sur le baron Pasquier une profonde impression.

En effet, il connaissait à fond l’homme qui était devant lui.

Doué d’une intelligence remarquable, d’une mémoire prodigieuse et d’un tact d’observation qui le mettait à l’abri de l’erreur, en possession d’un flair qui, parfois, touchait au prodige, et qui lui avait valu de la part des bandits qu’il était chargé de poursuivre ce surnom *d’Ange malin* qui lui convenait d’ailleurs à merveille, M. Henry avait toujours considéré son délicat et périlleux métier comme une sorte de sacerdoce.

Passionné de travail, passant parfois des nuits entières à réfléchir aux instructions qu’il devait donner à ses agents, sans cesse en éveil et toujours sur la brèche, écoutant et lisant tout, il allait, quand il était malade, jusqu’à se faire soigner dans son bureau ; il était, suivant la vieille expression de « ceux qui couchent dans leur ouvrage ».

Aussi avait-il obtenu de merveilleux résultats, recueillant toujours, à force de patience et d’habileté, de la part des coupables amenés devant lui, les aveux les plus complets, les détails les plus circonstanciés qui lui permettaient d’élargir le champ des investigations et de réaliser de fructueuses captures.

Pour qu'un policier de cette envergure s'avouât impuissant à endiguer la marée sans cesse montante du crime, pour qu'il se déclarât vaincu d'avance dans une guerre au cours de laquelle, pendant si longtemps, il n'avait connu que des succès, il fallait vraiment que le mal fût encore plus grand que ne le croyait le préfet de police.

Aussi celui-ci reprit-il, visiblement effrayé, mais considérablement radouci :

— Monsieur Henry, je vous connais très bien et je sais que vous n'êtes pas l'homme des coups de tête...

« Aussi, je vous prie de me faire connaître franchement les motifs d'une détermination aussi grave que regrettable.

— Ceci n'est que trop juste, monsieur le préfet.

« En moins de dix années, j'ai fait arrêter 11.725 délinquants ; 421 d'entre eux ont été condamnés à la peine de mort : de ceux-là je n'ai donc plus à m'occuper.

« 3.741 ont été envoyés aux bagnes de Brest et de Toulon, le reste enfermé dans les prisons d'État.

« C'est un bilan, n'est-ce pas, monsieur le préfet ?...

« J'oserais même affirmer que c'est le plus fort qui existe aux archives secrètes de la police !

Frappé par cette statistique qu'il savait rigoureusement exacte, le baron Pasquier s'étonnait : — Comment se fait-il que de si terribles exemples n'aient pas donné à réfléchir aux malfaiteurs ?

— Tout simplement, monsieur le préfet, répliquait le chef de la Sûreté, parce que de trop nombreuses évasions ont permis aux scélérats, dont j'avais débarrassé la société, de renouveler, en les aggravant, la série de leurs forfaits.

— Le fait est, reconnaissait le préfet, que nos bagnes et nos prisons sont bien mal gardés.

— Gardons-nous, monsieur le préfet, d'incriminer trop sévèrement nos gardes-chiourmes, nos geôliers et nos agents. Ils ont affaire à forte partie et je commence à croire que, pour faire heureusement la chasse aux bandits, il faut avoir été bandit soi-même.

— Théorie singulièrement dangereuse !

— Mais que renforcent singulièrement les faits... Prenons, par exemple, le cas de *l'Aristo*.

— Ce mystérieux bandit qui, depuis deux ans, nous tient tête avec une insolence qui n'a d'égale que sa cruauté ?

— Oui, monsieur le préfet ; si, à chacun de ses crimes, j'ai reconnu la signature de son auteur, malgré tous mes efforts, il m'a été impossible de mettre la main sur lui...

« Et quel policier sera assez subtil pour *mettre* la main sur cet autre personnage aussi extraordinaire, et peut-être encore plus fantastique, qui répond au nom de Vidocq ?...

— Ce forçat qui s'est évadé du bagne et dont plusieurs rapports de nos agents nous signalent la présence en nos murs ?

— Parfaitement ! monsieur le préfet.

— Et vous n'avez pas encore réussi à lui mettre la main au collet ?

— Hélas ! non, monsieur le préfet.

« Passé maître dans l'art de se transformer avec la rapidité qui tient réellement du prodige... chaque fois que j'ai voulu procéder à son arrestation, il m'a glissé entre les doigts... Le gaillard tient à la fois du lion, du tigre, du caméléon et de l'anguille.

« Hier encore, vous allez voir, monsieur le préfet... un de nos meilleurs limiers avait retrouvé sa piste.

« Déguisé en colporteur, le coquin avait réussi à s'introduire dans le parc du château de Saint-Gratien qui, ainsi que vous le savez, appartient au financier Ouvrard.

— Oui, eh bien ?

— Cette fois, je croyais bien le tenir...

« Mais à peine avais-je paru avec plusieurs de mes agents que le brigand s'évaporait... c'est le mot... sans qu'il me fût possible de retrouver sa trace !

« Nous avons eu beau fouiller tous les alentours... nous n'avons rien découvert... c'est-à-dire si, nous avons trouvé près de là, dans une mesure abandonnée, un bissac de marin qui contenait plusieurs de ces défroques · dont Vidocq sait si bien se servir, chaque fois qu'il veut nous brûler la politesse !

— Je vois, en effet, monsieur Henry, que vous avez affaire à un gaillard qui vous donne joliment du fil à retordre.

— Ne m'en parlez pas, monsieur le préfet ! Ah ! le tenir enfin ! Quel succès ! Cela me rendrait confiance et me ferait reprendre en goût un métier, hélas ! devenu si difficile.

« Mais je n'y compte plus guère.

« Ce Vidocq aurait fait un pacte avec le diable que je n'en serais pas autrement surpris.

« Mes agents l'appellent « l'Insaisissable ». Nul mieux que lui n'a mérité ce surnom.

« Qui sait, en effet, si cet escroc, ce faussaire, ce condamné à mort par contumace, ne se promène pas en ce moment sur le boulevard des Italiens, vêtu à la dernière mode, une canne à pomme d'or à la main et un gros cigare au bec ?

« Qui sait si, ce soir, on ne viendra pas me dire : « Vidocq a été reconnu cet après-midi distribuant l'eau bénite à la porte de Notre-Dame... Vidocq a soupé hier à la Courtille, au cabaret de Guillotin, en compagnie d'escarpes redoutables et de demoiselles de mauvaise vie... Vidocq se rendra ce soir au Théâtre-Français, dans la loge de la comtesse d'Estramadure !... Vidocq assistera demain au bal de la Cour en uniforme de diplomate étranger ou d'aide de camp de l'Empereur ! »

« De sa part tout est vraisemblable, tout est possible. « En tout cas, une chose dont je suis sûr, c'est que, lorsque je me présenterai avec l'élite de mes agents pour l'arrêter, cet oiseau au plumage si divers se sera envolé sans faire entendre le moindre battement d'ailes et sans que je puisse soupçonner un seul instant l'endroit où il aura été se nicher.

« Et vous croyez, monsieur le préfet, qu'il n'y a pas de quoi jeter le manche après la cognée ?

« Voilà pourquoi je ne puis pas assumer une responsabilité pareille et je préfère me démettre de mes fonctions.

— Et si je vous ordonnais de rester ?

— Je resterais, monsieur le préfet, mais, comme j'en suis sûr, avant un mois, les choses n'auront fait qu'empirer, ce sera vous qui me donnerez mon congé...

« Voilà pourquoi je vous supplie de m'épargner cette humiliation, en acceptant ma démission que j'ai le regret, que dis-je, le désespoir de vous renouveler.

Le baron Pasquier se tut.

Convaincu par les arguments que le chef de la Sûreté venait de développer devant lui, il réfléchissait au moyen de tenir tête au danger qui lui apparaissait maintenant dans toute sa menaçante netteté et il se demandait avec angoisse comment, privé d'un collaborateur tel que M. Henry, il ferait face à une situation qui ne pourrait que s'aggraver d'un jour à l'autre, lorsqu'on gratta à la porte.

— Entrez ! ordonna le baron Pasquier.

C'était le secrétaire qui annonçait :

— Monsieur le préfet, il y a là un individu qui demande à vous voir... pour une affaire urgente.

— Recevez-le et interrogez-le..., ordonnait le baron Pasquier, en s'emparant nerveusement de son portefeuille...

— C'est ce que j'ai voulu faire, répondit le secrétaire : mais cet homme m'a affirmé que ce qu'il avait à dire à M. le préfet était rigoureusement confidentiel.

— Vous a-t-il donné son nom ?

— Il s'y est refusé, déclarant qu'il ne parlerait qu'en votre présence.

— Quelles allures ?

— Franchement suspectes.

— Faites-le jeter dehors par les huissiers.

Le secrétaire s'apprêtait à exécuter l'ordre de son maître lorsque M. Henry, qui avait suivi avec attention ce bref colloque, s'avança en disant : — Monsieur le préfet, voulez-vous me permettre un mot ?

— Dites ! punctua le baron Pasquier en retenant son secrétaire.

— J'ai reçu souvent de semblables visites... souvent sans nul profit, mais parfois, je dois le dire, il m'est arrivé d'en tirer d'utiles renseignements.

« Aussi, je me demande, monsieur le préfet, s'il ne vaudrait pas mieux recevoir cet homme.

— Après tout, vous avez peut-être raison.

« Legagneur, faites entrer cet individu... Monsieur Henry, restez !

« À nous deux nous aurons vite fait de reconnaître si nous avons affaire à un mystificateur, à un fou ou à un véritable

indicateur.

Soudain, le baron Pasquier se tut, réprimant un sursaut de surprise.

Un personnage tenant à la fois de l'homme et du fantôme venait d'apparaître sur le seuil de son cabinet.

D'âge indéfini, de taille moyenne, correctement vêtu d'une redingote noire pincée à la taille, d'un pantalon de même nuance, qui disparaissait dans des bottes soigneusement cirées, tenant d'une main un chapeau demi haut de forme, aux larges ailes et au poil luisant, s'appuyant de l'autre sur un gourdin tourné en spirale, la figure pâle, émaciée, ravagée par tout un monde de privations physiques, toute une tempête de douleurs morales, le regard fulgurant d'une flamme dévorante et mystérieuse, le visiteur, figé dans une immobilité de statue, attendait qu'on lui fît signe d'avancer.

— Entrez ! ordonna sèchement le préfet de police. « Et vous, Legagneur, laissez-nous !

L'individu fit trois pas et s'arrêta, dardant son œil d'oiseau de proie sur M. Henry qui, le visage éclairé par un sourire de bienveillante aménité, le contemplait d'un air de satisfaction protectrice.

— Qu'avez-vous à me dire ? interrogeait impérieusement le baron Pasquier.

L'homme ne répondit pas... À peine ses lèvres serrées eurent-elles un léger frémissement.

Comme il continuait à dévisager M. Henry avec une inquiétante insistance, le préfet de police lança : — Monsieur est chef de la Sûreté... Vous pouvez donc parler devant lui aussi bien que devant moi.

L'énigme vivante que semblait être le visiteur eut un indéfinissable sourire... et... son regard, toujours avec la même fixité ardente, rejoignit celui du préfet de police qui reprit, sur un ton de sévère autorité : — Maintenant, parlez... et d'abord, qui êtes-vous ?

Alors, d'une voix profonde qui résonna comme un coup de tocsin dans la vaste pièce, lentement, l'inconnu articula : — Je suis Vidocq !

— Vidocq ! s'exclama le baron Pasquier, tandis qu'un éclair de triomphe illuminait les traits de M. Henry.

— Oui, Vidocq, accentua fortement le bagnard. Vidocq le voleur, le faussaire, le forçat évadé, le condamné à mort... Vidocq, qui ne vient pas vous livrer sa tête, mais qui vous apporte son cerveau avec tout ce qu'il sait !... avec tout ce qu'il veut... et avec tout ce qu'il vaut !

Troisième épisode
LA TRUITE QUI FILE

I

Au service de la police

Jamais, au cours de leur carrière plutôt fertile en rencontres de toutes sortes, le préfet de police et le chef de la Sûreté ne s'étaient trouvés en face d'une aventure aussi extraordinaire.

Ce Vidocq, ce personnage quasi légendaire qui avait échappé aux poursuites les plus habiles et les plus opiniâtres, cet homme-protée que M. Henry proclamait lui-même insaisissable et devant lequel il s'avouait vaincu d'avance, était là... devant eux, aussi tranquille, aussi maître de lui qu'un vulgaire indicateur qui, en échange de quelques écus, viendrait leur apporter un renseignement quelconque.

Mais de cet homme qui jouait sa vie avec une si froide audace, une si bouleversante assurance, il se dégageait un tel ascendant d'intelligence et de volonté que tous deux eurent simultanément la sensation qu'ils se trouvaient en face d'une de ces forces de la nature qui se complaisent parfois à se loger dans des enveloppes singulièrement troublantes et parfaitement inattendues.

— Si je vous ai bien compris, reprenait le baron Pasquier, vous désirez entrer au service de la police ?

— Oui, monsieur le préfet, répliquait Vidocq avec l'accent d'une fermeté que l'on devinait inébranlable.

— Sans doute est-ce pour sauver votre tête ?

— Oui, et pour d'autres raisons encore.

— Ne l'espérez pas ! scanda durement le baron Pasquier en saisissant le marteau de son timbre.

— Alors, vous allez me faire arrêter, interrogeait le forçat évadé, sans la moindre trace d'émotion.

— Immédiatement ! expliquait le préfet de police, d'un ton tranchant et décidé.

— Monsieur le préfet, déclarait froidement Vidocq, permettez-moi de vous prévenir respectueusement que vous regretterez certainement, et plus tôt que vous ne le pensez, d'avoir repoussé mes offres.

À ces mots, M. Henry eut un léger signe d'approbation que le préfet de police saisit au passage ; car, d'un ton moins sévère, il reprit aussitôt : — Quelle confiance voulez-vous que j'accorde à un misérable de votre espèce ?

— Et si je n'étais pas celui que vous croyez ! insinuait Vidocq d'une voix frémissante.

— Allons, allons, s'écriait le baron Pasquier avec un accent de hauteur agressive, vous n'avez tout de même pas la prétention de vous faire passer à mes yeux pour un honnête homme ?

Toujours calme, impassible, le forçat évadé ripostait :

— J'ai simplement le désir, si toutefois vous m'y autorisez, de vous prouver que je ne suis pas un coquin.

Cette fois, le préfet, sans doute impressionné par l'accent de conviction avec lequel Vidocq avait lancé cette phrase, garda un silence du meilleur augure.

Profitant de l'intérêt qu'il semblait avoir éveillé en ses deux interlocuteurs et comprenant qu'il avait déjà gagné le premier et précieux avantage de mener l'entretien à sa guise, Vidocq s'empressait d'attaquer : — Monsieur le préfet, vous vous croyez certainement très bien renseigné sur mon compte.

— Je le suis, en effet... et très exactement.

— Permettez-moi, monsieur le préfet, de vous affirmer que non !

« On vous a dit, n'est-ce pas, que je m'étais enfui, à dix-sept ans, de la maison paternelle ?

— En dérobant à vos parents une somme de cinq cents écus, complétait M. Henry, dont la mémoire ne connaissait pas de défaillance.

— C'est faux ! rectifiait Vidocq.

« Si j'ai quitté les miens, c'est parce que mon père, qui se refusait à me laisser poursuivre mes études et voulait me contraindre à être boulanger comme lui, me rouait de coups et me rendait la vie par trop dure.

« Et ce n'est pas cinq cents écus que je lui ai pris... Il ne les avait pas, le pauvre homme !... mais cinquante livres que j'ai emportées, cinquante livres qui m'appartenaient, que j'avais amassées sou par sou depuis mon enfance et dont, huit jours après ma fugue, me soulageaient des voleurs de grands chemins.

Et, s'animant de plus en plus, Vidocq poursuivit :

— On vous a raconté aussi, n'est-ce pas, messieurs, qu'après m'être engagé au régiment de Bourbon, j'avais obtenu le grade de sous-lieutenant, puis que j'avais déserté ?

— Nous savons tout cela.

— C'est exact !

« Mais ce qu'ont certainement oublié de vous signaler les rapports de vos agents de police, ce sont les véritables raisons de mon acte...

« Les voici :

« Je m'étais marié à une jeune femme que j'aimais et elle m'avait donné deux petits garçons adorables... adorés.

« Après bien des rigueurs, la vie s'annonçait enfin pour moi très douce et même très belle.

« Car j'étais décidé, je vous le jure, à être un bon père, un bon mari, un bon soldat...

« Mais cela ne pouvait pas durer.

« Quand on a été marqué au coin du malheur dès son enfance, quand on est né, comme disent les bonnes gens de chez nous, sous une mauvaise étoile, on a beau tout mettre en œuvre pour réussir, on n'échappe pas à son destin.

« Une soirée, en rentrant chez moi, je trouvai la maison vide.

« Ma femme avait donc profité de mon absence pour s'enfuir de la maison... avec mes deux petits enfants... et cela pour suivre un amant...

« Fou de douleur, je demandai à mon colonel un congé qu'il me refusa.

« Alors, je partis à la poursuite de la criminelle.

« Impossible de m'adresser à la police, puisque j'étais sous le coup d'un mandat d'arrestation et justiciable du conseil de guerre, qui n'eût point manqué de me condamner à plusieurs années de détention !

« Je suis donc obligé de chercher moi-même. Hélas ! tous mes efforts demeurent stériles...

« Alors, je mène une vie abominable !

« Il m'est interdit de travailler d'une façon suivie... Car je serais immédiatement reconnu, dénoncé, arrêté comme déserteur, envoyé en prison...

« Et cela je ne le veux pas... à aucun prix... Plutôt la mort !...

Et, d'un ton tragique, Vidocq acheva :

— Je me laissai glisser peu à peu sur la pente du crime.

« Oui... Après avoir longtemps lutté, non pas contre mes instincts, mais contre la faim... le désespoir...

« Je me décidai à prendre ou à voler l'argent dont j'avais besoin pour m'acheter du pain... pour vivre !...

« Vous savez le reste, messieurs... je n'ai plus rien à vous dire.

Puis, le front baissé, il demeura silencieux.

— C'est alors, reprit M. Henry, que vous vous rendîtes coupable de cette tentative de vol sur la personne d'un inspecteur des finances...

— Oui, monsieur, reconnut le forçat.

Et sur un ton de repentir dont la sincérité aurait convaincu le plus sceptique, il poursuivit : — J'ai toujours pensé qu'à cette époque j'étais devenu fou... oui, fou de douleur et de misère... et là-bas, au bagne, où je ne tardai pas à être envoyé, j'en arrivais à me demander si tout cela était vrai et s'il était possible que moi, oui, moi, je fusse tombé si bas !...

« Aussi, aurais-je accepté volontiers d'expier jusqu'au bout mon crime, si je n'avais pas été torturé par la pensée, non pas de me venger de cette femme, cause de tous les maux, mais de savoir ce qu'étaient devenus mes pauvres petits enfants...

« Les retrouver !...

« Ce fut bientôt l'idée fixe qui hanta mes jours et mes nuits, au point qu'il m'était impossible de résister à sa lancinante obsession.

« Une première fois, je réussis à m'enfuir.

« Arrêté de nouveau, je suis réintégré au bagne... je m'évade une seconde fois...

« On me reprend, mais malgré la surveillance spéciale dont je suis l'objet, je parviens encore un coup à m'enfuir.

« Alors je reviens à Paris... hanté par l'idée qui ne m'a jamais quitté, c'est-à-dire retrouver, non pas la misérable qui m'a

indignement trahi, mais mes enfants, mes pauvres petits enfants !...

« Ils doivent avoir onze ans aujourd'hui, onze ans !

« Oh ! les serrer dans mes bras, ne fût-ce qu'un instant !

« Pardonnez à mon émotion, messieurs, mais ces petits-là... c'est la seule raison d'être de ma vie...

« Je les aime ; oui, je les aime d'autant plus qu'on me les a pris, et qu'ils sont, peut-être, que dis-je, qu'ils sont sûrement malheureux !...

« Vous allez voir...

« Un jour, j'ai un éclair d'espoir.

« Je suis averti — vous me permettrez de ne pas vous dire encore de quelle façon — que ma femme est la maîtresse du financier Ouvrard et qu'elle demeure au château de Saint-Gratien.

« Je m'y rends, déguisé en colporteur... et je parviens à pénétrer jusqu'auprès d'elle.

« Alors, au cours d'une scène que je n'oublierai jamais, quand je devrais vivre encore un siècle, j'apprends de la bouche même de ma femme que l'homme qui l'a enlevée jadis était — elle n'en savait rien alors, la malheureuse !... Sallember... dit *l'Intrépide*... le chef des *Chauffeurs du Nord* !

« Voilà pour qui elle m'a trahi, quitté, abandonné, précipité dans l'abîme...

« Pour un assassin qui, quelque temps plus tard, tandis que j'expiais au bagné ma faute, mon crime, oui, si vous le voulez... mon crime presque involontaire, était décapité en place publique de Lille !

« C'est affreux, n'est-ce pas ?

« Mais ce n'est pas tout, continuait Vidocq. Cette misérable me révéla également qu'arrêtée avec Sallember, ses enfants, les miens, ont été abandonnés au carrefour d'une route... par une femme de chambre, une certaine Francine Boron, qui avait réussi à échapper aux gendarmes.

« Et, tombant à mes genoux, elle me supplie d'avoir pitié d'elle.

« C'est alors... monsieur Henry, que vous survenez avec vos agents...

« Comment vous ai-je échappé ?

« Oh ! de la façon la plus simple du monde... Nous en reparlerons quand vous voudrez.

« Bref, je rentre à Paris... pantelant... désespéré... chez deux anciens compagnons de chaîne... deux pauvres dévoyés... braves bougres au fond, qui m'ont donné asile et ne demandent qu'à redevenir des honnêtes gens.

« Ils m'ont accompagné jusqu'au seuil de la préfecture et ils attendent avec impatience votre décision ; eux aussi, en effet, sont désireux de devenir vos auxiliaires...

« Bref, voilà que tout à coup un homme se présente chez eux... le chef de la bande des Enfants du Soleil.

— L’Aristo ? reprenait le baron Pasquier.

— Oui, monsieur le préfet, *l’Aristo* !

« J’ai le temps de me faufiler dans une cachette d’où je puis tout entendre et tout voir...

« Or, savez-vous, messieurs, ce que vient faire cet homme chez ces deux pauvres hères avec lesquels il a entretenu jadis des relations et qu’il tient encore par la frayeur qu’il leur inspire ?

« Me voir... tout simplement...

« Il a appris que j’étais là... Ne prétend-il pas tout savoir ?... Et je ne crois pas qu’il se vante... C’est une rude lame, messieurs... Vous en savez quelque chose...

« Bref, mes deux amis, fidèles à la consigne que je leur ai donnée, nient ma présence dans leur demeure... et *l’Aristo* se retire après leur avoir fixé pour moi un rendez-vous et donné le mot de passe qui doit me permettre d’arriver jusqu’à lui !...

De plus en plus intéressés par ce récit qui respirait la plus entière franchise, le baron Pasquier et M. Henry écoutaient silencieusement Vidocq qui poursuivait : — Alors, messieurs, ce fut en moi le plus effrayant des orages.

« Tout d’abord, je me dis : « Pourquoi n’accepterais-je pas de m’ enrôler sous la bannière des *Enfants du Soleil* ? »

« Le monde n’a-t-il pas été assez cruel envers moi pour que je me montre à mon tour implacable envers lui ?

« Et je fus sur le point de bondir hors de ma cachette, de me précipiter vers *l’Aristo* et de lui dire : Tope-là ! À partir de ce

moment je deviens ton associé dans cette guerre sans merci que tu as déclarée à la société ! »

« Mais le vieux fond d'honnêteté qu'il y a toujours eu en moi reparut tout à coup dans la tourmente.

« Je me dis : « Ce n'est pas la société qui a causé ton malheur... Elle ne t'a rien fait, elle, que de t'appliquer rudement, mais justement, les lois en marge desquelles tu as vécu et auxquelles on ne doit pas désobéir... »

« L'artisan de ta détresse, n'est-ce pas plutôt un bandit... ce Sallember, cet *Intrépide* qui t'a volé ta femme et tes enfants ?

« Il a payé de sa tête ses odieux forfaits.

« Mais il a laissé des élèves, passés maîtres à leur tour, des gredins qui, suivant sa tradition, pillent, rançonnent, assassinent les honnêtes gens qui, eux, ne m'ont rien fait, si ce n'est de me croire, de bonne foi, un misérable.

« Donc, si j'étais logique avec moi-même, je n'aurais plus qu'une chose à faire : au lieu de m'embrigader dans l'armée du crime, offrir mes services à la préfecture de police.

« Au fait, pourquoi, au lieu de devenir un chef de bande, un général de scélérats, ne me ferais-je pas « mouchard »... non, c'est un trop vilain mot... un limier... oui, c'est cela, un limier, qui, grâce à ma connaissance de ces prodigieux terrains de chasse que sont les bas-fonds de la société, ne tarderait pas à prendre la tête et à dépasser la meute de M. Henry ?

« Et ce ne serait ni de la délation, ni de la trahison... « Nul bandit ne peut se vanter d'avoir jamais été mon ami.

« À part quelques dévoyés comme ce Coco Lacour et ce Bibi la Grillade qui m'ont donné asile et qui sont meilleurs qu'ils ne croient eux-mêmes, jamais je n'ai formé de rapports de camaraderie avec aucun de mes compagnons de chaîne.

« Messieurs, je vous le jure, jamais je n'ai réclamé d'eux aucun service.

« Je ne leur ai fait aucune confiance, et si j'ai écouté les leurs, je ne leur ai jamais promis aucun secret.

« Nulle solidarité, même celle du crime, ne me lie à eux. « Je les ai toujours méprisés, haïs ; et maintenant surtout que je sais que c'est à l'un d'eux que je dois mon infortune, je leur ai voué à tous une telle exécration qu'il me semble que la seule consolation, l'unique réconfort que je puisse espérer désormais, serait de les tenir dans mes mains comme j'ai tenu un jour un chien enragé, de les étrangler eux aussi, les uns après les autres et de les voir, les compter tous morts à mes pieds !

Transporté d'une fièvre intense, Vidocq s'exaltait :

— Plus je lis dans l'âme de ces malfaiteurs, plus ils m'inspirent de dégoût, d'horreur, et plus l'idée de m'évader, non plus du bagne, mais de l'enfer où je me suis plongé, m'obsède et me hante sans répit.

« Résolu, quoi qu'il puisse m'en advenir, à prendre parti contre les bandits, dans l'intérêt des honnêtes gens, je me suis donc décidé à venir vous trouver ! Et me voici !

Vidocq se tut.

À l'attention sans cesse grandissante avec laquelle ses deux interlocuteurs l'avaient écouté, il comprit qu'il avait aux trois quarts remporté la victoire et que, pour l'achever, il ne lui restait plus qu'à dissiper la méfiance qui subsistait encore chez le baron Pasquier beaucoup plus que chez M. Henry visiblement acquis à sa cause.

Aussi reprit-il avec un accent dans lequel il s'efforça de faire passer toute l'émotion qui était en lui : — Monsieur le préfet, ce que vous exigez de moi, ce ne sont pas des mots, mais des actes.

« Eh bien ! dès aujourd'hui, ce soir même, je puis vous donner une preuve éclatante de ma sincérité, en vous livrant cet *Aristo* que, malgré sa remarquable habileté, M. Henry n'a pas encore pu arrêter.

« *L'Aristo* a préparé pour la nuit prochaine un coup des plus audacieux.

« Quoi ? Je n'en sais rien encore...

« Car... il a pour principe, même avec ses plus fidèles lieutenants, de ne démasquer ses batteries qu'à la dernière minute.

« Toujours est-il qu'il a convoqué l'élite, la crème de ses associés, ce soir, à six heures, au cabaret de *La Truite qui file*, un bouge à assassins qui se trouve à la sortie du village de Saint-Denis, au milieu d'un terrain vague, près d'une vieille carrière abandonnée.

« Convaincu que je suis prêt à marcher avec lui, la main dans la main, *L'Aristo* m'a fait donner rendez-vous à *La Truite qui file*, à la même heure que ses affiliés.

« J'y serai... si toutefois vous me le permettez. Il ne vous restera plus, monsieur Henry, qu'à mobiliser votre meilleure brigade que vous dissimulerez dans la carrière toute proche du cabaret.

« Je vous garantis l'exactitude de ces détails. J'ai passé la matinée à vérifier les lieux.

« À mon coup de pistolet, c'est-à-dire quand je me serai assuré que *l'Aristo* est là avec le dessus du panier de sa troupe, vous faites irruption dans l'auberge avec vos hommes, et foi de Vidocq, *l'Aristo* et sa bande sont à vous !

« Et maintenant, monsieur le préfet, j'attends votre décision. Quelle qu'elle soit, que vous m'envoyiez à l'échafaud ou que vous acceptiez mes services, j'aurai libéré ma conscience !

Le baron Pasquier et M. Henry gardaient le silence.

— Je le vois, monsieur le préfet, reprit Vidocq, avec amertume, vous hésitez, vous doutez encore de moi.

« Il répugne au grand seigneur, au ministre puissant que vous êtes, d'avoir à traiter avec un bagnard en rupture de ban !

« Mais quel gage de sincérité voulez-vous que je vous donne encore ?

« Vous qui savez si bien scruter les consciences les plus fermées, vous n'avez donc pas lu en moi le désir qui s'exaspère de commencer tout de suite cette guerre aux forçats, cette chasse aux bandits, féroce, implacable, dont les ardeurs me brûlent déjà les veines ?

« Oh ! oui, faites de moi le premier limier de votre meute...

« Oui, laissez le loup faire la guerre aux loups et j'irai chercher l'immonde gibier jusque dans ses plus secrètes tanières !

« Je vous l'amènerai pantelant, désarmé, muselé, dents arrachées et griffes coupées, ne vous demandant pour tout salaire que les rares écus qu'il me faut pour vivre !

« Car je porte en moi la récompense qui me donnera la force de me battre contre cette pègre, c'est-à-dire l'orgueil d'en devenir bientôt la terreur et l'espoir aussi, l'espoir insensé peut-être, mais enraciné en moi jusqu'à la mort, de retrouver un jour mes deux enfants !

Vidocq avait clamé ces dernières paroles avec un tel accent que le baron Pasquier sentit fondre en lui ses derniers scrupules.

Se tournant vers M. Henry qui, avec son tact habituel, s'était bien gardé de prendre la moindre part au débat, il fit d'un ton hautain qui cachait mal la profonde impression que Vidocq avait produite sur lui : — Monsieur le chef de la Sûreté, estimez-vous que l'on puisse accorder quelque créance aux propos de cet individu ?

— Oui, monsieur le préfet, répliqua fortement M. Henry, tandis que le regard du forçat évadé s'illuminait d'une lueur d'indicible allégresse.

— Monsieur Henry, agissez donc en conséquence et sous votre responsabilité, décidait le baron Pasquier avec hauteur.

— C'est entendu, monsieur le préfet, scanda le chef de la Sûreté visiblement satisfait.

— Alors, Vidocq, à ce soir, dix heures.

— À *La Truite qui file*... monsieur Henry ! Et à mon coup de pistolet, en avant, n'est-ce pas ?...

« Je vous garantis que vous ne rentrerez pas bredouille ! S'inclinant avec respect devant le baron Pasquier qui s'était mis à feuilleter ses paperasses, Vidocq demanda avec une parfaite politesse : — Puis-je me retirer, monsieur le préfet ?

— Faites !

Vidocq s'en fut résolument vers la porte, suivi par le chef de la Sûreté.

Sur le seuil, il se retourna vers lui :

— Monsieur Henry, fit-il, il y a bien longtemps que je n'ai touché la main d'un honnête homme... Voulez-vous me permettre de serrer la vôtre ?

— La voici !

Et, tout en s'en emparant, Vidocq ajouta :

— Je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi.

— Mais je n'ai rien fait.

— Pardon, monsieur, c'est grâce à vous si le préfet de police ne m'a pas envoyé à l'échafaud... et si je vais pouvoir prendre ma revanche en donnant ma mesure !

Et, d'une voix toute frémissante de volonté farouche et d'énergie indomptable, Vidocq martela : — Monsieur Henry, croyez-moi, demain, les *Enfants du Soleil* et leur chef *l'Aristo* auront cessé de nuire.

II

Le billet mystérieux

Sa tragique entrevue avec Vidocq, interrompue par la brusque irruption des agents de M. Henry, avait plongé Manon la Blonde dans un indescriptible émoi...

Elle avait passé une nuit d'insomnie et de fièvre... et ne s'était endormie qu'au point du jour.

Encore son sommeil avait-il été peuplé d'atroces cauchemars, au cours desquels, tantôt elle voyait Vidocq furieux et cherchant à lui enfoncer un poignard dans le cœur, tantôt des petits enfants malmenés, battus par des saltimbanques de grands chemins qui en avaient fait de véritables parias de souffrance et de misère...

Vers onze heures, elle s'était éveillée et fait habiller par sa femme de chambre.

Puis elle s'était rendue à la salle à manger où, privée de tout appétit, elle avait dédaigné les mets succulents qu'on lui servait et s'était contentée de grignoter quelques fruits et de boire un grand verre d'eau, qui n'avait pas réussi à éteindre sa soif.

De là, elle s'était rendue dans son boudoir, dont les fenêtres s'ouvraient sur une terrasse qui surplombait une route ombragée ; et, se laissant tomber sur une chaise Empire, dite « méridienne », elle se plongea dans les réflexions que lui suggéraient les

événements de la veille... et de nouveau des larmes apparurent dans ses yeux.

En effet dans tout ce qu'elle avait dit à Vidocq, Manon la Blonde avait été sincère.

Somme toute, elle n'était pas foncièrement mauvaise. Frivole, inconséquente, orgueilleuse et aimant le plaisir, elle s'était laissé entraîner autant par les belles promesses que le faux Thionville lui avait faites que par l'amour qu'il avait su lui inspirer...

Mauvaise épouse, certes, elle l'avait été ; et cette première défaillance était le point de départ de toutes les autres.

Mais mauvaise mère, jamais !

Aussi bien à travers ses successives déchéances que dans la fortune dont maintenant elle était comblée, elle n'avait cessé non pas seulement de pleurer les disparus, mais, ainsi qu'elle l'avait affirmé à son mari, de remuer ciel et terre, pour retrouver leur trace...

Voilà pourquoi le désespoir de Vidocq, bien plus émouvant que sa colère, avait, en renouvelant ses angoisses maternelles, grandi l'acuité des regrets qui, si souvent déjà, avaient cruellement tourmenté sa conscience...

Mieux que jamais, elle saisissait toute l'étendue de son erreur, de sa folie !

— Si j'avais été sage, se disait-elle, si j'étais restée une honnête femme, une épouse fidèle et attachée à son foyer, Vidocq

qui, lui, m'aimait vraiment, aurait rapidement fait une carrière brillante dans l'armée.

« Qui sait s'il ne serait pas aujourd'hui l'un des plus brillants officiers, l'un des meilleurs généraux de l'Empereur ? » Et nous serions heureux avec nos enfants...

« Au lieu de cela... lui... n'est plus qu'un forçat évadé, traqué par la police avec le bagne ou l'échafaud pour tout horizon !

« Moi, je ne suis qu'une courtisane que certains peuvent envier, mais que tous et toutes méprisent !...

« Et eux, nos petits... eux surtout... Ah ! les pauvres chéris... je n'ose songer à ce qu'ils sont devenus !

« Et tout cela... c'est ma faute... oui, ma faute !...

« Ah ! je suis une misérable ! Et si j'en avais le courage, je me tuerais...

« Oui, tout plutôt qu'une existence avec un tel remords, au milieu d'une pareille honte !...

Un sanglot déchira sa poitrine... tandis qu'elle se voilait le visage avec ses mains tremblantes.

Au même instant, une portière se soulevait laissant apparaître le visage espiègle et futé d'une jeune soubrette.

— Madame ! madame ! appela-t-elle d'une voix respectueuse.

— Laissez-moi, Fanchette..., ordonnait Manon la Blonde avec nervosité.

Mais la camériste insistait, une lueur de malice dans le regard :

— La voiture de M. le baron est signalée dans l'avenue.

« Alors j'ai pensé que Madame ne serait pas fâchée d'être prévenue...

« M. le baron est toujours si ennuyé quand il s'aperçoit que Madame a pleuré...

— Oui, vous avez raison, Fanchette, et je vous remercie.

« Allez, ma fille, allez...

Vivement, Fanchette disparut.

Avec effort Manon se leva, s'en fut à une coiffeuse, dont la glace lui refléta son visage douloureux...

Alors, elle se poudra légèrement, se remit un peu de rouge aux lèvres... et, tout en poussant un profond soupir, elle murmura : — Allons, il va encore falloir jouer la comédie.

À peine cette phrase avait-elle échappé à Manon, qu'une porte à deux battants s'ouvrait laissant apparaître un valet de pied, revêtu d'une étincelante livrée qui, solennellement, annonçait : — Monsieur le baron Ouvrard !

Le financier vêtu à la dernière mode, mais un tantinet ridicule, tant l'élégance exagérée de son costume contrastait avec la vulgarité de sa personne, s'avança en se dandinant vers Manon la Blonde.

Les nouveaux riches ont existé de tout temps... Ouvrard, grand fournisseur des armées napoléoniennes, n'échappait pas à

la loi implacable qui fait que, même au prix de plusieurs fortunes, on ne peut devenir en quelques heures ce qu'on a parfois tant de peine à être en plusieurs siècles : un grand seigneur !

Certes, il n'était ni un trop malhonnête, ni un trop méchant homme.

Né brasseur d'affaires, spéculateur hardi, joueur à l'estomac d'airain, il se piquait à la fois d'une générosité qui n'était pas que de surface et d'une galanterie qui n'allait point sans une certaine dose de sentimentalité naïve, se traduisant même en certains cas par des actes de réelle et large bonté.

Sans connaître la véritable histoire de Manon, il n'ignorait point que cette jolie fille avait été très malheureuse.

Toujours dupé par les courtisanes en vogue dont il avait fait successivement ses amies, il lui avait plu singulièrement de jeter son dévolu sur une femme qui lui devrait tout... Et comme il semblait avoir été payé de retour, sinon par une passion qu'il se savait incapable d'inspirer, mais tout au moins par une reconnaissance qui lui évitait scrupuleusement tout ridicule, Ouvrard s'était vraiment attaché à cette femme qui le changeait de ses autres maîtresses au point de lui donner l'illusion qu'il était sinon aimé, du moins respecté.

— Manon, ma chère Manon ! s'écria-t-il. Veuillez fermer vos beaux yeux.

Manon obéit. Tirant un écrin de la poche de son habit le financier l'ouvrit... et l'éleva à la hauteur du visage de son amie.

— Maintenant, fit-il, regardez ! Manon entrouvrit les paupières...

Une superbe rivière en diamants, étincelante, féerique, frappa sa vue.

— Comme vous me gêtez ! eut-elle le courage de dire.

— Moins encore que vous ne le méritez ! répliqua Ouvrard en remettant son cadeau à Manon.

D'une main presque distraite, celle-ci s'empara de l'écrin.

Ouvrard attendait une exclamation de joie qui ne vint pas.

— Ce bijou ne vous plaît pas ? fit-il avec inquiétude.

— Je le trouve admirable, répliqua Manon.

« Pardonnez-moi si je ne vous témoigne pas mieux toute la gratitude que mérite votre si joli geste ; mais j'ai une migraine atroce !

— Encore vos vapeurs !

« Et moi qui comptais vous emmener ce soir au Théâtre-Français ! Talma figure Oreste dans *Andromaque*. L'Empereur doit assister au spectacle avec toute la cour.

« Ce sera l'une des salles les plus brillantes de la saison...

— Mon ami... je regrette infiniment, reprit la jeune femme mais je me sens incapable de vous accompagner.

— C'est grand dommage !

— Tout l'ennui est pour moi..., soupira Manon. Mais vraiment, je ne me sens pas très bien...

— Voulez-vous que je mande un docteur ? proposait le financier ; Corvisart, le médecin de Sa Majesté, est un de mes amis.

« Nul doute qu'il ne s'empresse d'accourir à mon premier appel.

— Inutile de le déranger... Je n'ai besoin que de repos.

— Alors... je vous laisse ! soupira le banquier en appuyant ses lèvres sur la main que, languissamment, sa maîtresse lui tendait.

— À demain, ajouta-t-il, triste, mais résigné.

— À demain, mon ami, répétait Manon la Blonde, je tâcherai de vous faire meilleure figure.

— Vous êtes et vous serez toujours la plus adorable et la plus adorée, déclara galamment Ouvrard.

Et il se retira, réconforté par le sourire qu'en guise de congé Manon s'était efforcée de lui adresser.

Demeurée seule, la malheureuse s'effondra de nouveau sur la méridienne.

Apercevant l'écrin entrouvert qu'elle avait déposé sur un meuble dit « bonheur-du-jour » et qui laissait apercevoir la rivière de diamants rutilants de mille feux, elle eut soudain un sursaut de dégoût.

Jamais encore, elle n'avait si bien compris toute sa honte. Et dans un mouvement de révolte et d'indignation contre elle-même, elle se dit : — Décidément, je ne puis continuer à vivre ainsi plus longtemps.

« Cette existence de mensonge et d'infamie me répugne chaque jour davantage.

« Si je l'ai acceptée d'abord, et supportée ensuite, c'est parce que j'étais convaincue que, grâce aux avantages d'argent et d'influence qu'elle me procurait, elle m'aiderait à réparer mes fautes en retrouvant mes enfants !

« Mais, je le sens bien à présent, cette espérance m'est interdite et le bonheur m'est à jamais refusé...

« Alors, à quoi bon vivre ?...

« Oui, à quoi bon ?... puisque rien ne m'intéresse plus ici-bas et que tout ce qui est joie, bonheur, pour les autres est douleur et déception pour moi ?

L'œil hagard, la bouche tremblante, Manon se leva, hallucinée par la vision de l'étang qui s'étendait tout au fond du parc et sur les eaux duquel glissaient majestueusement les cygnes, parmi les nénuphars.

Oh ! oui, disparaître dans ces eaux calmes et profondes...

S'en aller pour toujours enveloppée dans ce linceul sur lequel se reflétaient, le jour, les ombres des grands arbres et, la nuit, le baiser des étoiles...

Oh ! oui... s'en aller ainsi, pour toujours...

Et Manon se préparait à quitter son boudoir, lorsque, tout à coup, une pierre lancée par la fenêtre s'en vint rouler à ses pieds.

Son premier mouvement de frayeur passé, elle se baissa pour la ramasser ; car elle avait remarqué qu'un papier plié en quatre était attaché au caillou.

Qui pouvait lui envoyer ce message ?

Vidocq sans doute.

Fébrilement, elle développa le papier et le parcourut tout d'un trait.

Alors, la figure terrifiée, en proie à une sorte de délire, elle laissa échapper ces paroles incohérentes qui révélaient le désarroi de son âme : — C'est affreux... ce que me demande cet homme !...

« S'il me mentait ? Si ce n'était qu'un guet-apens ?

« Et s'il dit la vérité ? Comment le savoir ?

« Seul Vidocq pourrait peut-être le forcer à tout dire.

« Mais comment le prévenir ? Que faire ? Que devenir ?...

Et, s'écroulant sur le parquet, Manon la Blonde sanglota :

— Mon Dieu, vous qui lisez en mon cœur, ayez enfin pitié de moi !...

III

La « Baronne »

C'était un établissement nettement interlope que ce cabaret de *La Truite qui file*, qui s'élevait au bord de la grand-route de Paris à Compiègne, à la sortie du village de Saint-Denis.

Isolé au milieu d'un jardin en friche, tout encombré de tonnelles délabrées qui lui donnaient une vague allure de guinguette « banlieusarde », il se composait d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage flanqué d'un hangar en planches et immédiatement surplombé d'une haute toiture aux ardoises recouvertes de mousse et brisées par endroits.

Au milieu de la façade, enduite d'une couche de peinture lie-de-vin, au-dessus d'une solide porte en chêne à double vantail et toujours hermétiquement close, se balançait l'enseigne de la maison, plaque de tôle fixée à une potence rouillée et découpée en forme de poisson dont les écailles avaient cessé depuis longtemps d'être argentées.

De rares et étroites fenêtres aux carreaux encrassés laissaient apercevoir dans la nuit une lumière rougeâtre qui accentuait encore l'aspect sinistre de cette auberge si peu engageante et d'ailleurs très mal famée.

Dans la journée, en effet, en dehors de quelques « rouliers » altérés par la chaleur et qui s'y arrêtaient pour avaler « sur le

pouce » un verre de vin de Suresnes ou d'Argenteuil, on n'y rencontrait guère de clients.

Mais, dès la tombée du jour, on pouvait voir surgir, des ténèbres environnantes, de nombreuses ombres aux silhouettes inquiétantes qui, rapidement, traversaient le jardinet et s'en allaient heurter à la porte.

Et l'huis, entrebâillé par une main invisible, se refermait aussitôt en un bruit de chaînes que l'on tire et de verrous que l'on clôt.

Ce soir-là, vers huit heures, un cabriolet de maître, attelé d'un cheval couvert de sueur et conduit par un cocher à la carrure athlétique, aux tempes grisonnantes et au visage rasé de près, s'arrêtait à la hauteur de *La Truite qui file*.

Aussitôt, une femme en descendait, coiffée d'une épaisse mantille qui dissimulait entièrement son visage et drapée dans une cape noire sous laquelle on devinait un corps élégant, nerveux et souple qui semblait révéler beaucoup plus une femme du grand monde qu'une aventurière de la basse pègre.

— John ! ordonna-t-elle d'une voix brève, fiévreuse, allez m'attendre à l'entrée du village... Je vous rejoindrai tout à l'heure.

Tandis que l'automédon disparaissait dans la nuit avec son attelage, la femme s'avancait d'un pas léger vers la maison, gagnait l'entrée du tapis-franc et, saisissant sans tâtonner un bout de vieille corde effilochée qui émergeait entre deux interstices de pierre, derrière la ligne noueuse d'une glycine que l'hiver avait tuée, elle la tira nerveusement.

Un bruit de grelot fêlé retentit à l'intérieur, immédiatement suivi d'un martèlement de pas battant le sol terreux ; puis ce furent des grincements, des froissements de ferrailles rudement secouées ; et la porte s'entrouvrit, laissant passer la tête d'un homme, ou plutôt d'un dogue qui dirigea vers l'inconnue le rayonnement d'une lanterne sourde qu'il tenait à la main.

— C'est vous la « baronne »? grogna-t-il en une sorte d'aboiement éraillé.

— Oui, c'est moi la baronne, répliqua l'inconnue d'un ton bref, saccadé.

— Et c'est moi Gros-Chien... le patron de *La Truite qui file*.

« Vous êtes en avance... *L'Aristo* n'est pas encore arrivé.

« Ça ne fait rien, entrez !

Le tenancier fit pénétrer celle qu'il avait appelée la « baronne » dans une salle basse, enfumée, aux violents relents de tabac, d'alcool et de suif, qu'éclairaient péniblement quelques chandelles fichées dans de rares bouteilles disposées sur des tables graisseuses et dont les lueurs fuligineuses permettaient à peine d'apercevoir les véritables estampes à la Goya que formaient une énorme matrone, tricotant une paire de bas de laine derrière un comptoir poisseux, encombré de fioles, de pichets, de gobelets et de verres... et deux individus bizarrement accoutrés assis sur des escabeaux en bois et jouant âprement aux cartes sur un tonnelet aux douves mal jointes.

La jeune femme ne put réprimer un mouvement de dégoût.

Tout en refermant soigneusement la chaîne et les verrous qui faisaient ressembler la porte de son établissement beaucoup plus à l'entrée d'une geôle qu'à celle d'un cabaret, Gros-Chien proposa sur un ton qu'il cherchait à rendre engageant : — Si madame la baronne préfère attendre là-haut, je puis mettre à sa disposition un de mes cabinets particuliers.

« Elle y sera peut-être moins bien qu'au café *Lamblin* ou qu'à *La Régence*. Mais on ne peut offrir que ce qu'on a...

« On n'est pas des princes comme Mgr le comte d'Artois, ni des « miyonnaires » comme M. le banquier Ouvrard.

— Oui, oui, montons, scandait l'inconnue avec impatience.

Gros-Chien, sa lanterne sourde à la main, gagna un escalier en colimaçon situé au fond de la pièce.

La « baronne » le suivit, tandis que la « caissière » l'accompagnait d'un regard de jalousie hostile et qu'un des joueurs de cartes, immense gaillard, dont le visage s'éclairait d'un sourire de poivrot invétéré et satisfait, lançait à son partenaire, un petit bonhomme mince, alerte, chafouin, aux yeux éveillés et au nez en trompette : — Dis donc, mon p'tit Bibi... qu'est-ce que tu dis de tout ça ?

— De quoi, mon vieux Coco ? reprenait Bibi la Grillade.

— Il en a bien de la veine, *l'Aristo* !

— Pourquoi ?

— T'as pas reluqué la « bergère » qui vient le relancer jusqu'ici ?

— Ma foi non !

— On dirait une dame du monde.

— En fait de dame du monde, je te coupe la dame de cœur.

— Je te passe mon roi de carreau.

— Que je coupe avec mon as de trèfle... et je te refile tous mes piques, pan, pan, pan et ratapan.

— Sacré veinard !

— Hum !...

— La revanche, mon vieux Coco ?

— Toujours, mon p'tit Bibi.

Tandis que Coco Lacour et Bibi la Grillade s'acharnaient en une partie des plus mouvementées, Gros-Chien, parvenu au premier étage, poussait une porte vermoulue qui donnait accès à une chambre sommairement meublée d'une table ronde portant les rares vestiges de l'acajou dont elle avait été autrefois plaquée, de deux fauteuils dont les tentures déchirées laissaient échapper le rembourrage et de trois chaises boiteuses, dépareillées, que les propriétaires du *Panthéon des Éléances* eussent rougi eux-mêmes d'étaler à leur devanture.

Gros-Chien s'en fut allumer à la maigre flamme de sa lanterne une lampe à huile placée sur une cheminée, en face d'une glace fendue et zigzagüée d'inscriptions grossières.

Puis il demanda à la jeune femme qui, après avoir déposé sur la table un petit sac en soie noire qu'elle tenait à la main, s'était presque laissée tomber sur un fauteuil : — Voulez-vous que je dise à Zoé de vous apporter un verre de schnick, un bol de punch ou une prune à l'eau-de-vie ?

— Non, merci..., refusa la « baronne » en écartant sa mantille et en laissant apparaître un visage d'une beauté troublante, aux yeux glauques, profonds, énigmatiques et dont la bouche au dessin naturellement très pur se crispait, en une expression de répulsion et d'amertume.

S'approchant d'elle, l'homme-molosse, baissant la voix, reprit d'un air mystérieux :

— Alors, vous croyez que ce soir il y aura de *l'affure* pour les *grinches*.

La « baronne », qui semblait en proie à une anxiété voisine de l'angoisse demeura silencieuse.

— Il ne serait que temps que les affaires reprennent un peu, reprit Gros-Chien ; car vrai, depuis quelque temps, c'est le marasme et ça serait bien mon tour à mettre un peu de beurre dans mes épinards et un morceau de pot-au-feu dans ma soupe !

À ces mots, l'inconnue détourna ostensiblement la tête. L'horrible Gros-Chien eut un ricanement sinistre. Appuyant ses deux poings énormes sur la table, le buste penché vers la « baronne », dont le visage tourmenté prenait, sous les reflets crus et rougeâtres de la lampe placée en face d'elle, une expression encore plus tragique, il articula : — Il y a donc un cadavre entre vous et *l'Aristo* ?

La jeune femme tressaillit.

— Allons, allons ! ne dites pas non ! poursuivait l'immonde personnage... Pour que la belle amie du plus riche banquier de France et même d'Europe accepte un rendez-vous à *La Truite qui*

file avec le chef de la bande des *Enfants du Soleil*... il faut... qu'elle soit...

Gros-Chien s'arrêta.

Bouleversée, frémissante, la « baronne » s'était redressée, et, pâle d'un effroi qu'elle était incapable de dissimuler, elle s'écriait : — Vous vous trompez... je ne suis pas...

— Manon la Blonde, la maîtresse du banquier Ouvrard ?

La jeune femme tressaillit.

Implacablement, l'immonde tenancier poursuivait :

— Mais il suffit de vous rencontrer une seule fois, comme cela m'est arrivé la semaine dernière, au Cours-la-Reine où vous vous promeniez en compagnie de votre domestique nègre et de votre petit chien à museau écrasé, pour qu'on se souvienne de vous pendant le restant de ses jours.

« C'est que, voyez-vous, l'on a beau n'être qu'un méchant cabaretier et avoir été logé et nourri pendant les trois quarts de son existence aux frais du gouvernement, on est toujours sensible au charme du beau sexe et on sait tourner le madrigal, chaque fois que l'occasion s'en présente !

À ces mots, la jeune femme se laissa retomber sur le fauteuil et se cacha la tête entre les mains.

Mais le patron de *La Truite qui file*, dont la face bestiale reflétait la joie malsaine d'un bandit sûr de son coup, grommela entre ses dents : — Ah çà ! mon vieux Gros-Chien, est-ce que tu aurais enfin trouvé la poule aux œufs d'or ?

Et, s'adressant directement à Manon, il poursuivit :

— Quand je vous disais qu'il y avait un cadavre entre *l'Aristo* et vous, vous voyez que je ne me trompais pas, ma petite dame.

« Mais rassurez-vous, je ne vous demande pas vos secrets... et je veux encore moins vous trahir.

« Je ne désire qu'une chose : vous être agréable !

Et, se penchant vers la jeune femme qui, muette d'horreur, n'osait soutenir son regard, le bandit lui souffla au visage ces atroces paroles.

— Combien me donneriez-vous si je vous débarrassais du « général » ?

— Oh ! taisez-vous ! suppliait Manon, la poitrine haletante et la voix lourde de sanglots.

— Si vous vouliez y mettre le prix, précisa l'affreux homme, ça ne serait ni long, ni difficile...

« Tenez, jouons franc jeu.

« Vingt mille écus !...

« Qu'est-ce que c'est pour une femme qui possède les plus belles « dorures » (bijoux) de Paris, un hôtel à la ville et une maison à la campagne ?...

« Moins que rien... une misère !...

« Et puis avec moi, pas de danger... Ça serait de l'ouvrage bien « faite », de la besogne d'artiste.

« Dix mille avant... dix mille après... Vous voyez, je suis rond en affaires !

« Topez là... et je vous aurai rendu un fier service...

« Réfléchissez bien qu'une fois qu'on est dans les pattes de *l'Aristo* on n'en sort pas facilement, baronne !

« Est-ce oui ou non ?

« Si c'est oui... ça sera pour cette nuit... ou l'autre, au plus tard...

« Si c'est non... faudra faire attention à votre langue...

« Car autant Gros-Chien est un bon « zigue » quand on est gentil pour lui, autant il devient enragé quand on lui cherche noise !

« Allons, répondez-moi... « Vous ne dites rien ?...

« Ah çà ! est-ce que vous m'écoutez, oui ou non ?

« Peut-être que vous ne m'avez pas compris ?...

« Faut-il que je vous répète ?...

Soudain, au rez-de-chaussée, le grelot annonciateur retentit avec force et insistance.

— Du monde en bas ! s'écria Gros-Chien. Excusez-moi, madame la baronne, faut que j'aille ouvrir...

« Mais pensez à ce que je viens de vous dire...

« Si vous vous décidez à la petite opération que je vous propose, tout à l'heure en redescendant, vous n'aurez qu'à me glisser dans la main ce diamant qui brille à votre doigt. « Il y a longtemps que ma Zoé a envie d'un brillant...

« Ça lui fera tant de plaisir à cette brave créature !...

« Elle est si bonne, si douce, si honnête !...

Tout en parlant, le tenancier avait gagné la porte et s'arrêtant sur le seuil, il fit plein d'ironique prévenance : — Alors vrai, pas même une petite cerise à l'eau-de-vie, pour vous tenir compagnie ? Non ?...

« Comme vous voudrez, madame la baronne, et toujours à votre service quand ça vous fera plaisir !

Lorsque le hideux bonhomme eut disparu, Manon, à bout de honte, laissa retomber sa tête sur le dossier du fauteuil dans lequel elle était prostrée.

Et elle s'écria en martelant son front de ses doigts crispés :

— Quelle honte !... quelle infamie ! Mais je ne regretterai rien si *l'Aristo* m'a dit la vérité et si, grâce à lui, au prix de cet infâme marché, je puis retrouver mes enfants.

À peine avait-elle prononcé ces mots que l'unique fenêtre de la chambre s'ouvrait brusquement, comme si elle eût été tout à coup poussée par une rafale, livrant passage à un homme vêtu de noir et qui, le pistolet au poing, bondit vers elle en disant : — Si tu cries ou si tu bouges, je te brûle la cervelle !

Alors Manon, blanche comme un spectre ne put que murmurer entre ses dents qui claquaient :

— Vidocq !

Tout en continuant à la menacer de son arme et à la dévorer de son regard de flamme, Vidocq martela, cherchant à maîtriser la fureur qui le transportait : — Et maintenant, dis-moi ce que tu fais ici ?

IV

Le coup de pistolet

Comment Vidocq, au moment où il se préparait à livrer à la police *l'Aristo* et ses principaux acolytes, se retrouvait-il tout à coup en face de sa femme ?

Nous allons immédiatement l'expliquer à nos lecteurs. Vidocq, qui, d'accord avec M. Henry, avait gagné, dès la nuit venue, le cabaret de *La Truite qui file*, s'était caché dans le jardinet, derrière la margelle d'un puits en ruines, d'où il pouvait, sans risquer d'être découvert, guetter la venue de *l'Aristo* et de ses associés.

En effet, avant de lancer le signal convenu aux policiers de M. Henry qui, massés dans la vieille carrière abandonnée, attendaient de donner l'assaut au repaire, Vidocq tenait, ainsi qu'on l'a vu plus haut, à s'assurer que les bandits étaient au complet et qu'aucun d'eux n'échapperait à l'hallali qu'il leur avait préparé.

Or, quelle n'avait pas été sa surprise, en voyant descendre d'un cabriolet qui venait de stopper à la hauteur de *La Truite qui file* une femme drapée dans une cape noire et voilée d'une épaisse mantille.

— Ah ça ! se dit-il, tout interloqué... Qu'est-ce que c'est que cette « particulière » ?

Et, se glissant dans l'ombre, il s'approchait avec précaution de l'étrange inconnue, lorsque, brusquement, il s'arrêta.

La femme avait parlé... et sa voix l'avait figé de stupeur, cloué sur place.

Les poings crispés, secoué d'un frisson de rage, il murmura, tandis que la singulière visiteuse disparaissait dans le cabaret : — On dirait sa taille, son allure... sa voix ! Elle !... Si c'était elle !...

Empoigné par une fièvre que révélèrent le tremblement convulsif de ses mains et l'ardeur dévorante de son regard, il s'approcha en rampant de la maison ; et, risquant à travers un carreau un œil investigateur, il vit la femme à la cape et Gros-Chien s'engager tous les deux dans l'escalier.

Contournant aussitôt le bâtiment, il escalada le hangar dont la toiture s'amorçait à la hauteur du premier étage.

Un bruit de pas d'abord, puis une lueur lui indiquèrent la pièce où le tenancier avait conduit la femme à la mantille.

Alors, étendu à plat ventre sur le chaume, la tête appuyée contre le rebord de la fenêtre légèrement entrouverte, il demeura immobile, confondu avec les ténèbres, retenant son souffle et cherchant à dompter les battements précipités de son cœur...

Et lorsque, écartant son voile, la belle Manon laissa apparaître ses traits à la lumière de la lampe que Gros-Chien venait d'allumer, Vidocq, cette fois, n'eut plus aucun doute.

L'aventurière qui était là, à quelques pas de lui, dans ce bouge, et qui semblait attendre avec une si fébrile impatience

l'arrivée de *l'Aristo*, c'était sa femme !

Le malheureux eut la force inouïe de dominer sa colère. Décidé à tout savoir, il demeura là, collé au toit du hangar, les yeux rivés sur l'effarant spectacle, ne perdant pas un mot de l'atroce dialogue qui s'échangeait entre celle qui avait porté son nom et l'un des plus abjects bandits qu'il eût jamais rencontrés, même au bagne.

La gorge serrée, les tempes battantes, le corps glacé d'une sueur de mort, Vidocq songeait :

— Elle ne m'a donc pas tout dit ?

« À la suite de quelles déchéances, de quelles erreurs, de quels crimes a-t-elle pu tomber ainsi entre les mains d'un brigand tel que *l'Aristo* ?

« Par quel odieux chantage ce misérable a-t-il réussi à l'attirer dans ce bouge infect ?...

« Que va-t-il exiger d'elle ?

« Quel océan de boue vais-je remuer ?

« Quelles infamies nouvelles vais-je apprendre ?

Aussi, dès que Gros-Chien eut disparu, s'élançait-il dans la pièce comme une trombe.

Mais Annette ne paraissait nullement effrayée par ses menaces.

À sa vue, au contraire, un reflet d'espérance avait illuminé ses yeux.

On eût dit que Vidocq ne lui apparaissait plus comme un justicier, mais comme un sauveur !

Et, d'une voix rassurée, elle lança :

— François... avant de m'accabler, écoute-moi...

« Tu vois... je suis calme... Je n'ai pas peur de toi.

« Ta présence ici... voulue sans doute par le destin, est pour moi le plus inattendu et le plus précieux des réconforts.

« Car l'heure que nous avons tant désirée tous deux va sans doute enfin sonner !

— Que veux-tu dire ?

— Je dis, s'écria Manon la Blonde, que nous allons peut-être retrouver nos enfants !...

— Annette !...

Tirant de son sac un papier plié en quatre, la jeune femme le tendit à Vidocq en disant simplement : — Lis !

Vidocq s'empara de la feuille, la déploya et lut ces mots tracés d'une écriture fine, distinguée, élégante même : Belle Manon...

Je vous ai reconnue. Vous êtes l'ancienne compagne de Sallember, dit l'Intrépide, le chef de la bande des Chauffeurs du Nord, dont j'étais le premier lieutenant.

« Sans que vous vous en doutiez, je vous ai vue souvent, à son bras, lorsque vous vous promeniez dans la campagne aux alentours de Cambrai, où vous filiez avec lui une si mystérieuse et si fraîche idylle.

Or, j'ai besoin de me livrer, cette nuit, en compagnie de quelques-uns de mes amis, à une petite perquisition au château de Saint-Gratien qui appartient au baron Ouvrard, et qui vous sert actuellement de résidence...

J'ai toujours eu horreur de pénétrer avec effraction dans les demeures dont les portes ne s'ouvraient pas d'elles-mêmes devant moi.

Daignez donc, belle Manon, après avoir éloigné tous vos domestiques, m'apporter ce soir, vous-même, au cabaret de La Truite qui file, qui se trouve sur la route de Paris à Compiègne, à trois portées de fusil des premières maisons du village de Saint-Denis, les clefs... toutes les clefs du château de Saint-Gratien...

Vous n'aurez qu'à vous y présenter sous le nom de la « baronne », et non seulement il ne vous sera fait aucun mal — je vous en donne ma parole de gentilhomme —, mais je m'engage à vous dire ce que votre femme de chambre a fait de vos deux fils... et à vous donner l'adresse de ceux qui les ont recueillis.

Si vous ne me croyez pas, libre à vous de rester tranquille en votre château et même, au besoin, de me dénoncer à la police.

Permettez-moi en passant de vous faire observer que votre riche protecteur ne sera peut-être pas très flatté d'apprendre qu'il a succédé dans vos bonnes grâces à un bandit guillotiné sur la place de Lille, il y a quelques années.

J'ajouterai même qu'en cas d'indiscrétion de votre part, vous perdriez à tout jamais l'espoir de revoir vos enfants.

En l'attente d'une réponse favorable, je dépose à vos pieds, belle Manon, l'hommage de mes sentiments d'admiration

respectueuse.

Votre dévoué et obéissant serviteur.

L'Aristo,
général en chef
de la bande des *Enfants du Soleil*.

Lorsque Vidocq eut terminé sa lecture, Annette, qui ne l'avait pas quitté un seul instant des yeux et suivait avec anxiété l'émotion sans cesse grandissante qui se lisait sur son visage, reprit : — Comprends-tu maintenant pourquoi je suis venue ?

— Oui, je comprends, punctua Vidocq d'une voix grave.

Et tout de suite, il ajouta :

— Mais qui te prouve que ce gremlin n'a pas usé envers toi d'un habile stratagème pour se procurer les clefs du château ?

— C'est ce que je me suis dit, répliqua la jeune femme. « Mais d'autre part... s'il ne ment pas !

— Après tout, c'est possible.

— Je n'avais donc pas le droit de repousser son offre... Et voilà pourquoi je suis venue.

— Tu as bien fait..., approuvait Vidocq. Et si ce misérable sait vraiment quelque chose... il faudra bien qu'il parle ou sinon...

— Faites, mon Dieu, soupira Manon, que cet homme m'ait dit la vérité !

Mais, soudain, des cris d'allégresse éclataient au rez-de-chaussée et presque aussitôt des pas précipités se faisaient

entendre dans l'escalier.

— Lui ! tressaillit Manon en proie à une angoisse indicible.

Vidocq s'en fut vers une seconde porte... et l'entrebâilla. Elle donnait sur un cabinet obscur où il s'engouffra.

Un coup retentissait à l'autre entrée qui donnait sur le palier, tandis que la voix bien timbrée de *l'Aristo* lançait : — Belle Manon... c'est moi !

Dominant son émoi, la jeune femme s'en fut ouvrir. *L'Aristo*, vêtu de son costume noir qui faisait si bien ressortir encore la rare distinction de sa ligne et l'harmonieuse sveltesse de sa taille, s'avavançait, tenant d'une main son chapeau et de l'autre une splendide gerbe de roses.

— Belle Manon, fit-il sur un ton de galanterie dépourvu de toute exagération et qui semblait révéler un gentilhomme de noble race... veuillez me pardonner si les nécessités de ma profession m'ont obligé, à mon vif regret, à vous écrire aussi cavalièrement et, chose plus grave encore, à vous convoquer dans cet odieux taudis.

Et, tout en esquissant une impeccable révérence, il ajouta :

— Puisse le parfum de ces quelques fleurs vous faire oublier les ignobles relents qui émanent de cette hideuse tanière.

Annette, qui avait refermé la porte, s'empara du bouquet et le déposa sur la table.

— Palsembleu ! s'écria *l'Aristo*, qui n'avait jamais été plus séduisant, vous me paraissez tout émue !

« J'ose espérer cependant que ma démarche ne vous a pas inspiré d'autre sentiment que celui d'une curiosité fort légitime, et que je serai charmé de satisfaire... lorsque, toutefois, vous m'aurez remis les clefs indispensables au petit travail que je projette pour cette nuit.

— Les voici..., répliqua Manon en prenant dans son sac le trousseau dont *l'Aristo*, le sourire aux lèvres, s'empara... sans la moindre brusquerie.

— Elles sont au complet, n'est-ce pas ? interrogeait *l'Aristo*.

— Oui... elles sont au complet.

— Vous êtes la plus exquise des femmes ! s'écriait *l'Aristo*.

« Vraiment, vous faites tout à fait bien les choses ; et je ne puis que me féliciter de m'être fié à votre loyauté ; car elle est décidément aussi sans pareille que vos charmes.

— Et moi..., ripostait Manon, à laquelle la présence de Vidocq avait rendu toute son assurance... j'espère que je n'aurai pas, de mon côté, à me repentir d'avoir eu confiance en votre parole.

— Belle Manon, comment pourriez-vous en douter un seul instant ?

— Alors, vous allez me dire ?...

— Mais certainement... je vais vous dire... tout vous dire, mais pas tout de suite... tout à l'heure.

— Comment, tout à l'heure ?

— Oui, dès que j’aurai acquis la certitude que les clefs que vous m’avez remises vont bien à toutes les serrures, que le château de Saint-Gratien, par la volonté de votre baguette magique, est aussi abandonné que celui de la Belle au bois dormant et que je pourrai y choisir les objets d’art dont j’entends enrichir mes collections personnelles !

— Je le vois, s’écriait Manon, vous m’avez jouée !

— Oh ! le vilain mot que vous venez de prononcer là ! se récriait *l’Aristo*.

« Voyons, me croire capable de manquer de parole...

« Oh ! oh ! fi !... comme on voit bien que vous ne me connaissez pas !...

— Mais enfin...

— Comment, fine comme vous l’êtes, ironisait le bandit, vous n’avez pas encore compris que, dans un genre d’affaires aussi délicates que celles dont je m’occupe, je serais le dernier des fous, le plus sot des faquins, si je ne m’entourais pas des précautions inspirées par la plus élémentaire prudence.

« Voilà pourquoi, belle Manon, vous allez demeurer ici...

Oh ! quelques heures seulement, sous la garde — oh ! combien discrète — de deux de mes compagnons, triés sur le volet, et qui vont vous servir un en-cas que j’ai fait préparer par mon propre cuisinier.

« Je l’ai apporté tout exprès dans ma cantine de voyage. « Et quand je reviendrai... eh bien !... si tout s’est passé là-bas

comme je l'espère... je vous dirai... ce que vous désirez tant savoir...

« À bientôt donc, baronne !

Et *l'Aristo*, toujours avec la même désinvolture, se dirigeait vers la porte.

Mais Vidocq, le pistolet au poing, surgissait du cabinet où il se tenait caché et, braquant son arme vers le chef des *Enfants du Soleil*, il s'écriait d'une voix vibrante : — Arrêtez, « général », à mon tour, j'ai un mot à vous dire !

Impassible, *l'Aristo* répliquait :

— Ah çà ! qui êtes-vous donc pour oser vous présenter à moi de la sorte ?

— Je suis Vidocq ! lança d'un trait le forçat résolu à tout.

— Vidocq ! s'exclamait *l'Aristo* sans paraître nullement intimidé par la brusque intervention du forçat.

Et il ajouta, tout en se dandinant :

— Je m'attendais à vous rencontrer ici ce soir, mais pas de cette manière.

« Quelle singulière idée vous avez de menacer ainsi ! Et que signifie cette attitude à mon égard ?

— Elle signifie, répondit Vidocq, que tu vas immédiatement dire à cette femme où se trouvent ses enfants.

— Puis-je auparavant vous demander de quel droit vous vous mêlez à une affaire qui ne vous regarde en rien ?

— Qui ne me regarde en rien ! rugit le forçat évadé en s'avançant vers *l'Aristo* qu'il tenait toujours en respect avec son arme.

« Apprends donc, toi qui sais tout, que cette femme a été mon épouse et que ses enfants sont les miens !

— Quelle histoire me racontez-vous là ? ripostait *l'Aristo* qui commençait à perdre quelque peu de son imperturbable assurance.

— Trêve de pantalonnades ! coupait Vidocq avec emportement. L'adresse des petits ou je te brûle la cervelle.

— À moi, les *Enfants du Soleil* ! clama *l'Aristo* d'une voix de tonnerre.

En même temps qu'il proférait cet appel, Vidocq, hors de lui, appuyait sur la détente de son arme.

Mais avec l'adresse et l'agilité d'un félin, le « général » s'était laissé tomber à genoux... et la balle passant au-dessus de sa tête, allait se loger dans la poitrine de Manon qui, poussant un grand cri, s'effondra sur le plancher.

Alors, véritable tigre en furie, Vidocq, lançant en l'air son arme désormais inutile, empoigna *l'Aristo* à la gorge et, le serrant entre ses doigts d'acier, il lui hurla au visage : — Parle donc, bandit ! Parle donc, misérable !... ou je t'étrangle !

L'Aristo, sous ses apparences de gentilhomme délicat raffiné, était doué d'une force herculéenne.

En un irrésistible effort, il parvint à se dégager... et, saisissant à son tour Vidocq par la taille, il le renversa à terre près

du corps inanimé de Manon dont le corsage déjà rouge de sang révélait la grave blessure.

Une lutte terrible s'engagea aussitôt entre les deux hommes.

Vidocq, un instant, sembla plier... Mais vite il reprit le dessus et, retournant son adversaire en un effort désespéré, il appuya son genou sur sa poitrine tout en lui soufflant au visage : — Gredin, décide-toi à parler ou je te tue !

La vérité allait peut-être jaillir des lèvres violacées du bandit.

Mais le tenancier Gros-Chien, attiré par la détonation du pistolet et l'appel de son chef, accourait avec plusieurs *Enfants du Soleil*.

En un clin d'œil, les bandits se jetaient sur Vidocq et dégageaient leur chef qui se relevait en clamant d'une voix rauque et en désignant à ses hommes Vidocq écumant de rage et Manon étendue dans une mare de sang : — Assommez-le, car c'est lui qui vient de tuer cette femme !

De violentes clameurs s'élevaient au rez-de-chaussée. C'était M. Henry qui, averti par le coup de pistolet tiré par Vidocq, à la tête de ses agents venait de faire irruption dans *La Truite qui file*.

D'un bond de fauve, Vidocq se dégagea ; et, se précipitant sur le palier, il appela :

— Par ici ! Venez vite... Venez, nous les tenons !

— Ah ! traître ! tu vas payer ! rugit *l'Aristo* en saisissant un pistolet dissimulé sous sa cape.

Et il allait tirer sur Vidocq. Mais Manon soudain se dressa, pâle, hagarde, et, se cramponnant au bras du chef, elle râla : —

Non, non, ne le tuez pas !... ne le tuez pas !...

Le coup partit et la balle s'en fut se loger dans la muraille.

L'Aristo eut un cri de rage et voulut s'élancer vers la fenêtre.

Deux agents lui barraient le passage et se ruaient dans la chambre... suivis de plusieurs autres qui se précipitaient sur Gros-Chien et ses camarades, les désarmaient et les immobilisaient en un tour de main, au milieu d'un effroyable concert d'imprécations et de blasphèmes.

Tandis qu'en bas la lutte se poursuivait, déjà moins âpre, moins acharnée entre les *Enfants du Soleil* et les policiers, M. Henry et plusieurs de ses hommes atteignaient le palier de l'escalier.

Vidocq, qui avait saisi dans ses doigts d'acier le bras de *l'Aristo* pâle, livide, effaré, lança d'une voix de tonnerre : — Monsieur le chef de la Sûreté, je vous avais promis de vous livrer *l'Aristo*. Le voici !

— Crapule ! grinça le « général », tu nous as trahis ; mais je tiens ma vengeance.

« Je sais où sont tes fils, tu m'entends, je le sais ! Mais toi, tu ne le sauras jamais !

— C'est ce que nous verrons..., répliqua Vidocq dont les yeux brillaient d'une flamme éclatante.

Déjà les policiers passaient les menottes à *l'Aristo* et à ses associés qui, muets de stupeur et se sentant perdus, renonçaient à opposer aucune résistance.

Comme on les entraînaît, M. Henry, apercevant Manon, qui était inanimée près de la fenêtre, demandait à Vidocq : — Quelle est cette femme ?

— La mienne ! fit le forçat avec un tel accent que le chef de la Sûreté, malgré tout son empire sur lui-même, ne put s'empêcher de frémir.

Et, avec un calme tragique, Vidocq ajouta :

— Tout à l'heure... monsieur Henry... je vous dirai tout... comme je le ferai toujours !

« Oui, tout, je vous le promets.

« Pour l'instant, sachez seulement qu'elle a expié !

« Elle va mourir peut-être... Aussi je vous demande de me laisser seul avec elle !...

Instinctivement le chef de la Sûreté souleva son chapeau devant la mort qui semblait rôder aux alentours...

Puis il se retira au milieu des rumeurs qui montaient du rez-de-chaussée, derniers ressauts de la prompte et foudroyante tempête qui venait de secouer le cabaret infâme.

S'agenouillant près de sa femme, Vidocq la prit dans ses bras et la souleva légèrement, fixant de son regard ardent son visage blême.

Manon la Blonde ouvrit les yeux.

— François, bégaya-t-elle d'une voix expirante, cherche les enfants... cherche-les !

— Je les chercherai et je les retrouverai ! scanda Vidocq avec une force que l'on sentait indomptable.

Alors... un sourire entrouvrit les lèvres de la malheureuse.

— Jacques... Robert... Je les vois ! Ils m'appellent..., fit-elle en un souffle qui semblait le dernier.

Mais elle se raidit pour murmurer encore :

— François... pardon... pardon...

— Oui, je te pardonne ! articula lentement le forçat, tandis que la tête de Manon la Blonde retombait entre ses bras.

Quatrième épisode

L'ESPIONNE DE

VIDOCQ

I

L'officine de la rue Sainte-Anne

C'était une bien étrange officine que celle où, depuis bientôt treize ans, François Vidocq, promu, à la suite de retentissants exploits, chef de la brigade spéciale de Sûreté, avait établi le centre de ses opérations policières.

Située dans la rue Sainte-Anne — les fonctionnaires de la préfecture s'étant refusés à toute promiscuité avec cet ex-forçat et la bande de condamnés libérés dont il avait fait ses meilleurs limiers—, elle occupait la totalité d'un immeuble de trois étages.

Le rez-de-chaussée était presque uniquement composé d'une vaste salle où, dans l'attente des ordres de leur terrible maître, stationnaient, en fumant leur pipe et en jouant aux cartes, ceux que leurs contemporains surnommaient « les espions de Vidocq ».

Au premier, une antichambre cloisonnée en bois, peinte en gris et uniquement composée de deux banquettes en bois, sur lesquelles s'asseyaient solliciteurs et solliciteuses, sous l'œil inquisiteur et méfiant d'un incorruptible cerbère ; puis une sorte de couloir à la porte grillagée où se tenaient deux secrétaires installés devant de gros registres reliés en parchemin et sur lesquels ils ne cessaient de griffonner notes sur notes ; enfin, le

bureau du « patron », dans lequel, en l'absence de ce dernier, nous allons jeter un rapide, mais indispensable regard.

Assez vaste, éclairé par deux hautes fenêtres donnant sur la rue, muni d'une large table recouverte d'un tapis vert sur laquelle ne traînait aucun dossier, aucun papier et qui ne portait, pour tout accessoire, qu'un timbre d'appel et une écritoire en étain où trempaient quelques plumes d'oie fraîchement taillées, n'ayant pour tout siège qu'un vieux fauteuil cannelé — celui du maître — et quelques chaises en acajou, d'ailleurs toutes boiteuses et dépareillées, ce bureau, avec ses murs en papier d'un vert sombre et dépourvu de tout tableau et de toute gravure, eût présenté un aspect singulièrement banal sans deux objets vraiment bizarres qui ne pouvaient manquer d'attirer immédiatement l'attention de quiconque pénétrait pour la première fois dans cet antre de la police.

L'un était un immense coffre en cuir, qui occupait presque la totalité d'un panneau situé à droite d'une cheminée en marbre noir et entièrement nue. Il devait renfermer d'importants documents à en juger par les solides cadenas qui en défendaient les trois énormes serrures.

L'autre consistait en un ours brun gigantesque, admirablement empaillé et auquel le naturaliste avait conservé l'allure féroce d'une bête qui livre à l'homme son dernier combat.

Mais voilà que, tout à coup, un bruit semblable à celui d'une clef remontant une horloge rouillée, se faisait entendre derrière la cheminée.

Presque aussitôt la plaque se rabattait en avant..., livrant passage à un homme qui pénétrait à quatre pattes dans la pièce, tandis que la plaque se refermait automatiquement derrière lui.

D'un bond nerveux, il se releva.

Il était vêtu d'une longue redingote pincée à la taille et d'un pantalon noir qui se perdait dans des bottes en cuir souple et aux semelles à toute épreuve.

Coiffé d'un chapeau demi haut de forme, aux larges ailes, à l'abri desquelles deux yeux noirs, ardents, expressifs, semblaient faits pour fouiller sans cesse les ténèbres de l'inconnu et démêler les plus troublants mystères, la figure encadrée de deux petites « pattes de lapin » à peine grisonnantes, la bouche sévère et le menton obstiné, la main appuyée sur un gourdin en tire-bouchon, et dont la tête en acier formait un terrible casse-tête, tel, ce jour-là, apparaissait Vidocq, devenu l'effroi des voleurs et l'ange gardien des honnêtes gens.

Mais pourquoi diable — me direz-vous — pour pénétrer jusqu'à son bureau, Vidocq usait-il d'un moyen qu'il paraissait avoir emprunté au célèbre mélo dramaturge Pixérécourt, dont les œuvres faisaient, en ce moment, la fortune de *L'Ambigu* et de la *Porte-Saint-Martin* ?

Craignit-il donc d'être assassiné ? Non Vidocq n'avait peur de rien... Vidocq avait foi en son étoile. Vidocq s'était fait de son courage une cuirasse qu'il sentait invulnérable. Il voulait, seulement, pouvoir entrer chez lui et en sortir sans attirer l'attention de personne ; et voilà pourquoi il s'était ménagé, par une maison de la rue de Richelieu, dont le propriétaire avait des accointances avec la police, un passage secret connu de lui seul

et qui lui permettait de surgir rue Sainte-Anne ou de s'en « évaporer » chaque fois qu'il le jugeait nécessaire.

Vidocq déposa sur sa table sa canne et son chapeau... et laissa apparaître une forte chevelure bouclée parsemée de quelques fils d'argent et qui évoquait quelque peu l'image d'un tigre auquel aurait poussé une crinière de lion.

Puis il frappa un coup sec sur le timbre. La porte s'entrebâilla, livrant passage à la silhouette de l'un des scribes.

— Rien de nouveau, Poil-de-Rat ? interrogea le maître.

— Une note de la préfecture, chef.

— Donne.

Le secrétaire remit à Vidocq un pli cacheté et disparut.

Vidocq fit sauter la cire d'un coup d'ongle, lut, haussa les épaules et, froissant le papier, grommela :

— Il ne m'apprend rien, M. le préfet de police Anglès ! Je sais aussi bien que lui, parbleu, que depuis quelque temps les crimes recommencent dans la capitale... Deux vols à main armée, trois boutiques pillées, une attaque nocturne au carrefour de Buci, une autre quai de Sully, une tentative d'effraction chez le banquier Laffitte... joli bilan pour la nuit dernière. Ah ! si je n'avais pas la preuve que cette canaille *d'Aristo* est mort au bagne, ce serait à croire qu'il est revenu à Paris et qu'il a rallié autour de lui les *Enfants du Soleil*.

« Mais rira bien qui rira le dernier ! Vidocq est encore là, et il ne vous lâchera pas, canailles !

Un coup effleurait la porte.

— Qui est là ? lança le « chef » d'une voix éclatante.

L'huis s'entrebâilla de nouveau, laissant apparaître la silhouette du scribe, qui lança tout d'un trait :

— Les assassins de la mercière de la rue Quincampoix viennent d'être arrêtés par les agents Grippe-Minaud et la Limaille.

— Ils sont là ?

— Oui, chef.

— Qu'ils entrent.

Brutalement poussés par plusieurs limiers, deux tout jeunes gens, menottes aux poings, frémissants de rage impuissante, les vêtements déchirés et les cheveux en désordre, deux frères sans doute, car ils se ressemblaient d'une façon frappante, s'en vinrent trébucher devant Vidocq qui, les bras croisés, debout, près de sa table, la tête légèrement rejetée en arrière, les attendait en une attitude volontairement impassible.

Cependant, à leur vue, il ne put réprimer un léger tressaillement.

Mais, dominant son émoi intérieur, il leur lança de cette voix dont l'accent incisif savait si bien impressionner les criminels les plus endurcis :

— Alors, c'est vous qui avez tué cette femme ?

L'un des meurtriers, l'aîné, eut un signe de farouche acquiescement.

— Pour la voler ? martelait Vidocq.

L'autre assassin eut un ricanement cynique.

— Oh ! pour ce que ça nous a rapporté, fit-il, on aurait mieux fait de ne pas la refroidir, c'te vieille.

— Vos noms ?

— Moi je m'appelle Pas-de-Chance.

— Et moi, Mange-des-Briques.

— Ah çà ! vous voulez rire, mes drôles..., rugit Vidocq, le rouge au visage.

— On est des enfants trouvés, prétendait Pas-de-Chance.

C'est donc pas étonnant qu'on n'ait pas d'autres noms que ceux qu'on s'est donnés nous-mêmes.

— Des enfants trouvés ? répétait Vidocq. Trouvés... où çà ?

— Dans la rue... sur la route... dame, on ne se rappelle plus..., déclarait Mange-des-Briques.

Alors, s'approchant tout près d'eux, les dévisageant successivement au point de frôler leur visage, Vidocq, qui semblait plus ému qu'il ne l'eût voulu paraître, interrogea :

— Quel âge ?

L'aîné déclarait :

— Moi, vingt-deux ans et mon cadet vingt et un ! Cette fois, Vidocq eut un sursaut, car il songeait :

— Vingt-deux ans... vingt et un ans... l'âge de mes fils !

En proie à une secrète angoisse, il ajouta mentalement :

— Et ils se ressemblent... comme les autres, tout petits, se ressemblaient déjà.

Tenaillé par un doute affreux, il demeurait là, scrutant les deux visages, cherchant à retrouver en eux quelque vestige du passé, quelque vague indication, quelque lointain rappel qui achèverait de confirmer ses soupçons.

Certes, ce n'était pas la première fois qu'au cours de ses années déjà longues de luttes avec la basse pègre il s'était trouvé en présence de jeunes criminels en qui il avait tremblé de retrouver ses deux enfants disparus... Mais jamais encore il ne s'était trouvé aux prises avec des coïncidences aussi troublantes.

Faisant appel à tout son sang-froid, il allait poursuivre son interrogatoire... lorsque des cris, ou plutôt des sanglots de femme, accompagnés de rumeurs masculines, s'élevèrent dans l'antichambre.

— Qu'est cela ? scanda-t-il en frappant du pied.

Un scribe, sur le seuil, expliquait :

— Chef, c'est la mère des deux assassins qui veut entrer dans votre bureau.

— La mère ! s'écria Vidocq. Laissez-la passer.

Une femme du peuple, plus vieille de douleur que d'âge, échappant aux limiers qui cherchaient à la retenir, s'en vint se jeter aux pieds de Vidocq.

— Monsieur..., haletait la malheureuse. Laissez-moi les revoir une dernière fois... ce sont deux coupables... mais ce sont mes fils tout de même !... Oh ! oui, ayez pitié de moi !

— Relevez-vous..., ordonnait Vidocq en tendant la main à l'infortunée qui semblait prête à défaillir.

Et, se retournant vers les deux bandits qui, le front courbé, n'osaient plus regarder le visage en larmes de la pauvre femme, il scanda :

— Vous mentiez donc, quand vous me disiez que vous étiez des enfants trouvés ?

— Eux ! des enfants trouvés ? protestait la mère Oh ! me renier ainsi... moi qui me suis tuée à la peine pour vous élever pour faire de vous des travailleurs, des braves gens comme votre père qui, lorsqu'il saura que vous êtes des assassins, en mourra de honte !

« Ah! pourquoi n'êtes-vous pas restés près de nous, dans notre petite maison de Montreuil?... On n'était pas riches ... mais on vivait honnêtement ... et on aurait pu être heureux... Mais vous avez préféré suivre les mauvais conseils... nous quitter pour suivre des malandrins qui ont achevé de vous perdre.

« Oh ! non, ce n'est pas possible ! Vous, mes petits, vous n'avez pas égorgé cette femme... On s'est trompé... Ce n'est pas vous... N'est-ce pas, monsieur Vidocq, que ce ne sont pas eux ?... Vous vous taisez !.... c'est donc vrai ?... Pierre et toi... toi aussi, mon Henri... vous êtes des assassins... Alors, c'est... c'est l'échafaud !... Ah ! je les vois monter tous deux... non, non ! c'est trop affreux... c'est trop abominable.

Et, tournoyant sur elle-même, l'infortunée s'en vint s'abattre entre ses deux enfants, qui courbaient de plus en plus le front sous le poids de leur infamie.

D'un ton grave, attristé, Vidocq ordonnait.

— Emportez cette malheureuse et faites-lui donner les soins nécessaires.

Deux agents enlevèrent aussitôt la femme évanouie.

Alors, d'une voix tonnante, le chef de la Sûreté lança aux autres limiers :

— Vous autres, emmenez-moi au dépôt ce gibier de guillotine !

Et, titubant comme deux hommes ivres, les deux assassins disparurent, entraînés par les policiers.

Demeuré seul, Vidocq se laissa choir sur son fauteuil.

Puis, essuyant avec un large mouchoir à carreaux son front ruisselant de sueur, il murmura en étouffant un long soupir :

— Ce ne sont pas eux !... J'aime mieux cela !...

Et les coudes appuyés sur la table, fourrageant de ses doigts nerveux son abondante tignasse, il grinça :

— Pourquoi faut-il que l'*Aristo* ait emporté son secret dans sa tombe ?

II

Si c'était lui !

À peine cette phrase avait-elle échappé à Vidocq que, de nouveau, un coup moins déférent, cette fois, et même assez énergique, ébranlait la porte.

— Entrez ! ordonna Vidocq, instantanément repris par son métier.

Deux hommes, vêtus de cette tenue uniforme qui caractérisait les espions de Vidocq en mission officielle et semblait calquée sur celle de leur chef, apparurent sur le seuil.

Ils semblaient rayonnants.

— Ah ! vous voilà ! s'exclama Vidocq en dévisageant Coco Lacour et Bibi la Grillade dont il avait réussi à faire ses meilleurs lieutenants.

Et tout de suite il ajouta :

— Approchez ! À vos visages, je crois deviner que vous m'apportez une bonne nouvelle...

— Dites sensationnelle..., déclarait Coco.

— Ébouriffante, surenchérisait Bibi.

— Voyons cela.

Après un léger temps, Coco articula lentement :

— Patron ! nous avons l'honneur de vous informer que l'*Aristo* est dans nos murs !

— L'*Aristo* ! sursauta Vidocq. C'est impossible !... puisqu'il est mort au bagne... il y a huit ans...

— Erreur !... affirmait Bibi... L'*Aristo* est vivant... Nous l'avons vu... de nos yeux vu... en chair et en os... et bien portant... je vous le jure !...

— Allons donc! vous avez eu la berlue !

— Non ! patron ! insistait âprement Coco. C'est lui... c'est bien lui !

— J'en donnerais ma tête à couper ! surenchérisait Bibi avec une énergie qui paraissait sans bornes.

— Racontez-moi cela ! invitait le «chef» visiblement impressionné par l'ardente conviction de ses lieutenants.

— Parle, Bibi, invitait Coco, tu as la langue mieux pendue que moi.

Et Bibi attaqua :

— Hier après-midi, profitant de notre jour de congé, nous décidâmes de faire une petite promenade au bois de Boulogne... Le hasard de nos pas nous conduisit aux alentours de « Bagatelle », la folie de Mgr le comte d'Artois.

« Nous allions passer notre chemin, lorsque, tout à coup, Coco, qui était devenu subitement tout pâle, me dit, en me montrant un jeune seigneur d'une rare élégance qui franchissait

la grille et s'apprêtait à monter dans son carrosse... « Hé! Bibi, regarde donc !... » Mon sang ne fit qu'un tour dans mes veines !... tandis qu'un nom m'échappait : « L'*Aristo* ! »

« En effet, patron, il était impossible de ressembler davantage à l'ancien « général » des *Enfants du Soleil* que ce brillant gentilhomme qui venait de rendre visite à Son Altesse le comte d'Artois !

« Même figure, même démarche, même air insolent et dédaigneux. Bref, il y avait de quoi tomber sur le derrière !

— Évanoui !... affirmait Coco.

— Avant que nous fussions revenus de notre surprise, reprenait Bibi, nous l'entendons lancer à ses laquais : « Vite, faquins, à mon hôtel ! »

« Oh ! cette voix, patron ! Les cheveux m'en dressent encore sur la tête !

« Et Coco a eu la même impression que moi... cette foi... On ne pouvait pas s'y tromper : c'était bien la voix de l'*Aristo* qui venait de vibrer à nos oreilles !

« Vite, nous nous approchons du Suisse qui montait la garde devant la porte de Bagatelle et nous lui demandons le nom du gentilhomme.

« Le Suisse nous répond qu'il s'appelle le marquis de la Roche-Bernard, qu'il est le favori du comte d'Artois et qu'il demeure à Paris avec sa sœur, dans la rue de l'Université, tout près des Invalides.

« Alors, patron, on est vite venu vous apprendre la nouvelle.

« Et voilà !...

Vidocq gardait le silence... Son masque impassible ne révélait pas plus d'approbation que de blâme...

Il réfléchissait.

Au bout d'un instant, il reprit :

— Il se peut que vous ayez été victime d'une ressemblance aussi fortuite qu'extraordinaire. Cependant continuez à exercer autour de ce marquis de la Roche-Bernard une surveillance aussi discrète qu'assidue ; car j'entends être renseigné sur ses moindres faits et gestes.

« Mais pas un mot à personne !...

— Compris, patron.

D'un geste bref, Vidocq congédia ses deux lieutenants qui, visiblement satisfaits d'eux-mêmes, s'empressèrent de gagner la porte.

Vidocq se leva... s'en fut droit au coffre... et appuya un doigt sur un des clous de cuivre qui en garnissaient le sommet...

Aussitôt, tout le panneau antérieur du coffre se rabattit en dessous des serrures qui n'étaient qu'un trompe-l'œil et laissa apercevoir trois étages de casiers dans lesquels étaient rangés, en piles serrées, des dossiers méticuleusement étiquetés...

Sans tâtonner, Vidocq en prit un dont l'étiquette portait ces mots, tracés en ronde, d'une écriture déjà jaunie :

L'Aristo — les Enfants du Soleil.

Il ouvrit le carton, feuilleta les pièces, en prit une et se mit à la lire attentivement... C'était une lettre du directeur du bagne de Toulon annonçant au préfet de police que « l'*Aristo* », condamné aux travaux forcés à perpétuité, et dont il avait d'ailleurs été impossible d'établir la véritable identité, avait péri au cours d'une tentative d'évasion.

Mais un détail, auquel jusqu'alors Vidocq ne s'était jamais arrêté, parut, cette fois, retenir son attention.

La lettre, en effet, disait ceci :

L'*Aristo* a été frappé d'un coup de feu par une sentinelle, au moment où il cherchait à se dissimuler derrière un rocher surplombant la mer... Il est tombé à l'eau... Ce n'est que quinze jours après que son cadavre a été retrouvé sur le rivage... mais trop défiguré pour qu'il ait pu être identifié d'une façon absolue... Toutefois, aucune évasion ne s'étant produite depuis trois mois et le médecin légiste ayant établi que l'immersion du corps n'avait pas dépassé deux semaines, aucun doute ne saurait subsister sur la mort de ce bandit.

— Ah çà ! se demandait Vidocq... est-ce que, par hasard, mes deux limiers auraient raison?... Ce rapport est, en effet, beaucoup moins concluant que je ne le pensais... « Trop défiguré pour qu'il ait pu être identifié d'une façon absolue ! » Un gaillard de l'envergure de l'*Aristo* n'est-il pas de taille à déjouer tous les pièges, à dépister toutes les recherches?... Et ce noyé peut très bien être quelque matelot inconnu que l'administration du bagne, soucieuse d'échapper à ses responsabilités, se sera empressée de faire passer pour le manquant.

Vidocq, continuant à raisonner :

— Je sais bien qu'il arrive parfois que deux hommes se ressemblent au point que l'on peut les confondre l'un avec l'autre.

« Mais la voix ! Ça n'est plus la même chose !... Il y a tellement de nuances dans une voix : le volume, la sonorité, le ton, l'expression, l'articulation, l'accent.

« I.'*Aristo*, d'ailleurs, est parfaitement capable après un plongeon physique, d'en avoir fait un autre, moral... et de n'être reparu à la surface que muni d'une identité en règle... et volée sans doute avec la certitude que sa victime ne viendrait jamais le démasquer.

« Oui, tout cela est profondément troublant, et demande à être scrupuleusement vérifié... Car si c'était lui !...

Alors Vidocq se dirigea vers l'ours gigantesque qui, la gueule entrouverte, semblait ricaner sauvagement de toutes ses dents formidables.

La main du policier fouilla dans la toison touffue de la bête, dont la poitrine s'entrouvrit... comme les battants d'une armoire... C'était, en effet, une véritable armoire que le corps naturalisé de l'animal... Elle contenait une défroque de revendeur au carreau des Halles... une fausse perruque, un collier de barbe... dont Vidocq, rapidement, s'affubla... et qui acheva de le rendre complètement méconnaissable.

Puis, ouvrant un des tiroirs de la table, il y prit une paire de pistolets, qu'il fit disparaître dans les poches de sa houppelande rapiécée... et de couleur indéfinissable... Et, se baissant devant

la cheminée, il fit manœuvrer la trappe et s'engouffra dans l'ouverture, tout en répétant :

— Lui... si c'était lui !

III

L'orgue de Lulli

Mgr le comte d'Artois, frère de S. M. Louis XVIII, était, ce jour-là, d'excellente humeur. Jamais encore ce prince, demeuré la frivolité même à travers tous les avatars de ses longues années d'exil, n'avait porté plus allégrement le poids de ses soixante années bien sonnées.

Vêtu, comme toujours, avec une suprême élégance, installé dans une bergère Louis XVI... près d'une fenêtre du joli salon en rotonde de sa folie Bagatelle, il caressait de sa longue main un peu maigre, mais fine et soignée, le délicieux carlin que l'impératrice Marie-Louise avait abandonné lors de son départ des Tuileries.

Tout en fredonnant une ariette à la mode, « Monsieur » laissait errer un regard satisfait sur les merveilleux parterres de roses qui s'étendaient devant sa demeure lorsqu'un chambellan annonça :

— Monsieur le duc de Champtocé, pair de France, ministre plénipotentiaire de Sa Majesté !...

Un gentilhomme d'une soixantaine d'années, doué d'un certain embonpoint, qui, cependant, ne nuisait que légèrement à sa distinction naturelle, les yeux vifs, la bouche bien dessinée et

légèrement dédaigneuse, apparut, saluant le comte en grande cérémonie.

Monsieur s'était levé... redressant sa haute taille et gardant sous son bras son petit chien, qui se débattait en aboyant.

— Paix !... Jupiter !... Paix ! ordonnait-il en laissant glisser à terre l'animal, qui s'enfuit en jappant sur la terrasse...

Alors, avec cette simplicité charmante, mais vraiment royale grâce à laquelle il savait si bien conquérir les cœurs chaque fois qu'il daignait s'en donner la peine, le futur Charles X accueillit :

— Soyez le bienvenu, mon cher duc.

Désignant un siège au visiteur et reprenant sa place dans la bergère, le comte d'Artois attaqua d'une voix demeurée étonnamment jeune et qui, par son léger zézaiement, n'était pas sans rappeler quelque peu le ton et l'accent des muscadins du Directoire :

— Si je vous ai mandé près de moi, mon cher duc, c'est parce que je me suis chargé d'une mission que mon caractère d'incorrigible galant me rend tout particulièrement agréable.

M. de Champtocé crut devoir souligner ce préambule d'un clignement d'yeux de satisfaction et d'un sourire de flatterie.

Monsieur poursuivait :

— J'ai décidé d'établir brillamment mon jeune protégé, le marquis Gaétan de la Roche-Bernard...

« Vous le connaissez sans doute ?

« Il est le fils de l'un de mes meilleurs amis de jeunesse... mort il y a quelques années en Amérique, où il avait émigré avec tous les siens...

« M. de la Roche-Bernard descend d'une des plus anciennes familles de Bretagne... L'un de ses aïeux fut le féal compagnon de Bertrand Duguesclin. Un autre fit partie de la cohorte des seigneurs bretons qui furent les plus sûrs alliés de Jeanne d'Arc... Un troisième était maréchal de France sous mon aïeul Louis XIV... Un autre, grand veneur de mon grand-père Louis XV... Et la tante paternelle du marquis Gaétan, dame d'honneur de Mme Élisabeth, eut l'honneur de précéder immédiatement sur l'échafaud ma sœur infortunée...

« Donc, ascendance parfaite, sang rigoureusement bleu... sans mélange.

« Le marquis Gaétan, rentré en France avec sa sœur Yolande, depuis dix-huit mois, n'a rapporté de l'étranger qu'une fortune insuffisante pour mener le train qu'exige sa naissance.

« Les services rendus à la monarchie par ses ancêtres et l'amitié qui me liait à son père lui ont valu, grâce à mon intervention, d'être remis en possession de la majeure partie de ses biens et de se trouver à l'heure présente à la tête d'un revenu de cent vingt mille livres...

« J'ai obtenu du roi que la charge de premier gentilhomme de la chambre qui sera vacante au jour de l'an prochain lui serait immédiatement accordée.

« J'ajouterai que le long séjour que le marquis de la Roche-Bernard a fait aux Amériques n'a entamé en rien ses qualités

naturelles... Il est généreux, spirituel, brave et cultivé... Il ne peut qu'honorer la famille dans laquelle il entrera et il rendra parfaitement heureuse la femme à laquelle il apportera, avec une situation déjà belle, l'assurance d'un avenir encore plus brillant.

« Voilà pourquoi je n'hésite pas, mon cher duc, à vous demander pour lui la main de votre fille.

— Altesse, répliquait M. de Champtocé, gonflé d'orgueil, daignez me permettre de vous exprimer toute la respectueuse et immense gratitude que m'inspirent votre haute bienveillance à mon égard ainsi que l'intérêt précieux entre tous que vous portez à ma fille Marie-Thérèse.

— Je vous dirai, reprit « Monsieur » avec son plus guilleret sourire, que le marquis Gaétan est fortement épris de cette chère enfant.

« J'entends être témoin au mariage et que vous pressiez les fiançailles.

— Votre Altesse Royale me comble...

— Voici donc un mariage conclu, et c'est une alliance telle que je les comprends, puisqu'elle va auréoler de beauté, de jeunesse et d'amour deux des noms les plus illustres du royaume...

— Altesse ! se dressait le duc de Champtocé, tout illuminé d'allégresse, je n'aurai plus désormais assez de jours pour célébrer votre auguste bonté...

Et dans l'enivrement de sa joie il esquissait le mouvement de s'agenouiller devant le prince...

Mais celui-ci le retint... et, lui prenant la main, lui dit avec gaieté :

— Qui nous eût dit, lorsque nous traînions à Londres puis en Allemagne une existence si triste et si misérable, que nous reverrions s'épanouir a nouveau en ce pays, à l'ombre du drapeau blanc, toute la fleur de l'aristocratie française ?

« Alors, à bientôt, la cérémonie, n'est-ce pas... mon cher duc et pair ?... »

Champtocé, bouffi de vanité, s'écriait :

— Que votre Altesse veuille bien faire savoir au marquis de la Roche-Bernard que je serai très fier de l'appeler mon fils.

Puis il se retira, convaincu que sa faveur allait être désormais sans limites.

Certes, le duc de Champtocé n'était point un méchant homme. Il appartenait à cette génération de courtisans sincèrement attachés à la royauté à laquelle ils devaient tout, mais dont la frêle épée ne pouvait que se briser au premier choc de la tourmente révolutionnaire.

Trop homme de plaisir pour se retourner en face du péril, exclusivement homme du devoir, inféodé à la coterie qui, dès l'envahissement de Versailles par le peuple, s'était enfuie comme une volée de moineaux vers des cieux plus cléments, il avait suivi le mouvement, franchi la frontière dans le plus rapide équipage, installé sa femme à Coblenz et rejoint cette fameuse et chimérique armée de Condé qui comptait tant d'officiers et si peu de soldats...

Jusqu'au retour des Bourbons, en 1815, il avait vécu une existence oisive, inutile, médiocre, dans l'orbe des princes exilés, ne passant que de brefs instants près de sa femme qui, en 1806, était morte de consommation en lui laissant une adorable petite fille qu'il s'était empressé d'expédier dans un couvent de religieuses françaises réfugiées à Mayence et dont il ne l'avait retirée que deux ans auparavant, c'est-à-dire lorsqu'elle avait atteint sa seizième année.

Fleur de France, née et poussée à l'étranger, Marie-Thérèse de Champtocé en avait gardé tout le charme délicat et tendre... et lorsqu'elle était arrivée à Paris en compagnie de la religieuse qui l'avait escortée pendant ce long voyage et qu'elle avait pénétré pour la première fois dans le somptueux château de Chérisy que le duc de Champtocé possédait aux portes de Versailles, elle avait tout de suite répandu autour d'elle un tel rayonnement de pureté radieuse que tous en avaient été éblouis, sauf pourtant son père, qui ; absorbé dans les importantes fonctions de politique étrangère que lui avait confiées Louis XVIII, n'avait eu le loisir de n'entrevoir en elle qu'une gentille et timide petite pensionnaire qu'il avait continué à aimer distraitemment et à traiter sans conséquence.

Le duc de Champtocé avait immédiatement confié sa fille à une parente, la chanoinesse Agathe-Sophie de la Vaupallière, vieille fille pauvre, aigrie, entichée d'étiquette et gavée de préjugés.

Souvent la douce Marie-Thérèse s'était prise à regretter ses années de couvent, où, du moins, elle avait la satisfaction de

jouer avec des enfants de son âge et de se consoler de ses petits chagrins à l'abri des larges cornettes blanches.

Son existence était en effet des plus monotones...

Elle ne sortait qu'en carrosse et sans cesse flanquée de la demoiselle Agathe qui surveillait ses moindres gestes et lui reprochait ses plus innocents regards...

Ses lectures consistaient en des bouquins de piété écrits en une langue désuète et dépourvus de toute vraie foi, ou en traités de morale qui dépassaient en ennui le *Petit Carême* de Massillon ou *l'Introduction à la vie dévote*.

Un jour, Mlle de la Vaupallière l'avait même menacée de la faire enfermer dans un couvent parce qu'elle l'avait surprise en train de feuilleter le roman de Bernardin de Saint-Pierre : *Paul et Virginie*.

La seule distraction de la jeune fille était la messe que l'on célébrait le dimanche dans la chapelle du château...

Il y avait là un orgue qui datait du XVI^e siècle et qui passait pour avoir appartenu au grand musicien Lulli.

Ce n'était pas ce qu'on peut appeler un instrument d'envergure, mais il était doué de jeux aux sonorités aussi diverses qu'exquises et qui s'épanouissaient délicieusement sous les voûtes du gracieux sanctuaire.

Mais il y avait surtout... un organiste, un jeune artiste de vingt ans, Aubin Dermont, dont le talent merveilleux savait tirer de l'orgue de Lulli les harmonies les plus exquises et souvent les plus émouvantes.

Aubin Dermont, neveu de l'abbé Dubois, curé d'une petite paroisse des environs de Paris, et élevé par lui à l'ombre des églises, était, en effet, un de ces rares et purs artistes qui semblent avoir reçu en naissant le don intuitif et absolu de l'art auquel une sorte d'ordre divin les prédestine.

À huit ans, il accompagnait déjà les offices d'instinct, et, sans avoir reçu d'autres leçons que les vagues indications de son oncle, qui ne connaissait d'ailleurs que le plain-chant liturgique.

Frappé de ces dispositions extraordinaires, le prêtre confia le petit Aubin au vieil organiste de Saint-Séverin de Paris, qui lui donna une solide instruction musicale. Mais l'élève ne tarda pas à dépasser le maître... et en attendant qu'il recueillît la succession de son professeur, Aubin devint le maître de chapelle du château de Chérisy, ce qui lui permit de travailler pour lui et de réaliser les mélodies qui chantaient en son cœur et dans lesquelles il faisait passer son âme entre toutes vibrante et tendre !...

Or un jour... du haut de la tribune, Aubin avait aperçu en bas, près de la balustrade du chœur, agenouillée sur un prie-dieu, une jeune fille qui lui avait semblé si belle qu'il avait eu un moment l'impression qu'une des saintes qui se silhouettaient, radieuses, sur les vitraux de la chapelle, était descendue du rayonnement de son immuable grâce pour s'incliner devant l'autel.

Ce jour-là, une sorte d'inspiration surhumaine l'avait, malgré lui, emporté dans un rêve qui s'était traduit sur le clavier, non plus par une de ces méditations religieuses dont la poésie ne saurait en rien troubler la sérénité, mais en un chant d'un tel lyrisme qu'on eût dit qu'il était inspiré par l'amour.

Sans doute cet hymne aussi ardent qu'involontaire avait-il trouvé un écho dans l'âme de Marie-Thérèse car, à mesure que le musicien s'exaltait, la jeune fille, à ces accents inconnus et qui lui paraissaient sublimes, se sentait envahie d'un tel trouble que, baissant le front et se cachant la tête entre les mains, malgré elle, elle cessa de prier pour s'adonner au rêve !

Comme elle quittait la chapelle, encore sous le charme de la musique entendue, elle croisa Aubin Dermont qui descendait de la tribune... et s'inclinait respectueusement devant elle.

D'un fugitif regard de reconnaissance et de joie, elle le remercia du premier bonheur qu'elle lui devait.

Désormais, elle n'était plus seule... Une âme allait chanter pour la sienne. Et chaque dimanche, où Aubin achevait de se révéler à elle, ils se rencontraient dans le vestibule de la chapelle, n'osant, sous l'œil inquisiteur de Mlle de la Vaupallière, prolonger l'unique et bref regard qui leur était permis, jusqu'au jour où la chanoinesse souffrante, ayant dû garder la chambre, Marie-Thérèse se rendit seule à la messe à laquelle le duc de Champtocé, sans cesse en mission diplomatique, n'assistait qu'à intervalles irréguliers.

Ce jour-là, Aubin Dermont s'éleva jusqu'à des cimes qu'il n'avait pas encore atteintes... si bien que Marie-Thérèse sentit de douces larmes couler de ses yeux...

Tout le trésor de tendresse qui était en elle et qu'elle n'avait pu dépenser, ni avec une mère trop tôt disparue, ni avec un père uniquement absorbé par ses ambitions de courtisan qui veut jouer un grand rôle, elle se sentit prête à le donner, à le prodiguer à

celui qui illuminait tout à coup sa mélancolique jeunesse d'une aussi éclatante lumière...

Quand ils se rencontrèrent de nouveau, près du porche de la chapelle, Aubin, la voyant seule, s'enhardit jusqu'à lui tendre l'eau bénite.

Et, tandis que leurs doigts se rencontraient en tremblant, ce fut, sans qu'un mot fût échangé, dans la pureté splendide et muette d'un double regard inspiré par leur cœur, le plus noble aveu du plus touchant amour.

Amour impossible, hélas !... La fille du duc de Champtocé, pair de France, ne pouvait être la femme d'Aubin Dermont, ce petit organiste... Tous deux le savaient... mais ni l'un ni l'autre ne voulurent envisager, quant à présent du moins, la cruauté de l'inéluctable sacrifice.

Tout à l'ivresse de s'être compris, ils ne réclamaient du destin que la faveur de continuer, chaque dimanche, dans l'immatérialité de leur irrésistible attachement, l'idéal échange de leurs pensées et de leurs rêves.

Mais si Aubin Dermont s'était juré de rester à jamais fidèle à son idole, Marie-Thérèse, dans l'innocence de son cœur aussi clair que le cristal, n'avait même pas songé à l'éventualité qu'un autre homme pourrait s'installer en maître dans sa vie.

Aussi, lorsque son père s'en vint lui annoncer brutalement avec un sourire de triomphe aux lèvres : « Ma fille, vous êtes fiancée ! » devint-elle tout à coup plus blanche que la jolie robe de linon dont elle était parée.

— Fiancée !... répéta-t-elle en tremblant.

— Au marquis Gaétan de la Roche-Bernard, précisa le duc avec importance.

« Je viens de l'autoriser à vous faire dès demain sa cour.

À ces mots, Marie-Thérèse s'écria avec une énergie insoupçonnée :

— Mon père, je ne veux pas me marier.

— Vous ne voulez pas ! s'indigna le vieux courtisan.

« Depuis quand les enfants se permettent-ils de dire à leurs parents : « Je ne veux pas ! » Le poison révolutionnaire se serait-il infiltré dans vos veines ?

Et, avec un accent d'autorité qui n'admettait pas de réplique, il ajouta :

— Dans trois mois, vous serez marquise de la Roche-Bernard !

— Père, je vous en supplie.

— Trêve d'insolence, mademoiselle ; grâce à Dieu, nous sommes revenus à un régime qui donne à un père le droit de châtier une fille récalcitrante. Ce droit, j'ose espérer que vous ne me contraindrez pas à m'en servir. Mais ne doutez pas qu'en cas de rébellion de votre part, j'en use avec une extrême rigueur.

Dominant sa douleur, Marie-Thérèse regagna sa chambre et elle s'écroula toute en larmes au pied du crucifix.

Ne pas être à Aubin, elle s'y était résignée... Mais appartenir à un autre !

Toute la loyauté, toute la pureté de son âme virginale se révoltaient à cette pensée comme devant l'horreur d'une infamante souillure. Et puis il lui semblait entendre vibrer à ses oreilles les harmonieuses mélodies de l'orgue de Lulli. Mais ce n'était plus un hymne d'allégresse qui l'illuminait d'une flambée de bonheur, d'une clarté de rêve. C'étaient des sanglots humains, toute une plainte funèbre, tout un adieu suprême d'un agonisant au désespoir de quitter la vie, reproche amer de l'abandonné qui s'en va pour toujours...

Marie-Thérèse éclatant en sanglots s'écria :

— Puisque je ne puis être la femme d'Aubin, je serai l'épouse du Christ...

IV

La maîtresse de piano

C'était une personne plutôt étrange que Mme Beaujolais, professeur de *pianoforte*, qui demeurait dans un tout petit pavillon situé au fond d'une cour tout en haut du faubourg Saint-Antoine, aux alentours de la barrière du Trône.

Assez grande, mais légèrement voûtée, le visage encadré de deux épais bandeaux gris, les yeux perpétuellement dissimulés sous une paire de bésicles fumées, chevauchant sur un nez de forme régulière et même aristocratique, la bouche aux lèvres décolorées, mais s'ouvrant sur une dentition demeurée magnifique, on la voyait partir chaque matin de très bonne heure, son cabas à la main.

Sans doute allait-elle courir de maigres cachets dans les quatre coins de la capitale ; car elle ne rentrait que fort tard chez elle... où nul, d'ailleurs, n'avait jamais pénétré.

En dehors des rares fournisseurs chez lesquels, chaque soir, elle s'en allait chercher les modestes provisions qui constituaient son repas du soir, nul ne pouvait se vanter de connaître le son de sa voix.

Or, quelle n'avait pas été la surprise de ses voisins, en voyant un jour celle que dans tout le quartier on n'avait jamais appelée que *la maîtresse de piano*, descendre, vers deux heures de

l'après-midi, d'une voiture de place dite « citadine », régler rapidement le cocher et s'engouffrer chez elle en tenant à la main une caisse assez volumineuse, soigneusement recouverte d'un morceau de serge noire... et d'où s'échappaient de petits cris qui ressemblaient à ceux d'un animal prisonnier.

Ce léger incident avait suffi pour attirer sur Mme Beaujolais l'attention du voisinage... et le quartier avait été aussitôt en rumeur.

— Ah çà ! s'exclama la portière, Mme Mitouflet, qui, la première, avait donné le branle aux potins. Qu'est-ce qu'elle peut bien nous apporter comme ça ?...

« Vous avez entendu ?... Ça faisait : « *Couic-couic* » et puis « *Cri-cri-cri* » et puis « *Frou-frou, pschutt* » !

« Que ce soit un chat, un chien, un écureuil, un cochon d'Inde ou un perroquet, il ne sera pas dit que l'on aura introduit dans *ma* maison un « bestiau » quelconque sans m'en avoir demandé la permission. *Mon immeuble* n'est pas une arche de Noé !

« Ah ! mais non !

Et, d'un pas délibéré, elle se dirigea vers le pavillon et souleva le marteau en fonte qui était suspendu à la porte.

L'huis s'entrebâilla aussitôt, laissant apparaître la silhouette de la maîtresse de piano qui fit signe à la portière de pénétrer dans l'antichambre.

— Madame, attaqua aussitôt la mère Mitouflet, au nom de la sécurité de mes locataires et pour le bon ordre de *ma* maison, je

voudrais savoir quel est l'animal que vous avez ramené chez vous.

Mme Beaujolais, d'un geste plein de bienveillance, fit signe à la portière de l'attendre un instant.

Puis elle revint presque aussitôt et, mettant une pièce d'or dans le creux de la main de Mme Mitouflet, elle approcha simplement son index de ses lèvres.

Tout éberluée, mais ravie de l'aubaine, la portière jugea discret de répondre à cette largesse par une retraite immédiate accompagnée d'un salut presque déférent.

— Eh bien, qu'est-ce que c'est ? interrogèrent les commères en voyant reparaître Mme Mitouflet.

Celle-ci, prenant un ton solennel, lança d'un ton péremptoire et renseigné :

— C'est un lapin savant !

Tandis que la portière et ses locataires se livraient aux plus incohérents commentaires, la maîtresse de piano avait regagné un petit salon modestement meublé... et au milieu duquel on voyait une table ronde recouverte d'un tapis, et sur laquelle elle avait déposé l'étrange colis qui avait causé parmi les voisines une si bruyante effervescence.

Mme Beaujolais, s'en approchant, souleva avec précaution le rideau de serge noire qui le recouvrait et laissa apparaître une jolie petite guenon à la frimousse éveillée, aux yeux intelligents et doux, et qui, à sa vue, s'agrippa aux barreaux de la cage, tout

en poussant de petits cris de joie et en s'efforçant d'approcher son museau de la tête de la vieille dame.

Celle-ci la caressa du bout de ses doigts tout en lui disant d'une voix très douce et demeurée étonnamment jeune :

— Reste tranquille, ma petite Zohio. Je vais m'occuper de toi.

S'emparant de la cage, elle la transporta dans une cuisine d'une propreté parfaite et d'un ordre méticuleux... et, prenant dans un buffet un pot rempli de lait, elle versa une partie de son contenu dans une tasse qu'elle introduisit par une porte pratiquée dans le grillage.

Zohio lampa goulûment le lait jusqu'à la dernière goutte ; puis elle s'en fut s'enrouler, tel un enfant frileux, dans un morceau d'épaisse flanelle... et, fermant les yeux, doucement, s'endormit.

Mme Beaujolais rabattit l'étoffe sur la cage.

Regagnant l'antichambre, elle gravit un escalier et pénétra dans un cabinet de toilette orné d'une coiffeuse Louis XVI, garnie de tous les objets à l'usage d'une femme jolie et coquette... d'une vaste armoire en chêne et d'une glace psyché Empire aux colonnes massives et aux bronzes dorés.

La maîtresse de piano s'en fut tout droit à l'armoire et l'ouvrit.

Le vaste meuble contenait, suspendus à des tringles, les costumes les plus différents, depuis la robe de bal dernier cri,

jusqu'à la défroque de la pauvre qui mendie son pain, un enfant dans les bras.

Sans hésiter un seul instant, elle choisit un costume de bateleuse foraine, complété par une coiffe de romanichelle, s'en fut les déposer sur une sorte de lit de repos, et s'installa devant une coiffeuse.

D'un geste rapide, elle enleva d'abord ses lunettes, qui laissèrent apparaître deux yeux superbes, mais empreints d'une profonde mélancolie.

Puis elle arracha son bonnet de dentelle noire, garni de rubans violets et enfin sa perruque presque blanche, donnant la liberté à une magnifique chevelure blonde qui se déroula en cascades sur ses épaules.

Prenant dans une coupe en étain une pommade qu'elle se promena sur le visage, elle fit disparaître les rides qui brisaient la ligne de son profil dont la psyché lui renvoya l'incomparable image ; car, par un véritable prodige, cette femme qui avait tant pleuré et tant souffert était demeurée étonnamment jeune et belle !

La femme de Vidocq était toujours Manon la Blonde !
Achevons maintenant de dissiper brièvement le mystère qui, depuis treize années, enveloppait l'existence d'Annette Chevalier.

À la suite du drame qui s'était déroulé au cabaret de *La Truite qui file*, Manon la Blonde, grièvement blessée par le coup de pistolet de Vidocq, avait été transférée, dans le plus grand secret, par les soins de Vidocq, à l'Hôtel-Dieu de Paris.

Pendant plusieurs semaines, elle était demeurée entre la vie et la mort...

Lorsque, enfin, elle avait été hors de danger, Vidocq était à son chevet, grave et silencieux : mais son regard exempt de colère et de haine ne révélait plus qu'une profonde et sincère pitié.

La première parole de Manon fut :

— Pourquoi suis-je encore vivante ?

Alors, Vidocq lui répondit :

— Parce que je t'ai pardonné.

Et, se penchant vers elle, il lui déclara :

— J'ai conquis la confiance du préfet de police... Je suis chargé d'organiser une brigade spéciale qui a pour but de faire une guerre implacable aux bandits.

« Mes pouvoirs sont considérables et mes moyens d'investigation, qui ne tarderont pas à être sans limites, me donneront le pouvoir de pénétrer partout, jusque dans les bas-fonds les plus inexplorés de la capitale. Veux-tu renoncer à l'existence luxueuse qui t'était assurée ?

« Veux-tu te refaire une personnalité nouvelle, oublier que tu es une femme jeune et belle, accepter une condition médiocre, pleine de périls, mais utile entre toutes, et qui sera en quelque sorte l'utile et salutaire expiation de tes fautes ?

— Oui, François, j'y consens de grand cœur, répliqua Manon. Mais que dois-je faire ?

— Devenir, toi aussi, une policière, accepter les yeux fermés toutes les missions que je te confierai, m'aider dans l'œuvre que j'ai entreprise, et qui nous permettra peut-être un jour de retrouver les enfants qu'on nous a volés !

Alors, s'emparant de la main de Vidocq, Manon la Blonde, le visage baigné de larmes, répliqua :

— Compte sur moi, François, et tu n'auras pas, je te le jure, à regretter de m'avoir épargnée.

Manon avait tenu parole...

Sous les traits et la personnalité de Mme Beaujolais, elle était devenue pour Vidocq une collaboratrice précieuse entre toutes... se passionnant pour ce métier dans lequel, soutenue, inspirée par la fièvre maternelle qui ne l'avait jamais abandonnée, elle n'avait pas tardé à acquérir une étonnante maîtrise.

Ancrée dans la conviction qu'elle ne pouvait plus mourir sans avoir revu ses fils, elle s'était donnée à un tel point à cette lutte où, chaque jour, elle risquait délibérément sa vie, que Vidocq lui-même, en face des preuves de dévouement, de courage, d'adresse et d'intelligence qu'elle ne cessait de prodiguer, en était arrivé à oublier complètement Manon la Blonde et à ne plus considérer en elle que *son agent* le plus utile et le mieux expérimenté.

Lorsque tous deux se rencontraient, jamais ils ne se livraient, ni l'un ni l'autre, à la moindre allusion au passé.

Aucun lien, ni d'amour, ni de haine n'existait plus entre eux...

L'un attendait toujours que l'autre lui dit : « Voilà une piste qui pourrait bien nous conduire sur la trace de nos fils ! »

Mais jamais ils ne se questionnaient à ce sujet... Ils se contentaient de chercher en silence, s'abstenant de toute confidence qui eût risqué de réveiller inutilement et cruellement les rancœurs éteintes et les désespoirs en sommeil.

En un mot, ils n'étaient plus, exactement, que deux grands policiers.

C'était grâce à cette association mystérieuse que Vidocq, sûr de n'être pas trahi, et sachant qu'il avait, à toute heure du jour et de la nuit, un cerveau de secours pour seconder le sien, et, au besoin, un bras pour l'aider à frapper, avait pu devenir ce qu'il était, c'est-à-dire la terreur de la pègre et le défenseur de la société.

Or, le matin même, Manon la Blonde avait reçu de Vidocq le billet suivant dont les dernières lignes n'avaient pas été sans vivement l'intriguer :

Va chercher Zohio, chez qui tu sais. Rapporte-la, faubourg Saint-Antoine. Endosse le costume n° 7... et attends-moi... J'ai une nouvelle intéressante à t'annoncer... — V.

— Une nouvelle intéressante à m'annoncer ? se répétait la maîtresse de piano, qui achevait de se transformer en une bateleuse à la coiffure pittoresque, à la jupe et au corsage bariolés.

Et elle se demandait : « Aurait-il, enfin, trouvé une piste ? » lorsqu'une clochette retentit au rez-de-chaussée.

Immédiatement la policière se précipita dehors, descendit les marches quatre à quatre, ouvrit une porte de l'antichambre, et se pencha au-dessus d'un escalier obscur qui s'enfonçait sous terre et semblait conduire dans une cave profonde.

Des pas retentirent sur les dalles. Une lueur brilla dans les ténèbres et un homme vêtu d'un costume de montreur de bêtes apparut, tenant une lanterne sourde à la main.

— Tout est-il prêt ? interrogea-t-il.

— Oui, répliqua Manon, dont le cœur battait plus fort que de coutume.

Et, dissimulant son émotion, elle ajouta :

— Nous pouvons partir tout de suite.

— Pas encore, posa Vidocq, il faut que je te parle.

— Viens, fit la maîtresse de piano en le faisant pénétrer dans le petit salon.

Vidocq, s'asseyant sur une chaise et fixant bien dans les yeux celle qui avait été sa compagne, attaqua avec force :

— Je crois que *l'Aristo* est vivant !

À ces mots, Manon la Blonde ne put réprimer un sursaut, accompagné d'un cri fait à la fois de détresse et d'espérance :

— *L'Aristo*... lui... lui... mon Dieu !

— Écoute-moi, te dis-je, reprit Vidocq avec autorité... Tu dois comprendre que plus que jamais tu as, ainsi que moi-même, besoin de tout ton sang-froid.

— Je te promets d’être calme.

— Voici les faits : Avant-hier, Coco Lacour et Bibi la Grillade sont venus me raconter qu’ils avaient cru reconnaître *l’Aristo* sous les traits d’un certain marquis de la Roche-Bernard.

« Tout d’abord, j’ai haussé les épaules.

« Ne possédais-je pas dans mes archives la preuve que *l’Aristo* était mort au bagne de Toulon ?... Mais Coco et Bibi ont insisté avec une telle véhémence, ils ont accompagné leurs affirmations de détails tellement troublants, que j’ai résolu de me livrer immédiatement à une enquête.

« Soigneusement camouflé, je suis allé rôder autour de l’hôtel particulier où demeure, rue de l’Université, le marquis en question.

« Je n’ai fait que l’entrevoir au moment où il rentrait chez lui en carrosse.

« Mais, ainsi que mes deux limiers, j’ai été tellement frappé par la ressemblance de ce gentilhomme avec *l’Aristo* que j’ai failli me précipiter vers lui, le saisir à la gorge et lui crier : « Canaille ! je te tiens ! »

« Fort heureusement, je me suis ressaisi à temps. J’ai réfléchi que cette ressemblance, si extraordinaire fût-elle, n’était pas une preuve suffisante pour que je puisse brutalement demander des comptes à cet homme. Alors, je me suis informé. J’ai appris que ce marquis de la Roche-Bernard, très bien en cour, disposait de hautes influences et était même ostensiblement protégé par le comte d’Artois.

« Par quel miracle, ou plutôt par quel sortilège *l'Aristo* — si c'est bien lui — a-t-il réussi à s'évader du bagne et à se ménager ensuite dans le monde une rentrée aussi sensationnelle qu'imprévue ? Je ne saurais encore me l'expliquer.

« Il faut, en tout cas, qu'il soit absolument sûr de lui, aussi bien que des autres. Mais, pour l'instant, je n'ai pas à m'en inquiéter. L'essentiel est de m'assurer que *l'Aristo* et le marquis de la Roche-Bernard ne font qu'une seule et même personne.

« Je crois que j'en ai trouvé le moyen.

« Si rien ne vient contrecarrer mes plans, dans quelques heures nous serons fixés.

Et, le regard éclairé par une lueur ardente, Vidocq martela :

— Si c'est bien *l'Aristo*, cette fois, il parlera, je te le jure !

Quelques instants après, dans leurs costumes de bateleurs, Vidocq, qui tenait à la main une lanterne sourde, et Manon, qui portait sur son épaule la gentille Zohio, attachée par une chaîne enroulée à son poignet, disparaissaient tous les deux par l'escalier de la cave.

Après avoir descendu une trentaine de marches, ils longèrent un couloir souterrain qui, au bout de cent mètres environ, aboutissait à un second escalier de pierre au sommet duquel se dressait une porte aux solides ferrures dont Vidocq fit manœuvrer la serrure compliquée.

Tous deux se trouvèrent alors au milieu d'un terrain vague dans lequel stationnait une roulotte attelée à un cheval au poil jaune et à la maigre carcasse.

Tandis que Coco Lacour, déguisé en jongleur et assis sur un brancard, rassemblait vivement les rênes, Bibi la Grillade, camouflé en pitre de foire, entrouvrait la porte du véhicule dans lequel prirent place Vidocq et Manon.

Coco cingla d'un coup de fouet sa rossinante... Et la roulotte se mit en marche.

V

Face à face

Assise près d'une large porte-fenêtre qui donnait sur une terrasse dominant un magnifique parc à la française, Marie-Thérèse de Champtocé contemplait d'un air mélancolique le merveilleux paysage qui s'étendait devant elle, lorsque, soudain, elle tressaillit. On marchait dans le vaste salon aux boiseries dorées, aux meubles somptueux et aux tableaux magnifiques.

Elle se retourna et poussa un léger cri.

Un gentilhomme de trente-cinq ans, mais qui avait gardé toute l'élégance, toute la sveltesse d'un jeune courtisan, s'inclinait respectueusement devant elle.

— Mademoiselle, attaquait-il d'une voix bien timbrée et empreinte d'une grande douceur, veuillez m'excuser si je vous trouble ainsi dans votre rêverie, mais le duc de Champtocé, votre père, m'a autorisé à vous demander un entretien auquel je vous prie en grâce de souscrire...

— Parlez, monsieur, invitait la jeune fille qui avait pâli.

— M. de Champtocé, poursuivit le marquis de la Roche-Bernard, m'a fait part de votre décision d'entrer prochainement au Carmel.

— Elle est irrévocable, coupait net Marie-Thérèse.

— Permettez-moi d'ajouter, reprenait le marquis, qu'elle fait de moi le plus malheureux des hommes.

— Dieu m'appelle... je ne puis qu'obéir à sa voix.

— Dieu ne peut pas exiger qu'un être tel que vous, tout de beauté et de grâce, s'emmure vivant dans un couvent.

— La Providence a ses desseins... nul ici-bas n'a le droit de s'y soustraire.

— Vous parlez déjà comme une religieuse.

— Je le suis de cœur et d'esprit.

Alors, avec un accent qui, tout en conservant la même suavité, se faisait de plus en plus enveloppant et tendre, Gaétan dont le beau visage aux traits si réguliers, aux yeux à la fois si caressants et si profonds, révélait un trouble intérieur qu'il ne cherchait plus à contenir, répétait avec flamme :

— Vous êtes, mademoiselle, à la fleur de l'âge... Je sais bien que votre enfance si triste, suivie de longues années de claustration monotone et privée de tout ce qui peut aider une âme telle que la vôtre à s'épanouir dans le rayonnement des affections précieuses et des espérances légitimes, n'a pu que vous envelopper d'un long voile sombre qui vous a empêchée de voir clair en vous-même.

« Et c'est au moment où ce voile disparaît, où vos yeux, pour la première fois, contemplent la lumière de la vie, que vous vous refusez à toutes les joies si nobles qui vous attendent...

« Oui, c'est à l'instant où il vous est donné de prendre votre revanche sur un destin qui, jusqu'alors, s'est montré envers vous

si peu clément, que vous vous sacrifiez à la chimère d'une vocation aussi terrible qu'irréparable.

« Ah ! mademoiselle... laissez au moins celui qui vous adore... laissez celui qui a fait le vœu de vous rendre la plus heureuse des femmes vous retenir au seuil d'une décision éternelle.

Et, dans l'élan de la passion qui le transportait, le marquis de la Roche-Bernard, tombant aux genoux de la jeune fille, s'écria en joignant les mains :

— Oui, laissez-moi vous supplier de réfléchir, d'attendre... Car il n'est pas possible qu'un trésor tel que vous disparaisse à jamais du monde !

Blanche comme un lis, calme comme un bel ange, Marie-Thérèse reprenait :

— Monsieur, j'ai regret de vous causer un tel souci..., mais insister davantage serait aussi cruel pour vous que pour moi-même. Au nom du ciel, je vous demande de m'oublier...

Et, protégée par la foi mystique qui était en elle, la jeune fille s'en fut vers la terrasse. Lentement, le marquis se releva. À l'expression de douleur répandue sur ses traits succédait une rapide crispation de colère. Une tenture se soulevait, laissant apparaître le duc de Champtocé, accompagné d'une jeune personne d'une rare beauté, mais dont le regard particulièrement hautain semblait annoncer un caractère à la fois dédaigneux et volontaire.

— Vous avez entendu ? interrogeait le marquis de la Roche-Bernard.

— Hélas ! oui, déclarait le duc furieux et congestionné...

— Voulez-vous que je tente un dernier effort ? proposait Yolande de la Roche-Bernard.

— Ma sœur, reprenait le marquis, je vous sais gré de vos bons offices, mais je crains bien que vous ne vous heurtiez à une volonté irréductible.

— Mlle Marie-Thérèse, affirmait Yolande, veut bien me témoigner quelque sympathie.

« Entre femmes, on se comprend mieux quelquefois.

— Je n'ignore point, mademoiselle, intervenait galamment M. de Champtocé, que vous êtes douée d'un pouvoir de persuasion dont je n'ai pas été sans éprouver le charme.

— Je vais lui parler ! décidait Yolande avec autorité... Allez faire un tour dans le parc... Je vous rejoindrai tout à l'heure.

Et elle murmura à l'oreille de son frère :

— Je saurai bien lui faire avouer la vérité !

Tandis que le marquis rejoignait le duc qui, tout en maugréant et en gesticulant, s'apprêtait à quitter le salon. Yolande, à son tour, gagna la terrasse.

Sur un banc, non loin de l'entrée de la chapelle qui flanquait l'aile droite du château, Marie-Thérèse était assise... écoutant, perdue dans ses pensées, les échos de l'orgue de Lulli sur lequel Aubin Dermont, ainsi que chaque jour à pareille heure, traduisait les inspirations de son ardent et réel génie... On eût dit que cette harmonie berçait sa détresse et qu'elle se réfugiait en elle... comme elle comptait bientôt s'isoler entièrement en Dieu.

À travers ses paupières closes, des larmes roulaient... véritables perles à enchâsser au diadème de la Vierge douloureuse... Elle n'avait ni vu ni entendu Yolande s'approcher d'elle... Et il fallut le contact d'une main qui se posait sur son épaule pour la ramener à la réalité.

— Mademoiselle ! tressaillit-elle en reconnaissant la sœur du marquis.

— Vous pleurez ! s'écriait Yolande en s'asseyant près d'elle.

Et elle ajouta sur un ton d'affectueuse pitié, bien faite pour provoquer les confidences :

— Chère petite amie !

Penchant vers elle sa tête, Mlle de la Roche-Bernard continuait :

— Je voudrais tant que vous eussiez confiance en moi...

Je sais bien que vous me connaissez à peine ; mais moi... dès que je vous ai vue, je me suis sentie immédiatement attirée vers vous par une irrésistible amitié ; et quand mon frère m'a déclaré qu'il vous aimait, je m'en suis réjouie et j'ai été très heureuse en me disant qu'un jour je pourrais vous appeler ma sœur...

Marie-Thérèse étouffa un soupir.

Yolande, qui sentait sa main inerte dans la sienne, reprit aussitôt :

— Mais il ne faut point y songer... puisque vous avez décidé d'entrer en religion. Il paraît même que vous avez choisi l'ordre le plus sévère de tous... celui des carmélites.

Marie-Thérèse eut un signe de tête affirmatif.

Dans la chapelle, l'orgue modulait à présent une sorte de litanie... On eût dit la psalmodie qui accompagne la mise au tombeau d'une vierge entourée de fleurs...

Yolande poursuivait :

— Avez-vous bien prévu ce qui vous attend ? Cette renonciation sans recours au monde... cet emprisonnement perpétuel entre les murs d'un couvent... cette discipline implacable qui vous contraindra aux travaux les plus rigoureux, vous, si délicate et si frêle... cette robe de bure qui sera pour votre chair le plus dur des cilices, cette cellule froide où vous n'aurez même pas le droit d'avoir une fleur à respirer... cette couchette en bois d'où, chaque nuit, il faudra vous réveiller pour descendre à la chapelle prier Dieu dont vous ne pourrez contempler l'image qu'à travers une grille...

« Mais, seul, un immense désespoir peut pousser une femme vers une telle géhenne !

« Vous souffrez donc ?...

« Oh ! oui, je le sens... et vous souffrez d'autant plus que vous n'avez personne en qui vous épancher... sans doute parce que vous craignez ou d'être blâmée ou de ne pas être comprise.

« Je suis de beaucoup votre aînée, et je suis toute prête à accueillir vos cris de souffrance... Moi aussi, j'ai beaucoup souffert... et plus que vous ne pouvez vous l'imaginer... ma chère petite et mon cœur porte une blessure dont j'ai failli mourir. Mais à force de volonté et d'énergie, j'ai fini par la cicatriser... Voulez-vous que je vous aide à guérir le vôtre ?

À ces mots, Marie-Thérèse avait vivement retiré sa main que la sœur du marquis étreignait avec effusion.

— Non ! fit la pauvre enfant. Non, c'est impossible !

— J'en étais sûre ! s'écria mademoiselle de la Roche-Bernard... Vous êtes la victime d'un attachement que vous croyez sans recours... et vous mourez d'un espoir que vous jugez impossible.

— Non ! non ! se défendait la jeune fille qui cherchait à s'éloigner.

Mais Yolande la retenait, de plus en plus pressante.

— Ne me fuyez pas ainsi... Je le devine aux sanglots qui vous étouffent, vous vous débattez dans une crise que votre inexpérience de la vie vous fait croire insurmontable... tandis qu'il suffirait peut-être d'un instant d'abandon de votre part pour vous apaiser.

L'orgue de Lulli s'était tu.

Marie-Thérèse était retombée sur le banc, dominée par l'ascendant que la sœur du marquis commençait à exercer sur elle... Yolande, de plus en plus compatissante, continuait :

— Vous ne connaissez pas mon frère. C'est le gentilhomme le plus loyal, l'être le plus généreux qui soit au monde.

« Il vous aime, mais si grandement, qu'il est prêt, j'en suis sûre, pour assurer votre bonheur, à tous les sacrifices... S'il le faut, il s'effacera, il disparaîtra... car jamais il ne se pardonnerait d'avoir été la cause involontaire de l'atroce agonie qui vous attend à l'ombre du cloître glacé du Carmel...

« Marie-Thérèse, quoi qu'il arrive, souvenez-vous que vous avez en Gaétan un ami et, en moi, une sœur.

— Merci ! répliquait Mlle de Champtocé, bouleversée par les paroles de Yolande.

Dans ce « merci », il y avait non seulement un élan de gratitude, mais un commencement d'abandon... précurseur d'un aveu qui persistait encore à se cacher dans les replis d'un cœur hésitant à s'ouvrir... Si bien que la sœur du marquis, qui semblait douée d'une grande puissance de persuasion et d'une perspicacité remarquable, fit, en attirant contre elle la pauvre fleur qui se balançait sur sa tige à demi brisée :

— Vous aimez, n'est-ce pas ?

Marie-Thérèse, à bout de forces, laissa retomber sa tête contre l'épaule de Yolande qui, d'une voix apitoyée, continuait :

— Oui, vous aimez !... Ne m'en voulez pas d'avoir surpris votre secret !

« Il vaut mieux qu'il en soit ainsi pour vous, pour nous tous !

« Parlez, maintenant, dites-moi toute la vérité...

Comme si elle regrettait sa minute de faiblesse, Marie-Thérèse s'était redressée. Et, toute frémissante, elle s'écriait :

— Non, non, pas à vous !... A personne, à personne !

Et déjà elle s'enfuyait vers le parc.

Mais soudain, elle s'arrêta, figée sur place... comme par une vision subite et bouleversante...

Aubin Dermont sortait de la chapelle...

Alors... Marie-Thérèse, brusquement, courut vers la maison comme pour s'y cacher.

Aubin, qui ne l'avait pas vue, s'éloignait vers l'avenue du château.

Yolande eut un étrange sourire... Et, lentement, elle murmura :

— C'est Aubin Dermont ! Ah ! *L'Aristo* va bien rire quand je vais lui apprendre cette étrange nouvelle !

Et elle se préparait à rejoindre son frère, lorsque des cris perçants retentirent dans le parc.

Débouchant d'une allée, en proie à une terreur folle, la chanoinesse de la Vaupallière apparut, poursuivie par un petit singe qui s'était accroché à sa robe et ne semblait nullement décidé à lâcher prise.

De loin, le duc de Champtocé et le marquis de la Roche-Bernard, amusés par l'incident, accouraient sans trop de hâte.

Yolande s'était précipitée au secours de la vieille demoiselle qui invoquait à son aide tous les saints du paradis.

Mais le singe, qui semblait se divertir fort de son escapade, grimpait sur les épaules de la chanoinesse et s'apprêtait à saisir la perruque de sa victime, lorsqu'un appel impératif retentit :

— Ici, Zohio !... Ici !

Vidocq et Manon, dans leurs costumes de comédiens ambulants, suivis de laquais effarés, venaient de surgir à la sortie d'une charmille.

Immédiatement, la guenon, obéissant à l'appel de Manon la Blonde, abandonna la chanoinesse pour venir se jucher sur l'épaule de sa maîtresse.

Le faux bateleur, qui s'était approché de M. de Champtocé, s'excusait en saluant jusqu'à terre.

— Pardonnez-moi, monsieur le duc, mais notre singe nous avait échappé.

À la vue des deux policiers, qui n'avaient nullement camouflé leur visage, le marquis de la Roche-Bernard eut un sursaut qu'il n'eut pas le temps de réprimer.

M. de Champtocé, furieux, indigné, lançait à ses gens :

— Chassez-moi cette canaille !

Entourés des laquais, qui n'allaient pas sans les houspiller, Vidocq et Manon opéraient une prompte retraite.

Alors, Yolande, allant à son frère, lui murmura sur un ton plein d'anxiété :

— Ces saltimbanques... on dirait...

— Vidocq et sa femme ! ricana le marquis...

Puis il ajouta, d'un air sarcastique et menaçant :

— Je ne les engage pas à nous déclarer la guerre !

Quelques instants après, les deux policiers regagnaient leur roulotte qui stationnait près de la grille du château.

— Maintenant... j'en suis certain, affirmait Vidocq... C'est lui... c'est bien lui !...

— Et celle qu'il fait passer pour sa sœur, déclarait fébrilement Manon, c'est Francine, mon ancienne femme de chambre, celle qui a abandonné nos enfants !

— Il faudra bien qu'ils nous livrent leur secret ! rugit Vidocq d'un air terrible...

— Oui... mais ne crois-tu pas qu'ils nous ont reconnus ?...

— C'est ce que je voulais, affirma le policier... Car c'est en nous voyant que ce misérable s'est trahi !

Et, le poing tendu vers le château, Vidocq scanda :

— Et maintenant, à nous deux, *l'Aristo* !

Cinquième épisode
L'HOMME AU DOMINO
ROUGE

I

Où nous voyons successivement Vidocq et l'Aristo s'apprêter, l'un à attaquer et l'autre à se défendre

Dans son cabinet de la rue Sainte-Anne, Vidocq tenait conseil avec Coco Lacour, Bibi la Grillade et Manon la Blonde qui avait repris les dehors de la maîtresse de piano.

Le chef de la Sûreté semblait rajeuni de dix ans...

Son visage reflétait la joie du chasseur qui, après avoir guetté pendant de longues heures un gibier s'obstinant à demeurer caché, le voit tout à coup surgir de sa retraite, au moment où, de guerre lasse, il allait abandonner la partie.

Mais l'allégresse qui le transportait ne lui avait en rien enlevé ce sang-froid merveilleux et cette présence d'esprit incomparable qu'il apportait dans tous les actes de ses fonctions délicates et périlleuses entre toutes.

Vidocq, en effet, ne se dissimulait pas les difficultés de son entreprise.

L'homme auquel il allait s'attaquer était visiblement couvert par une immunité princière et même quasi royale. Et plus Vidocq y réfléchissait, plus il s'ancrait dans la conviction que, pour avoir osé et réussi un coup pareil qui éclipsait de cent coudées ses précédents exploits et, surtout, pour avoir eu l'audace de faire

passer aux yeux de tous pour sa sœur l'ancienne femme de chambre du bandit Sallember, il fallait que *l'Aristo* se crût à l'abri de tout.

Le démasquer ?

Restituer au bain celui qui s'en était si astucieusement évadé ?

Non ! Vidocq ne songeait, quant à l'instant du moins, qu'à contraindre le misérable et sa complice à lui révéler ce qu'étaient devenus ses deux fils.

Ce n'était pas une mince besogne !

Pendant plusieurs jours, calmant les légitimes impatiences de Manon la Blonde, il avait longuement réfléchi et la conclusion de ses longs entretiens avec lui-même avait été celle-ci : — Un coup de force n'aboutirait pour moi qu'à un échec absolu qui me brûlerait tout à fait et me barrerait, peut-être pour toujours, la route de la vérité.

« Ce n'est que par la ténacité et par la ruse que j'atteindrai mon but.

« Commençons donc par dissiper les méfiances de l'ennemi. Laissons-lui croire que, troublé d'abord par une ressemblance qui, d'ailleurs, ne semble guère l'inquiéter lui-même, je me suis vite ressaisi devant l'apparente impossibilité et l'invraisemblance manifeste que le marquis de la Roche-Bernard et *l'Aristo* ne forment qu'un seul et même personnage.

« Affectons de ne plus m'occuper de lui...

« Et agissons dans l'ombre !

En conséquence, Vidocq avait donné l'ordre à Coco et à Bibi d'interrompre leur filature.

Mais il n'était pas, pour cela, demeuré inactif. Son esprit si fertile en ressources avait *travaillé* comme il ne l'avait jamais fait peut-être encore ; et, sans doute, le plan qu'il s'était tracé lui donnait-il déjà de belles espérances ; car, rarement, un général sur le point d'engager une bataille n'avait fait preuve d'autant de mesure, de méthode et de tranquillité.

— Si je vous ai réunis tous les trois, déclarait-il à ses interlocuteurs, c'est parce que le moment est venu d'entamer les hostilités contre *l'Aristo*.

« Ce soir, le duc de Champtocé offre une grande soirée à laquelle le marquis de la Roche-Bernard et sa sœur sont invités.

« Or, le duc de Champtocé, ému par les vols audacieux d'argenterie et même d'objets d'art qui ont été commis tous ces temps derniers au cours de grands bals et même de fêtes officielles, a demandé au préfet de police de lui envoyer quelques agents de choix afin que, discrètement, ils observent les faits et gestes des invités qui leur paraîtraient suspects.

« Nous y serons tous les quatre !

Se dirigeant vers l'ours dont il fit manœuvrer le mécanisme secret, Vidocq prit dans la cavité thoracique de l'animal empaillé un paquet assez volumineux qu'il remit à Coco et à Bibi en disant : — Voici deux livrées aux armes du duc de Champtocé...

Vous les revêtirez... et vous viendrez ensuite m'attendre ce soir, à sept heures précises, au terrain vague du faubourg Saint-Antoine, avec la voiture numéro 2 qui sera conduite par l'agent

Brodecuir, déguisé en cocher de maître et flanqué de l'agent Percemur, camouflé en valet de pied...

« Vous les trouverez avec leur carrosse à la remise de la rue du Petit-Musc... Et vous veillerez à ce que leur tenue soit aussi impeccable que la vôtre.

« Un mot encore.

« Toi, Coco, je t'engage, au cours de cette soirée, à ne pas te laisser aller à la tentation de vider tous les verres que tu verras traîner sur les plateaux... ou le buffet...

« Quant à toi, Bibi, je compte bien que tu ne te laisseras pas aller à ton penchant immodéré pour le beau sexe et que les épaules éblouissantes des invitées de M. le duc conserveront ta raison intacte.

« Maintenant, allez, et à ce soir !

— À ce soir, patron !

Coco Lacour et Bibi la Grillade, après avoir salué leur chef, se retirèrent.

Alors, Manon la Blonde, s'approchant de Vidocq, lui dit d'une voix qui légèrement tremblait : — Et moi, François, que dois-je faire ?

— Je vais te le dire, répliqua Vidocq en prenant un air grave et mystérieux.

À la même heure, Mlle de la Roche-Bernard, seule dans le délicieux boudoir dont elle avait fait sa retraite favorite, était étendue sur une chaise de repos Louis XV.

Le buste à demi renversé sur les coussins de damas rouge, elle avait laissé glisser à terre le livre qu'elle commençait à feuilleter d'un geste las ; et, le front barré d'un pli, le regard empreint d'inquiétude, elle se livrait aux pensées plutôt sombres qui semblaient la hanter... lorsque son frère parut tout fringant et désinvolte.

Tout de suite, d'un ton léger, il attaqua :

— Ah ça ! mademoiselle ma sœur, on dirait que vous êtes, aujourd'hui, d'humeur chagrine !

À ces mots, Yolande eut un sursaut.

S'approchant d'elle, le marquis, avec un sourire ironique, interrogeait :

— Puis-je connaître l'objet de vos soucis ?

— Je m'étonne, répliquait Yolande, que vous ne l'ayez pas deviné.

— Ma parole ! je ne comprends pas !...

— Parlons nettement, je vous en prie ! Nous n'avons pas à nous jouer la comédie, n'est-ce pas ?

— Le diable nous en préserve !

— Eh bien ! depuis que, chez le duc de Champtocé, je me suis trouvée face à face avec Vidocq et sa femme, je ne dors plus tranquille.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai peur !

— Oh ! oh ! voilà un mot que je vous défends de prononcer devant moi, ô ma sœur !

« Peur ! Quelle chose ridicule ! Et peur de quoi ? je vous le demande.

— Vidocq vous a reconnu.

— J'en suis sûr !

— Sa femme doit être convaincue que je suis Francine Boron, son ancienne femme de chambre.

— C'est non moins certain !

— Et vous trouvez qu'il n'y a pas de quoi trembler ?

— Trembler !... Ah ! ma chère sœur... laissez-moi rire !

« Mais je les attends de pied ferme, M. et Mme Vidocq... Et quand bien même auraient-ils la mauvaise inspiration de s'attaquer à nous est-ce que nous ne sommes pas armés pour nous défendre ?...

« Est-ce que je ne possède pas les parchemins et les titres authentiques de tous les la Roche-Bernard ?

« Est-ce que je ne suis pas *réellement le dernier descendant de cette noble et vertueuse famille* ?

« M. Vidocq, rendons-lui cette justice, est un homme beaucoup trop habile pour s'aventurer sur un terrain dont il n'est pas sûr ! Et, en admettant qu'il se décide à aller faire une enquête aux Amériques, qu'apprendra-t-il ?...

« Tout simplement que la famille de la Roche-Bernard y a péri au cours du fameux tremblement de terre qui, en 1804,

bouleversa les Antilles et que, seuls, le marquis Gaétan et sa sœur Yolande ont eu la chance d'échapper à cette catastrophe, ainsi qu'en fait foi le procès-verbal délivré par les autorités locales et qui se trouve avec bien d'autres pièces dans mon coffre-fort.

« Si, après cela, M. Vidocq s'obstine encore à nous chercher noise, c'est vraiment qu'il aurait perdu tout sens commun.

« Reconnaissez, d'ailleurs, qu'après notre brève entrevue de l'autre jour, ce fin limier ne nous a pas donné le moindre signe de vie.

« Les rapports de mes agents, qui sont non moins habiles que les siens, sont unanimes à déclarer qu'il se tient absolument tranquille. Il a raison !

« Car se battre contre moi serait renouveler cette lutte entre le pot de terre et le pot de fer, qu'a si bien décrite ce bon M. de la Fontaine.

Et avec force, cette fois, le marquis ajouta :

— Vidocq tient à sa place au moins autant qu'à sa peau...

Il ne bronchera donc pas, je vous l'assure... Et si jamais il s'avisait...

« Mais je ne veux même pas envisager cette hypothèse.

« *L'Aristo* est mort et enterré. Francine Boron est à jamais volatilisée !

« Pâques-Dieu ! comme disaient mes ancêtres. Vive le marquis Gaétan et sa sœur Yolande !

Rassurée par l'effroyable cynisme de l'extraordinaire bandit dont, à la suite de circonstances ténébreuses que nous connaissons un jour, elle était devenue la confidente et l'associée, Yolande reprit : — Oui, vous avez raison... et ne m'en veuillez pas de cet instant de faiblesse.

« Vous m'avez fait, près de vous, la part trop belle pour que je ne me montre pas digne du maître que vous êtes pour moi.

« Et puis, ne sommes-nous pas liés, tous deux, par un terrible secret ?

L'Aristo eut un léger sourire ; puis il reprit :

— Je préfère, ô ma sœur, vous entendre me tenir ce langage.

— Non content de me tirer de la boue où je m'enlissais, s'écriait Yolande, vous avez accompli ce miracle de me transformer, moi, une fille du peuple, en une femme de votre monde.

— J'ai toujours pensé que vous étiez la fille d'un grand seigneur et d'une soubrette.

— Après tout, c'est possible !

— Il y a en vous, à la fois la race innée d'une aristocrate et l'expérience d'une aventurière.

— Il y a surtout en moi la volonté de vous servir.

— Vous me l'avez prouvé maintes fois, chère amie, et tout particulièrement ces jours-ci, en surprenant, avec une habileté dont je ne saurais trop vous complimenter, le secret de la charmante Marie-Thérèse.

— Cela ne m'a guère été difficile.

— En tout cas, le résultat est là et va singulièrement faire avancer mes affaires.

— Je vois que vous persistez dans l'intention d'épouser cette riche héritière.

— Plus que jamais ! Et je vais même vous demander, à ce sujet, de me rendre un nouveau service.

— Avec le plus grand plaisir.

— Je n'en attendais pas moins de votre bonne grâce.

« En deux mots, voici : j'aurais besoin d'avoir, avec Aubin Dermont, une entrevue avant ce soir six heures.

« Mon service de renseignements m'informe qu'il tient aujourd'hui les orgues à l'église Saint-Séverin, en remplacement de son professeur malade. L'office des vêpres se termine à quatre heures. Allez attendre ce jeune homme à la sortie et soyez assez persuasive pour me l'amener tout de suite.

— Ici ?...

— Non... À mon tourne-bride de Viroflay.

— C'est entendu !... Il sera là...

— Je suis tranquille !

Et *l'Aristo*, qui semblait ravi, conclut :

— J'espère que j'aurai fait, dès demain, un grand pas vers l'autel de l'hyménée...

— Je vous le souhaite, ô mon frère !

— J'en accepte l'augure, ô ma sœur.

Et, scellant d'un serrement de main leur pacte mystérieux, les deux complices échangèrent un long regard de complicité criminelle.

Quelle nouvelle infamie *l'Aristo* venait-il d'imaginer ?

II

Aubin Dermont

Les vêpres terminées, la foule des fidèles sortait lentement de Saint-Séverin.

Le flot écoulé, Aubin Dermont parut sur le seuil de l'église.

Il semblait à la fois transfiguré et douloureux... On eût dit qu'il portait en même temps en lui le bonheur d'un sublime amour et la désespérance de le savoir impossible. Il allait s'engager dans la rue de la Harpe, lorsqu'une femme enveloppée d'une mante dont le capuchon était rabattu sur les yeux, s'approcha timidement de lui et lui murmura : — Monsieur Aubin Dermont ?

— C'est moi, madame, fit l'artiste tout interloqué d'être abordé dans la rue par une personne qu'il ne connaissait pas.

— Je suis une amie de Mlle de Champtocé, précisait la passante, et j'aurais besoin d'avoir avec vous un entretien.

Au nom de l'adorée, Aubin eut un geste d'émoi.

— Ce que j'ai à vous dire, reprenait la jeune femme, est strictement confidentiel.

« Ma voiture m'attend tout près d'ici... Voulez-vous m'y accompagner ?

— Je vous suis, madame, acceptait Aubin bouleversé de surprise.

Tous deux rejoignirent un carrosse de modeste apparence et aux stores baissés qui stationnait à l'angle de la rue de la Huchette, gardé par un cocher somnolent qui laissait flotter les rênes sur le dos de ses chevaux non moins assoupis.

La femme à la mante y prit place la première et invita, d'un geste gracieux, Aubin Dermont à l'y rejoindre. Celui-ci s'installa respectueusement devant elle, examinant avec une curiosité discrète, mais avisée, son étrange interlocutrice dont le capuchon l'empêchait de distinguer les traits.

— Monsieur, attaqua-t-elle d'une voix pleine de douceur et de charme... je suis chargée par mon amie Marie-Thérèse d'une mission que j'ai longtemps hésité à accomplir, car elle est extrêmement délicate. Mais l'affection qui me lie à cette chère enfant, la confiance que m'inspirent votre caractère loyal et votre esprit élevé ont eu raison de mes scrupules.

« Pour achever de les dissiper, je ne vous demanderai qu'une chose : votre parole d'honneur que tout ce qui va se dire entre nous demeurera strictement secret !

— Je vous la donne ! affirmait Aubin de plus en plus ému et intrigué.

Yolande reprenait sur un ton d'abandon amical bien fait pour entraîner les plus graves confidences : — Mlle de Champtocé vient d'être demandée en mariage par un gentilhomme dont vous me permettrez de taire le nom. Malgré les instances de son père,

elle a refusé cette offre et a déclaré qu'elle voulait entrer en religion...

— Mon Dieu !

— Auparavant, monsieur, mon amie désirerait avoir une entrevue avec vous.

— Avec moi ?

— Marie-Thérèse vous aime.

— Madame !

— Et elle n'ignore pas que vous l'aimez.

— Pourtant, je vous jure...

— Oui, je sais qu'aucun aveu n'a terni la pureté de votre touchant amour. Mais vos cœurs ont parlé pour vos lèvres... et... Mlle de Champtocé a résolu de se faire carmélite.

— Carmélite ! s'écriait Aubin d'un accent déchirant.

« Mais je ne veux pas que Mlle de Champtocé se sacrifie ainsi pour moi... Je ne veux pas qu'elle s'en aille au-devant d'un aussi cruel martyre.

— Un tel mouvement de votre part ne me surprend pas, reprenait la complice de *l'Aristo*.

« Sans doute, êtes-vous le seul être au monde capable de la faire revenir sur une aussi tragique décision. Et voilà pourquoi j'ose vous demander d'agir !

— Croyez, madame, que je donnerais volontiers ma vie pour éviter un pareil malheur.

— Une démarche de vous suffirait peut-être...

— Dites-moi ce que je dois faire.

— Avant de partir pour le couvent, Marie-Thérèse, qui se croit justement à l'abri de toute défaillance, a désiré vous dire adieu... Elle vous attend dans une petite maison que possède mon frère, aux environs de Viroflay. Venez-y avec moi. Suppliez-la... au nom de votre amour, de ne pas renoncer au monde...

« Usez envers elle de tous les arguments généreux que vous inspirera votre noble cœur... Proposez-lui, à défaut d'un mariage impossible, de vivre avec elle... au loin, ou près de ses yeux, dans une communion d'âme dont aucune faiblesse humaine ne ternira jamais la céleste splendeur... Vous parviendrez, je le crois, à la convaincre... et vous lui aurez rendu, autant et encore plus qu'à vous-même, le plus admirable service qu'elle soit en droit d'attendre de votre amour.

Conquis par ce langage dont il ne pouvait soupçonner la duplicité, Aubin s'empressait de répondre : — Partons tout de suite, madame, car j'ai hâte de sauver votre amie !

Yolande frappa un coup contre une des vitres avant du carrosse...

Aussitôt le cocher rassembla ses guides et mit ses chevaux en marche.

Aubin, bouleversé, se taisait... Jamais il n'eût pensé que cette idylle si mystérieuse et si suave, née de ce même envol d'art qui les avait tous deux irrésistiblement conduits à l'amour, pouvait tout à coup se transformer en une véritable tragédie

sentimentale où se joueraient l'avenir et même l'existence d'une jeune fille.

Jusqu'alors, il avait cru vivre un beau rêve dont, inconsciemment, il espérait ne jamais s'éveiller... Et voilà que tout à coup, revenant à la réalité, il se trouvait en face d'une situation dont l'horreur lui glaçait le sang !

Pour lui, l'artiste plébéien, l'humble organiste... sans autre horizon que les vitraux d'une chapelle, la fille d'un grand seigneur allait se précipiter vivante dans le tombeau sinistre qu'est le monastère du Carmel !...

Pour lui, ses beaux cheveux d'or allaient tomber sous les ciseaux du sacrifice !... Cette tête adorable disparaîtrait sous le voile sombre des religieuses. Ce corps charmant se meurtrirait au contact d'un cilice !

Et soudain, exaspéré par la douleur qui le déchirait, il s'écria :

— Non ! non ! c'est impossible ! Et si Mlle de Champtocé s'obstine dans cette volonté de mort affreuse et lente, eh bien ! je m'en irai me poignarder aux portes du monastère, trop heureux d'expier ainsi le malheur dont j'ai été la cause involontaire !

— Ah ! monsieur ! s'écriait Yolande, en feignant un ardent enthousiasme, vous étiez digne d'être gentilhomme !

« Quelle chose inique que ces préjugés sociaux qui, en créant des castes, empêchent deux êtres qui s'aiment de s'unir, quand tout, au contraire, devrait les rapprocher !

« Combien je suis heureuse de m'être débarrassée de ces idées surannées, de ces principes injustes et faux... qui ont causé à la fois tant de larmes et de colères !

« Pour moi, il n'y a qu'une noblesse qui compte : celle du cœur !

« Malheureusement, tout le monde ne raisonne pas ainsi.

« Mais enfin, sait-on jamais !... Vous êtes un grand artiste !

— Oh ! madame !

— Un très grand artiste ! je vous ai entendu dans la chapelle du château de Champtocé improviser sur l'orgue de véritables symphonies... Vous n'êtes pas seulement un exécutant de premier ordre... mais aussi un compositeur digne d'être un jour l'émule de Gluck et Mozart.

— Vous me couvrez de confusion, madame.

Yolande reprenait :

— Je ne suis pas musicienne, mais j'ai toujours subi le charme si puissant de cet art magnifique entre tous. Aussi, puis-je, sans me tromper, vous prédire un avenir splendide. Autant de raisons, monsieur, pour ne pas désespérer. Ma famille est très influente à la cour...

« Il nous sera facile de vous faire entendre par Mme la duchesse de Berry, qui s'est faite la protectrice des arts. Nul doute qu'elle ne vous accorde immédiatement son admiration et sa faveur et qu'après vous avoir ouvert le temple de la gloire, elle n'obtienne pour vous, avec la charge de premier maître de chapelle de Sa Majesté, le titre de chevalier... et la main de

Marie-Thérèse. Car, si le roi dit : « Je veux !... », le duc de Champtocé ne pourra que s'incliner humblement... et je le sais trop fin courtisan pour ne pas être persuadée qu'il le fera avec toute la bonne grâce dont il est capable.

— Oh ! madame, soupirait Aubin, je n'ose m'arrêter à un pareil rêve !

— Pourquoi ? Ayez confiance en Marie-Thérèse... et en ceux qui, comme moi, n'ont en vue que son bonheur. Mais croyez surtout en vous-même !... Parfois les batailles qui paraissent désespérées sont celles qui conduisent le plus sûrement et le plus promptement à la victoire !

Dupé par l'aventurière, le jeune artiste se laissait peu à peu envelopper par le mirage si habilement trompeur qu'elle évoquait à ses yeux. Son âme de poète et son imagination d'artiste l'emportaient déjà vers des cimes d'espérance qu'un instant auparavant il n'eût osé contempler.

Oh ! oui, comme il saurait, tout à l'heure, trouver les paroles ardentes pour convaincre l'adorée. L'appui inattendu de cette femme, dont il ignorait le nom, mais en laquelle il se figurait avoir trouvé une si précieuse alliée, achèverait d'arrêter Marie-Thérèse au seuil de l'irréparable. Et, tout palpitant d'une allégresse inconnue, Aubin Dermont sentait chanter en lui le prélude d'un bonheur que, jusqu'alors, il avait cru irréel, lorsque sa compagne lança d'un ton joyeux : — Nous sommes arrivés !

Le carrosse, en effet, quittait, la route pour s'engager dans une avenue plantée de grands arbres et qui aboutissait à un joli pavillon Louis XIII, enfoui dans la verdure et devant lequel bientôt il s'arrêtait. Une porte, à laquelle on accédait par un

élégant perron de plusieurs marches, s'ouvrait, livrant passage à un valet de pied qui s'approcha de la voiture, dont il ouvrit cérémonieusement la portière.

Aubin sauta à terre, précédé par Yolande, qui gardait toujours son capuchon soigneusement baissé. S'avancant vers le pavillon, elle dit simplement à Aubin : — Venez !...

Tous deux pénétrèrent dans la maison, escortés par le laquais qui referma la porte. Mais à peine le jeune organiste avait-il fait quelques pas dans le vestibule que le domestique, brutalement, lui appliquait un bâillon sur la bouche. Aubin n'eut le temps ni de pousser un cri, ni même d'esquisser un geste de défense. Deux autres individus, qui se cachaient derrière des tentures, se jetaient sur lui, l'immobilisaient, le ligotaient et l'emportaient avec une vigueur et une rapidité qui révélaient une longue pratique... et *l'Aristo*, qui du sommet d'un escalier avait assisté à cette scène, lançait à Yolande : — Mlle de Champtocé ne se doute pas de la surprise que je lui ménage !

III

Le bal masqué

C'était bien une idée de courtisan raffiné qu'avait eue le duc de Champtocé, en donnant, en l'honneur de Mgr le comte d'Artois, un de ces bals travestis tels que l'on n'en avait point encore vu depuis la fin du règne de Louis XVI.

M. de Champtocé, en effet, avait voulu que tous ses invités revêtissent ces merveilleux costumes d'antan qui embellissaient le palais de Versailles, lorsque, aux sons de musiques divines, la reine Marie-Antoinette, radieuse de jeunesse, de gloire et de majesté, donnait, dans la galerie des Glaces, le signal des danses qui devaient se prolonger jusqu'à l'aurore.

Afin de corser l'agrément et le piquant de cette réception, à laquelle l'élite de la cour et de l'aristocratie française s'était fait un devoir et un plaisir d'assister, le duc avait exigé de tous ses invités, sans exception, le port d'un loup de velours noir que chacun ne devait quitter qu'à l'heure du souper.

Vers onze heures du soir, les salons aussi vastes que somptueux du château de Chérisy présentaient un aspect féerique.

Partout ce n'étaient que lustres étincelants, girandoles de lumières qui répandaient leur éclat sur la foule des gentilshommes en habits de cour brodés d'or et d'argent, aux

nuances aussi variées que magnifiques, s'harmonisant délicieusement avec les toilettes exquises de leurs danseuses, dont la grâce se rehaussait d'un prodigieux étincellement de diamants et de pierreries.

Du haut d'une loggia qui dominait la salle principale, le comte d'Artois, en compagnie du duc de Champtocé, promenait un regard amusé sur le spectacle qui se déroulait devant lui.

— Mon cher duc, fit-il, recevez tous mes compliments...

Ma parole, je me sens rajeuni de trente années.

« Ce traître de Talleyrand ne s'avisait-il pas de déclarer cyniquement l'autre semaine : « Nul n'a connu la douceur d'exister, qui n'a vécu avant la Révolution française. » Combien avait-il raison ! Or, ce soir, j'ai la très agréable impression que nous en sommes revenus à ce temps que je croyais à jamais aboli.

« Décidément, vous êtes un magicien !

Bouffi de vanité, M. de Champtocé répliquait en exécutant une de ces demi-courbettes qui alliait au respect dû à un hôte presque royal la très haute opinion qu'il possédait de lui-même.

— Monseigneur, je ne suis que votre très humble, très dévoué et très obéissant serviteur !

— Et ce mariage ? s'écriait à brûle-pourpoint « Monsieur », qui avait toujours eu pour principe de faire passer au premier plan les intrigues sentimentales.

À ces mots, le visage épanoui de M. de Champtocé se rembrunit légèrement.

— Monseigneur, répliqua le père de Marie-Thérèse, ma fille refuse, hélas ! d'épouser le marquis de la Roche-Bernard.

— Oh ! oh !

— Et elle me déclare qu'elle veut entrer au Carmel.

— Mais c'est de la folie.

— Votre Altesse me croira sans doute si, pour la faire revenir sur sa décision, je lui affirme que j'ai employé envers elle tous les arguments et tous les moyens qui sont en mon pouvoir.

— J'en suis persuadé, mon cher duc.

— Eh bien ! je me suis heurté à une résistance absolue, et il a fallu toute mon autorité, jointe aux insistances de la chanoinesse de la Vaupallière, pour contraindre cette péronnelle à paraître ce soir à ce bal.

— Quel âge a votre fille ?

— Dix-huit ans, monseigneur !

— Rien n'est perdu ; car elle ne saurait prononcer de vœux tant qu'elle n'aura point atteint sa majorité.

— Certes, monseigneur !

« Monsieur », l'œil émerillonné, insinua :

— Mon cher duc, ne vous mettez point martel en tête... Je ne crois guère à ces vocations irrésistibles et spontanées... Parions que votre jeune fille a quelque amour en tête...

« Mais, tranquillisez-vous, mon cher duc, nous mettrons bon ordre à cela.

« Or çà, quelle est donc cette exquise personne qui, en ravissant costume de bergère Watteau, danse le menuet avec ce fringant Arlequin ?

— Je l'ignore, monseigneur ; car son masque ne me permet pas de distinguer ses traits !... Je suppose, cependant, qu'elle n'est autre que la toute nouvelle épouse du baron de Courtaveines.

— Le commandant aux gardes du corps ?

— Oui, monseigneur.

— Mon cher duc, je souhaite, qu'au souper, cette charmante personne soit à ma droite.

— Les désirs de Votre Altesse sont des ordres.

— Champtocé, si je suis jamais roi, je vous ferai premier ministre.

Et, passant familièrement son bras sous celui de son hôte, « Monsieur », dont la haute taille se cambrait dans un habit en brocart tout constellé de pierreries, scanda en un ricanement de vieux beau résolu à ne point désarmer : — Décidément la France est encore belle !

L'orchestre s'était tu... Les couples avaient cessé de tourner... C'était maintenant un brouhaha de foule bavarde et chatoyante, parmi laquelle circulaient les laquais en grande livrée et portant sur des plateaux en vermeil des rafraîchissements variés. Des propos galants s'échangeaient sous les masques... Et, ce soir-là, au château de Chérisy, il flottait une atmosphère de frivolité et d'allégresse qui, dans la distinction d'un laisser-aller

de bon goût, aurait valu d'être fixée sur la toile par le peintre de l'Embarquement pour Cythère, le génial et divin Watteau.

Assise un peu à l'écart, en une toilette d'une fraîcheur et d'une simplicité exquis, Marie-Thérèse de Champtocé, qui, elle aussi, portait un loup de velours noir, assistait à la fête, loin, très loin de là...

Près d'elle, et facilement reconnaissable, malgré son masque et son opulent costume de dogaresse vénitienne, la chanoinesse de la Vaupallière, raide, guindée, montait une garde farouche et superflue.

En effet, la jeune fille, que son chaperon désignait à tous, avait refusé à tous ceux qui s'étaient présentés à elle, d'esquisser même un pas de menuet... et à plusieurs reprises elle avait manifesté à Mlle de la Vaupallière le désir de se retirer chez elle.

Mais la duègne s'y était énergiquement opposée... et Marie-Thérèse, le cœur douloureux, avait dû se résigner... lorsqu'un invité qui portait un costume oriental d'une richesse inouïe, s'approcha de la chanoinesse et lui glissa à l'oreille : — Noble dogaresse, tandis que vous montez la garde auprès de votre trésor... près d'ici, un jeune galantin audacieux se vante de vous jouer le vilain tour de l'enlever à votre nez !

— Qu'est-ce à dire ? sursauta Mlle de la Vaupallière, outrée qu'on lui parlât sur un ton aussi familier.

— Je dis qu'un beau jeune homme, très amoureux de votre nièce, qui en est elle-même fort éprise, a formé l'audacieux projet de s'enfuir cette nuit avec elle.

— Trêve de plaisanteries, monsieur !...

— Si vous ne me croyez pas, noble dogaresse, veuillez me suivre jusqu'à la galerie des Cerfs. Là, je vous donnerai la preuve que mon avertissement n'est pas une méchante mascarade.

À ces mots prononcés sur un ton dont la gravité la fit frissonner malgré elle, la chanoinesse s'était levée.

— Marie-Thérèse, commanda-t-elle sur un ton d'impérieuse importance, attendez-moi ici et ne quittez pas votre tabouret.

Et, s'emparant du bras que lui offrait le somptueux Persan, la vieille demoiselle s'éloigna, suffoquée de colère.

Dès qu'elle eut disparu à travers la cohue, Marie-Thérèse se leva et gagna, inaperçue, la porte la plus rapprochée qui donnait sur le grand vestibule aux dalles en mosaïques et aux statues de marbre.

Passant devant deux Suisses qui sommeillaient appuyés sur leurs hallebardes, elle traversa le vestibule d'un pas léger, sans remarquer qu'elle avait été suivie par une jeune femme en costume de bayadère.

Arrivée devant une porte aux boiseries dorées, elle approchait la main d'une poignée en bronze finement ciselée, lorsqu'elle se sentit légèrement tirée par sa manche... Elle se retourna... étouffant un léger cri. D'un air mystérieux, l'inconnue lui ordonnait de se taire et, profitant du saisissement de la jeune fille, lui glissait un billet dans la main... Puis, avant que Marie-Thérèse fût revenue de son étonnement, elle s'éloignait et rentrait dans les salons.

Hésitant à ouvrir ce mystérieux message, que fermait un cachet de cire rouge dépourvu de toute empreinte, Mlle de

Champtocé demeura un instant figée sur place.

Puis, brusquement, elle ouvrit la porte, traversa un couloir éclairé par une veilleuse, pénétra dans une chambre au milieu de laquelle, sur une table ronde, un flambeau à double branche était allumé.

Après avoir poussé le verrou de la porte, elle se laissa tomber près de la table, sur une bergère... arracha son masque qui laissa apercevoir un visage attristé ; puis, après avoir examiné avec anxiété ce billet qui ne portait aucune adresse, elle se décida à rompre le cachet...

Et, dépliant le papier d'une main tremblante, elle lut ce qui suit :

Mademoiselle,

Pardonnez-moi de vous écrire ainsi, mais il le faut !... Le marquis de la R... a tramé contre vous un complot que le hasard seul m'a fait découvrir... Il veut vous enlever cette nuit même et vous contraindre ainsi à l'épouser... Après la fête, je resterai caché dans le parc... Veuillez seulement que la porte qui fait communiquer les appartements de monsieur votre père avec la tribune de la chapelle demeure ouverte ; et, si vous m'y autorisez, comme je vous en adjure, au nom du ciel, je viendrai moi-même, dès que les invités seront partis, vous apporter les moyens de vous défendre.

Veuillez agréer, mademoiselle, l'hommage d'un amour prêt à tous les sacrifices, sauf à celui de votre honneur.

Je suis humblement à vos pieds.

AUBIN DERMONT.

Veillez brûler ce billet dès que vous en aurez pris connaissance.

Marie-Thérèse s'écroula, effondrée.

Ainsi, le marquis de la Roche-Bernard, pour atteindre son but, ne reculerait pas devant le plus odieux des crimes, celui qui consiste non seulement à arracher une jeune fille au Dieu auquel elle s'est librement consacrée, mais encore à la compromettre, à la déshonorer, afin de s'emparer plus sûrement d'elle !

Eh bien ! non, cela ne serait pas !

Avertie à temps, Marie-Thérèse saurait lutter et se défendre.

Le premier mouvement que lui inspira son cœur si loyal et si pur fut de se rendre auprès de son père et de le mettre au courant du complot dont elle venait d'être prévenue. Mais elle réfléchit qu'en agissant de la sorte, c'était reconnaître qu'elle aimait Aubin et qu'elle en était aimée, et, par conséquent, attirer sur lui la colère de M. de Champtocé qui, méconnaissant le service inoubliable qu'il rendait à sa fille, ne manquerait pas de le chasser ignominieusement pour avoir eu l'audace de lever les yeux sur elle.

Et puis, une crainte secrète l'envahissait, bien qu'elle cherchât à s'en dégager de toutes ses forces. Avec angoisse, Marie-Thérèse se demandait si son père, qui semblait attacher tant de prix à cette union par elle abhorrée, n'était pas le complice du marquis et s'il ne favorisait pas secrètement l'entreprise dont la réussite eût si pleinement comblé ses vœux !

Alors elle s'en fut s'agenouiller au pied de ce Christ qui avait déjà si souvent été son refuge. Rassérénée par la prière, elle revint dans son boudoir, s'empara de la lettre qui était tombée à terre et la relut... lentement... de plus en plus pénétrée par son ardente sincérité... Et, tout en l'approchant de la flamme d'une bougie, elle murmura, dans l'élan d'une foi et d'un amour qui n'allait plus connaître de faiblesse : — C'est à Aubin que je dois me confier !

On frappait à sa porte.

— Marie-Thérèse ! piaillait la voix acariâtre de la chanoinesse... Quitter ainsi le bal sans me prévenir ! Mais c'est abominable ! Je vous ordonne de m'ouvrir.

— Je suis souffrante...

— Ouvrez-moi, vous dis-je...

— Laissez-moi, je vous en prie.

— Je vais prévenir votre père.

— Allez ! mais je vous avertis que je n'ouvrirai à personne.

— C'est un scandale ! s'écriait la chanoinesse en se retirant avec précipitation.

Étonnée de son audace, Marie-Thérèse regardait se consumer le billet dont les morceaux calcinés tombaient lentement sur le parquet. L'oreille aux aguets, elle attendit quelques minutes...

Bientôt elle respira, aucun bruit de pas ne s'élevait...

M. de Champtocé, retenu par ses devoirs de maître de maison, avait certainement dû ne prêter qu'une oreille distraite

aux doléances de la vieille fille.

Alors, s'armant de résolution, Marie-Thérèse s'enveloppa dans une mante sombre... Entrebâillant la porte, elle regarda au-dehors... L'antichambre était déserte... Les sonorités de l'orchestre lui parvenaient en un écho étouffé d'allégresse lointaine...

Vivement, elle s'élança et courut sur la pointe des pieds jusqu'à l'extrémité d'un couloir au fond duquel était pratiquée une porte en chêne massif. Une clef était dans la serrure. La jeune fille la fit tourner doucement dans le sens de l'ouverture : puis elle s'en empara et revint dans sa chambre où elle s'enferma de nouveau.

Et, vibrante d'amour, transfigurée d'espoir, elle murmura :

— Maintenant, mon Dieu, vous qui lisez dans le cœur d'Aubin et dans le mien, protégez-nous, et sauvez-moi !

IV

Où l'on voit *l'Aristo* accomplir d'étranges choses

Après s'être acquittée de sa mission, la jeune femme costumée en bayadère s'était empressée de rejoindre le cavalier déguisé en oriental et qui, dans une galerie attenante à la salle des fêtes où le bal battait son plein, s'entretenait à voix basse, nonchalamment appuyé contre une colonnade, avec un invité masqué, lui aussi, et drapé dans un domino rouge.

À sa vue, le beau Persan eut un geste de satisfaction et, tout de suite, d'un ton bref, il lui demanda : — Qu'a-t-elle dit ?

— Rien !... Elle est restée tout interloquée ; et, tandis que je m'éclipsais, elle est rentrée dans sa chambre.

— L'essentiel est que le billet lui ait été remis...

— Pourvu qu'elle ouvre la porte !

— C'est fait... Je viens de m'en assurer.

Baissant la voix, le Persan reprenait en s'adressant au domino rouge :

— À toi, maintenant, Tambour, de faire le nécessaire !

— Compris, « général », répliqua l'inconnu, d'une voix à l'accent canaille.

Tout de suite il s'en fut vers le parc, tandis que le prince oriental murmurait à l'oreille de la bayadère : — Rejoignez la chanoinesse et chambrez-la de telle sorte qu'elle ne vienne pas se mêler fâcheusement à notre jeu.

Et, d'un air mystérieux, il ajouta :

— Moi, je vais vérifier s'il y a de l'argent dans le secrétaire.

La bayadère regagna aussitôt les salons à la recherche de Mlle de la Vaupallière. Quant au prince oriental, qui semblait admirablement connaître les ailes du château, il longea la galerie et disparut derrière une tenture.

Alors... un invité qui ne portait pour tout travestissement qu'un domino vénitien et dont le visage disparaissait entièrement sous un masque noir, s'en fut rejoindre une charmante marquise Louis XV qui fixait, d'un regard brillant sous le masque, la bayadère en train de converser avec la chanoinesse de la Vaupallière.

Et tout bas, tout en ayant l'air d'adresser un galant madrigal à sa gracieuse interlocutrice, il lui murmura à l'oreille : — Surveille Coco, car il m'a l'air d'avoir fait honneur au champagne de M. de Champtocé. Moi, je m'occupe de *l'Aristo...*

Et, baisant rapidement le bout des doigts de Manon la Blonde, Vidocq gagna le vestibule.

À la vue du policier, un laquais surgit, lui présentant un ample manteau garni de fourrures.

Comme il le jetait sur les épaules de son maître, celui-ci lui murmura à l'oreille :

— Qu'as-tu fait de Coco ?

— Je viens de le voir filer tout à coup comme une flèche, même qu'il a failli renverser le plateau qu'il tenait à la main.

— Il n'avait pas trop bu, au moins ?

— Oh ! un tout petit coup seulement, expliquait Bibi.

— La brute !

— C'est que, patron, observait Bibi, vous nous avez mis ce soir à une rude épreuve...

« Lui, avec tout ce champagne, moi, avec toutes ces femmes !

« Vrai ! il faut avoir le métier chevillé dans le corps pour ne pas succomber à de pareilles tentations.

— Tâchez d'être sérieux jusqu'au bout, ordonnait Vidocq ; car il se pourrait bien que cette nuit ne se passât pas sans orage.

Et Vidocq, emmitouflé dans sa pelisse, gagna le dehors. Mais, au lieu de se diriger vers le portail d'entrée, devant lequel plusieurs de ses agents, camouflés en valets de pied, montaient une garde vigilante, le policier, se glissant dans l'ombre, contourna la maison et s'arrêta devant une porte-fenêtre faiblement éclairée et qui donnait sur une petite terrasse défendue par un balcon en fer forgé.

Lentement, sans bruit, Vidocq franchit la balustrade et s'en fut coller son œil à l'un des carreaux.

Immédiatement son visage refléta une attention ardente... et, presque aussitôt, un sourire sardonique erra sur ses lèvres.

Le spectacle qui se déroulait devant lui était, en effet, de nature à exciter singulièrement sa curiosité.

Le prince persan, toujours masqué, debout au milieu du cabinet de travail de M. de Champtocé, et tenant à la main une lampe de bureau munie d'un abat-jour vert, fouillait dans l'une des poches de son justaucorps et en retirait une clef de petite taille.

Puis, à pas de loup, il se dirigeait vers un secrétaire Louis XV en marqueterie d'une rare finesse et aux bronzes merveilleusement ciselés, déposait avec précaution la lampe sur le marbre, introduisait délicatement la clef dans la serrure, ouvrait lentement le battant, se penchait, s'emparait d'un portefeuille en maroquin rouge, outrageusement gonflé, contemplait d'un air visiblement satisfait les liasses qui en remplissaient les compartiments et remettait le tout en place sans toucher à un seul billet.

Au moment où, après avoir refermé le secrétaire, il donnait un tour de clé à la serrure, la porte du cabinet s'ouvrait avec fracas, livrant passage à un laquais qui, les yeux exorbités, lançait en se précipitant vers *l'Aristo* : — Au voleur ! Au voleur !... Arrêtez-le... ! Arrêtez-le !... D'autres valets, dont l'un portait un candélabre aux bougies allumées, faisaient irruption dans la pièce.

— Maudit Coco... il va tout gâter ! grinça Vidocq qui, du balcon, avait assisté à toute cette scène.

Et il disparut en courant.

— Ah ! brigand, je te tiens ! continuait à vociférer Coco Lacour qui, très excité par le champagne dont il n'avait pu s'empêcher de « siffler » à la dérobée quelques flûtes, saisit le Persan à la gorge.

Mais celui-ci, qui avait eu le temps de glisser la clef dans sa poche, l'écartait d'un vigoureux revers de main.

— Bas les pattes, faquin ! s'écria-t-il.

Et il ajouta d'un air de suprême dégoût :

— Ce drôle empoisonne le vin...

Mais Coco, rétablissant son équilibre un instant compromis, revenait à la rescousse.

— Ah ! bandit ! hurlait-il, tu crois me faire peur, mais je te tiens et je ne te lâcherai pas !...

Entouré par les laquais qui avaient joint leurs clameurs à celles du limier de Vidocq, le prince oriental tenait tête à l'orage avec une crânerie remarquable.

Et, saisissant sur la cheminée un flambeau en argent massif, il le brandit en clamant d'une voix menaçante : — Le premier qui ose me toucher, je l'assomme ! Mais une voix s'élevait, autoritaire, hautaine : — Que signifie tout ce tapage ?

Le duc de Champtocé venait d'apparaître entouré de quelques amis.

Coco qui, à aucun prix, n'eût voulu laisser échapper sa proie, s'avancait vers le duc ; et, sur le ton d'un homme sûr de lui, il

déclarait : — Monseigneur, je suis Coco Lacour, l'un des agents de Vidocq, chargés ce soir de surveiller votre maison.

Et, désignant le beau Persan, il poursuivit avec véhémence :

— Les allures suspectes de cet homme ayant attiré mon attention, j'ai cru que mon devoir était de le filer...

« Et j'ai bien fait !

« Car, à travers le trou de la serrure, je l'ai vu ouvrir le secrétaire, y plonger la main... et s'emparer d'un portefeuille.

« Alors, j'ai appelé au secours et voilà !...

M. de Champtocé, furieux, s'avavançait vers le prince oriental.

Mais celui-ci, d'un geste plein de dignité, enlevait son masque.

— Le marquis de la Roche-Bernard ! s'exclamait le duc abasourdi.

— *L'Aristo !* murmura Coco Lacour, au comble de la stupeur.

Au milieu du silence glacial, le marquis de la Roche-Bernard expliquait avec un sourire hautain : — Empoigné tout à coup par une violente migraine, j'ai voulu m'isoler loin des bruits de la fête.

« Je suis entré dans la première pièce qui s'est offerte à moi, et je me préparais à m'étendre un instant sur ce sofa, lorsque ce maraud est entré en criant : au voleur !...

Et sur un ton de suprême dédain, il ajouta :

— Je ne daignerai même pas repousser du pied les accusations de ce faquin.

— Et vous aurez cent fois raison, monsieur le marquis, fit soudain une voix sonore et bien timbrée.

Vidocq, toujours en domino, mais le visage découvert et exempt de tout maquillage, s'avançait au milieu des murmures que provoquait son intervention, et, d'un ton menaçant, il lançait à Coco Lacour, qui n'en croyait pas ses oreilles : — Tu as eu la berlue, imbécile !... Monsieur le marquis de la Roche-Bernard un voleur !...

« Autant vouloir nous persuader que M. le préfet de police a mis dans sa poche le dôme des Invalides ou les tours de Notre-Dame !

— Patron..., insistait Coco, je vous jure que je l'ai vu, de mes yeux, vu...

— Tu dis ?

— Ce... cet homme... ouvrir le secrétaire de M. le duc de Champtocé.

— Tais-toi !

— Mais, patron, vous ne le reconnaissez donc pas ?

— Assez !

Et, s'inclinant respectueusement devant M. de Champtocé, Vidocq déclarait :

— Monsieur le duc, vous me voyez confondu...

« Ce drôle a bu plus que de raison... et ne sait pas ce qu'il dit...

« Et vous, monsieur le marquis de la Roche-Bernard, daignez recevoir mes très humbles excuses.

L'Aristo, flairant le danger, reprenait avec le plus grand calme :

— Laissez-moi, au contraire, monsieur Vidocq, achever de confondre cet imposteur.

« Que M. de Champtocé veuille bien ouvrir lui-même ce secrétaire et constater que rien n'y manque.

« J'y tiens essentiellement !...

— Mon cher ami ! protestait le duc avec indignation, comment pouvez-vous supposer que je vais m'arrêter un seul instant aux calomnies stupides d'un ivrogne.

— Parfaitement ! approuvait Vidocq, en achevant de foudroyer Coco d'un coup d'œil terrible.

— Mais non, monsieur Vidocq, mais non, insistait *l'Aristo*...

« Votre agent paraît de très bonne foi ; et qui sait si, dans son ivresse, il ne m'aura pas confondu avec un vrai voleur qui se serait introduit dans ce cabinet avant moi. Ouvrez donc, mon cher duc... ouvrez, je vous en prie.

— Puisque vous l'exigez !...

Et le duc de Champtocé prit dans le gousset de son gilet brodé une clef qu'il introduisit dans la serrure de son secrétaire.

— Rien n'a été touché, constata-t-il, après avoir jeté à l'intérieur du meuble un regard investigateur.

— Animal ! brute ! carogne ! invectivait Vidocq en secouant Coco Lacour par le collet.

Mais encore sous l'influence du champagne dont il n'avait pu s'empêcher de faire un large usage, Coco s'obstinait : — Patron, je vous jure que j'ai dit la vérité. La preuve, c'est que ce... ce monsieur a caché dans sa ceinture la clef dont il s'est servi pour ouvrir le secrétaire.

À ces mots, *l'Aristo* eut un léger pincement des lèvres.

— Ah ! c'est trop fort ! s'écria-t-il, en perdant tout à coup son sang-froid.

« Vais-je longtemps encore avoir à supporter les insinuations de ce drôle ?

Mais avant qu'il ait pu se mettre en garde, Vidocq, avec une rapidité foudroyante, s'était précipité sur lui et, dans un geste dont un prestidigitateur lui eût envié la dextérité vertigineuse, il lui enlevait son écharpe...

Outré, le duc de Champtocé ordonnait au chef de la Sûreté :

— En voilà assez. Je vous prie de vous retirer.

Mais, d'un air triomphant, Vidocq s'écriait en secouant la ceinture de l'Oriental :

— Tu vois bien, butor, qu'il n'y a rien là-dedans !

Des murmures menaçants s'élevaient de toutes parts à l'adresse de Coco.

Alors Vidocq dit à *l'Aristo*, tout éberlué lui-même de ce qui lui arrivait :

— Monsieur le marquis, daignez me pardonner si je me suis permis d'agir envers vous avec une familiarité aussi irrespectueuse.

« Mais il fallait en finir avec cette odieuse comédie.

« Dès demain, cet agent sera impitoyablement chassé !

— En attendant, monsieur Vidocq, s'écriait M. de Champtocé, incapable de maîtriser plus longtemps sa colère, je vous ordonne de décamper d'ici avec toute votre clique.

— C'est ce que je m'en vais faire ! déclarait le policier en s'inclinant.

« Mais, auparavant, permettez-moi, monsieur le duc, de vous exprimer encore une fois tous mes regrets pour un si déplorable incident.

— Sortez ! intimait le duc exaspéré... ou je vous fais tous bâtonner par mes laquais.

Vidocq ne se le fit pas dire deux fois.

Poussant devant lui Coco, dont la demi-ébriété s'était dissipée au choc de sa surprise, il gagna le vestibule, puis le parc, et, empoignant son homme par le bras, il l'entraîna derrière un bosquet.

— Sac à vin ! gronda-t-il... Indécrottable poivrot, sinistre brute, gibier d'estaminet, je t'avais pourtant défendu de toucher à *l'Aristo* !

— Mais, patron, ripostait Coco entièrement dégrisé, je ne l'avais pas reconnu et je ne pouvais pas me douter que c'était *l'Aristo* qui se cachait sous ce masque de velours et ce brillant costume...

— Mais, quand tu t'es aperçu de ton imprudence, pourquoi as-tu insisté si bêtement ?

— Mais parce que... parce que...

— Parce que tu étais saoul comme la bourrique à Robespierre !

— Oh ! patron ! peut-on dire ! protestait Coco avec un accent de timide indignation.

« Mais c'est égal, tout de même... »

— Qu'est-ce qu'il y a encore ?

— Il faut qu'il soit rudement fort !

— Qui ça ?

— *L'Aristo* !

— Pourquoi ?

— Mais pour avoir réussi à escamoter la clef qu'il avait cachée dans sa poche.

— Cette clef ! la voici, fit Vidocq en la montrant à son agent.

— Ah ! par exemple ! fit Coco Lacour, complètement ahuri.

— Retiens bien ceci, animal, scanda Vidocq, sur ce ton d'autorité qui intimidait les plus audacieux, jusqu'à nouvel ordre,

plus que jamais, j'ai besoin que *l'Aristo* soit libre et même qu'il ne se doute pas que je m'occupe de lui.

« Tu m'as compris, cette fois ?...

— Oui, patron !

— En attendant, fais savoir à tous nos agents qui sont ici qu'ils ont à regagner Paris tout de suite.

« Quand le bal sera terminé, viens me retrouver avec Bibi devant la grille qui longe la route de Viroflay.

— Entendu, patron.

— Décampe.

Coco s'empressa de déguerpir.

Vidocq, demeuré seul, parut se plonger dans de profondes réflexions. Et, s'éloignant dans la nuit, il grommela : — Ouvrons l'œil, car cette nuit il pourrait bien se passer d'étranges choses dans cet hôtel.

V

Le plein mystère

Vers trois heures du matin, les invités de M. de Champtocé s'étaient retirés, en commentant avec animation l'incident inattendu qui avait un moment troublé la fête et en daubant naturellement avec indignation sur ce Vidocq, cet ancien forçat, ce bandit devenu policier qui se permettait d'aussi odieuses méprises.

Quant au marquis de la Roche-Bernard, il avait accepté fort gaiement sa mésaventure... prenant même la défense de Vidocq auprès de M. le comte d'Artois, qui ne parlait rien moins que de le faire révoquer de ses fonctions...

Et souriant, preste, désinvolte, l'air franchement amusé par ce qu'il appelait son incroyable aventure, il avait regagné, en compagnie de sa sœur Yolande, son carrosse qui était parti à fond de train vers la capitale.

Peu à peu, les lumières s'étaient éteintes et le château de Chérisy s'était endormi dans l'ombre et le silence.

Dans la chapelle où seule brûlait, prière vacillante de flamme timide mais qui ne s'éteint pas, une lampe en argent suspendue à la voûte devant le tabernacle, l'homme au domino rouge, que nous avons vu deux heures auparavant s'entretenir mystérieusement avec *l'Aristo*, sortait furtivement d'un

confessionnal en bois sculpté, gagnait le chœur d'un pas feutré... s'emparait d'un siège réservé à l'officiant et, s'en servant comme d'un escabeau, il attirait à lui par un ruban de moire blanche frangée d'or la lampe à laquelle il allumait la mèche d'une chandelle enfermée dans une lanterne sourde.

Puis, toujours à pas de loup, il descendit l'allée principale, et, tournant à droite sous la tribune des orgues, il se dirigea vers une porte qui portait sur son fronton les armoiries des Champtocé accompagnées de leur fière devise : Je suis mon Roy, je suis mon Droict !...

Appuyant sur le pêne, il poussa sans difficulté l'un des battants qui s'entrebâilla pour lui livrer passage.

L'étrange personnage se trouva dans un couloir assez étroit dont les dalles étaient recouvertes d'un épais tapis et sur lequel s'ouvraient plusieurs portes.

S'arrêtant devant la troisième, il l'ouvrit sans le moindre tâtonnement comme quelqu'un qui sait parfaitement ce qu'il veut et où il va...

Il se trouvait dans le cabinet de travail de M. de Champtocé.

Tout de suite, il s'en fut vers le secrétaire ; et, armé d'une pince-monseigneur, il fit fonctionner la serrure avec une dextérité qui révélait une longue habitude...

S'emparant du portefeuille rempli de billets de banque, il le déposa sur un guéridon sans même prendre la peine d'en vérifier le contenu.

Alors, il se livra à une singulière mise en scène.

Tout d'abord, il se dirigea sur la pointe des pieds vers la porte-fenêtre qui donnait sur la terrasse et dont les volets étaient hermétiquement clos...

Faisant manœuvrer l'espagnolette, il l'entrouvrit comme s'il voulait se ménager une retraite.

Puis, avec l'aide de sa lanterne sourde, dont il démasqua entièrement le volet, il s'en fut allumer successivement les bougies d'un candélabre placé sur une cheminée en marbre blanc, devant une glace...

Et, revenant vers le portefeuille, il le glissa sous son domino rouge.

Mais, au lieu de s'esquiver rapidement, comme n'eût pas manqué de le faire un voleur de profession, il s'empara du guéridon et le jeta violemment à terre.

Ceci fait, il s'en retourna vers le secrétaire ; et, se penchant vers un tiroir qu'il attira à lui, il attendit, dans l'attitude non équivoque d'un bandit dans l'exercice de sa profession.

Presque aussitôt une porte s'entrouvrait et M. de Champtocé, en robe de chambre, apparaissait sur le seuil.

À sa vue, le cambrioleur se releva... et, en un geste éperdu, il esquissa un mouvement de retraite vers la terrasse.

M. de Champtocé s'avancait vers lui, le pistolet au poing et s'écriait d'une voix vibrante : — Misérable ! rends-toi ou je tire !

Prompt comme l'éclair, en un irrésistible bond de fauve, le bandit se jetait sur le duc, l'empoignant par le bras et cherchant à le désarmer.

— À moi ! À moi ! criait M. de Champtocé, qui, surpris par cette foudroyante et vigoureuse riposte, avait laissé tomber son arme.

Cependant il voulut résister, car il était brave. Mais il avait affaire à trop forte partie.

Lui enserrant la gorge dans ses doigts d'acier, l'homme au domino rouge le renversa sur un canapé.

— À moi ! À moi ! râlait le gentilhomme qui, épouvanté, croyait sa dernière heure venue.

— Mon père ! fit soudain une voix angoissée...

C'était Marie-Thérèse qui, attirée par le bruit, se précipitait, terrifiée, tandis qu'au lointain retentissaient les pas et les rumeurs des domestiques qui, réveillés dans leur premier sommeil, arrivaient à la rescousse.

À la vue de la jeune fille, le bandit qui avait lâché prise s'était relevé, laissant retomber le capuchon de son domino, et, tandis que M. de Champtocé roulait à terre à demi évanoui, un cri d'affreux déchirement jaillit de la poitrine oppressée de la jeune fille : — Aubin Dermont !

Dans le bandit qui, quelques secondes auparavant, cherchait à étrangler son père, la malheureuse enfant venait de reconnaître celui qu'elle aimait !

Le voleur eut un ricanement sinistre... et, sans lâcher le portefeuille qu'il tenait sous son bras, il se jeta sur la terrasse et disparut dans les ténèbres.

— Lui ! C'est lui ! bégayait Mlle de Champtocé, qui, pâle d'effroi, se sentait défaillir.

Des domestiques, affolés, envahissaient la pièce.

M. de Champtocé, qui s'était relevé sur les genoux, ordonnait en désignant la fenêtre :

— Il s'est échappé par là... courez... courez vite !

Les domestiques s'élançèrent au-dehors en clamant :

— Au voleur ! au voleur !...

Et Marie-Thérèse s'effondra, sur un canapé, se cachant la tête entre les mains, comme si elle voulait échapper à l'abominable vision de trahison et d'infamie qui venait de la frapper en plein cœur !

Étourdi... suffoqué... M. de Champtocé se traîna vers sa fille, interrogeant d'une voix haletante : — Aubin Dermont... tu as dit Aubin Dermont !...

— Père !...

— C'est... c'est... l'organiste du château... n'est-ce pas ? insistait le duc.

« Quand son capuchon s'est détaché et est tombé à terre, il m'a bien semblé en effet le reconnaître... »

« Ah ! le misérable !... le misérable !... »

Alors, Marie-Thérèse, se dressant en une attitude d'hallucination tragique, s'avança les mains en avant, comme si elle voulait écarter un fantôme soudain dressé devant elle.

— Lui... lui..., râla-t-elle en un cri où frémissaient toutes les horreurs et tous les désespoirs...

Et, avant que son père ait eu le temps de la retenir, elle s'écroulait sur le parquet.

M. de Champtocé et Mlle de la Vaupallière s'efforçaient de ranimer Marie-Thérèse qu'ils avaient transportée sur un sofa... Sous l'action des sels que la chanoinesse lui faisait respirer, la malheureuse enfant commençait à rouvrir les yeux, lorsqu'une violente rumeur se fit entendre dans l'antichambre, suivie de l'apparition sur le seuil du cabinet d'un majordome qui, tout effaré, annonçait : — Monsieur le duc... on vient d'arrêter le voleur !

À peine avait-il prononcé ces mots, que Vidocq, qui avait revêtu son costume habituel, se montrait à son tour ; et, s'inclinant vers M. de Champtocé, il lui déclarait avec toutes les formes du plus cérémonieux respect : — Monsieur le duc, j'ai en effet l'honneur de vous annoncer que j'ai réussi à mettre la main au collet du bandit qui s'était introduit chez vous.

— Comment ! s'exclamait le duc, vous étiez resté au château ?

Vidocq ripostait avec la même déférence :

— Pressentant que de fâcheux événements allaient se dérouler dans votre demeure, j'avais pris la précaution d'établir autour d'elle une surveillance qui, pour être discrète, n'en a pas été moins efficace, puisque j'ai pu cueillir votre agresseur au moment même où il franchissait la grille qui donne sur la route de Viroflay.

« Le coquin m'a l'air d'un bandit d'envergure... Il m'a donné pas mal de fil à retordre et j'ai dû, pour en venir à bout, lui administrer une correction sévère... Il est là, dans le vestibule, encadré et maintenu par deux de mes agents.

« Plairait-il à Votre Excellence que je l'interroge en sa présence ?

— J'y vais ! décidait M. de Champtocé, complètement remis de son émotion.

Mais, tout à coup, Marie-Thérèse, pâle, se dressait, comme transportée par une force étrange, dominatrice ; et, d'une voix impérieuse que son père ne lui connaissait pas, elle s'écria : — Je veux le voir ! Je veux !

Interdit par cette intervention, si imprévue, M. le duc de Champtocé hésitait.

Mais Vidocq, esquissant un énigmatique sourire, reprenait :

— Mademoiselle a raison, monsieur le duc, mieux vaut en finir tout de suite.

Et, sans donner le temps à M. de Champtocé de lui répondre, il s'avancait vers la porte et ordonnait : — Introduisez ce coquin !

Entre Coco et Bibi, qui, ainsi que leur maître, avaient repris leur tenue de ville, surgissait un individu aux allures gênées, menottes aux poings, le visage tuméfié, ensanglanté et portant les vêtements misérables d'un rôdeur de barrière.

M. de Champtocé et sa fille s'exclamèrent simultanément :

— Ce n'est pas lui !

Vidocq eut un léger sursaut :

— Comment, ce n'est pas lui ! répéta le policier visiblement interloqué !

M. de Champtocé expliquait :

— L'homme que j'ai surpris tout à l'heure en train de fracturer mon secrétaire et qui a tenté de m'étrangler n'est autre qu'Aubin Dermont, l'organiste de ma chapelle.

— Aubin Dermont ! s'écriait Vidocq avec l'accent de la plus vive surprise.

— Oui, monsieur Vidocq, affirmait le duc, ma fille et moi nous l'avons parfaitement reconnu.

Blanche comme un fantôme, Marie-Thérèse, qui s'appuyait au bras de Mlle de la Vaupallière, gardait un tragique silence.

Vidocq, se retournant vers le prisonnier, interrogeait :

— Alors, qu'est-ce que tu venais faire ici ?

— Voler des poules ! déclarait le rôdeur d'un ton pitoyable.

Et il ajouta d'une voix traînante et crapuleuse :

— Vrai ! c'était pas la peine pour si peu de m'arranger comme ça !

— Et ces poules, questionnait Vidocq, qu'en as-tu fait ?

— Je n'ai pas eu le temps d'entrer dans la basse-cour, car au moment où je m'en approchais, j'ai entendu des gens qui criaient : « Au voleur ! » Alors, je me suis sauvé, aussi vrai, monsieur

Vidocq, que vous m'avez mis les yeux au beurre noir et la figure en marmelade.

Vidocq réfléchit un instant.

Puis il ordonna à Coco et à Bibi :

— Emmenez immédiatement cet homme à Paris...

Enfermez-le dans le violon de la rue Sainte-Anne... Vous me répondez de lui.

Les deux limiers entraînent aussitôt leur gibier au dehors.

Vidocq reprit :

— Pour moi, monsieur le duc, il n'y a pas l'ombre d'un doute... Cet homme était de mèche avec Aubin Dermont... Chargé par lui de faire le guet et de donner le change en cas d'alerte, il a rempli fort bien sa mission... puisqu'il a permis à son complice de nous échapper. Mais soyez tranquille, votre organiste ne tardera pas à le rejoindre sous les verrous.

« Puis-je, maintenant, vous poser quelques questions, Excellence ?

— Faites.

— Tout d'abord sur le vol même...

— J'ai constaté, répliquait le duc, qu'il avait été dérobé dans ce secrétaire un portefeuille en maroquin rouge, frappé à mes armes et contenant cent mille francs en billets.

— Bien ! Pourrais-je aussi vous demander quelques renseignements sur cet Aubin Dermont ?

— Jusqu'alors, je l'avais toujours considéré comme un parfait honnête homme et rien ne me pouvait donner à supposer qu'il fût capable d'un pareil crime.

— Votre Excellence connaît-elle sa famille ?

— Il est orphelin, je crois, et n'a pour tout parent qu'un prêtre qui est curé à Auteuil et m'avait donné sur lui les meilleurs renseignements.

— Votre Excellence pourrait-elle me communiquer l'adresse de cet ecclésiastique ?

— Je l'ignore, mais mon intendant vous la fournira.

— Je remercie Votre Excellence, déclarait Vidocq avec un calme imperturbable.

Puis, s'adressant à Marie-Thérèse, qu'il n'avait pas cessé d'observer du coin de l'œil, il reprit : — Mademoiselle de Champtocé ne pourrait-elle pas me dire si elle n'a jamais rien remarqué de suspect dans les agissements de cet Aubin Dermont ?

À ces mots, la jeune fille devint encore plus pâle.

Mais, dressée sur ses ergots, Mlle de la Vaupallière s'indignait :

— Ma nièce n'a cure de vous répondre... et ne saurait jamais avoir rien de commun avec le paltoquet qui se double d'un voleur et d'un assassin !

Alors, à bout de forces, Marie-Thérèse qui ne se tenait plus debout que par un prodige de volonté, murmura : — Ma tante, veuillez me reconduire dans ma chambre.

— Ma pauvre enfant, s'écria M. de Champtocé, frappé par le visage ravagé de sa fille dont les yeux sans larmes reflétaient à la fois la douleur et l'épouvante.

Et, tandis que Marie-Thérèse s'éloignait au bras de la chanoinesse, il scanda, dans l'inconscience de son esprit superficiel : — Palsambleu ! voilà une aventure qui va, pendant plusieurs jours, intriguer la cour et la ville !

Quant à Vidocq, il s'était tout de suite enfoncé dans le parc... Il n'avait pas voulu attendre au lendemain pour commencer ses investigations.

Armé d'une lanterne sourde, aux reflets puissants, il examinait avec la plus scrupuleuse attention l'allée qui aboutissait à la basse-cour, située en arrière des communs.

— Aucune trace de pas..., constatait-il après de longues recherches.

« Par conséquent, ce drôle m'a menti.

Mais, tout à coup, il s'arrêta... il venait de heurter du pied un objet et un vêtement étendu sur le sol.

C'était la perruque et le domino rouge dont le bandit s'était débarrassé en prenant la fuite.

— Tiens ! tiens ! fit-il, j'ai vu l'homme qui portait ce domino parler à la Roche-Bernard. Parbleu ! ainsi que je le pensais, *l'Aristo* tient donc tous les fils de cette histoire.

Et il s'engageait lentement dans une autre allée, sous les grands arbres, promenant devant lui à droite, à gauche, les reflets de sa lanterne, lorsqu'il tomba littéralement en arrêt... Il venait

d'apercevoir presque à ses pieds un portefeuille... celui de M. de Champtocé.

Se baissant, il l'ouvrit... Les billets se trouvaient dans leurs compartiments.

Vidocq eut de nouveau un étrange sourire, puis il se prit à murmurer :

— Ah ça ! pourquoi *l'Aristo* a-t-il fait voler par Aubin Dermont le portefeuille de M. de Champtocé ?

Et il ajouta en élargissant son sourire :

— Il faudra bien que celui que je tiens me le dise !...

Sixième épisode
DANS LA GUEULE DU
LOUP

I

L'homme aux poules

Coco Lacour et Bibi la Grillade s'étaient empressés d'exécuter rigoureusement les ordres de Vidocq.

Après avoir littéralement emballé l'homme au domino rouge dans le cabriolet qui les avait amenés au château de Chérisy, ils s'étaient fait conduire directement et à bride abattue rue Sainte-Anne où ils avaient enfermé leur prisonnier dans un « violon », c'est-à-dire dans un réduit spécialement aménagé par le directeur de la Sûreté et d'où le plus rusé des malfaiteurs eût été incapable de s'évader même avec l'aide du diable.

Pour plus de sécurité, Coco et Bibi s'étaient installés devant la porte de *l'in pace*, bien décidés à ne se reposer que l'un après l'autre et à jeter fréquemment à travers le judas grillagé un coup d'œil dans la geôle.

Leur prisonnier s'était d'ailleurs conduit en homme résigné à son sort.

Après avoir bu quelques lampées de l'eau contenue dans une cruche de grès, il s'était baigné le visage avec un vieux mouchoir à carreaux ; et les deux limiers l'avaient entendu grommeler :

— Il m'a rien démoli le portrait, m'sieur Vidocq. Non, ce qu'il a cogné !... Je n'en vois encore que trente-six chandelles

!...

En philosophe résigné à son sort, parce que sans doute habitué aux coups fâcheux de la destinée, il s'étendit sur la planche à demi inclinée qui servait de couchette aux hôtes passagers de ce petit réduit et il s'endormit paisiblement.

Coco Lacour et Bibi la Grillade n'en montèrent pas moins toute la nuit une garde vigilante ; et lorsque, le matin, vers huit heures, Vidocq leur apparut aussi frais, aussi dispos que s'il eût passé toute la nuit dans son lit, il les trouva fidèles au poste et prêts, eux aussi, à repartir en campagne.

— Ouvrez-moi cette porte, ordonna le chef de la Sûreté sans autre préambule.

Coco et Bibi firent aussitôt manœuvrer, l'un, l'énorme verrou et l'autre, la chaîne non moins impressionnante qui défendait l'accès du « violon ».

Puis il s'avança vers le captif qui ronflait à poings fermés ; et, lui tapant brusquement sur l'épaule, il fit d'une voix rude :

— Allons, debout, toi !

L'homme aux poules se retourna vers le mur, tout en mâchonnant :

— C'est la grosse que je veux... la « Houdan ».

« Quel pot-au-feu, les enfants !

— Ne fais pas l'imbécile ! lançait Vidocq en secouant fortement le voleur.

— Tu me fais mal, toi... hé... brutal !...

Sans s'inquiéter des récriminations de l'homme aux poules, Vidocq l'avait forcé à se lever, et, le maintenant bien à sa hauteur, il lui soufflait au visage :

— À nous deux, canaille !...

— Monsieur Vidocq ! balbutiait le voleur, avec toutes les apparences d'un véritable ahurissement.

— Aujourd'hui pas plus qu'hier, scandait fortement le grand policier, je ne suis dupe de tes grimaces... Aussi, je t'engage dans ton intérêt à ne pas me raconter d'âneries.

« Qu'est-ce que tu faisais hier, au château de Champtocé ?

— Je vous l'ai dit, monsieur Vidocq... J'en avais assez d'être depuis longtemps au pain sec...

« Et moi qui suis une fine gueule, un vrai Parisien gros bec, j'ai voulu me payer un fin morceau.

— Tu mens !

— Oh ! monsieur Vidocq, je vous jure...

— Assez ! Hier soir, un bandit s'est introduit chez le duc de Champtocé, a fracturé son secrétaire, et s'est emparé d'un portefeuille renfermant cent mille livres.

— Pas possible !

— Tais-toi !

Et, plaidant le faux pour connaître le vrai, Vidocq ajouta en regardant bien son interlocuteur dans les yeux :

— Ce voleur, arrêté par moi, m'a déclaré qu'il t'avait chargé de faire le guet pendant qu'il travaillait.

— Non, monsieur Vidocq, ça, c'est des « menteries » !

— Inutile de nier !

— Oh ! monsieur Vidocq, quand bien même ce serait pour sauver ma tête de l'échafaud, je ne pourrais pas vous avouer une chose pareille.

Et avec toutes les apparences d'une indiscutable bonne foi, l'homme aux poules affirma :

— Vous n'avez qu'à me mettre en face de la crapule qui vous a raconté cela ; je me charge de lui faire rentrer ses paroles dans la gorge.

— Décidément, songeait Vidocq en pinçant les lèvres, j'ai affaire à forte partie... Je n'obtiendrai rien de cet homme par la violence.

« Agissons par la ruse.

Et, d'un ton volontairement radouci, il reprit, en lâchant le prisonnier qui, tout tremblant, à bout de forces, se laissa retomber sur sa couchette :

— Comment t'appelles-tu ?

— Mathurin Leveau.

— Quel âge ?

— Vingt-cinq ans.

— Où demeures-tu ?

— Où je peux, m'sieur Vidocq.

— Comment ça, où tu peux ?

— Eh bien, oui, quand j'ai quelque argent, je loge à l'auberge ; mais quand je suis sans le sou, j'habite à la belle étoile.

— Donc, tu n'as pas de domicile ?

— Hélas ! non, monsieur Vidocq.

— As-tu un métier, au moins ?

— J'en avais un : tondeur de chiens sur le quai de la Râpée. Seulement, j'ai dû fermer boutique.

— Pourquoi ?

— À cause de la concurrence. Je me suis fait débardeur aux Halles. Ça n'a pas marché non plus. Ils m'en mettaient tellement sur le râble que ça m'a donné des lumbagos.

— Et tu as mieux aimé devenir voleur ?

— Pas tout d'suite, m'sieu Vidocq. J'ai voulu tâter d'une autre profession. Je me suis établi ramasseur...

— De bouts de cigares ?

— Non... de champignons... Je ne suis pas solide... L'hiver, je tousse... Je sens le sapin, allez !... M'faut le grand air de la campagne. Seulement, le grand air, ça ne suffit pas pour nourrir un homme... et les champignons non plus. Aussi, hier, comme j'avais faim et que je passais devant le parc de M. de Cham... Cham... comment que vous dites, déjà... Champfossé, c'est ça... j'ai aperçu, de loin, une basse-cour qui était pleine de Crève-cœur et de Houdan... oh ! ces Houdan !... Alors, j'ai pas pu résister à

la tentation... Vous savez le reste, m'sieur Vidocq... Si vous ne me croyez pas, tant pis pour moi !... Mais quand je devrais rester toute ma vie en prison, je vous dirais pas autre chose... Ça, non !... Je suis p't'êtr' un pauv' bougre, j'ai pas beaucoup « d'inducation. »... Mais suis pour la justice et pour la vérité !

— As-tu des papiers ? interrogeait Vidocq que l'attitude de l'homme aux poules semblait avoir quelque peu désarmé.

— Oui, m'sieur Vidocq.

Tirant de son veston en loques un vieux portefeuille déchiré, le galvaudeux y prit plusieurs chiffons graisseux, maculés, qu'il tendit au chef de la Sûreté en disant :

— V'là mon acte de naissance et mon certificat de réforme militaire ; car j'ai été soldat, m'sieu Vidocq.

« Ils m'ont renvoyé du régiment parce que j'étais faible de constitution... et que, quand je courais trop vite, ça me faisait cracher le sang... C'est écrit là-dessus !... »

« Ça, monsieur Vidocq, c'est le brevet de décoration de mon père... le sergent Leveau... des grenadiers... un brave et digne bonhomme qui est mort... il y aura trois ans à Pâques... »

— Ça suffit ! coupait Vidocq, en faisant disparaître les documents dans l'une des vastes poches de sa redingote.

Sans rien ajouter, il quitta le « violon », ordonnant à Coco et à Bibi de verrouiller de nouveau la porte ; et, après leur avoir recommandé de continuer à faire bonne garde, il rejoignit ostensiblement son bureau. En passant devant ses secrétaires, il lança :

— Dès que la comtesse de Saint-Mesmin se présentera, faites-la entrer.

Une fois dans son cabinet, il déposa sa canne et son chapeau sur une chaise... tira de sa poche les papiers que lui avait remis l'homme aux poules, les étala sur la table et se prit à les examiner avec attention.

Bientôt il murmurait :

— Tous ces documents sont des faux !

« Donc, cet individu est bien, comme je le pensais, de mèche avec *l'Aristo*... Mais pour que celui-ci en ait fait son complice, il faut qu'il soit absolument sûr de lui et le tienne entièrement à sa discrétion. Inutile, par conséquent, de chercher à lui tirer les vers du nez ! Il ne parlera pas...

« Avisons donc un autre moyen... Lequel ?... Il n'y en a qu'un... Allons-y !

Plongeant la main dans le thorax entrouvert de l'animal empaillé, il en retira une défroque complète de vagabond, une perruque en tignasse, une barbe embroussaillée ; et, en moins de dix minutes, il se transformait en rôdeur de barrière, capable de donner la chair de poule à quiconque l'eût rencontré le soir au coin d'un carrefour désert.

Il achevait sa métamorphose, lorsqu'on heurta légèrement l'huis.

— Qu'y a-t-il ? lança Vidocq.

— C'est la comtesse, annonça de l'autre côté de la porte un des secrétaires.

— Qu'elle entre ! lança Vidocq.

Une jeune femme d'une rare élégance et d'une réelle beauté pénétrait dans le cabinet du policier.

Nullement surprise de se trouver en face d'un individu aux allures plutôt patibulaires, elle s'avança en disant :

— J'ai reçu votre mot... Je me suis empressée de revêtir la tenue n° 7, et me voici.

— Bien ! fit Vidocq.

Et, avec son laconisme habituel, il reprit :

— J'ai besoin d'être fixé tout de suite sur les antécédents d'Aubin Dermont.

Manon eut un signe d'acquiescement. Vidocq poursuivit :

— Tu vas donc te rendre immédiatement à son domicile habituel, 7, rue des Poitevins... Tu te feras passer pour une dame du grand monde qui désire prendre des leçons de musique de cet artiste... et tu tâcheras de savoir quelles sont ses habitudes, sa réputation et surtout l'heure à laquelle il est parti hier de chez lui.

« Puis, tu t'en iras à Auteuil, trouver son oncle, le curé de l'église Sainte-Marie. Toujours sous le même prétexte, et sans dévoiler à ce prêtre l'accusation qui pèse sur son neveu, tu t'efforceras d'obtenir de lui les renseignements les plus complets... Tu me rapporteras immédiatement ici le résultat de ton enquête.

— C'est entendu, fit Manon la Blonde, qui, comme toujours, avait écouté Vidocq avec la plus grande attention.

Elle allait s'éloigner... sans rien ajouter, car elle savait mieux que toute autre que, dans l'exercice de ses fonctions, le grand policier ne supportait pas la moindre observation. Sans doute, Vidocq surprit-il quelque trouble dans son regard, car il s'écria :

— Tu as quelque chose à me demander ?

« Allons, parle, il ne s'agit pas aujourd'hui d'une simple opération de police.

« En ce moment, il n'y a plus en face l'un de l'autre qu'un père et une mère qui cherchent leurs enfants.

À ces mots, Manon la Blonde eut un léger tressaillement.

— Je voudrais savoir, reprit-elle, si tu as de l'espoir.

— J'ai mieux que cela.

— François !

— J'ai la certitude que nous ne tarderons pas à découvrir la vérité.

Et, d'un ton incisif, Vidocq martela :

— La bataille est engagée... Elle sera rude... mais la victoire est au bout... Telle est ma conviction !...

— Alors, interrogeait Manon, l'homme que tu as arrêté hier soir a parlé ?

— Non, mais peu importe ! C'est lui, sans qu'il s'en doute, qui va me livrer *l'Aristo*.

— François, laisse-moi te dire combien je t'admire... Mais prends garde !

— À quoi ?

— *L'Aristo* est capable de tout, même d'un assassinat.

— Non ! répliqua Vidocq, avec un tel accent de foi en son étoile que Manon se sentit aussitôt rassurée.

— À ce soir ! fit-elle.

— À ce soir ! répliqua le policier sans la moindre émotion apparente.

Lorsqu'elle eut disparu, Vidocq s'installa devant sa table et griffonna quelques lignes sur un bout de papier qu'il tamponna d'un timbre humide traversé par sa signature. Puis, entrebâillant la porte, il fit simplement, sans se montrer :

— Allez vite me chercher Coco Lacour qui est de garde au violon.

Quelques instants après, le limier se présentait devant son chef.

Celui-ci lui disait :

— Voici un ordre de mise en liberté du « citoyen » que nous avons cueilli la nuit dernière sous les murs du château de Chérisy.

Et, s'emparant des papiers qui traînaient sur la table, il ajouta d'un air dégoûté :

— Tu rendras ces chiffons à ce drôle et tu le mettras dehors dès que tu me verras reparaître dans la rue Sainte-Anne.

— Habillé comme... ça ?

— Oui. Habillé comme ça !

— Et après, patron ?

— Après... Bibi et toi, vous m'attendrez ici.

« Ah ! un mot ! Pour te punir de la sottise d'hier, je te défends de boire une seule goutte de vin pendant huit jours.

— Ah ! diable !

— Si je m'aperçois que tu m'as désobéi... et je le verrai tout de suite, rien qu'à ton nez... je me charge de te faire passer ton goût pour l'ivrognerie à coups de trique, poivrot, éponge à raisin !

— Compris, patron.

— Allons, file !

Dès que Coco Lacour eut tourné les talons, Vidocq s'approcha de la cheminée, ouvrit la plaque et s'engouffra dans le trou.

Cinq minutes après, il reparaisait rue Sainte-Anne, en face de ses bureaux... Et, se campant devant la boutique d'un boulanger, il affecta de contempler d'un œil d'envie les pains croustillants et dorés qui s'entassaient à la devanture.

Bientôt, l'homme aux poules, le visage tuméfié mais la bouche entrouverte par un large sourire de satisfaction, apparaissait dans l'encadrement de la porte au-dessus de laquelle on lisait en lettres noires tracées sur la pierre grise : *Sûreté Générale*.

Puis, poussé, bousculé par Coco Lacour et Bibi la Grillade, qui paraissaient furieux de se voir enlever leur proie, l'homme aux poules s'empessa de gagner la rue... et s'éloigna du pas rapide de quelqu'un qui vient de l'échapper belle.

Vidocq, tout en rasant les maisons, les mains dans les poches, la tête basse, l'air miséreux, s'engagea à sa suite.

Où le Tambour allait-il le conduire ?

II

L'abbé Dubois

Manon la Blonde s'était empressée d'exécuter les instructions de Vidocq... Jusqu'alors, elle lui avait toujours aveuglément obéi ; mais ce jour-là, plus que jamais, elle se sentait animée envers lui d'un dévouement d'autant plus sans limites qu'il s'agissait de l'aider à arracher à *l'Aristo* un secret qui était toute sa vie.

Comprenant que, plus que jamais, il lui était indispensable de demeurer en pleine possession de tous ses esprits, dès sa sortie du cabinet de Vidocq, elle avait dominé le tumulte qui l'agitait.

La mère en quête de ses enfants était redevenue exclusivement la policière habile, prudente, mais résolue à tout... et ce fut d'un ton très calme, d'une voix toute naturelle, qu'elle ordonna au cocher qui l'attendait sur le siège d'une calèche de bon style, attelée de deux solides chevaux normands, de la conduire au n° 7 de la rue des Poitevins.

L'immeuble, une vieille bâtisse du XVIIème siècle, était de modeste apparence. La « portière », une commère aux allures franches et sympathiques, se tenait sur le seuil de la porte, répartissant avec équité des déchets de nourriture entre plusieurs chats du quartier dont elle s'était instituée la bienfaitrice.

À la vue de cette voiture de maître qui s'arrêtait devant sa maison et de la femme élégante qui en descendait, elle cessa tout à coup de distribuer sa provende pour considérer, d'un œil d'intérêt voisin de l'admiration, la belle dame qui s'avavançait vers elle avec un aimable sourire.

— C'est bien ici que demeure M. Aubin Dermont, l'organiste ?
? attaqua la fausse comtesse.

— Oui, m'dame !

— Est-il chez lui ?

— Non, m'dame... M'sien Aubin est parti hier matin pour jouer de l'orgue à Saint-Séverin et je ne l'ai pas revu depuis.

— Je vous remercie... Peut-être pourriez-vous me dire à quel moment j'aurai le plus de chance de le rencontrer ?

— Ça, m'dame, je ne sais pas !

— M. Dermont, poursuivait Manon la Blonde, est comme tous les jeunes gens, il aime à s'amuser...

— Oh ! pour ça non..., protesta la portière en fronçant les sourcils. M. Aubin est au contraire un garçon très sérieux, très rangé et un travailleur !... Il y a des nuits où sa lampe reste allumée jusqu'à deux heures du matin... Et puis poli et doux... comme une demoiselle... Aussi, je suis tout inquiète qu'il ne soit pas rentré hier soir. C'est la première fois que ça lui arrive depuis trois ans qu'il demeure chez nous ! P't'être, après tout, qu'il sera allé passer la soirée chez son oncle qui est curé à Auteuil et qu'il y sera resté c'te nuit, comme ça lui arrive quelquefois.

— Je vous remercie !

— Faudra-t-il dire à M. Aubin que vous êtes venue ?

— C'est inutile, je repasserai un de ces jours. Au revoir, ma brave femme.

— Au revoir, m'dame.

Manon regagna sa calèche et se fit conduire à Auteuil.

En atteignant cette localité qui, à l'époque où se déroule notre récit, était encore un véritable village isolé de la capitale, le cocher se fit indiquer le presbytère.

C'était une petite bicoque, presque une chaumière, située au milieu d'un jardin, défendue par une frêle clôture en lattes, le long de laquelle grimpaient des liserons et des capucines en fleurs.

Au milieu, s'ouvrait une barrière qui donnait accès à une allée bordée de buis et encadrée de carrés maigrement cultivés, au milieu desquels s'élançaient timidement quelques chétifs arbres à fruits.

Manon poussa la barrière et se dirigea vers la maison. Une servante, bonne petite vieille, un peu voûtée, mais trotinant comme une souris, s'avancait vers elle, l'air un peu effaré... Sans doute n'était-elle pas habituée à de telles visites... car, avec la timidité presque enfantine d'une vraie religieuse, elle balbutia :

— Madame... c'est M. le curé que vous désirez voir ?

— Non, ma fille, c'est M. Aubin Dermont.

— M. Aubin n'est pas ici.

— Je le regrette, mais peut-être M. le curé pourra-t-il me donner le renseignement que je désire ?

— M. le curé est à l'église, répliquait la servante ; mais il ne tardera pas à rentrer. Si madame veut bien l'attendre ?

— Volontiers.

— Alors, entrez, madame !

La vieille domestique fit pénétrer Manon d'abord dans un couloir au fond duquel on apercevait une Vierge dans une niche entre deux vases en porcelaine blanche garnis de fleurs toutes fraîches... Puis, elle l'introduisit dans une petite pièce aux meubles aussi rares que modestes, mais aux carreaux clairs comme du cristal et au parquet brillant comme un miroir.

— Qui devrai-je annoncer à M. le curé ? interrogeait la servante.

— La comtesse de Saint-Mesmin.

La vieille fille esquissa un salut qui s'apparentait à une genuflexion d'église ; et elle disparut comme une ombre.

Manon s'assit dans l'unique fauteuil en acajou, garni de tapisseries passées... et promena un regard distrait autour d'elle.

La cheminée, sur laquelle se dressait un Christ en bois sculpté d'un assez joli travail, les images de piété suspendues au mur, d'une expression naïve et d'une couleur vulgaire, ne parvenaient pas à capter son attention.

Elle allait se renfermer uniquement dans ses pensées, lorsque, tout à coup, ses yeux s'avivèrent d'une subite lueur... Ils venaient de se fixer sur un portrait à l'huile qu'elle n'avait pas

encore remarqué et qui représentait un jeune homme de vingt ans dont le visage, éclatant de jeunesse et d'intelligence, s'illuminait de cette expression naturellement inspirée qui n'appartient qu'aux purs artistes.

Manon s'approcha du tableau, qui s'imposait, dès le premier examen, comme l'œuvre d'un grand peintre, et elle lut la dédicace suivante :

*À mon jeune ami Aubin Dermont son parrain en art,
J.A.D. Ingres.*

— Comme ce jeune homme est beau, murmura-t-elle, et comme il semble loin de toute bassesse humaine !

« Jamais on ne pourrait soupçonner en lui un malfaiteur.

Je sais bien que les physionomies sont parfois trompeuses... mais à ce point !...

« Enfin, nous verrons bien !...

Retenue presque malgré elle devant le portrait qui lui inspirait à la fois une grande admiration pour son auteur et une irrésistible sympathie pour celui dont il représentait les traits, Manon n'avait ni vu ni entendu entrer dans la pièce le curé de Notre-Dame d'Auteuil.

L'abbé Dubois était un vieillard à l'aspect ascétique, aux longs cheveux blancs et au regard très doux d'apôtre pétri de mansuétude et d'indulgence.

En apercevant Manon la Blonde qui continuait à fixer le tableau d'Ingres, il eut un bon sourire de satisfaction qui n'allait pas sans un peu d'orgueil.

Puis il toussa légèrement, Manon se retourna... saluant avec déférence le vieux prêtre qui s'inclinait devant elle.

— Monsieur le curé, commença-t-elle, je suis la comtesse de Saint-Mesmin.

— Soyez la bienvenue dans mon humble demeure, déclarait le curé d'Auteuil en indiquant le fauteuil à la visiteuse.

Et s'installant lui-même sur une chaise, il fit, visiblement intrigué par la présence chez lui de cette dame qui semblait appartenir au très grand monde :

— Madame la comtesse, je vous écoute avec la plus respectueuse attention.

— Monsieur le curé, reprit Manon, j'ai eu, l'autre jour, le plaisir d'entendre votre neveu, M. Aubin Dermont, toucher les orgues à la chapelle du château de Chérisy.

« J'ai été littéralement enthousiasmée par son superbe talent ; et quand j'ai appris que M. Dermont était l'auteur des œuvres qu'il interprétait avec un art si magnifique, mon admiration pour lui s'est accrue du désir de le connaître.

« Je suis, en effet, assez bonne musicienne et j'ai une jeune fillette qui montre de très grandes dispositions pour cet art que je préfère entre tous. Aussi serais-je désireuse que votre neveu nous donnât à toutes deux quelques conseils.

À ces mots la bonne figure de l'abbé Dubois s'éclaira d'une joie toute paternelle.

— Madame la comtesse, s'écria-t-il, croyez qu'Aubin sera très flatté, ainsi que je le suis moi-même, du gracieux intérêt que

vous daignez lui porter.

« Mais mon neveu n'habite pas près de moi... Il demeure à Paris.

— Je le sais, monsieur le curé, reprenait Manon. Je suis même passée chez lui tout à l'heure... Mais on m'a déclaré qu'il n'avait pas reparu à son domicile depuis la veille.

— Que me dites-vous là, madame la comtesse ? sursautait l'abbé Dubois subitement inquiet.

« Mon neveu... pas rentré chez lui... depuis hier... mais c'est impossible !

— Il y avait, hier soir, une grande fête au château de Chérisy... Peut-être M. Dermont y aura-t-il assisté ?

— Il m'a affirmé, au contraire, qu'il ne voulait pas y paraître.

— Sans doute se sera-t-il ravisé au dernier moment ?

— Cela m'étonnerait fort, madame la comtesse... Aubin n'aime guère le monde...

Et le prêtre ajouta en joignant les mains :

— Pourvu, mon Dieu, qu'il ne lui soit pas arrivé malheur !

— Oh ! monsieur le curé, n'ayez pas une telle crainte.

— Depuis quelque temps, Aubin semblait pensif, soucieux même... Lui d'ordinaire si gai, si vibrant, si enthousiaste... se perdait dans de profondes rêveries que je prenais pour un recueillement d'artiste.

« Maintenant, j'en ai peur, il avait quelque ennui, de la peine même ; et il ne voulait pas me le dire afin de ne pas m'inquiéter !

Et, tout angoissé, l'abbé Dubois poursuivit :

— Ce matin, en célébrant à son intention le saint sacrifice de la messe, au moment de l'offertoire, je me suis senti envahi tout à coup par une indicible tristesse.

« C'était sans doute un pressentiment !...

— Monsieur le curé, interrompait Manon, je suis désolée de vous causer involontairement tant de soucis ; mais il ne faut pas vous inquiéter de la sorte.

Le vieux prêtre, les yeux pleins de larmes, reprenait :

— Vous avez raison, madame la comtesse... et pardonnez-moi de m'émouvoir ainsi... Mais je n'ai que lui en ce monde, et lui aussi n'a que moi.

— M. Aubin est orphelin ?

— Oui, madame la comtesse. Quand je l'ai recueilli, il était tout petit, il parlait à peine. Mais dès que je l'ai pris sur mes genoux, il m'a entouré de ses bras, comme s'il me demandait d'être toute sa famille... Je l'ai élevé de mon mieux... et j'en ai été largement récompensé... Jamais il ne m'a causé la moindre peine...

Et, tout vibrant de la plus touchante émotion, le curé d'Auteuil ajouta :

— Tout à l'heure, madame, quand je suis entré, vous regardiez le portrait qu'a fait de lui ce bon M. Ingres.

« Ce peintre, en effet, apprécie beaucoup mon petit Aubin. Il lui trouve un grand talent et c'est grâce à son influence si mon neveu a obtenu la place d'organiste au château de Chérisy.

« N'est-ce pas qu'il est beau... ce cher enfant ? Mais son âme est plus belle encore...

« Jamais il ne manque de venir plusieurs fois par semaine passer quelques heures auprès de son vieil oncle.

« Il a pour moi les attentions les plus charmantes... Il m'apporte des livres, des gravures, des douceurs... Il me joue ses compositions avant tout le monde.

« Excusez-moi, madame la comtesse, mais quand je parle de mon Aubin, c'est mon cœur qui me dicte mes phrases, et j'avoue que je suis incapable de lui imposer silence.

— Monsieur le curé, déclarait Manon, tout ce que vous me dites de votre neveu ne fait que grandir mon désir de le connaître.

L'abbé Dubois reprenait :

— Si, comme je le souhaite, rien de fâcheux ne lui est arrivé, je le verrai certainement demain, ce soir même peut-être.

« Dois-je lui dire, madame la comtesse, qu'il peut se présenter chez vous ?

— Je pars ce soir pour un voyage de quelques jours, éludait Manon... Mais, dès mon retour, je lui écrirai afin de prendre rendez-vous.

Manon s'était levée pour prendre congé du bon prêtre.

— Monsieur le curé, fit-elle avec un accent sous lequel perçait une émotion qu'elle cherchait à dissimuler, laissez-moi vous dire à mon tour combien je me félicite du court instant que j'ai passé près de vous.

— Oh ! madame la comtesse.

— Je viens en effet de respirer une telle atmosphère de bonté sereine, et j'en suis pénétrée à un tel point qu'il me semble que je vais quitter votre presbytère meilleure que je n'y étais entrée.

Manon avait prononcé ces mots avec un accent d'indéniable sincérité.

Après avoir jeté un dernier et rapide coup d'œil sur le portrait d'Ingres, elle quitta le salon, accompagnée jusqu'à sa voiture par le bon prêtre qui gardait au fond de son regard une ombre d'inquiétude.

Lorsqu'elle eut pris congé de l'abbé et donné l'ordre au cocher de la reconduire à Paris, elle s'installa sur les coussins de la calèche... et, tandis que les chevaux partaient au grand trot, elle se prit à murmurer, avec l'accent d'une conviction qu'on sentait inébranlable :

— Eh bien ! non, non, cet Aubin Dermont ne peut pas être un voleur.

III

Pris au piège

En 1822, il existait à Paris, tout en haut de Belleville, un quartier connu sous le nom de la Courtille et qui, disparu aujourd'hui depuis de nombreuses années, présentait alors un aspect essentiellement original et pittoresque.

Après avoir traversé une véritable agglomération de guinguettes serrées les unes contre les autres, au flanc de la butte au sommet de laquelle s'étalait le village de Belleville, on atteignait une large et longue artère dite « rue de Paris », où l'on distinguait plusieurs cabarets dont les immenses salles, pendant l'hiver, et les jardins, au cours de l'été, se remplissaient, principalement le samedi et le dimanche, de milliers de danseurs et de danseuses qui, ainsi que le déclare l'auteur de la *Vie publique et privée des Français*, n'avaient pas précisément reçu les leçons des professeurs du Conservatoire.

Ces établissements tenaient aussi restaurant. On y vendait du petit vin à dix ou douze sous le litre, du bon veau, de la gibelotte de lapin, de l'oie en daube ou rôtie.

Là se donnaient presque tous les repas de noce de la petite bourgeoisie, des petits commerçants et des travailleurs du quartier de la capitale qui avoisinait la barrière... Et c'était un spectacle vraiment curieux que de voir, par un beau soir d'été ou de

printemps, confondus en un bruyant tohu-bohu, ouvriers, bourgeois, militaires, hommes décorés, femmes en bonnets, femmes en chapeaux, marchandes de fruits, de petits pains, de coco et d'oublies, déambuler, monter, descendre, tout en cherchant l'enseigne de la maison sur laquelle ils avaient jeté leur dévolu pour y faire ripaille ou se livrer, aux sons d'orchestres entraînants, à d'impressionnants entrechats...

Ce jour-là, vers midi, à part de rares clients qui s'engouffraient dans les gargotes d'où s'exhalait d'appétissants relents de viandes grillées et de ragoûts en train de cuire, et une troupe assez clairsemée de gamins dépenaillés qui s'amusaient à faire naviguer des bateaux en papier dans le ruisseau coupant en deux la chaussée pavée, la rue de Paris était presque déserte.

Bientôt, un haquet apparut, chargé de tonneaux de vin... Près du conducteur, un gaillard à la face rougeaude, se trouvait un individu aux vêtements en loques, à la face fraîchement tuméfiée, et au front enveloppé d'un mouchoir à carreaux. Tous deux échangeaient à haute voix de graves plaisanteries. Bientôt le véhicule s'arrêta devant une boutique portant l'enseigne du *Chien qui fume*... et les deux hommes sautèrent à terre.

— Tu paies un verre ? lança le conducteur.

— Pas mèche, mon vieux, riposta l'autre personnage... Si tu as un trou dans le bec, moi j'en ai un à ma poche... et je n'ai plus un rouge liard sur moi.

— Ce sera pour la prochaine fois..., lança le charretier en pénétrant dans le cabaret.

Quant à l'homme aux poules, que nos lecteurs auront certainement déjà reconnu, il continua à longer la rue de Paris dans la direction du village de Belleville, dont on apercevait au lointain les toits et le clocher d'ardoises.

Alors, se glissant hors d'un cadre suspendu sous le haquet et servant ordinairement de niche ambulante au chien préposé à la garde des tonneaux, Vidocq, entièrement méconnaissable sous son camouflage de rôdeur, et l'air encore plus patibulaire que le bandit dont il suivait la piste, se remit à filer l'homme aux poules, en trébuchant comme un homme ivre et en lançant d'une voix éraillée les bribes d'un refrain du faubourg.

Arrivé à l'extrémité de la rue, l'homme aux poules, au lieu de se diriger vers Belleville, gagna sur la droite un sentier bordé de mesures et qui aboutissait à un cul-de-sac au fond duquel s'élevait un estaminet borgne, sorte de bal musette, devant l'entrée duquel se balançait une enseigne sur laquelle était peint un énorme bœuf écarlate. Puis, poussant une porte vermoulue, il entra dans une sorte de taudis enfumé où plusieurs personnages de son acabit étaient attablés devant des brocs de vin.

— Le Tambour ! s'exclamèrent simultanément les buveurs.

Plusieurs d'entre eux s'étaient levés, accueillant leur camarade avec toutes les marques de la plus bruyante cordialité.

Vidocq s'était arrêté à quelques pas du cabaret. S'appuyant lourdement contre une palissade en planches, en l'attitude d'un poivrot qui aurait renoncé à reprendre son équilibre, il réfléchit pendant quelques instants. Et, tirant de sa poche un carnet, il en arracha un feuillet sur lequel il griffonna quelques mots au crayon.

Puis il traça sur le papier plié en quatre l'adresse de Mme Beaujolais ; et, avisant un gamin à l'air intelligent qui jouait seul à la « marelle », il l'appela et lui dit d'une voix pâteuse, tout en lui glissant une pièce de monnaie dans la main.

— Petit... j'ai bu un coup de trop... et j'peux pus rentrer chez moi... Va vite porter ce mot d'écrit à ma femme... pour qu'elle vienne me chercher... Si tu fais bien la commission... elle te donnera une autre pièce blanche.

Le gamin ne se le fit pas dire deux fois et partit en gambadant.

Alors Vidocq s'introduisit dans l'auberge ; et, tout en continuant à simuler une complète ivresse, il s'en fut s'effondrer sur un banc ; puis il appuya ses coudes sur une table poisseuse et maculée de taches de vin ; et, la tête entre ses mains, mais les doigts entrouverts devant ses yeux, il parut s'assommer immédiatement dans un sommeil de plomb.

De tous les côtés les questions les plus diverses harcelaient l'homme aux poules.

— Ben quoi, mon vieux, tu t'es fait poisser ?

— Qui c'est qui t'a arrangé comme ça ? interrogeait une belle fille débraillée, aux allures cyniques et populacières.

L'homme aux poules, se dégageant, clamait d'une voix rauque :

— Toi, la Belle Brune, la paix !... J'ai soif !... Et moi, quand j'ai la langue sèche comme un coup de trique, pour me la délier, m'faut un grand coup d'picton.

— En v'là, mon p'tit Tambour..., fit une hideuse mégère.

— Merci, la Mère aux Puces, s'écria le Tambour en saisissant un broc en bois cerclé de cuivre que lui tendait la vieille ; et, l'approchant goulûment de ses lèvres, il le vida d'un trait...

Puis, l'envoyant rouler à terre, il s'installa à califourchon sur un tabouret ; et, tandis qu'un cercle se dessinait autour de lui, fait de véritables fils et filles de truands, échantillons de la basse pègre, gibier de bague et de guillotine, le Tambour, essuyant sa bouche avec la manche de son veston, d'un ton cynique et menaçant, attaqua :

— Et maintenant, fanandiers et fanandières, réglons un peu nos comptes !

Un silence craintif accueillit ces paroles.

Visiblement, le Tambour possédait sur cette tourbe d'assassins, d'escarpes et de receleurs un ascendant considérable.

— Ah ça ! reprit-il avec l'autorité mordante d'un chef, il n'y a donc plus *d'Enfants du Soleil* pour que vous laissiez ainsi l'un des vôtres aux mains de la police.

« Toute la nuit... au « violon » de la rue Sainte-Anne, j'ai attendu que vous veniez me chercher... et personne !...

« Le « général » ne vous avait donc pas prévenus que j'avais été coffré par ce chien de Vidocq ?

— Si, Tambour, répliquait un colosse en tenue de forgeron et dont la figure bestiale, qu'éclairait un œil unique, mais immense et fulgurant, ainsi que les allures d'Hercule de barrière

évoquaient l'image d'un personnage légendaire, échappé d'un enfer cyclopéen.

Et d'une voix rauque qui ressemblait à l'aboiement d'un molosse, il scanda :

— Le « général » nous avait même donné rendez-vous ce soir aux Halles, au caveau de *l'Ange Gabriel*. Nous devons donner assaut à l'hôtel de la Sûreté générale. Et quand nous aurions dû le bouleverser de fond en comble et le raser jusqu'à sa dernière pierre... tu en serais sorti, camarade... et pas les pieds devant, mais la tête haute... Nous en avons tous fait le serment !

— Bien parlé, le Caliborgne ! approuva le Tambour.

— D'ailleurs, glapissait la Mère aux Puces, le « général » est décidé à en finir avec Vidocq.

— Allons... tant mieux ! souligna l'homme aux poules avec un sourire énigmatique.

Puis, prenant subitement un ton gouailleur, familier, il ajouta :

— Et maintenant, mes amis, puisque tout va si bien, laissez-moi vous raconter comment j'ai joué « la fille de l'air ».

Un frémissement de curiosité secoua l'assistance et le Tambour continua :

— C'est un homme très fort que M. Vidocq et de toute manière... Cristi !... quel flair !... quelle astuce !... quelle audace !... Quels poings de fer... et quels doigts d'acier ! J'en porte encore la trace sur le visage... sans compter les meurtrissures dont il m'a tatoué les bras...

« Ah !... Il n'a pas été long à m'empoigner, à m'assommer... et à me faire passer les menottes par ses agents Coco Lacour et Bibi la Grillade, deux fines lames, eux aussi, auxquels je garde un chien de ma chienne... dès qu'il aura des crocs assez pointus pour leur enlever quelques bons morceaux de chair.

« Aussi, lorsque je me suis vu enfermé dans ce cachot et que j'ai constaté que personne ne venait à mon secours, je me suis dit : « Tambour, ton compte est bon !... »

« Aussi, quelle ne fut pas ma surprise lorsque ce matin, de très bonne heure, je fus réveillé par Vidocq en personne. Il m'interroge, je fais la bête ; je n'avais pas d'autre façon de me tirer d'affaire... Et Vidocq s'en va, emportant les papiers que je lui avais remis... Je n'avais pas beaucoup d'espoir sur l'issue de mon aventure... Vous connaissez tous l'homme de la rue Sainte-Anne... Quand il tient sa proie, il ne la lâche jamais !...

« Aussi, grande fut ma surprise lorsque, au bout d'un quart d'heure, Coco Lacour et Bibi la Grillade vinrent m'annoncer que leur patron avait décidé de me rendre à mes occupations habituelles... En effet, un instant après, ils m'ouvraient la porte de leur hospitalière demeure, non sans m'avoir administré quelques bourrades que je me charge de leur rendre avec usure, dès que l'occasion s'en présentera.

« Une fois dans la rue, je me tins immédiatement le raisonnement suivant :

« Mon vieux Tambour, pour que Vidocq se soit décidé si facilement à se séparer de toi, il faut qu'il ait son but, et ce but est des plus faciles à deviner. Il veut que tu le conduises jusqu'à

tes camarades. Par conséquent, il va te faire filer, ou peut-être te filer lui-même !

Tandis qu'une rumeur d'admiration s'élevait à l'adresse du narrateur, Vidocq, qui n'avait pas bronché et semblait toujours profondément endormi, avait insensiblement glissé sa main vers la poche droite de sa veste.

D'un ton de plus en plus dégagé, le Tambour poursuivit :

— En effet, je n'avais pas fait trente pas dans la rue que, sans avoir besoin de me retourner, grâce à la glace d'une boutique qui avait l'obligeance de me refléter ce qui se passait derrière moi, j'aperçus la silhouette d'un individu qui paraissait pris de boisson et qui m'emboîtait le pas.

« Je me dis : attention, voilà du louche !... et je fis bien ! » En effet, je constatai bientôt que mon poivrot, toujours sans en avoir l'air, ne me lâchait pas d'une semelle. Chaque fois que je m'arrêtais... il s'arrêtait, lui aussi... feignant tantôt de regarder les passants, ou d'examiner un étalage. Oh ! c'était bien, très bien fait, si bien fait même... que je me dis tout de suite : il n'y a que Vidocq qui soit capable de jouer aussi bien une pareille comédie !

« Mais son audace allait dépasser tout ce que j'imaginai... Vous allez voir !

« Je suivais, ou plutôt nous suivions la rue du Faubourg-du-Temple, lorsque je reconnus le haquet de notre ami Boit sans soif, qui stationnait devant un marchand de vins... Je hèle notre camarade. Je lui demande où il va : il me répond « À la Courtille ! » Je le prie de m'emmener, il accepte... Et nous partons !

« Je constate alors que mon poivrot a disparu.

« Nous atteignons le restaurant du *Chien qui fume*. Boit sans soif y entre... Moi, je continue ma route, lorsque tout à coup j'entends chanter derrière moi ; je me retourne. C'était mon poivrot qui continuait à m'emboîter le pas... Ça, c'est raide... mes agneaux... Mais ce qui est plus raide encore, c'est que, non content de m'accompagner jusqu'au *Bœuf rouge*, il y entre à ma suite ; et tandis que je vous débite mon histoire, il s'affale sur une table, s'endort, ou plutôt fait semblant de dormir, m'écoute, nous épie, nous moucharde.

Et le Tambour, se levant d'un bond, clama d'une voix vibrante :

— N'est-ce pas, monsieur Vidocq, que tout ce que je viens de dire est la vérité ?... Allons, enlevez votre fausse barbe et votre perruque, afin que nous puissions tous ici contempler votre illustre visage.

À ces mots, Vidocq s'était dressé ; et, le pistolet au poing, lançait d'un air terrible :

— Le premier qui m'approche, je lui brûle la cervelle !

Le Caliborgne bondit vers lui...

Vidocq appuya sur la gâchette ; mais le coup ne partit pas. L'hercule forgeron qui l'avait empoigné à bras-le-corps l'immobilisait déjà dans une irrésistible étreinte... lorsqu'un pâle voyou de quinze ans s'approcha de Vidocq en braillant d'un air de triomphe :

— V'là c'que c'est, m'sieur Vidocq, que d'avoir laissé apparaître la crosse de votre pistolet.

« Je me suis douté de quelque chose, et j'ai enlevé l'amorce... voilà !...

Le chef de la Sûreté eut un rugissement de colère.

— Bien joué, la Limace, félicitait le Tambour, au milieu des ricanements de l'assistance.

Et s'approchant de Vidocq, il lui dit en singeant les belles manières de son chef et maître, *l'Aristo* :

— Ah ! ah ! monsieur Vidocq, vous ne vous doutiez pas du bon tour que je vous ménageais !... Mais, avouez-le, vous avez été bien imprudent de vous fourrer ainsi dans la gueule du loup.

— Gredin ! siffla le grand policier... que le Caliborgne immobilisait dans le double étau de ses bras formidables.

— Voilà ce que c'est que d'être trop audacieux, raillait le Tambour en arrachant la fausse barbe du limier.

« On se figure, parce qu'on est Vidocq, que tout vous est permis... et puis un beau jour on s'aperçoit que l'audace a des limites et la chance aussi !

Et, la bouche crispée par la haine, le lieutenant de *l'Aristo* ajouta :

— Maintenant, je pourrais non seulement vous faire payer cher les coups que vous m'avez si généreusement prodigués, mais venger aussi mes compagnons que vous avez livrés aux chiourmes et au bourreau !

« Mais pas si bête ! Quand on possède un otage de votre valeur, on se garde bien de l'endommager, ne fût-ce que d'une oreille !

« On le conserve précieusement, on le soigne, au besoin même on le dorlote !...

« Donc, monsieur Vidocq, en attendant que vous receviez la visite de notre « général », notre ami le Caliborgne va vous conduire jusqu'à notre « violon ».

« Nous aussi, nous avons un « violon » où nous enfermons ceux d'entre nous qui n'ont pas été sages. Vous pourrez même constater, monsieur le chef de la Sûreté, qu'il est beaucoup plus confortable que celui de la rue Sainte-Anne.

Tandis que des ricanements sinistres s'élevaient de toutes parts, le Tambour poursuivait :

— Au fait, j'y songe, cher monsieur Vidocq, toutes ces émotions ont dû singulièrement dessécher votre gosier et creuser votre estomac.

« Mère aux Puces, préparez donc à notre hôte un de ces petits repas dont vous avez le secret.

« Car, sachez-le, cher monsieur Vidocq, la Mère aux Puces, malgré ses allures peu appétissantes, est un remarquable cordon-bleu. Elle a été jadis — oh ! il y a bien longtemps — cuisinière au service de l'illustre Danton. Et mieux que le chef du comte d'Artois, elle sait accommoder un turbot farci et une poularde à la maréchale.

« Nous joindrons à ce menu quelques crus de choix qui proviennent directement des caves de M. de Talleyrand que nous avons eu l'honneur de visiter la semaine dernière.

« J'ose espérer que vous ferez honneur à ce souper et qu'il vous donnera la force nécessaire pour affronter l'entretien que vous aurez bientôt avec notre général.

À cette insolente bravade, Vidocq ne répondit que par un sourire plein de mépris.

Il avait la vie sauve, c'était le principal. Et puis, une entrevue avec *l'Aristo* ne pouvait que lui être des plus agréables, puisqu'elle lui permettrait d'engager avec lui un duel décisif au bout duquel il lui était permis d'entrevoir le salut et peut-être même la victoire.

Et lorsqu'il se trouva, exempt de toute entrave, enfermé dans une sorte de cabinet sans autre issue qu'une porte massive aux ferrures puissantes, il s'installa tranquillement sur une chaise, devant une petite table sur laquelle étaient étalées les gazettes du jour ; et plus fort qu'il ne l'avait jamais été, il se prit à murmurer :

— Allons, je crois que j'ai bien fait de risquer la partie et que je n'ai pas tout à fait perdu ma journée !

IV

L'Aristo et le Tambour

Vers deux heures de l'après-midi, le marquis de la Roche-Bernard se présentait au château de Chérisy.

— Mon cher duc, disait-il, à M. de Champtocé, qui s'était empressé de le recevoir, vous me voyez tout ému. Je viens d'apprendre que, la nuit dernière, vous aviez été victime d'une tentative de vol avec effraction.

— Mon cher marquis, ne m'en parlez pas ! répliqua le vieux courtisan en levant les bras au ciel.

« En effet, après le départ de mes invités, un voleur s'est introduit dans mon cabinet de travail, a fracturé mon secrétaire et emporté mon portefeuille.

— L'agent de Vidocq avait donc raison quand il affirmait avoir vu quelqu'un dans votre bureau, observait audacieusement *l'Aristo*.

— En effet, reprenait le duc, et le seul tort qu'a eu ce faquin a été de vous confondre avec lui. Mais cela n'aurait guère d'importance, puisque mon portefeuille a été retrouvé intact dans le parc.

« Ce qui me désole, c'est que ma fille, à la suite de cette tragique aventure, est à moitié folle...

— Que me dites-vous là ? s'exclamait le marquis.

— Après avoir reconnu dans le cambrioleur Aubin Dermont, l'organiste du château...

— Aubin Dermont ! feignit de s'étonner la Roche-Bernard.

— Parfaitement ! appuyait monsieur de Champtocé. Qui aurait jamais pu croire une chose pareille ?

« Bref, après avoir nettement accusé ce coquin, Marie-Thérèse, ce matin, est revenue sur ses affirmations, prétendant qu'elle avait dû commettre une erreur et ajoutant avec une énergie farouche qu'il n'était pas possible qu'un tel artiste, un si parfait honnête homme, ait pu se rendre coupable d'un crime aussi abominable.

« La chanoinesse et moi, nous avons eu beau la raisonner, l'objurguer, la tancer même d'importance, il nous a été impossible de la convaincre... Et comme nous insistions, elle a éclaté en sanglots, s'écriant qu'Aubin Dermont était la victime d'une odieuse machination et que rien ne l'empêcherait de le répéter devant le préfet de police lui-même !

— Mais c'est insensé, ponctuait *l'Aristo*, avec l'accent d'une sourde colère.

— C'est lamentable ! vaticinait Champtocé... Vous ne pouvez pas vous imaginer dans quel état est ma malheureuse enfant.

« Je dois ajouter, d'ailleurs, qu'il s'est produit au cours de cette nuit un incident qui, sans justifier les divagations de ma fille, n'en est pas moins troublant.

— Voyons...

— Au moment où Aubin Dermont, qui avait failli m'étrangler, s'enfuyait dans le parc, Vidocq qui rôdait autour du château avec ses agents, a procédé à l'arrestation d'un individu qui franchissait la grille et cherchait à s'esquiver.

— Ah ! ah !...

— Vidocq a tout de suite amené son prisonnier en notre présence... Mais ni Marie-Thérèse, ni moi ne l'avons reconnu. C'était, paraît-il, un rôdeur de barrière, qui a prétendu s'être introduit dans ma propriété pour voler des poules.

— Ou plutôt un complice d'Aubin Dermont, insinuait perfidement *l'Aristo*.

— C'est ce que Vidocq a tout de suite pensé, reprenait M. de Champtocé. D'ailleurs, ce policier s'est chargé de l'enquête et m'a déclaré qu'il ne tarderait pas à mettre la main au collet d'Aubin Dermont.

« Pour l'instant, ce qui m'inquiète, c'est l'état d'esprit de ma fille... La chanoinesse, qui voit toujours les choses en noir, se demande si ce petit musicien n'aurait pas troublé la cervelle de Marie-Thérèse. Mais il est impossible qu'une Champtocé puisse s'encanailler de la sorte... Bref, mon cher marquis, je suis désolé à tel point que je viens d'envoyer à « Monsieur » un message pour lui annoncer que je renonçais demain à courir le cerf en sa compagnie, dans la forêt de Rambouillet... Jugez si, pour en arriver là, il faut que je sois déprimé !

— Croyez, mon cher duc, reprenait le marquis, que je prends une part d'autant plus vive à vos angoisses que je les partage de

tout mon cœur épris et vraiment déchiré.

— Merci pour votre précieuse sympathie !

— J'adore Mlle Marie-Thérèse.

— Je le sais, et mon plus grand chagrin est de n'avoir pas réussi à vaincre sa résistance.

« Mais j'ai juré qu'elle serait votre femme, et un Champtocé n'a qu'une parole... Marie-Thérèse vous épousera, quand je devrais la traîner de force à l'autel !

— Mon cher duc, reprenait la Roche-Bernard, vous n'en arriverez pas, soyez-en sûr, à des moyens auxquels, d'ailleurs, je refuserais de m'associer.

« La patience... le temps, la persuasion et surtout cette force d'amour qui est en moi, finiront, je l'espère, par attendrir notre chère rebelle.

— Et ce jour-là, affirmait solennellement le vieux courtisan, sera l'un des plus beaux de ma vie.

Tous deux échangèrent un cordial serrement de mains ; et le marquis de la Roche-Bernard s'empressa de regagner son hôtel de la rue de l'Université, où Yolande l'attendait avec une fébrile impatience.

— Quelles nouvelles ? interrogea-t-elle, lorsqu'ils se retrouvèrent seuls dans le boudoir où ils avaient l'habitude de tenir leurs conciliabules secrets.

— J'arrive de Chérisy.

— Eh bien ?

— Cela va très mal... Marie-Thérèse est revenue sur ses premières déclarations et cherche à innocenter Dermont. On dirait qu'elle a l'intuition de la vérité !

— C'est très grave !

— Moins que tu ne le penses... Cette nuit, nous délivrerons le Tambour... et demain... rira bien qui rira le dernier !...

— Qu'as-tu encore imaginé ?

— Oh ! quelque chose de très simple.

— Je suis curieuse de savoir.

— Eh bien, voici.

L'Aristo allait entamer ses criminelles confidences... Mais un timbre, dissimulé derrière une tenture, résonna par trois fois.

Les deux complices échangèrent un rapide regard...

L'Aristo, se dirigeant vers un des angles de la pièce, appuya du doigt sur un ressort dissimulé dans l'angle d'une boiserie. Un panneau s'entrouvrit, livrant passage à un homme enveloppé dans un manteau sombre et coiffé d'une casquette noire enfoncée jusqu'aux oreilles.

— Bonsoir, « Général » ! lança le mystérieux visiteur en enlevant sa coiffure.

— Le Tambour ! s'écria *L'Aristo*, avec un mouvement de joyeuse surprise.

— Comment ! s'exclamait Yolande, vous vous êtes évadé ?

— Par mes propres moyens, ma belle demoiselle.

— Compliments ! soulignait le chef des *Enfants du Soleil*.

— « Général », se rengorgeait le fameux bandit, je n'ai pas seulement réussi à m'arracher aux griffes de Vidocq ; mais j'ai l'honneur de vous annoncer que j'ai fait prisonnier le chef de la Sûreté.

— Est-ce possible ?

— Vidocq est en ce moment enfermé dans les caves du *Bœuf rouge*.

— Voilà du beau travail, s'écriait *l'Aristo* radieux... Et sois persuadé que tu seras récompensé comme tu le mérites ; mais, par exemple, je serais curieux de savoir comment tu t'y es pris pour obtenir un aussi brillant résultat.

— Je vais vous le dire, posait le Tambour tout en frémissant d'orgueil.

Et tout de suite il attaqua le récit de son extraordinaire aventure.

Quand il eut terminé, *l'Aristo*, qui, ainsi que Yolande, l'avait écouté avec le plus vif intérêt, fit en lui frappant familièrement sur l'épaule :

— Tambour, tu es un habile homme... Aussi, non seulement je t'accorde une prime de mille écus, mais je te nomme mon premier lieutenant.

— Merci, « Général ».

— Alors Vidocq est au *Bœuf rouge* ?

— Oui, « Général ».

— Aucun danger qu'il ne s'évade ?

— Aucun. Je l'ai laissé sous la garde de Caliborgne, de la Mère aux Puces et de nos meilleurs compagnons.

— Alors... je suis tranquille... Ce soir, à minuit, monsieur Vidocq et moi nous réglerons nos comptes.

— Pourquoi pas tout de suite ? intervenait Yolande.

— D'abord, répliquait *l'Aristo*, parce qu'il ne serait peut-être pas très prudent de ma part de me rendre en plein jour à la Courtille... Et puis, j'ai autre chose à faire cet après-midi.

Considérant avec attention le Tambour, tout palpitant de l'enthousiasme que provoquait en lui la faveur de son chef, *l'Aristo* reprit avec une certaine gravité :

— C'est égal... il t'a fortement malmené, ce cher M. Vidocq... C'est bien dommage... car j'avais encore besoin de toi...

Il s'arrêta... réfléchit un instant, puis, reprenant sur un ton léger, il s'écria :

— Au fait, cela n'a pas d'importance... je m'arrangerai autrement.

« Yolande, attends-moi ici... j'ai une course assez longue à faire et je ne compte pas rentrer avant la nuit.

« Toi, Tambour, suis-moi.

« Nous n'avons pas un instant à perdre si nous voulons être ce soir à minuit au *Bœuf rouge*.

Il était dix heures du soir. La nuit enveloppait le petit presbytère d'Auteuil, où tout semblait reposer...

Aucune lumière ne filtrait à travers les volets hermétiquement clos... Aux alentours tout n'était qu'obscurité et silence...

Mais voilà que bientôt une ombre apparaît, d'abord indécise, puis se précisant en la silhouette d'un jeune homme, drapé dans un manteau.

Il marche lentement, avec précaution, étouffant soigneusement le bruit de ses pas... s'arrêtant par instant, l'oreille aux aguets, comme s'il redoutait d'avoir été suivi.

Au moment où il va atteindre la barrière du presbytère, il tressaille...

Un bruit de voix rapprochées vient de s'élever soudain.

Il s'apprête à rebrousser chemin... Trop tard... Deux hommes, qui marchent en sens inverse, viennent de surgir à quelques mètres de lui... L'homme masqué ramène un pan de son manteau à la hauteur de son visage et continue sa route.

Lorsqu'un des passants arrive à sa hauteur, il lance :

— Bonsoir, monsieur Aubin !

— Bonsoir, bonsoir, réplique l'homme masqué d'une voix sourde.

Et, tandis que les deux hommes s'éloignent en devisant, il pousse la barrière et toujours à pas feutrés il se dirige vers la maison.

Une fenêtre du premier étage s'entrouvre... laissant apparaître la silhouette du vieux curé d'Auteuil.

— C'est toi, Aubin ? interroge le prêtre.

— Oui, mon oncle !

— Passe par la porte qui donne sous le hangar... Elle est ouverte..., précise l'abbé Dubois.

Aussitôt l'homme au manteau contourne le presbytère dans lequel il pénètre par la porte indiquée... Il gravit l'escalier.

Le curé est sur le palier, une lampe à la main.

— Toi... mon fils, fait-il. J'étais inquiet... je me demandais...

Soudain, l'abbé Dubois a un cri d'épouvante. Celui qu'il vient d'appeler son fils appuie le canon d'un pistolet sur la poitrine du vieux prêtre...

— Aubin ! Aubin ! clame ce dernier, pâle d'effroi.

Mais le coup part et l'abbé Dubois tombe à terre... en râlant :

— Mon enfant, pourquoi m'as-tu assassiné ?

V

Dans les caves du *bœuf rouge*

Et maintenant, revenons à Vidocq toujours enfermé dans le « violon » du *Bœuf rouge*.

Tout d'abord, il avait commencé par inspecter la pièce qui lui servait de prison.

C'était une sorte de rotonde solidement maçonnée, ne possédant d'autre issue qu'une porte d'une solidité à toute épreuve et contre laquelle il eût été inutile de s'acharner.

Les murs, revêtus d'un enduit en grisaille, étaient absolument lisses. Le plafond, en forme de voûte, était formé par un assemblage de pierres étroitement cimentées...

Une large table en bois blanc, une chaise assez confortable, quelques tabourets en composaient tout l'ameublement.

Plusieurs grosses lanternes accrochées à la voûte répandaient une suffisante clarté.

— Maintenant, se dit Vidocq, réfléchir c'est agir... donc pensons !

Cette fois il ne s'agissait plus pour lui de livrer un de ces combats où la force et l'audace sont les principaux éléments de la victoire.

Il fallait au contraire user de ruse. Le Tambour n'avait-il pas dit à Vidocq :

— Vous êtes entre nos mains un otage trop précieux pour que nous nous permettions d'endommager votre personne...

Et déjà Vidocq en concluait :

— Ce seul mot « otage » prouve d'abord que ma vie n'est nullement en danger et qu'un marché va m'être proposé. Par qui ?... Par *l'Aristo*... n'en doutons pas une minute.

« À moi d'être le plus malin.

Et Vidocq continuait à raisonner.

— Certes, je vais me trouver en face d'un adversaire d'autant plus redoutable qu'il me tient à sa merci.

L'Aristo est un effroyable bandit et il a évidemment un puissant intérêt à se débarrasser de moi...

« Mais pour qu'il n'ait même pas encore tenté de me faire assassiner... il faut qu'il ait de fortes raisons de m'épargner.

« Je ne tarderai pas à les connaître... et comme, moi aussi, j'ai les miennes pour le ménager, tout au moins pour l'instant, il se peut que tout s'arrange... fort bien... entre nous deux, quitte si je laisse, au cours de ce duel, quelques plumes... professionnelles, à prendre ensuite brillamment ma revanche.

« D'ailleurs... rien ne me dit que le billet que j'ai envoyé à Manon la Blonde par ce gamin n'arrivera pas à destination... Et qui sait si elle n'est pas déjà en route pour le *Bœuf rouge* ?

« De toute façon je joue sur le velours et je n'ai qu'à attendre les événements avec sérénité !

Et Vidocq, aussi tranquillement que s'il se fût trouvé dans son bureau de la rue Sainte-Anne, saisit négligemment une des gazettes qui traînaient sur la table devant laquelle il s'était assis.

C'était un exemplaire de *La Quotidienne*, journal officieux et même officiel de l'aristocratie française.

Vidocq le parcourait distraitement et en arrivait aux nouvelles de la Cour et de la Ville, lorsque son attention fut attirée par l'entrefilet suivant : Nous apprenons que le marquis Gaétan de la Roche-Bernard sera prochainement appelé à de très hautes fonctions auprès de S. M. Louis XVIII.

Nous ne pouvons que nous féliciter de voir le roi de France se décider enfin à grouper autour de lui des descendants de ces familles qui, à travers les siècles, ont été, en toutes circonstances, les remparts les plus dévoués et les plus fidèles de la royauté... Serait-ce le signal du coup de balai que nous attendons et qui doit débarrasser les marches du Trône de toute la séquelle que représente à nos yeux la noblesse frelatée de l'Empire ?

On nous affirme que la faveur si justifiée dont va bénéficier M. de la Roche-Bernard serait due à la haute intervention de Son Altesse le comte d'Artois.

Félicitons « Monsieur » d'avoir compris que l'auguste famille des Bourbons avait tout intérêt à accorder sa confiance à ceux qui, tant par le passé glorieux de leurs ancêtres que par leurs qualités personnelles, sont si bien qualifiés pour maintenir aux yeux du monde le prestige de la monarchie héréditaire.

— Allons, songeait Vidocq... j'ai bien fait de ne pas brusquer les choses.

Et, avec un sourire d'amer scepticisme, il murmura :

— Peu m'importe, après tout, que ce vieux podagre de Louis XVIII et que ce fantoche stupide qu'est le comte d'Artois fassent de *l'Aristo* un chambellan, un ambassadeur ou même un ministre.

« Pourvu que ce misérable me rende mes enfants, je n'en exige pas davantage !

Et Vidocq allait continuer sa lecture, lorsque la porte du « violon » s'ouvrit... laissant apparaître le Caliborgne qui s'effaça pour laisser passer deux fort jolies soubrettes aussi élégamment vêtues que les caméristes d'une grande maison.

L'une portait un large plateau contenant des assiettes en porcelaine de la Compagnie des Indes, des verres en fin cristal et de l'argenterie massive.

L'autre tenait dans ses bras une nappe et une serviette de toile damassée.

— Monsieur Vidocq, fit l'une d'elles avec un gracieux sourire, nous permettra-t-il de dresser son couvert ?

— Mais certainement, ma belle enfant, répliquait le policier, avec toutes les apparences d'une bonne humeur parfaite.

En un clin d'œil la table fut prête.

— Le dîner de monsieur Vidocq, annonçait le Caliborgne qui, les deux mains sur les crosses de deux pistolets accrochés à la

ceinture de son tablier, était demeuré contre la porte, ne perdant pas un seul instant de vue le prisonnier.

Celui-ci, toujours assis sur sa chaise, le buste légèrement renversé en arrière, ne put réprimer un mouvement de surprise.

Un cuisinier vêtu de blanc, le chef coiffé du bonnet traditionnel, s'avançait, portant avec ostentation, étendu sur un plat en vermeil, un superbe turbot farci, qui exhalait une odeur des plus appétissantes.

Deux marmitons le suivaient, l'un avec une corbeille au fond de laquelle s'étalait un pain doré, l'autre muni d'une bouteille poudreuse couchée dans un petit panier en osier tressé.

— Décidément, lança ironiquement Vidocq, les *Enfants du Soleil* me gâtent et je saurai leur en tenir compte.

Le cuisinier déposa le plat devant lui... tandis que le premier marmiton offrait le pain à Vidocq et que le second remplissait le verre en annonçant avec la solennité d'un maître d'hôtel de carrière : — Sauternes 1813.

Puis, toujours sous l'œil du Caliborgne, le cuisinier disparut ainsi que les deux marmitons et les soubrettes... et la porte se referma sur Vidocq qui demeura seul en face des mets qu'on venait de lui apporter.

Le fin limier eut un mouvement d'hésitation.

— Peut-être, se dit-il, veulent-ils m'empoisonner ?... Mais, tout de suite, il chassa cette pensée.

— Non, se dit-il, si ces bandits avaient l'intention de me tuer, ce serait déjà fait.

« Soyons donc beau joueur jusqu'au bout et montrons leur que, même à l'heure du danger, Vidocq garde son appétit. J'ai d'ailleurs l'idée que, plus que jamais, je vais avoir besoin de toutes mes forces...

Après avoir fait largement honneur au turbot, le policier achevait de vider avec un plaisir non équivoque son verre de sauternes ; et il allait même le remplir une seconde fois, lorsque la porte du « violon » s'ouvrit de nouveau.

Le Caliborgne précédait encore le cuisinier qui, sur un réchaud allumé, présentait à Vidocq une poularde rôtie dont les morceaux, artistement découpés, disparaissaient sous une véritable avalanche de truffes. Le premier marmiton suivait, apportant un pâté à la croûte surmontée d'une tête de faisan... Quant au second, il tenait précieusement entre ses mains une autre fiole, toujours étendue dans son panier et d'aspect non moins vénérable que la première.

— Compliments au cordon-bleu et au sommelier ! lança Vidocq. Ce poisson était un délice et ce vin est une pure merveille.

Les deux caméristes qui étaient revenues, elles aussi, faisaient leur service avec une dextérité qui semblait révéler une parfaite pratique, changeant les plats, les assiettes, et faisant disparaître la vaisselle dans une hotte qu'elles avaient apportée avec elles.

— Corton 1816..., annonçait le second marmiton en remplissant un second verre.

Puis, sans ajouter un mot, le cortège des domestiques se dirigea vers la porte, que le Caliborgne referma, laissant de nouveau Vidocq seul en face de son second service.

— Ah çà ! auraient-ils entrepris de me faire mourir d'indigestion ? se demandait Vidocq.

Mais Vidocq était ce qu'on appelle une très belle fourchette ; et lorsque, pour la troisième fois, la porte se rouvrit pour ne plus cette fois livrer passage qu'au Caliborgne et aux deux soubrettes, il avait fait une large brèche au repas, que lui offraient les *Enfants du Soleil*.

Avec la même rapidité, les deux caméristes débarrassèrent la table, emportant dans leur hotte les reliefs du dîner ainsi que tous ces accessoires.

Et le Caliborgne, qui, jusque-là, n'avait pas prononcé un seul mot, s'approcha du policier et, tout en affectant une grande déférence, il fit : — Monsieur Vidocq est-il satisfait ?

— Très satisfait ! J'ai rarement dîné d'aussi royale manière.

Tirant un louis de sa poche, Vidocq le tendit à son interlocuteur en disant :

— Voici pour la cuisinière !

Le Caliborgne salua et s'en fut, tandis que Vidocq murmurait :

— Décidément, l'on voit bien que cette bande est commandée par un aristocrate !

« Mais, par exemple, je serais curieux de savoir combien de temps ils vont me laisser ainsi en cage !

De longues heures se passèrent... sans qu'il n'entendît aucun bruit.

— Maintenant, fit-il, je crains que ce gamin n'ait fait un fichu commissionnaire...

« S'il avait porté son billet à destination... il y aurait déjà sûrement du nouveau. Enfin nous verrons bien !

Alors, peu à peu, il se sentit envahi par le sommeil.

— Après tout, se dit-il, n'est-ce pas naturel qu'après une aussi rude journée j'éprouve le besoin de me reposer un peu ?... En restant éveillé, je risque d'user inutilement mes forces... tandis qu'en faisant un bon somme, je m'en prépare de nouvelles et je ne me mets pas en état d'infériorité physique vis-à-vis de mon adversaire.

Et Vidocq, appuyant ses coudes sur la table, laissa retomber sa tête dans ses mains. Quelques instants après, il dormait...

Bientôt un rêve l'emporta loin de la réalité tragique dans laquelle il se débattait.

Il revivait ses si courts instants de bonheur... Il revoyait la petite maison qui avait abrité ses amours... son Annette l'accueillant avec un baiser... l'entraînant vite auprès de ses deux petits enfants qui lui tendaient les bras... qu'il saisissait dans les siens, qu'il serrait contre sa poitrine.

Mais soudain il se réveilla en sursaut.

Une main venait de se poser sur son épaule, tandis qu'une voix ironique lançait :

— Bonsoir, monsieur Vidocq, comment vous portez-vous ?

Le policier se dressa instantanément sur ses jambes. *L'Aristo*, dans son costume de « général » des *Enfants du Soleil* se tenait devant lui, le regard orgueilleux et dominateur.

Le duel, le grand duel décisif, à mort peut-être, allait s'engager entre les deux implacables ennemis.

Septième épisode

LE BANDIT

GENTILHOMME

I

Face à face

— Maintenant, causons ! attaqua *l'Aristo*.

Et, désignant une chaise à son interlocuteur, il fit avec cet accent de courtoisie légèrement impertinente qui lui était habituel :

— Asseyez-vous donc, monsieur Vidocq... Notre entretien promet d'être d'une certaine durée et je m'en voudrais de vous laisser trop longtemps sur vos jambes.

Avec une politesse non moins parfaite, mais exempte, du moins en apparence, de toute ironie, le chef de la Sûreté répliquait :

— Auparavant... je désirerais savoir si c'est au marquis de la Roche-Bernard ou au « général » des *Enfants du Soleil* que je parle.

Légèrement déconcerté par ce coup droit auquel il ne semblait pas s'attendre, *l'Aristo* prit un léger temps.

Puis, avec un indéfinissable sourire, il fit :

— Aux deux !

— Alors, je m'assois, punctua Vidocq, en s'installant tranquillement sur la chaise, tandis que *l'Aristo* se contentait

d'un simple tabouret.

— Monsieur Vidocq, reprenait le bandit qui avait déjà retrouvé toute sa cynique audace, j'ai d'abord des excuses à vous faire.

— À moi ?

— Oui, à vous... pour la façon dont l'un de mes lieutenants s'est conduit à votre égard.

« Comment ! Vous avez eu la gentillesse de le remettre en liberté et il a l'ingratitude de vous attirer dans un véritable traquenard !... Je vous prie de croire que je l'ai tancé d'importance.

« Mais aussi, pourquoi diable avez-vous eu la malencontreuse idée de vous attacher à ses pas ?

« Sans doute espériez-vous obtenir ainsi les renseignements qui vous manquent au sujet de la bande des *Enfants du Soleil*, et, notamment, la preuve décisive que le marquis de la Roche-Bernard et *l'Aristo* ne sont qu'une seule et même personne ?

« Votre ruse a réussi... et vous devez être content.

« Mais — car il y a un mais — et cela me chiffonne non pas pour moi qui ai la prétention justifiée d'être invulnérable, mais surtout pour vous, cher monsieur Vidocq, qui me paraissez en fâcheuse posture.

« En pénétrant subrepticement dans l'un des sièges secrets de notre association, vous vous êtes mis dans un très mauvais cas. Nos statuts, vous ne l'ignorez pas, sont terribles sur ce point.

« Ils déclarent que quiconque se sera introduit parmi nous, dans l'intention avouée ou non de nous espionner, sera condamné à la peine de mort !

« Si grande, d'une part, que soit mon autorité sur les *Enfants du Soleil*, et si sincère que soit, de l'autre, la sympathie que vous m'inspirez — oh ! ne souriez pas, monsieur Vidocq, — combien de fois ai-je déploré que les hasards de la vie aient fait de nous deux adversaires et non deux amis !... Bref, malgré tout mon désir de vous être agréable, je vais être forcé, je le crains, de laisser la justice suivre son cours.

— Comme il vous plaira ! scanda froidement le policier figé dans une attitude impassible.

— Vous êtes un homme aussi tenace que courageux, reprenait *l'Aristo*.

« Vous appartenez à la grande race de ces limiers qui ne peuvent résister à se lancer sur les traces du gibier qu'ils ont levé et ne s'arrêtent pas un seul instant à la pensée du danger souvent mortel qui les attend au cours de la poursuite.

« Et pourtant, lorsque j'ai eu la conviction que vous m'aviez reconnu, lors de votre si amusante équipée au château de Chérisy, j'ai d'abord eu la faiblesse de croire que, malgré votre extraordinaire audace, vous n'oseriez pas vous attaquer à l'homme que j'étais devenu, ou plutôt *redevenu*.

« Car, monsieur Vidocq, apprenez-le, si vous l'ignorez encore, je suis vraiment marquis de la Roche-Bernard.

« Je puis même vous le prouver, si vous le jugez nécessaire.

« J'ai accompagné réellement ma famille aux Antilles où elle avait émigré, au cours de la tourmente révolutionnaire.

« Goûtant peu le climat et les mœurs de ce pays lointain, emporté surtout par la passion des aventures, je me suis empressé, dès l'âge de dix-sept ans, de me réembarquer pour la France en emportant à mes parents, à défaut de l'argent qui leur manquait, le véritable trésor qu'étaient leurs titres de propriété et de noblesse.

« Mais je vous ennuie sans doute avec ces petites histoires ?

— Nullement, affirmait Vidocq, toujours de marbre. J'ajouterai même que vous m'intéressez vivement.

— Alors, scanda le « général », je continue, trop heureux de profiter de cet entretien confidentiel pour achever de me dévoiler entièrement à vous.

Et, avec un accent de franchise, ou plutôt de cynisme incroyable, *l'Aristo* poursuivit :

— En touchant le sol natal, j'étais sans ressources... Je parvins à atteindre le bocage vendéen et je me fis chouan. « Comprenant bientôt que cette héroïque mais inutile équipée était destinée au plus sanglant échec, je changeai de camp et je m'engageai dans l'armée révolutionnaire.

« Vous voyez, monsieur Vidocq, que je ne cherche pas à me rendre à vos yeux meilleur que je ne le suis. Je sais, d'ailleurs, que cela serait parfaitement inutile.

Et, tout en entrouvrant d'un geste plein de désinvolture son ample cape noire qui laissa entrevoir les crosses de deux pistolets

accrochés à sa ceinture, *l'Aristo* continua :

— Je me lassai bientôt d'être sous les ordres de chefs qui, soit dit sans vanité, m'étaient, à tous points de vue, sensiblement inférieurs et dont l'éducation sociale, encore plus que l'instruction militaire, laissait fort à désirer...

« Mes origines aristocratiques, qu'il m'était impossible de dissimuler, m'interdisaient d'ailleurs tout espoir de rapide avancement...

« Alors — je vous épargne les détails —, je fis la connaissance du célèbre Sallembier, le chef des *Chauffeurs du Nord*.

« Excusez-moi, monsieur Vidocq, d'être obligé de prononcer devant vous un nom qui vous rappelle de si odieux, de si terribles souvenirs. Mais je puis tout vous dire, n'est-ce pas ?

— Parlez ! invitait le policier, de plus en plus impénétrable.

L'Aristo reprenait :

— Je devins promptement le bras droit, l'associé, je dirai mieux... l'ami de cet homme... Lorsqu'il fut arrêté, avec quelques-uns de ses compagnons, au moment où il cherchait à gagner la frontière, je réussis à me soustraire à la police et je reformai à Paris, sous le nom des *Enfants du Soleil*, une nouvelle bande dont je n'ai pas besoin de vous conter les exploits, puisque vous les avez interrompus en me mettant la main au collet de la plus habile manière.

« Mais j'étais né, semble-t-il, sous une bonne étoile. Non seulement je parvins à m'évader du bagne de Toulon, mais j'eus

encore la chance inespérée d'être officiellement porté comme mort... et enterré par l'administration de cet aimable pénitencier.

« Alors, je vécus prudemment dans l'ombre... jusqu'au jour où la restauration des Bourbons me permit de réclamer au grand jour mon nom, mes biens, mes titres et mes privilèges.

« Entre-temps, je retrouvai cette charmante Francine Boron qui, jadis, avait eu pour moi quelques bontés et qui consentit à remplacer ma sœur disparue, elle aussi, avec tous les miens lors du tremblement de terre qui bouleversa les Antilles.

« N'était-ce pas le meilleur moyen, non pas d'acheter le silence de cette charmante personne — car, armé, protégé comme je l'étais, je ne craignais aucune accusation, aucune révélation, ainsi que vous l'avez constaté vous-même —, mais de me procurer une associée intelligente et sûre qui m'aiderait à reprendre en sous-main l'œuvre que j'avais dû abandonner par votre faute !

« Sans doute, monsieur Vidocq, vous êtes-vous déjà demandé : « Pourquoi cet homme qui pouvait vivre si heureux, si tranquille, qui avait le droit de prétendre aux plus hautes et aux plus nobles ambitions, s'est-il amusé à se lancer de nouveau dans de pareilles aventures ? »

« Par dilettantisme ?... Point ! Pour prendre ma revanche sur la police qui m'avait joué le tour que vous savez ?

« Je n'ai pas de ces mesquineries ! Tout simplement parce que la générosité des Bourbons à mon égard n'avait pas été suffisante pour me permettre de mener le train d'existence

compatible avec mes goûts... mettons, si vous le voulez, mes appétits !

« C'est alors que j'ai eu l'idée de reconstituer la bande des *Enfants du Soleil*.

« Reprenant mon nom de *l'Aristo*, j'ai réussi à rassembler autour de moi les éléments épars qui subsistaient de notre ancienne association.

« J'y ai vite ajouté de nouvelles et brillantes recrues... et je puis proclamer, sans fausse vanité, que j'ai réussi à reconquérir sur tous, jeunes et vieux, un ascendant, un prestige encore plus considérables que ceux que j'exerçais sur mon ancienne armée.

Tandis que Vidocq continuait à garder un silence absolu, *l'Aristo* poursuivait :

— Je crois utile d'ajouter que, si grande que soit ma confiance en la fidélité et le dévouement de mes... soldats, à l'exception d'un seul... le Tambour, mon lieutenant, mon bras droit, auquel vous avez eu la si malencontreuse idée de créer les... petits ennuis que vous savez, je n'ai pas cru devoir leur révéler ma véritable origine, et je me suis contenté de répondre à ceux qui me faisaient observer qu'il existait entre le marquis de la Roche-Bernard et moi une ressemblance déconcertante :

« Hé ! je n'ai jamais connu mon père et son père... Il se pourrait fort bien, après tout, que je fusse un bâtard de cette illustre famille... »

Et, tout en se dandinant avec un air de supériorité élégante, le bandit gentleman scanda :

— Je vais ajouter — et vous l’avez sans doute déjà deviné que si, lors de la petite aventure qui nous a mis aux prises, le soir du bal costumé que donnait cet excellent duc de Champtocé, vous vous étiez avisé de m’accuser d’être *l’Aristo*, la réponse était toute prête. Et je vous eusse dit : « Mon père a commis dans sa jeunesse de nombreuses fredaines... Il se peut fort bien qu’il ait laissé en ce monde un rejeton de mauvais aloi dont je ne saurais endosser les canailleries. »

« Et vous en fussiez demeuré pantois, cher monsieur Vidocq. Mais vous avez eu la sagesse de vous taire... Que n’avez-vous eu aussi celle de me laisser en paix !

« Maintenant, vous n’ignorez plus rien de moi. Si je vous ai parlé avec cette franchise, c’est uniquement parce que j’ai pensé qu’il vous serait fortement désagréable de disparaître de ce monde sans avoir entièrement élucidé le mystère de ma double personnalité...

« Voilà qui est fait... Nous n’en reparlerons plus jamais !

« Mais encore un coup, laissez-moi vous répéter combien je suis navré que vous ayez eu la malencontreuse idée de suivre ce pauvre Tambour et surtout d’entrer en lutte contre moi.

« Avouez que, s’il vous arrive malheur, ce n’est pas moi, c’est vous qui l’aurez voulu ! Mon cher monsieur Vidocq, vous vous êtes condamné vous-même !

L’Aristo se tut. Vidocq, qui l’avait écouté sans que son regard trahît la moindre émotion, reprenait à son tour, d’une voix dont l’accent, tout de gravité et de force, contrastait avec le ton volontairement dégage de son interlocuteur.

— Ah çà ! monsieur le marquis de la Roche-Bernard, où diable avez-vous vu que je vous avais déclaré la guerre ?

— Votre présence ici le démontre d'une façon indiscutable.

— Erreur, monsieur le marquis, lourde erreur, qui m'étonne de la part d'un esprit aussi fin, aussi perspicace que le vôtre... Ne vous ai-je pas donné tout récemment encore la preuve que je tenais essentiellement à vous ménager ?... Lors du scandale qui a éclaté au château de Chérisy, dans le cabinet de travail de M. de Champtocé, ainsi que vous le constatiez à l'instant vous-même, mon attitude ne vous a-t-elle pas démontré que je n'avais nullement l'intention d'entrer en guerre avec vous ?

— Ce jour-là, déclarait *l'Aristo*, je le reconnais volontiers, vous avez été parfait de tact et de mesure.

Vidocq posait avec autorité :

— Je n'ai jamais cherché à vous démasquer, non point parce que je vous savais homme à vous défendre victorieusement contre les accusations que j'eusse portées contre vous, mais parce que j'avais à régler avec vous un compte spécial et que j'attendais mon heure.

— J'avoue, monsieur Vidocq, que je ne saisis pas très bien.

— Monsieur le marquis, s'écria Vidocq en se levant d'un seul mouvement, vous n'avez pas devant vous un policier qui cherche à confondre un malfaiteur, mais *un père qui a juré de retrouver ses enfants !*

— Ah ! toujours cette vieille histoire !...

— Oui, toujours cette vieille histoire !

Et cette fois, presque avec violence, Vidocq s'écria :

— En suivant un homme, que je savais être un de vos complices, je n'avais nullement l'intention de surprendre les secrets des *Enfants du Soleil*.

« Ces secrets je les connaissais déjà, sinon en totalité, mais tout au moins en quantité suffisante pour qu'il me fût possible, sans me livrer moi-même à la filature qui m'a conduit jusqu'ici, de tenter à l'heure qui me conviendrait un coup de filet qui, à défaut de ses chefs, eût certainement fait tomber entre mes mains les principaux éléments de votre bande.

« Mon but était donc tout différent.

« Vous m'avez parlé avec beaucoup de franchise, monsieur le marquis, permettez-moi d'être aussi net que vous.

— Je vous en prie.

— Je voulais uniquement me procurer la preuve décisive, accablante et contre laquelle aucune influence ne pourrait tenir, que vous étiez bien *l'Aristo*. Et, ceci fait, vous dire : « Révélez-moi ce que sont devenus mes deux fils et je vous donne ma parole que vous n'aurez plus jamais rien à redouter de moi ! »

« Cette preuve, je la possède à présent puisque vous n'avez pas hésité un instant à me la donner vous-même.

— D'accord, mais je crains que vous ne puissiez vous en servir.

— Pourquoi ?

— Parce que vous ne sortirez pas d'ici vivant !

— Pensez-vous donc que ma mort empêchera la vérité d'apparaître ?...

— Quelle vérité ?

—... Que sous les dehors du marquis de la Roche-Bernard vous n'êtes autre que *l'Aristo*, le chef de la bande des *Enfants du Soleil*.

— Ah ! vous croyez ?

— J'en suis sûr ! affirmait Vidocq avec une calme autorité.

« Prévoyant que je pouvais mourir de maladie... ou tomber sous les coups des assassins..., j'ai laissé un testament.

— C'est une précaution qui fait honneur à votre sagesse.

— Et j'ai choisi pour exécutrice de mes dernières volontés...

— Manon la Blonde !

— Non, monsieur le marquis, pas Manon la Blonde... ma femme !

— Votre femme ? Je ne la crains pas !

— Elle est mère.

— C'est beaucoup, certes, mais cela ne suffit pas ; et je défie Mme Vidocq de réussir où vous avez échoué vous-même.

— Alors, elle vous tuera.

— Oh ! oh ! voilà de votre part une menace bien immodérée... Ne pensez-vous pas, monsieur Vidocq, qu'il me serait au moins aussi facile de faire disparaître votre femme que de vous supprimer vous-même ?

— Elle se tiendra sur ses gardes, croyez-le...

« Et en admettant que vous parveniez à l'atteindre, d'autres seront là pour me venger.

— Coco Lacour et Bibi la Grillade ?

— Oui... et tous ceux qui, depuis quinze ans, ne sont pas devenus seulement mes agents, mais aussi mes amis.

Profitant du trouble que ces déclarations, prononcées d'un accent dont la sobriété profonde faisait ressortir la conviction implacable, semblaient produire chez son interlocuteur, Vidocq conclut :

— Le mot d'ordre est donné, monsieur le marquis, et bien donné, je vous en préviens.

« Vous n'échapperez pas au jugement auquel moi, votre prisonnier, je vous condamne !

« Si ma tête tombe, la vôtre tombera aussi !

— Décidément, monsieur Vidocq, reprenait le bandit, en s'efforçant de dissimuler l'impression que ces paroles lui causaient... vous êtes encore plus beau joueur que je ne le pensais... Et tout autre que moi pourrait se sentir intimidé par le fier langage que vous venez de me tenir.

« Mais vous oubliez une chose, c'est que vous avez devant vous un homme qui a toujours eu pour principe de n'avoir peur ni de Dieu, ni du diable, ni de rien, ni de personne !

« Je suppose, ainsi que je le redoute, que les *Enfants du Soleil* vous condamnent à la peine capitale et que la justice suive son cours...

« Eh bien ! aussitôt la sentence exécutée, ne pensez-vous pas que je sois assez puissant pour me débarrasser dans le plus bref délai de Manon la Blonde, de Coco Lacour, de Bibi la Grillade et de toute votre séquelle ?

« Allons donc !

« Je ne peux pas vous dire : qui vivra verra... puisque vous allez mourir ! Mais apprenez ceci... C'est que, Vidocq vivant ou mort, je suis et je resterai le plus fort... Bonsoir !

Et, *l'Aristo*, se levant, se dirigea vers la porte.

Mais Vidocq lui lançait, d'une voix forte et calme :

— Monsieur le marquis, pourrais-je, à mon tour, vous dire un mot ?

— Certainement, acquiesça le bandit, en revenant vers son interlocuteur.

— Vous me rendrez la justice que je vous ai écouté...

— Avec une attention, une politesse auxquelles je suis heureux de rendre hommage.

— D'une seule phrase, poursuivait le grand limier, j'aurais pu vous interrompre et placer immédiatement la discussion sur un terrain tout différent.

« Mais il ne me déplaisait pas que vous acheviez de vous révéler à moi sous votre vrai jour...

« Car si vous déplorez que je ne sois pas devenu votre associé dans le crime, croyez que je ne suis pas moins désolé de

constater quel homme vous eussiez été si vous vous étiez voué au bien.

« Doué comme vous l'êtes, vous n'eussiez point manqué d'accomplir de grandes choses !

— Très flatté de votre opinion, monsieur Vidocq, reprenait *l'Aristo*, très flatté...

— Mais peut-être n'est-il pas trop tard pour changer d'existence ?

— Que voulez-vous dire ?

— Marquis de la Roche-Bernard, scandait le chef de la Sûreté, grâce à votre naissance, à vos titres, à votre intelligence, à votre distinction et à votre habileté, vous avez reconquis sur la scène du monde une situation que beaucoup vous envie.

« Vous bénéficiez de la faveur du comte d'Artois... Ne viens-je pas encore de lire dans une gazette qui tramait sur cette table que vous alliez être appelé très prochainement à de très importantes fonctions auprès de Sa Majesté ?

— C'est exact.

— Pourquoi alors, être redevenu le criminel d'autrefois ?

« Pourquoi avoir reconstitué cette bande des *Enfants du Soleil* ? Oui ! vous me l'avez dit... vous avez de très grands appétits ! C'est une raison ; mais plus encore peut-être, reconnaissez-le, vous ne pouviez pas vous contenter de l'existence puérile et plate d'un courtisan...

« Vous êtes entraîné par un irrésistible penchant vers les tragiques aventures.

— C'est vrai ! reconnaissait, malgré lui, le marquis de la Roche-Bernard, cette fois, sans la moindre ironie.

— Mais, poursuivait Vidocq, un jour viendra où vous regretterez de vous être laissé prendre dans un engrenage dont vous ne pourrez plus vous retirer ; où, lassé de la double existence que vous êtes contraint de mener, vous déplorerez amèrement que vos exploits de coquin ne vous permettent plus de goûter en paix vos succès d'honnête homme.

« Non, il n'est pas possible, étant donné le sang qui coule dans vos veines, qu'un jour ou l'autre, vous n'éprouviez le remords de vos mauvaises actions... Et alors, prenez garde, il sera trop tard pour vous racheter !

L'Aristo eut un haussement d'épaules ; mais son visage trahissait l'émoi intérieur que les paroles si émouvantes de Vidocq lui inspiraient.

Pour la première fois, depuis tant d'années, le bandit gentilhomme, le criminel endurci qu'était devenu le marquis de la Roche-Bernard, commençait à voir un peu clair en son âme ténébreuse et sans cesse tourmentée.

Saisissant au vol cette minute d'indécision, Vidocq reprenait, avec un accent dont la sincérité ne s'altérait d'aucune équivoque :

— Marquis, vous savez bien que j'ai raison... Vous ne me l'avouerez pas, mais j'en suis sûr !

« Eh bien ! écoutez-moi à mon tour. Oh ! je serai bref, très bref !

« Rendez-moi mes fils, ou apprenez-moi ce qu'ils sont devenus, et, je vous le jure, non seulement jamais je ne chercherai à vous démasquer, mais je vous aiderai, au contraire, par tous les moyens dont je dispose, à vous évader de l'enfer dans lequel vous vous êtes volontairement plongé et dont, seul, je puis vous tirer !

L'Aristo, de plus en plus troublé, se taisait...

Son front barré d'un pli, ses lèvres serrées, son regard fixe, ses narines palpitantes, la pâleur du visage attestaient le combat qui se livrait en lui.

Le grand policier eut le droit d'espérer qu'il avait frappé juste et que le redoutable coquin allait enfin lui céder.

— Monsieur Vidocq, reprenait en effet *l'Aristo*, d'une voix qui tremblait légèrement, je reconnais volontiers que vous agissez envers moi de la plus loyale façon et que le marché que vous me proposez semble de prime abord des plus acceptables. Et il ne me déplait pas de voir un homme de votre trempe faire passer les sentiments paternels avant les sentiments de policier...

— Monsieur le marquis, haletait Vidocq...

Mais, éclatant tout d'un coup d'un rire sinistre, *l'Aristo* s'écria :

— Un peu plus, Dieu me damne, vous alliez m'attendrir, moi !

« Ah ! Par exemple ! Il faut que vous soyez doué d'une force de persuasion peu commune... Et je ne m'étonne plus de vos prodigieux succès. Mais moi, je ne suis pas une pauvre bête

traquée qui demande grâce, un malheureux affamé qui crie ses secrets pour un morceau de pain, un vieux « cheval de retour » qui sent toute sa ruse se briser sur le roc qu'est votre volonté... Non ! Je suis *l'Aristo*, monsieur Vidocq, et j'entends rester *l'Aristo* !

— Alors, vous refusez ?...

— Je refuse d'être votre dupe.

— Ma dupe !

— Eh ! parbleu, lorsque je vous aurai révélé où sont vos fils, qui me dit que vous tiendrez votre parole ?

— Je suis un honnête homme !

— Vous êtes surtout et avant tout un policier !...

« Ah ! vous parlez de la fièvre d'aventures qui me dévore ! mais n'en brûlez-vous pas d'une autre, non moins terrible, non moins dominatrice, celle du limier à la poursuite de sa proie !

— Je vous le répète, je ne suis qu'un père...

— Oui, en ce moment ! mais demain, serez-vous assez fort pour lutter contre le désir qui vous tenaille de repartir sur la piste du gibier abandonné ?

« Contiendrez-vous assez votre ardeur professionnelle pour renoncer à traquer jusque dans leurs tanières les *Enfants du Soleil* ; et, en admettant que vous me laissiez en paix, ce qui est possible, mais qui n'est pas certain, pouvez-vous en conscience me garantir que vous ne vous occuperez plus de mes amis ?

« Allons donc ! Jamais Vidocq ne supportera l'idée que des individus qu'il connaît et qu'il peut arrêter puissent non seulement ne pas subir les peines qu'ils ont encourues, mais encore continuer à son nez leurs exploits.

« Vous voyez bien que nous ne pouvons pas nous entendre !

Vidocq répliquait d'une voix frémissante et douloureuse :

— Et si je donnais ma démission de chef de la Sûreté ?

— Vous feriez cela ? s'exclamait *l'Aristo* avec un accent de doute.

— Une fois mes enfants retrouvés, oui !

Il y eut un silence tragique.

— Me croyez-vous ?

— Je vous crois !

— Alors ?

Le marquis de la Roche-Bernard prit un temps ; puis, sur un ton qui ne manquait pas de farouche grandeur, il fit d'une voix métallique qui vibra sous la voûte du cachot :

— Les *Enfants du Soleil* m'ont tous juré fidélité... et jamais l'un d'entre eux n'a manqué à sa parole... Les trahir serait de ma part une lâcheté.

— Cependant ! haletait le policier.

Le marquis de la Roche-Bernard, rejetant fièrement sa tête en arrière, s'écria :

— Ah ça ! monsieur Vidocq, vous oubliez donc que je suis gentilhomme !

Et, laissant son interlocuteur abasourdi par cette réponse qui mettait fin à la bataille, *l'Aristo* gagna la porte à l'abord de laquelle veillait le Caliborgne et qui se referma brutalement derrière lui.

Vidocq se sentit perdu... Cette fois, toute son habileté, tout son courage venaient de se briser contre l'infernal génie de son ennemi.

N'attendant rien de la clémence des *Enfants du Soleil*, n'espérant plus en l'intervention de Manon la Blonde qui, sans aucun doute, n'avait pas reçu son billet, il avait la conviction que ses minutes étaient comptées et que la parodie de procès à laquelle allaient se livrer ceux qui le tenaient en leur pouvoir ne ferait que retarder de quelques instants l'heure de son supplice.

Alors, un immense désespoir empoigna le grand policier. Non pas qu'il redoutât la mort !... Il l'avait trop souvent bravée en face pour que son approche lui donnât même un léger frisson.

Mais mourir sans avoir retrouvé ses enfants, c'est-à-dire sans avoir atteint le but principal de sa vie et tomber vaincu à l'instant où il se croyait enfin sûr de la victoire, était pour lui le plus affreux de tous les déchirements.

Et deux larmes brillèrent dans ses yeux voilés de détresse.

Mais il les refoula tout de suite.

Pour ne pas donner à ses juges ou plutôt à ses bourreaux le spectacle d'un homme qui flanche, Vidocq venait de faire appel à

ses dernières réserves d'énergie.

Elles ne lui firent pas défaut.

Et, cabré dans le dernier ressaut de son âme indomptable, il murmura :

— Maintenant, ils peuvent venir, je les attends !... Mon dernier regard saura bien les faire trembler encore !

Quelques instants après, la porte du violon des *Enfants du Soleil* s'ouvrait, livrant passage au Caliborgne accompagné de deux bandits armés.

L'Hercule de barrière s'avança vers le policier, lui ordonnant :

— Suivez-nous, monsieur Vidocq !

Vidocq très calme, très maître de lui, emboîta le pas à l'immonde personnage et sortit de la geôle. Il se trouva dans un étroit couloir aboutissant à un escalier en colimaçon qui s'enfonçait dans le sol.

Éclairé par la lueur d'un falot que le Caliborgne tenait suspendu au bout de son bras, Vidocq, après avoir descendu une vingtaine de marches en pierre usées, dégradées, suintant l'humidité, arriva devant une porte en chêne massif dont l'énorme verrou intérieur était tiré hors de ses gonds. Le Caliborgne appuya le pouce sur un large loquet et poussa la porte qui s'écarta, laissant apercevoir une crypte souterraine autour de laquelle, à travers la fumée de tabac qui flottait dans l'air, on apercevait, assis sur des bancs en bois, toute la fine fleur des *Enfants du Soleil*.

La porte se referma lourdement derrière Vidocq et ses gardiens et il se fit dans la salle un impressionnant silence.

Au centre de ce caveau sinistre, *l'Aristo* se tenait debout, près d'une étrange machine, sorte de chevalet formé de deux planches munies de solides courroies à boucles de cuivre et contre lesquelles s'appuyait une énorme scie à main aux dents d'acier finement aiguës.

Vidocq, sans le moindre frisson, contempla le sinistre appareil de l'œil d'un homme résolu à tout.

— Le Tambour n'est pas encore arrivé ? questionna *l'Aristo*...

— Non, « Général », répliquèrent plusieurs voix.

Mais une silhouette apparaissait derrière une porte grillée qui semblait donner dans un cul-de-sac obscur.

— Le voici ! annonçait la Mère aux Puces.

L'Aristo se dirigea vers la porte et l'ouvrit à l'aide d'une clef qui s'enfonçait dans une forte serrure.

Puis, s'adressant à Vidocq qui gardait son attitude héroïquement impassible, il dit sur un ton de politesse raffinée :

— Veuillez m'excuser, monsieur Vidocq ; mais j'ai un mot à dire à mon cher lieutenant.

Et le policier répliqua d'une voix ironique, mordante :

— Faites, je vous en prie, monsieur *l'Aristo*, je ne suis pas pressé !

II

Au secours de Vidocq

En quittant le presbytère d'Auteuil, Manon la Blonde, conformément aux instructions de Vidocq, s'était empressée de regagner les bureaux de la rue Sainte-Anne.

Pénétrant tout de suite dans l'antichambre du policier, elle se heurtait à Coco Lacour et à Bibi la Grillade qui attendaient, en se morfondant, le retour du patron.

— Monsieur Vidocq n'est pas encore rentré ? interrogea-t-elle, anxieuse de communiquer au limier les résultats de ses démarches de la journée.

— Non, pas encore, répliquait Coco...

— Et je commence même à m'inquiéter, déclarait Bibi...

— Pourquoi ? questionnait Manon la Blonde.

Bibi expliquait :

— Ce matin, le « patron » nous a donné l'ordre de remettre en liberté l'individu que nous avons arrêté hier soir devant les grilles du château de Champtocé.

— Ah !... Et après ?...

— Après ?... Le patron l'a pris lui-même en filature...

« Il pouvait être neuf heures du matin. Maintenant, il est sept heures du soir...

« Je trouve le temps un peu long. Voyez-vous que M. Vidocq soit tombé dans un guet-apens ?...

— Lui ! protestait Coco, c'est impossible...

« Très souvent il s'est aventuré dans des expéditions autrement dangereuses que celle-ci, et il ne lui est jamais arrivé le moindre accident.

— D'accord, reprenait Bibi, mais il ne faut qu'un coup...

— Oh !... moi je suis bien tranquille... le patron ne peut tarder à rentrer...

Et Coco Lacour, présentant une chaise à Manon la Blonde, invitait : — Si Madame veut bien s'asseoir !...

Manon refusa d'un geste... et, prise d'une inquiétude instinctive, ou plutôt d'un pressentiment qui allait devenir de plus en plus obsédant, elle s'en fut à la fenêtre qui donnait sur la rue Sainte-Anne ; et, le front appuyé contre la vitre, elle regarda au-dehors.

— Patronne, observait Bibi, sûr que M. Vidocq ne rentrera pas par ici et prendra par la rue de Richelieu...

— Peut-être bien, émettait Coco, qu'il est déjà dans son cabinet...

— En ce cas, ripostait Bibi, il nous aurait déjà appelés.

— Nous allons bien voir ! fit Manon qui, seule, avait le droit de pénétrer dans le bureau du chef sans y avoir été appelée.

Elle entrebâilla la porte et plongea un regard à l'intérieur de la pièce.

Puis elle murmura :

— Personne !

Plus angoissée qu'elle ne voulait se l'avouer à elle-même, elle s'en vint s'asseoir sur le siège que lui avait offert Coco Lacour un instant auparavant.

Elle se plongea dans ses réflexions, récapitulant les événements de la journée, revivant en sa pensée son émouvante entrevue avec l'abbé Dubois et s'ancrant de plus en plus dans l'idée que ce beau jeune homme, dont elle avait admiré le portrait et dont le vieux prêtre lui avait fait un si touchant éloge, ne pouvait pas être le voleur dont M. de Champtocé et sa fille avaient cru reconnaître les traits.

Elle ne pouvait détacher sa pensée de ce jeune artiste. Pourtant elle ne l'avait jamais vu ; elle ne connaissait que son effigie.

Elle ne savait de lui que ce que le curé d'Auteuil lui avait dit... et elle avait parfaitement le droit de songer que l'affection toute paternelle que le bon vieux prêtre portait à son neveu avait pu le conduire à exagérer singulièrement ses mérites.

Cependant... une sympathie instinctive pour cet homme si nettement accusé d'être un voleur ne faisait que grandir en elle, sans qu'elle pût et sans même qu'elle cherchât à s'en défendre...

Était-ce parce qu'elle réfléchissait qu'un de ses fils aurait le même âge ?... Peut-être !

Était-ce aussi parce qu'au cours de ses nombreuses années de collaboration intime et permanente avec Vidocq, elle avait acquis mieux qu'un flair infailible, c'est-à-dire une sorte de puissance mystérieuse qui lui donnait parfois la faculté de lire à travers les fronts les plus impénétrables ?

Peut-être aussi.

Toujours est-il que sa conviction en l'innocence d'Aubin Dermont s'affirmait en elle à un tel point que, si elle n'avait reçu de Vidocq la consigne de l'attendre rue Sainte-Anne, elle fût partie aussitôt à la recherche du jeune musicien, tant elle avait hâte de lui parler, de l'interroger, de l'entendre proclamer son innocence et de l'aider même à la faire éclater.

Mais Vidocq ne reparaisait toujours pas.

À huit heures du soir, Manon la Blonde, Coco Lacour et Bibi la Grillade l'attendaient toujours.

Bibi, lui-même, avait perdu cet optimisme qui le caractérisait.

Si confiant qu'il fût dans les ressources du policier génial, dont il était le lieutenant, il ne cherchait plus à dissimuler son anxiété.

— Ça devient mauvais, grommela-t-il, tandis que Manon, pour la dixième fois peut-être, entrouvrait en vain la porte du cabinet.

— Il a dû certainement lui arriver malheur, marmottait Coco Lacour, non moins inquiet que son camarade qui recherchait en vain une solution.

— Que faire ? reprenait celui-ci.

Manon déclarait avec cette décision dont elle savait donner la preuve dans toutes les circonstances graves de sa vie : — Je vais rentrer chez moi... Il se pourrait fort bien, en effet, que Vidocq, pour des raisons imprévues qui ont pu surgir au cours de sa filature, ait été obligé de passer faubourg Saint-Antoine, soit pour y changer de travestissement, soit pour s'y mettre en sûreté...

— Après tout, c'est fort possible..., approuvait le brave Coco.

— Souhaitons-le ! déclarait l'excellent Bibi.

— Si je n'ai rien de nouveau, poursuivait Manon, je viendrai vous rejoindre ici, et nous nous mettrons immédiatement en campagne avec toute notre brigade.

— Mieux vaudrait que je vous accompagne, proposait Bibi ; à cette heure de la nuit, les rues ne sont pas sûres...

— J'ai gardé la voiture...

— Ça ne fait rien, madame. Et puis, par le temps qui court, on ne sait jamais ce qui peut arriver...

« Mardi dernier, à six heures du soir, près de la barrière du Trône, on a arrêté le carrosse de la marquise de Montalais, roué de coups son cocher et ses laquais... et soulagé cette vénérable douairière de sa bourse et de ses bijoux...

— Je ne crains rien ! Et puis j'en ai vu bien d'autres... réfutait Manon...

— Oui, je le sais, insistait le brave garçon.

« Mais supposez, madame, que le patron ait été attiré dans un piège et qu'il y soit resté...

— Eh bien ?...

— *L'Aristo* et sa bande n'auront pas manqué de faire monter autour de nous une active surveillance...

— Au fait, tu as raison...

— Alors... filons !

Une demi-heure après, Manon, accompagnée de Bibi, mettait la clef dans la serrure de son modeste et mystérieux logis.

Mais, tout à coup, un gamin surgissait des ténèbres, s'écriant : — Eh ! madame... c'est bien vous madame Beaujolais ?...

— Oui, répliquait la maîtresse de piano, interloquée.

Et tout de suite elle demanda :

— Qu'est-ce que tu me veux ?

— C'est un homme qui m'a chargé de vous remettre ce billet.

Manon s'en empara fébrilement et lut ces mots, à la lueur d'une lanterne réverbère suspendue à une chaîne qui traversait la rue : « Avant de m'engager dans une affaire qui peut comporter pour moi quelque péril, je tiens à t'avertir de la situation dans laquelle je me trouve actuellement.

« Je file un complice de *l'Aristo* qui vient d'entrer au cabaret du *Bœuf rouge*, à la Courtille.

« Si tu ne reçois pas d'autres nouvelles de moi, avant sept heures, ce soir, organise du secours, car je serai probablement en

danger. »

Simplement Manon la Blonde tend le billet à Bibi en disant :
— Lis cela !

Manon, se retournant vers le gamin qui ne la perdait pas des yeux, interrogea : — Quand ce monsieur t'a-t-il remis ce papier ?

— C'était pas un monsieur, rectifiait le gosse... C'était un homme... même qu'il avait bu un coup de trop... et qu'il m'a dit...

— Je ne t'en demande pas tant ? s'énervait Manon.

Réponds seulement à ma question : quelle heure était-il quand cet homme t'a chargé de me remettre ce billet ?

— Il y avait déjà un moment que midi était sonné à l'église de Belleville.

— Alors, pourquoi n'es-tu pas venu tout de suite ?

— J'ai pas attendu, m'dame... J'ai tout de suite couru... chez vous. Demandez à votre portière, j'étais ici avant deux heures de l'après-midi.

— Et tu m'as attendue ?

— Oui, m'dame... Votre homme m'avait donné un écu et il m'avait promis que vous m'en donneriez un autre si je faisais bien sa commission.

« Alors, vous comprenez, j'aurais plutôt passé la nuit devant c'te porte !... »

— C'est bien, voilà ton écu.

— Merci, m'dame.

Le gamin allait s'éloigner... mais Manon le retint.

— Est-ce que tu sais lire ? fit-elle.

— Non, m' dame.

— Ce papier, tu ne l'as montré à personne ?

— Non, m'dame. Même que je l'avais attaché à ma chemise avec une épingle. Comme cela j'étais sûr de ne pas le perdre en route.

— Tu es un brave petit. Tiens, voilà un autre écu.

— Vous êtes bien bonne ! m'dame..., exultait l'enfant du faubourg... En rentrant, j'vas en donner un à maman... comme ça j'suis sûr de ne pas recevoir une raclée...

Et le gosse partit en gambadant.

— Tu as lu ? demandait la maîtresse de piano à Bibi la Grillade.

— Oui, madame ! répliquait ce dernier... et nous n'avons pas un instant à perdre.

— J'estime même que nous n'en avons que trop perdu... Et avec un accent de décision qui prouvait qu'elle avait entièrement conservé la maîtrise d'elle-même, Manon la Blonde ordonna : — Tu vas repartir tout de suite, rue Sainte-Anne, rejoindre Coco Lacour... Je vais rapidement changer de costume, car je ne puis me présenter ainsi au *Bœuf rouge* où je vous attendrai dans la cour.

— Entendu, patronne, acquiesça Bibi qui partit en courant.

Et, le cœur angoissé, la maîtresse de piano rentra chez elle en murmurant : — Pourvu, mon Dieu, que nous n'arrivions pas trop tard !

III

La chasse aux bandits

Assise sur une caisse qui renfermait la gentille guenon Zohio, Manon la Blonde, depuis un certain temps déjà, attendait aux alentours du *Bœuf rouge*, tout en haut de la Courtille, l'arrivée de ses deux amis.

Il faisait une nuit obscure.

Sans doute, les rares passants n'avaient-ils pas remarqué la maîtresse de piano ou l'avaient-ils confondue avec quelque pauvre, résignée à passer la nuit à la belle étoile. Toujours est-il que nul ne lui avait adressé la parole.

Jamais peut-être encore, au cours de ses expéditions policières, si fertiles en incidents de toutes sortes, et parfois même si périlleuses, Manon la Blonde ne s'était sentie aussi inquiète, aussi pressée d'agir.

En effet, elle était certaine que Vidocq, pour ne pas lui avoir donné signe de vie, devait courir un grand danger... et, déplorant le temps perdu, elle se demandait avec une angoisse grandissante si elle arriverait à temps pour sauver le grand policier.

Certes, elle avait une confiance sans limites dans le courage, l'audace et l'habileté de cet homme extraordinaire.

Mais la haine que lui avaient vouée les *Enfants du Soleil*, l'intérêt puissant entre tous qu'avait leur chef, *l'Aristo*, à se débarrasser de lui, légitimaient les pires angoisses.

Aussi respira-t-elle plus librement lorsqu'elle aperçut dans l'ombre, se mouvant vers elle, les silhouettes si caractéristiques de Coco Lacour et de Bibi la Grillade qui avaient revêtu leurs costumes de saltimbanques forains.

— Ah ! Vous voilà enfin, fit-elle d'une voix fiévreuse.

— Patronne, déclarait Coco, nous avons fait de notre mieux et je vous garantis que nous n'avons pas perdu de temps... D'abord il nous a fallu changer de défroques... puis, du faubourg Saint-Antoine à la rue Sainte-Anne et de la rue Sainte-Anne à la Courtille, il y a un bout de chemin.

— Oui, oui, je sais... Avez-vous prévenu vos camarades ?

— Parfaitement... déclarait Bibi... ils seront ici dans une demi-heure...

« Seulement, pour aller plus vite, nous avons pris une voiture de place...

« Même que nous avons forcé le cocher à crever à moitié son cheval...

« Mais on pourrait peut-être commencer sans eux... et tout de suite encore...

— Tiens, observait Coco, vous avez apporté Zohio ?

— Oui, c'est une bête très intelligente, admirablement dressée... Elle nous a déjà rendu de si grands services.

— C'est vrai, déclarait Bibi en s'emparant de la caisse... et qui sait... elle trouvera peut-être cette nuit l'occasion d'exercer au *Bœuf rouge* ses petits talents de société.

Silencieusement, Manon et ses deux compagnons gagnèrent les abords du *Bœuf rouge*, dont les fenêtres laissaient filtrer des lueurs sinistres.

Celles du rez-de-chaussée étaient garnies de rideaux à carreaux blancs et rouges, mais sales, en mauvais état, véritables guenilles dignes de ce repaire de vices et de crimes. Manon, sur la pointe des pieds, s'approcha, cherchant à jeter un coup d'œil à l'intérieur du cabaret.

Un accroc assez large, qui trouait un des rideaux, le lui permit.

La pièce enfumée était remplie d'hommes et de femmes attablés, buvant, fumant, jouant aux cartes... avec une animation joyeuse.

Mais leurs ricanements haineux, l'expression sauvage de leurs regards, la joie mauvaise que reflétaient leurs visages flétris ne pouvaient qu'augmenter ses craintes. Et elle se demandait, le cœur serré, si les bandits fêtaient seulement la capture de leur ennemi ou bien célébraient déjà sa mort.

Pénétrer dans cet antre redoutable, pour l'instant du moins, il n'y fallait guère songer.

En admettant qu'ils ne fussent pas reconnus... et rien n'était moins certain... par les habitués de ce tripot affreux, qu'eussent fait Manon, Coco et Bibi contre cette horde déchaînée et capable de tout ?

Mieux valait donc attendre l'arrivée des renforts.

Et la maîtresse de piano allait rejoindre ses deux amis lorsque, tout à coup, elle tressaillit.

Dans le cabaret, près du comptoir, une porte s'ouvrait, laissant apparaître un colosse à la face hideuse.

C'était le Caliborgne qui se mit à interpeller les *Enfants du Soleil* à grand renfort de gestes.

Manon la Blonde ne pouvait entendre ce qu'il disait à ses camarades.

Sans doute devait-il leur raconter des choses fort intéressantes, car les conversations, les jeux et les beuveries s'arrêtèrent instantanément.

Puis, tous se levèrent et se dirigèrent vers la porte, dans laquelle ils s'engouffrèrent et disparurent à la suite de l'hercule de barrière.

Le tenancier demeura seul avec son garçon...

Cette fois, il n'y avait plus à hésiter... et Manon, se retournant vers les deux limiers, leur dit à voix basse :

— Coco, nous allons rentrer tous deux dans la maison ! Toi, Bibi, veille du dehors... observe... et si tu remarques quelque chose de louche, préviens-nous aussitôt.

— Entendu, patronne...

Tandis que Bibi demeurait en faction, Manon et Coco Lacour, qui portait la cage de Zohio, pénétraient à l'intérieur du *Bœuf rouge* et tous deux s'en allaient, le plus naturellement du

monde, s'asseoir à une table sur laquelle traînaient encore des bouteilles vides et des verres poisseux...

— Un saladier de vin chaud, commandait Bibi... L'aubergiste eut, derrière son comptoir, un grognement condescendant... et le garçon, qui était presque aussi ivre que son patron, se mit en devoir de servir ses clients.

Manon et Coco, qui jouaient à merveille leurs rôles, crurent prudent de se mettre à l'unisson, en feignant, eux aussi, une légère ébriété.

S'ils avaient pu inspirer tout d'abord au tenancier du *Bœuf rouge* une certaine méfiance, maintenant, grâce à leur attitude, ils pouvaient opérer tranquillement, à l'abri de tout soupçon... et c'était déjà un grand point d'acquis.

Pour l'instant, il ne fallait pas en demander davantage. Tous deux se mirent à faire honneur au breuvage que le garçon leur servit avec une louche en étain dans des bols presque aussi vastes qu'une soupière...

Zohio, elle, se tenait tranquille dans sa cage, ne répondant que par un dédain parfait aux avances du sommelier du *Bœuf rouge* qui, sans insister, s'en fut s'asseoir lourdement sur un tabouret à l'autre extrémité de la salle...

Pendant que Manon et Coco continuaient à déguster leur vin chaud avec toutes les apparences d'une gourmandise insatiable, Bibi faisait les cent pas dans la cour :

Soudain, il s'arrêta.

Il avait entendu des pas... Une ombre surgissait dans la nuit...

Vite, il se cacha derrière un pan de mur... Il était temps ! Un homme s'avavançait, se dirigeant vers un vieux puits en ruine qui se trouvait à trois mètres de la maison.

Après avoir jeté autour de lui un rapide et méfiant regard, l'homme franchit la margelle du puits et s'enfonça sous terre.

— Mais, c'est le Tambour ! murmura Bibi.

Et, carrément, il s'engagea à sa suite.

Dans la paroi du puits, qui devait être depuis longtemps tari, était encastrée une sorte d'échelle de fer.

À peine Bibi avait-il mis le pied sur le premier échelon qu'il s'arrêtait.

Un bruit de clef grinçant dans une serrure lui parvenait, accompagné de rumeurs et d'un frémissement de ferraille.

Bibi regarda sous ses pieds... Une légère lueur éclairait le fond de la citerne... environ à dix mètres du sol.

Aucune trace de Tambour.

Sans la moindre hésitation, Bibi commença à descendre et se trouva bientôt en bas, devant une grille aux barreaux d'une solidité à toute épreuve, à travers laquelle filtrait une assez vive lumière.

Bibi, prudemment, se dissimula dans l'ombre.

Debout devant la grille, deux hommes qui se tenaient dehors et parlaient à voix basse l'empêchaient d'apercevoir ce qui se

passait dans le réduit souterrain d'où provenait le bruit et d'où filtraient des lueurs.

En eux, le limier reconnut aussitôt *l'Aristo* et le Tambour.

— Alors, c'est fait ? interrogeait le premier.

— Oui, général ! répondait le second.

— Aucun accroc ?...

— Aucun... tout s'est admirablement passé... même mieux que je ne l'espérais.

— Tu me raconteras cela tout à l'heure.

Et *l'Aristo*, d'une voix railleuse, articula :

— Maintenant, nous allons pouvoir commencer le procès de M. Vidocq...

Et tous deux s'éloignèrent, démasquant entièrement la grille.

Alors, il fallut tout le sang-froid dont Bibi était doué, pour qu'il ne lui échappât point un cri d'effroi. En effet, le spectacle qui frappait tout à coup ses yeux était bien fait pour intimider les plus braves.

Au centre d'une cave, ou plutôt d'une crypte, autour de laquelle avait pris place, sur des bancs, la « crème » des *Enfants du Soleil*, Vidocq était solidement attaché à un gros pilier de pierre.

L'Aristo s'avancait vers lui l'air insolent, au milieu d'un tragique silence.

Profitant que tous les yeux étaient braqués sur son chef, Bibi, avec précaution, passa la main entre deux barreaux ; et s'emparant de la clef qui était restée sur la serrure la glissait dans la poche de son gilet et s'empressait de regagner l'orifice du puits.

Quelques secondes après, il rejoignait Manon et Coco et les mettait à voix basse au courant des événements.

Mais ce bref conciliabule avait éveillé le soupçon de l'aubergiste qui, tout en titubant, s'approchait des trois limiers et leur demandait d'un ton hostile :

— Ah çà ! qu'est-ce que vous manigancez donc tous les trois ?... Est-ce que par hasard ?...

Il n'eut pas le temps de continuer.

Coco s'était jeté sur lui et l'assommait d'un coup de poing formidable.

Quant au garçon qui accourait à la rescousse, Bibi l'immobilisait avec la même facilité... Et, tandis que les deux limiers ligotaient solidement le tenancier et le sommelier du *Bœuf rouge* avec des cordelettes dont ils avaient toujours sur eux une ample provision..., Manon s'agenouillait et, collant son oreille au plancher, écoutait un instant et, soulevant doucement par son anneau de fer une trappe qui devait avoir jour sur une cave, elle se pencha et regarda.

En même temps qu'elle étouffait un cri d'horreur qui, malgré elle, avait manqué jaillir de ses lèvres, son visage devint livide... et ses yeux reflétèrent une mortelle angoisse.

Mais, dominant l'effroi douloureux qui s'était emparé d'elle, elle referma sans bruit le panneau de bois.

Puis, elle se releva... et dit d'une voix fiévreuse à ses deux amis :

— Suivez-moi, car il n'y a pas une seconde à perdre !... Et tous trois s'élançaient hors du cabaret, emportant avec eux la cage de Zohio.

IV

Où le procès de Vidocq se termine d'une façon plutôt inattendue pour *l'Aristo* et sa bande

Dans le repaire secret des *Enfants du Soleil*, le procès de Vidocq allait commencer...

Debout, face à face avec son implacable ennemi, *l'Aristo* attaquait, sur le ton d'un magistrat qui veut se donner de l'importance :

— Vous vous appelez François Vidocq et c'est bien vous le chef de la Sûreté ?

Le limier se tut.

— Vous refusez de répondre à mes questions, insistait le « général ».

— Finissons-en ! s'écria Vidocq d'une voix tonnante. « À quoi bon vous livrer à cette parade de justice ?... »

« Vous m'avez déjà condamné ! Eh bien... tuez-moi ! »

— Pas encore..., répliquait le « général »... Il faut d'abord que nous vous fassions payer les coups que vous nous avez si généreusement prodigués et que nous vengions nos compagnons que vous avez livrés aux chiourmes et au bourreau.

« Une mort rapide et simple ne serait pas un châtement assez sévère...

« Il faut que vous souffriez à votre tour autant et plus que vous avez fait souffrir les autres...

« Vidocq, au nom des *Enfants du Soleil*, je vous condamne au châtement que nous infligeons toujours à ceux de nos ennemis qui ont eu la malchance de tomber entre nos mains... Vous allez être coupé en morceaux !

Vidocq demeura impassible.

Pourtant, il n'ignorait rien du sort qui l'attendait.

Il savait que ces misérables allaient lui scier tour à tour les bras, les jambes, puis le cou, comme ils l'avaient déjà fait à plusieurs de ses agents dont on avait retrouvé les débris dans les terrains vagues ou dans les égouts de la capitale.

Mais il avait juré de tenir jusqu'au bout. Il tiendrait ! Sans même esquisser la moindre tentative de résistance, il se laissa enlever du pilier et conduire jusqu'au chevalet de torture près duquel l'attendait le Caliborgne, puis lier, encastrer en quelque sorte entre deux montants de bois d'où seule la tête émergeait.

— Maintenant, monsieur Vidocq, gouailla l'Hercule des barrières, recommandez votre âme au diable. Nous allons vous faire goûter un peu aux joies de l'enfer.

Et, s'armant de la scie à main, il attaqua l'une des planches à la hauteur du genou de sa victime.

La scène était effroyable.

À la lueur de la lanterne et des quinquets tous ces visages affreux, convulsés d'une joie féroce, haletant d'un infernal émoi, véritable cortège de démons grimaçants autour des apprêts du plus cruel des supplices, évoquaient une de ces visions capables de faire suer la peur à un héros.

La scie grinçait, maniée par le bourreau avec une lenteur savante et volontaire.

Vidocq ne bronchait toujours pas.

Rien du tumulte intérieur qui le bouleversait, pas une parcelle du désespoir qui le tenaillait, plus douloureux peut-être encore que les tortures qu'il allait subir, ne se laissaient voir sur ses traits figés dans une expression de résignation vraiment sublime.

Seuls, ses yeux brûlaient d'une lueur tellement fulgurante que le Caliborgne lui-même osait à peine le regarder.

Bientôt, s'arrêtant un instant pour reprendre haleine, l'Hercule des barrières essuya avec son bras velu la sueur qui perlait à ses tempes.

Puis, il maugréa :

— Décidément, monsieur Vidocq, vous avez encore plus de « cran » que je ne le croyais !

Vidocq eut l'atroce courage de sourire. Cette fois, une rumeur de sourde admiration s'éleva parmi les *Enfants du Soleil*.

— Finissons, clama *l'Aristo*... Allons, le Caliborgne, à l'ouvrage !...

Le bourreau reprit son horrible besogne. Les dents de la scie se remirent à grincer... tout près d'entamer l'étoffe du

pantalon... puis la chair...

Vidocq n'eut pas un cri. Mais il serra les dents à les briser...

Soudain, il eut un imperceptible tressaillement.

Depuis un instant, il lui semblait que les liens qui l'attachaient se desserraient peu à peu.

Et voilà qu'une main minuscule, plus petite que celle d'un enfant se posa sur son poignet... et soudain un singe, qui s'était faufilé sous le chevalet, bondit sur les épaules du Caliborgne en poussant des cris aigus.

— Zohio ! reconnut Vidocq... qui, dans un effort de tous ses muscles, acheva de briser les liens... qu'avec un merveilleux instinct la petite guenon cachée sous le chevalet et, depuis longtemps dressée à ce manège, avait réussi à ronger.

En même temps, une trappe s'ouvrait au-dessus de la tête du policier.

Une corde solide se déroulait dans le vide.

Et avant que *l'Aristo* et les *Enfants du Soleil* fussent revenus de la surprise causée par l'apparition inattendue de la guenon savante, Vidocq, avec l'agilité d'un écureuil, empoignait la corde, et, enlevé par des mains aussi vigoureuses qu'invisibles, disparaissait par la trappe qui se refermait d'un seul coup.

Quant à Zohio, d'un nouveau bond, passant par-dessus la tête de *l'Aristo* et du Tambour, qui avaient vainement cherché à s'emparer d'elle, elle se faufilait à travers les barreaux de la grille, au milieu d'un concert de jurons et de blasphèmes...

— Trahison ! clamait le Tambour...

— Trahison ! répétaient vingt bouches crispées de colère.

Mais la voix de *l'Aristo* s'éleva stridente, impérieuse, dominatrice :

— Ce misérable Vidocq nous a joués une fois de plus.

« La police doit être là... Il n'y a plus qu'à décamper par le souterrain !...

Et il se précipita vers la grille... Mais elle était fermée... La clef avait disparu.

— Par ici, s'écriait le Caliborgne en désignant la porte qui donnait sur un couloir.

La porte résiste elle aussi. Le Caliborgne, s'emparant d'une barre en bois, cherche à l'enfoncer.

Mais de l'autre côté bientôt, Vidocq lançait :

— Je te tiens, *l'Aristo* ! Et cette fois tu ne m'échapperas pas !

À ces mots, le « général » des *Enfants du Soleil* pâlit.

Mais, malgré tout, tel un sanglier forcé dans sa bauge, il tiendra tête à la meute qu'il sent prête à s'élancer sur lui et, résolument, il s'écrie :

— Nous sommes enfermés dans une souricière... Mais nous nous défendrons jusqu'au bout !...

Sur un signe de lui, les *Enfants du Soleil* élèvent une barricade avec des tables, des chaises... et se préparent, le pistolet au poing, à soutenir le premier assaut de Vidocq et de ses policiers.

Mais voilà qu'à travers la grille un nuage âcre et noir envahit le caveau...

— Les bandits, clame le Tambour, ils vont nous enfumer ! *L'Aristo* a un hurlement de rage... Le nuage se fait de plus en plus étouffant...

Alors la trappe pratiquée dans la voûte s'entrouvre et la tête de Vidocq apparaît...

— Rendez-vous ! ordonne le grand policier...

— Jamais ! répond *l'Aristo* en armant son pistolet.

Déjà la trappe s'est refermée et la fumée devient tellement opaque que plusieurs des *Enfants du Soleil*, à demi asphyxiés, râlent :

— Grâce !... grâce !...

La trappe s'entrouvre de nouveau... une corde à nœuds tombe du plafond et se déroule au milieu du caveau...

— Chacun son tour ! ordonne la voix mordante et dominatrice de Vidocq...

Un à un, les *Enfants du Soleil*, à bout de forces, épuisés, sont enlevés et ramenés à la surface du sol... Seuls, *l'Aristo* et le Tambour refusent de se rendre.

Et, à genoux sur les dalles, les deux complices attendent la mort...

Mais la porte du violon s'ouvre largement. Vidocq apparaît, suivi de plusieurs policiers qui se jettent sur *l'Aristo* et le Tambour... incapables de se défendre.

— Vous êtes mes prisonniers..., fait simplement le chef de la Sûreté.

Par un escalier intérieur, les agents de Vidocq les emmènent tous deux jusque dans la salle du cabaret où sont étendus, alignés, ligotés, les malfaiteurs que, les uns après les autres, Coco et Bibi ont happés au passage.

— Beau tableau, patron ! fait constater Coco.

— Superbe brochette, surenchérit Bibi. Mais Vidocq, aussi calme que s'il donnait des ordres à ses scribes, ordonnait à ses agents :

— Envoyez-moi tout ce gibier à la prison de la Force !... Et se dirigeant vers *l'Aristo* et le Tambour, à Coco et à Bibi... il fit :

— Ces deux-là, je les garde pour moi ! Vous allez immédiatement les conduire à mon logement du faubourg Saint-Antoine. N'oubliez pas surtout que vous me répondez d'eux sur vos têtes !

Puis, se tournant vers *l'Aristo*, qui ronge son frein en silence, il s'écria sur un ton de cinglante ironie :

— Eh bien ! monsieur le marquis de la Roche-Bernard, que dites-vous de tout ceci ?

« Vous croyiez bien tenir Vidocq, n'est-ce pas ? C'est Vidocq qui vous tient, et il ne vous lâchera pas, je vous le jure !

Puis, s'approchant tout près du bandit qui, le visage grimaçant, l'écume aux lèvres, faisait entendre une sorte de râle furieux qui, par saccades, soulevait sa poitrine haletante, il lui murmura à l'oreille :

— Une dernière fois, veux-tu me dire où sont mes fils ?

— J'aimerais mieux te cracher ma langue à la figure, grinça le bandit.

— Comme il te plaira ! reprit Vidocq.

Et, fixant bien son adversaire dans les yeux, il poursuivit :

— Pendant que l'on te conduit dans une prison que, depuis longtemps déjà j'ai fait aménager pour toi et d'où je te mets au défi de t'évader, je m'en vais rendre visite à Mlle de la Roche-Bernard.

« Nul doute que Francine Boron ne consente à me donner les renseignements que tu m'as refusés...

L'Aristo eut un sifflement de rage...

Mais, Coco s'avavançait, commençant d'un ton comiquement solennel :

— Le carrosse de monsieur le marquis est avancé !... Une sorte de calèche avec volets clos, attelée de deux solides percherons, et conduite par un cocher emmitouflé dans un manteau à fourrure, se profilait dans l'ombre.

— Quelle est cette voiture ? interrogea Vidocq.

— Patron, répliqua Bibi, c'est une « bagnole » que nous venons de réquisitionner...

— C'est bon ! approuvait le patron... Et maintenant, emmenez-moi vite ces deux coquins où je vous ai dit. Vous me répondez d'eux sur vos têtes ! Allez !

— Soyez tranquille, patron, affirmait Bibi la Grillade, on aura l'œil et le bon.

Poussés par les deux limiers, *l'Aristo* et le Tambour, les jambes entravées et les bras liés derrière le dos, ainsi que deux condamnés à mort, s'engouffrèrent dans le véhicule. Coco et Bibi s'installèrent en face d'eux... Un agent de la Sûreté grimpa auprès du cocher. Deux autres montèrent sur le marchepied et la calèche disparut en un bruit de ferrailles.

— Quant à ceux-ci, déclarait Vidocq en montrant à ses agents les *Enfants du Soleil* garrottés et étendus à terre les uns contre les autres, en route pour la prison de la Force.

Et, se tournant vers Manon la Blonde, il fit, d'une voix qui tremblait un peu :

— Annette !...

À ce nom d'Annette, la policière tressaillit. C'était la première fois, depuis la terrible scène du château de Saint-Gratien, que Vidocq l'appelait ainsi.

— Annette, répétait Vidocq, tu m'as sauvé la vie...

— Oui... François, reprenait la maîtresse de piano. Et c'est la première joie que j'éprouve depuis bien des années.

Et elle ajouta en soupirant :

— Ah ! si le misérable avait voulu parler !

— Francine Boron, elle, parlera ! affirmait Vidocq avec l'accent d'une âpre et menaçante volonté.

Et, saisissant sa femme par le bras, il l'entraîna en disant :

— Et maintenant, suis-moi !

Et tous deux se confondirent dans les ténèbres.

Vers trois heures du matin, c'est-à-dire deux heures environ après les événements que nous venons de décrire, deux ombres, un homme et une femme, entièrement vêtus de noir, rôdaient autour de l'hôtel du marquis de la Roche-Bernard.

Tandis que la femme s'arrêtait et restait à faire le guet dans la rue de l'Université, d'ailleurs entièrement déserte, l'homme s'avancait devant une petite porte de service, tirait de la poche de son ample manteau une clef toute neuve qu'il introduisit dans la serrure et qu'il tourna en évitant avec soin le moindre grincement ; puis, saisissant une poignée de fer forgé, il poussait toujours avec de grandes précautions ; la boiserie s'écarta lentement et sans bruit.

Après avoir tendu un instant l'oreille vers l'intérieur de la maison où continuait à régner un parfait silence, il fit entendre un bref sifflement.

Aussitôt la femme, qui était restée en observation, s'en vint le rejoindre.

Et Vidocq et Manon, sans échanger un mot, pénétrèrent à l'intérieur de l'hôtel.

Trois grandes portes s'ouvraient sur un large vestibule. Vidocq choisit celle du milieu, l'ouvrit silencieusement... et pénétra dans la chambre de Yolande...

Celle-ci, qui avait attendu une partie de la nuit le retour de *l'Aristo*, somnolait dans une vaste bergère.

Alors, Vidocq, s'approchant d'elle, lui posa doucement la main sur l'épaule.

Puis, dirigeant sur le visage de la jeune femme les rayons de sa lanterne dont il avait largement ouvert les volets, il attendit.

Yolande, aussitôt, entrouvrait les paupières.

D'un geste instinctif, elle voulut chasser la vision qui s'offrait à ses yeux.

Mais Vidocq, tout en la menaçant de son pistolet, déclarait :

— Si vous poussez un cri, si vous faites un geste, vous êtes morte...

Yolande étouffa un râle de terreur... Vidocq poursuivait à mi-voix :

— Je vous annonce que je viens d'arrêter votre complice *l'Aristo* au *Bœuf rouge*.

« Une seule chance de salut vous reste... c'est de me dire ce que vous avez fait de mes enfants... À ce prix, je consens à vous épargner...

« Allons, parlez, sinon je vous envoie rejoindre *l'Aristo* et je vous fais enfermer à la Salpêtrière jusqu'à la fin de vos jours.

Pâle, échevelée, les yeux hagards, claquant des dents, Yolande avait joint les mains... comme pour demander grâce... Mais aucune parole ne s'échappait de ses lèvres tremblantes...

— Parlez ! mais parlez donc..., invitait Manon.

— ils sont... ils sont...

Yolande n'acheva pas.

Un homme vêtu d'une robe de chambre... et tenant d'une main un flambeau à deux branches et de l'autre un pistolet... venait d'apparaître sur le seuil de la porte...

Vidocq eut un cri de stupeur. *L'Aristo* était devant lui !...

Huitième épisode

LA MÈRE

DOULOUREUSE

I

Où Vidocq s'aperçoit de plus en plus qu'il a affaire à très forte partie

Le visage impassible, la lèvre entrouverte en un imperceptible sourire dont l'ironie provocante accentuait encore le défi de son regard, *l'Aristo* continuait à braquer son pistolet sur Vidocq, vers lequel, en un mouvement tout d'impulsion généreuse, Manon la Blonde s'était immédiatement élancée.

Mais soudain, abaissant son arme, *l'Aristo* s'écriait de sa voix mordante et incisive de grand seigneur autoritaire et dédaigneux : — Comment ? C'est vous, monsieur Vidocq !

— Ah ! bandit ! grinça le policier, tu as réussi à t'échapper ?

— Hé ! mon Dieu ! oui, monsieur Vidocq.

« Vous m'aviez prévenu que, en effet, et fort audacieusement d'ailleurs, vous viendriez rendre visite cette nuit à cette chère Yolande.

« Mais j'avais cru à une bravade de votre part, car, d'honneur, je vous croyais trop galant homme pour vous permettre de pénétrer chez une femme seule à une heure aussi tardive.

« Je me trompais... et je le regrette beaucoup plus pour vous que pour moi.

« Car si je ne m'étais pas retenu à temps, je vous logeais une balle à travers la tête, et, entre nous, vous ne l'eussiez pas volé.

« Mais rassurez-vous, monsieur Vidocq, je ne vous ferai aucun mal, ainsi qu'à la charmante femme qui vous accompagne.

« Je ne réveillerai même pas mes gens pour qu'ils vous accompagnent jusqu'au seuil de ma demeure...

« *L'Aristo* ne peut pas châtier Vidocq dans la maison du marquis de la Roche-Bernard.

« Veuillez donc vous retirer, madame et vous...

« Que tout ceci vous serve de leçon et vous prouve que, si vous avez quelques tours dans votre sac, j'en ai à revendre dans le mien...

« Et sur ce, bonsoir !

— Misérable ! rugit le chef de la Sûreté, furieux d'avoir été joué avec autant d'astuce par cet ennemi qu'il croyait si bien tenir.

Et, tandis que Manon l'empêchait de se jeter sur *l'Aristo* qui, négligemment, jouait avec la crosse de son pistolet, il s'écria : — Il faudra bien que tu me conduises jusqu'à mes fils... que tu le veuilles ou non !

— Tes fils ! ricana le misérable... je ne te révélerai pas où ils sont. Mais je peux te dire ce que j'en ai fait.

— Quoi donc ? haleta Manon au comble de l'angoisse.

— Deux voleurs ! deux assassins ! scanda *l'Aristo* avec un tel accent que Vidocq chancela comme si son adversaire venait de le frapper en plein cœur.

Mais, se ressaisissant et cherchant à se dégager de l'étreinte de Manon, il voulut se précipiter de nouveau vers son ennemi.

— Allons, un peu de calme, monsieur Vidocq, conseilla ce dernier avec un étonnant sang-froid.

Et il ajouta :

— Ne me forcez pas à appuyer sur la gâchette de mon arme !

— Ah ! bandit ! rugit le policier.

Et, d'un mouvement brusque, échappant à Manon, fou, aveuglé par la colère, il bondit sur *l'Aristo*.

Celui-ci, d'un saut de côté, évita le choc, et dirigeant son arme vers la poitrine de Vidocq, il s'écria : — Tu l'auras voulu !

Et il allait faire feu.

Mais déjà la maîtresse de piano s'était élancée vers lui, et se suspendant à son bras, lui faisait lâcher son pistolet qui tomba à terre.

Vidocq aussitôt s'en empara... et, le braquant vers *l'Aristo* qui cherchait à se dégager de l'étreinte de Manon la Blonde, il s'écria : — Ah ! misérable... tu l'auras voulu...

Mais d'une voix stridente, qui couvrit le cri d'effroi poussé par Yolande, le marquis de la Roche-Bernard lançait, avec un accent d'autorité impérieuse qui arrêta Vidocq sur le point de

presser la détente : — Non, monsieur Vidocq, vous ne me tuerez pas, car ce serait vous suicider vous-même !

Vidocq étouffa un hurlement de rage...

— Partons ! déclarait Manon... Car, pour l'instant, nous n'avons rien à faire dans cette maison.

— Et ma mort, appuyait *l'Aristo*, vous coûterait trop cher !

— Eh bien ! soit, partons, grommelait le policier en entraînant sa femme...

Et, tout en continuant à tenir *l'Aristo* en respect avec son pistolet, il gagna la porte.

Mais, lorsqu'il eut atteint le seuil, il fit, l'œil fulgurant de toute la fureur et de toute la haine qui bouillonnaient en lui : — Tu as gagné la seconde manche, mais bientôt nous jouerons la belle.

« Et cette fois...

— Oh ! monsieur Vidocq, ne vendez pas encore la peau de l'ours..., raillait *l'Aristo*.

« Mais je m'aperçois que vous oubliez votre lanterne. Et, s'adressant à Yolande, qui avait assisté à toute cette scène avec la satisfaction que l'on éprouve à se sentir tout à coup hors d'un danger que l'on a pu croire mortel, il fit, sur le ton condescendant d'un grand seigneur qui se pique d'une parfaite courtoisie : — Veuillez, ma chère sœur, remettre vous-même cet objet à cette chère madame Vidocq... qui pourra ainsi éclairer sa marche et éviter de trébucher en descendant l'escalier.

Yolande, d'une main tremblante, s'empara de la lanterne que Vidocq avait déposée sur une table et la tendit à Manon.

Et, tandis que celle-ci disparaissait avec Vidocq dans le vestibule, *l'Aristo* partit d'un éclat de rire strident et, tout en refermant la porte, il fit : — Cette fois, je crois que je me suis bien débarrassé de ce personnage qui commençait à devenir plutôt insupportable.

« Après ce dernier avatar, j'estime qu'il n'osera plus s'attaquer à moi.

— Le Tambour nous avait donc menti, observait Yolande..., en nous racontant que Vidocq avait été fait prisonnier au *Bœuf rouge* ?

— Pas du tout !... Mais ce diable d'homme a réussi non seulement à nous échapper au moment où nous allions lui infliger le juste châtement de ses insolences, mais encore à me capturer à son tour, ainsi que tous mes camarades.

« Malheureusement pour lui, et heureusement pour nous, au lieu de nous faire diriger, le Tambour et moi, sur la prison de la Force, ainsi que tous mes camarades, Vidocq a eu l'idée de nous confier à ses deux fidèles Coco Lacour et Bibi la Grillade qui nous emmenaient vers une direction inconnue...

« Et alors le Tambour et moi, nous leur avons brûlé la politesse.

— Comment cela ?

— C'est une histoire assez amusante et qui vous divertirait fort. Mais je vous la conterai demain, car, décidément, je meurs

de sommeil.

— Alors, questionnait Yolande, qui semblait avoir beaucoup moins envie de dormir que son soi-disant frère... vous dites que les *Enfants du Soleil* sont sous les verrous ?

— Pas tous... mais l'élite... la fine fleur de ma troupe... hélas !

— Ne craignez-vous pas ?...

— Quoi donc ?... Qu'ils parlent ?... Oh ! je suis bien tranquille !...

« En dehors du Tambour, qui est libre, nul d'entre eux ne se doute que *L'Aristo* n'est autre que le marquis de la Roche-Bernard.

— En êtes-vous bien sûr ?

— Et en admettant que Vidocq, sa bande ou quelqu'un m'accusent... n'ai-je pas préparé un alibi qui me permettra de réduire à néant leurs accusations ?

« Et puis... et puis... je ne vous en dis pas davantage... Je vous le répète... j'ai un grand besoin de repos.

« Mais soyez tout à fait tranquille, plus tranquille que jamais... Car, plus que jamais, je tiens Vidocq, et il ne me tiendra jamais, ni lui, ni sa Manon, ni son Coco, ni son Bibi, ni personne !

L'Aristo se tut, s'absorbant un instant dans ses pensées...

Puis il fit, sur le ton résolu d'un homme qui, après avoir vu clair en lui, vient de prendre une décision dont rien ne pourra

l'écarter : — Ce qui importe à présent, c'est d'obtenir au plus tôt la main de cette toute charmante Marie-Thérèse de Champtocé.

— Vous n'ignorez pas, objectait Yolande, qu'elle aime toujours Aubin Dermont et qu'elle se refuse à voir en lui un voleur.

— Je le sais ! ponctua la Roche-Bernard.

Et, avec un sourire de cynisme effroyable, il scanda :

— Mais je doute que cette adorable personne puisse garder son cœur à un assassin.

— À un assassin ?

— Lisez demain les gazettes. Elles vous renseigneront à ce sujet.

Puis, d'un ton léger, il conclut :

— Allons, bonsoir, ma chère sœur. J'ai l'idée que je vais passer une bien meilleure nuit que ce cher monsieur Vidocq !

Et *l'Aristo*, tout en fredonnant son ariette favorite, passa tranquillement dans sa chambre.

Vers six heures du matin, au domicile de Mme Beaujolais, la trappe, qui donnait accès au couloir souterrain et permettait à la maîtresse de piano de quitter sa demeure sans être remarquée par le voisinage, s'ouvrait lentement, laissant apparaître Vidocq et Manon la Blonde.

Tous deux portaient sur leur visage la trace des émotions tragiques qu'ils venaient de vivre au cours de la nuit précédente.

Cependant, dans leurs yeux brillait, comme toujours, cette flamme de volonté que rien ne semblait pouvoir éteindre.

— Pourvu, murmurait Manon, en prenant pied dans le vestibule..., oui, pourvu qu'ils n'aient pas assassiné nos deux amis !

Vidocq ne répondit rien, mais un froncement de ses sourcils prouva qu'il partageait les angoisses de sa compagne.

Et tous deux, domptant la fatigue qui les accablait, commencèrent à explorer la maison... Mais ils n'y découvrirent aucune trace de Coco Lacour ni de Bibi la Grillade.

Tous deux revinrent dans le petit salon.

— Que peuvent-ils être devenus ? soupira Manon la Blonde.

Vidocq répliquait, l'air sombre :

— Je n'en sais rien.

Et il se laissa tomber dans un fauteuil.

Une pâleur mortelle envahit son visage. On eût dit qu'il était prêt à s'évanouir.

Manon se précipita vers lui.

Mais Vidocq, tout en luttant contre la dépression physique qui l'envahissait, se prit à murmurer : — Nos fils... des voleurs et des assassins !...

— *L'Aristo* a peut-être menti ! observait la maîtresse de piano.

— Qui sait, poursuivait Vidocq, s'il ne les a pas enrôlés dans son armée du crime et s'ils ne se trouvaient point parmi les bandits que j'ai arrêtés cette nuit !

— Chasse de toi cette horrible pensée !

— Je le voudrais... mais je ne le peux pas !...

— François, ce n'est pourtant pas à moi de te donner du courage, quand j'en ai tant besoin moi-même.

Et la malheureuse s'écroula en sanglotant aux genoux du policier.

L'attitude si douloureuse de sa femme parut rendre au policier une partie de son énergie physique et morale.

— Tu as raison, fit-il, ce n'est pas le moment de se laisser abattre.

« Je vais prendre deux heures de sommeil, car je n'en peux plus... Ensuite, j'aviserais.

Et, avec un accent de douceur et de bonté que Manon la Blonde ne lui connaissait plus, il ajouta : — Toi aussi, tâche de te reposer un peu. Plus que jamais je vais avoir besoin de ton appui, de tes services.

Et Vidocq, appuyant sa tête contre l'un des montants rembourrés du fauteuil, ferma les yeux.

Quelques secondes après, il dormait.

Manon, toujours agenouillée, le regarda avec cette expression fervente qu'une croyante a pour le Dieu en qui elle a placé, en même temps que sa foi, toutes ses suprêmes espérances.

Bientôt, se relevant, elle s'en fut s'étendre sur un canapé ; et, la fatigue qui l'accablait l'emportant sur la tempête morale qui bouleversait son âme, elle s'endormit à son tour, oubliant, dans un néant absolu, ses affres maternelles.

Deux heures après, exactement, Vidocq se réveillait.

Ces brefs instants d'inconfortable repos avaient suffi à lui restituer ses forces.

Un instant, il contempla Manon, dont la figure, ravagée de détresse, portait, malgré la détente que lui procurait son sommeil, la marque de son si profond désespoir...

Il hésitait à l'éveiller... Cependant il s'y décida. Au contact de la main qui se posait sur son épaule, la maîtresse de piano tressaillit et rouvrit les yeux.

En un geste instinctif, elle tendit ses bras vers Vidocq, qui semblait être redevenu le policier ardent et implacable.

Tout de suite, il attaqua :

— Je vais me rendre à mon bureau de la rue Sainte-Anne.

Je n'espère nullement y retrouver mes deux lieutenants ; mais peut-être parviendrai-je à découvrir quelque indice qui me mettra sur leur piste.

— Alors, au revoir, François !

— Dès que tu te sentiras assez forte, tu viendras me retrouver.

— Je ne tarderai pas ! scandait la maîtresse de piano, à laquelle Vidocq paraissait avoir communiqué son extraordinaire

vitalité.

Vidocq passa dans le couloir et disparut par la trappe, que Manon referma derrière lui.

Alors, la pauvre femme, la mère douloureuse, éclata en sanglots.

— Mon Jacques !... mon Robert, des assassins ! s'écria-t-elle...

« Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! Que votre justice est donc cruelle !

Mais soudain, ses sanglots s'arrêtèrent.

Une lueur sublime venait d'éclairer ses yeux.

Et, galvanisée par la force surnaturelle qui la transportait, elle martela :

— Vidocq a raison !... Ce n'est pas le moment de se laisser abattre... à l'heure surtout où s'engage une bataille dont l'enjeu est, à coup sûr, l'âme, et peut-être la vie de mes enfants !

« Allons, courage !...

Et d'un pas ferme, assuré, elle s'engagea dans l'escalier qui conduisait à sa chambre.

II

Marie-Thérèse

Vers neuf heures du matin, dans sa chambre toute claire et si gracieusement élégante du château de Chérisy, Marie-Thérèse, après s'être coiffée d'un délicieux chapeau qui ombrageait discrètement son joli visage, congédiait d'un geste bref la camériste qui venait d'étendre sur ses épaules une écharpe en tulle finement brodé, lorsque la chanoinesse de la Vaupallière entra, les bras levés au ciel, et en proie à cette agitation fébrile qui semblait présider à tous ses actes.

— Comment ! s'exclamait-elle, vous voilà déjà habillée ? Se pourrait-il que vous eussiez l'intention de sortir en dehors de ma compagnie ?

— Et pourquoi pas, ma tante ? répliquait la jeune fille avec un accent de décision qui fit sursauter la si effarouchable chanoinesse.

— Ah ça ! que me dites-vous là ? s'écria la vieille demoiselle.

« Sortir seule, vous !... mais c'est impossible. Le duc, votre père, m'a confié la mission de veiller sur vous... et je ne puis tolérer de votre part une aussi ridicule incartade.

— Qui vous empêche de m'accompagner ? répliquait tranquille Marie-Thérèse.

— Où cela ? interrompt la chanoinesse d'un air de plus en plus indigné.

— À Auteuil,

— À Auteuil ?

— Ma tante, reprenait gravement la jeune fille, il s'agit de sauver un innocent.

— Un innocent ? Quel innocent ?

— Aubin Dermont !

— Décidément, cet Aubin Dermont vous a rendue complètement folle.

— Croyez, au contraire, que je possède toutes mes facultés.

— S'il en était ainsi, vous ne persisteriez pas à prendre la défense d'un infâme voleur.

— Aubin Dermont n'est pas un voleur.

— Vous l'avez reconnu vous-même.

— Je me suis trompée.

— Allons donc !

— Ma raison autant que mon cœur ne cessent de me répéter que j'ai été victime d'une confusion... basée sans doute sur une ressemblance fortuite...

— Trêve de sornettes !

— Et moi qui ai contribué à accabler ce malheureux, j'estime qu'il est de mon devoir le plus strict de tout mettre en œuvre

pour le sauver.

— C'est insensé !

— La morale chrétienne dont vous êtes pétrie, ma chère tante, ne vous commande-t-elle pas de réparer le mal que l'on a causé, même d'une façon involontaire ?

— La morale chrétienne n'a rien à voir en tout ceci.

— Permettez-moi d'être surprise qu'une personne aussi pieuse que vous ose tenir pareil langage.

— Il est conforme aux dogmes, à la loi !...

— Tel n'est pas mon avis !

— Prétendriez-vous engager avec moi une controverse théologique ?

— Je cherche simplement à faire appel à vos sentiments religieux.

— Brisons là !

— Ma tante, prenez garde que votre confesseur, lorsque vous le ferez juge de votre attitude, ne vous refuse l'absolution.

— Me refuse l'absolution, à moi, la chanoinesse de la Vaupallièrè !

« Mais si mon directeur spirituel commettait une pareille iniquité, je lui ferais immédiatement retirer ses pouvoirs par notre Saint Père le pape.

— Vous oubliez une chose...

— Quoi donc ?

— C'est qu'Aubin a un oncle prêtre.

— L'abbé Dubois ?

— Mais oui, l'abbé Dubois.

Et avec une netteté d'expression qui prouvait jusqu'à quel point elle s'était ressaisie, Marie-Thérèse de Champtocé poursuivit : — J'ai la certitude que l'abbé Dubois, dont j'ai entendu, à plusieurs reprises, Aubin Dermont faire le plus touchant éloge, doit partager ma conviction sur l'innocence de son neveu...

— Eh bien ?

— Eh bien ! ma tante, mon devoir n'est-il pas d'aller trouver ce prêtre et de lui dire combien je regrette d'avoir aussi inconsidérément accusé M. Dermont et d'unir mes efforts aux siens pour l'aider à dissiper la terrible erreur que j'ai involontairement commise.

Un peu ébranlée par cette dialectique habile, la chanoinesse qui, sous ses dehors guindés et sa monomanie de l'étiquette, cachait non seulement une conscience très scrupuleuse, mais aussi une âme fort capable de s'attendrir, répliquait sur un ton déjà moins agressif : — Erreur... erreur !... N'est-ce pas plutôt vous qui vous abusez vous-même et n'êtes-vous pas encore plus dupe de votre imagination que de votre cœur ?

— Non, ma tante, déclarait Marie-Thérèse avec d'autant plus de fermeté qu'elle se sentait sur le chemin de la victoire.

« Ma conviction ne s'inspire nullement d'impressions sentimentales.

« Elle est basée sur l'impossibilité qu'un jeune artiste tel qu'Aubin Dermont, dont la vie jusqu'alors a été un modèle d'honneur et dont le talent révèle un être d'élite appelé à coup sûr à de brillantes destinées, soit tout à coup devenu un voleur.

Usant avec une remarquable adresse d'un argument qui devait, selon elle, achever de décider la chanoinesse, Marie-Thérèse ajouta : — Songez que la robe sacerdotale de l'abbé Dubois peut être éclaboussée par une boue ineffaçable.

— Ce prêtre, protestait la chanoinesse, ne peut être en rien rendu responsable d'un crime qu'il n'a pas connu.

— La religion a beaucoup d'ennemis, et ceux-ci ne manqueront pas d'exploiter le scandale que peut provoquer l'arrestation d'Aubin Dermont contre ce saint homme qui en a fait son enfant d'adoption.

— Mais ce serait abominable !

— Ni vous, ni moi, accentuait la jeune fille, n'avons le droit de favoriser par notre indifférence cet odieux sacrilège.

Au mot de « sacrilège » la chanoinesse se cacha la figure entre les mains.

Marie-Thérèse, comprenant qu'elle avait touché juste, reprit :

— Vite, ma chère petite tante, prenez votre chapeau, votre manteau, et partons pour Auteuil.

— Mais que dira le duc ? s'exclamait Mlle de la Vaupallière, partagée entre le désir d'obliger un homme de Dieu et la crainte d'irriter son cousin.

— Il ne dira rien... car il ne saura rien, affirmait la jeune fille, qui poursuivit :

« Nous allons passer par la petite porte du Bois, qui donne au fond du parc.

« J'ai donné des ordres à John le cocher anglais, qui nous attend sur la route avec le tilbury. Venez, ma petite tante, et le bon Dieu vous bénira.

Mais on frappait à la porte.

Tandis que Marie-Thérèse se réfugiait derrière un paravent, Mlle de la Vaupallière reprenait son air et son ton de solennité hautaine, lançant un magistral : — Entrez !

Une soubrette parut.

— M. le duc, dit-elle, demande à voir Mademoiselle.

La chanoinesse demeura un instant indécise. Les yeux fixés vers le paravent, elle hésitait visiblement à répondre.

Mais, dans une glace que la camériste ne pouvait voir, elle aperçut Marie-Thérèse, qui joignait gentiment les mains comme si elle adressait au ciel une ardente prière.

Elle était tellement charmante et jolie à la fois que la vieille demoiselle, tout émue, se prit à bredouiller : — Dites à M. le duc que... que...

Elle s'arrêta, n'osant proférer le mensonge prêt à s'échapper de ses lèvres.

Instantanément l'attitude de Marie-Thérèse se transforma.

L'ange en prière venait de se changer tout à coup en un véritable petit démon dont les yeux fulguraient de menace.

La chanoinesse, incapable de tenir à la fois contre le ciel et l'enfer, reprit :

— Dites à M. le duc que Mlle Marie-Thérèse est souffrante, qu'elle ne veut recevoir personne.

La soubrette s'inclina et sortit.

Alors, s'évadant de sa cachette, Mlle de Champtocé s'en fut se jeter dans les bras de la chanoinesse en s'écriant : — Ma petite tante chérie, je savais bien que vous ne me trahiriez pas.

— En attendant, protestait Mlle de la Vaupallière, vous m'entraînez sur la pente du péché.

Mais, l'entourant de ses bras, Marie-Thérèse fit, d'une voix câline et persuasive :

— Mais, ma tante, ce n'est pas un péché, puisqu'il s'agit de sauver un innocent... En tout cas, je suis sûre d'une chose, c'est que l'abbé Dubois, lui, vous donnera certainement l'absolution !

Une heure après, un tilbury, attelé d'un pur-sang anglais et conduit par un cocher à la livrée aux armes des Champtocé, s'arrêtait devant le presbytère d'Auteuil.

De nombreux badauds, difficilement contenus par deux policiers, se pressaient devant la barrière.

À ce spectacle, Marie-Thérèse sentit son cœur se serrer. Arriverait-elle donc trop tard ?... Aubin avait-il été arrêté ?... Le malheur était-il donc irréparable ?

Ce fut en vain que la chanoinesse, outrée d'être obligée de se mêler à ce qu'elle appelait « le populaire », chercha à la retenir.

Déjà, Marie-Thérèse fendait la foule et s'approchait des policiers.

— On ne passe pas, fit l'un d'eux, les magistrats sont dans la maison...

— Les magistrats ? fit la jeune fille au comble de l'angoisse.

— Oui, mademoiselle... L'abbé Dubois a failli être assassiné.

— Assassiné ! pâlit Marie-Thérèse.

— Oui, accentuait le policier, la nuit dernière, et par son scélérat de neveu.

— Aubin Dermont ?

Marie-Thérèse eut un cri de détresse.

— Ce n'est pas vrai... ce n'est pas possible !...

Mais une commère, qui se tenait à ses côtés, s'écria en ricanant :

— C'est M. le curé qui l'a déclaré lui-même. Cette fois, le coup avait été trop rude.

Marie-Thérèse chancela comme si elle eût reçu un coup mortel. Malgré tout, elle chercha à réagir... Aubin, un assassin !... cela dépassait tout !...

Et c'était le prêtre qui l'accusait... l'abbé Dubois... en qui elle avait placé tout son espoir...

Malgré tout son courage, la pauvre enfant sentit un brouillard obscurcir sa vue... et elle tomba évanouie dans les bras de la chanoinesse en murmurant une dernière fois : — Lui, lui... un assassin !...

III

Les grands soucis de M. de Champtocé

Le duc de Champtocé, assis devant le superbe bureau Louis XV à quatre faces, qui se trouvait bien en lumière, au milieu de son vaste cabinet de travail, semblait, ce jour-là, de fort méchante humeur.

Dédaignant le volumineux courrier étalé devant lui et dont il ne semblait pas décidé à prendre connaissance, les sourcils froncés, l'œil inquiet, les lèvres pincées, il se leva bientôt et se mit à marcher de long en large, tout en grommelant : — Cette petite péronnelle, avec ses entêtements, est capable de me brouiller avec « Monsieur ». Le comte d'Artois, en effet, n'aime guère que l'on contrecarre ses projets.

« Et moi qui, précisément, brigue en ce moment le poste d'ambassadeur à Vienne, comment pourrai-je solliciter son appui, si ma fille continue à regimber ainsi ! Il faut qu'elle me cède... et dans le plus bref délai... Sinon, gare !

Et, revenant vers son bureau, M. de Champtocé fit résonner d'un coup sec un timbre en argent à l'aide d'un petit marteau du même métal.

Un laquais apparut aussitôt.

— Jasmin, allez prévenir Mlle de Champtocé que j'ai absolument besoin de lui parler... et, puisqu'elle persiste à

demeurer dans sa chambre, faites-lui savoir qu'elle se prépare à recevoir ma visite.

Au lieu de tourner immédiatement les talons, suivant les principes, le laquais demeurait figé sur place, l'air visiblement embarrassé.

— Ah ça ! maroufle..., s'irritait déjà le duc. Tu n'as donc pas entendu mes ordres ?

— Excellence, reprenait le laquais qui hésitait à continuer.

— Faut-il, pour te faire comprendre le français, que je m'abaisse à te tirer les oreilles ?

À cette menace, Jasmin, qui n'était pas sans avoir éprouvé les effets naturels de la mauvaise humeur de son maître, s'empressa de déclarer : — Mlle de Champtocé est sortie depuis ce matin.

— Sortie sans me prévenir ?... sans m'en demander la permission ?...

« Tu mens... faquin !... Et je vais te bâtonner d'importance !

— Excellence, protestait Jasmin, j'ai dit, la vérité...

Mlle de Champtocé est partie en tilbury.

— En tilbury ?

— Avec John, le cocher anglais, qui l'attendait devant la porte du milieu du Bois.

Rouge de fureur, M. de Champtocé s'écriait :

— Dès que ce drôle reviendra, je le ferai chasser à coups d'étrivières par mes palefreniers... En attendant, va me chercher

Mme la chanoinesse.

— Mme la chanoinesse est sortie également.

— Sortie ?

— Avec Mlle Marie-Thérèse.

— Où diable ont-elles pu se rendre ?

— Excellence, je n'en sais rien...

— Ah ! c'est trop fort ! s'écria le duc... mais c'est la révolution chez moi !

« Et jusqu'à la chanoinesse qui s'en mêle !... »

« Si la Bastille existait encore, je les y ferais enfermer toutes les deux jusqu'à ce qu'elles aient crié : Miséricorde ! »

Jasmin se retournait pour dissimuler à son fougueux seigneur l'irrésistible envie de rire que lui inspirait sa colère, lorsqu'un autre laquais apparut, annonçant d'un ton solennel : — Le marquis de la Roche-Bernard.

— Lui ! sursauta le duc. Il arrive bien !

« Que vais-je lui dire ?... Comment lui expliquer ?... » Dites que je ne suis pas chez moi...

Mais, se ravisant instantanément, le père de Marie-Thérèse reprit :

— Faites entrer le marquis... Mieux vaut en finir une bonne fois pour toutes. Oui, palsambleu !... mieux vaut en finir !

Jasmin s'empressa de s'éloigner et le second laquais introduisit de la Roche-Bernard qui, affectant un air à la fois

grave, déférent et affectueux, s'approcha de M. de Champtocé en disant : — Mon cher duc, je venais m'enquérir des nouvelles de ma chère fiancée.

— Ah ! elle en fait de belles, votre chère fiancée ! éclata M. de Champtocé incapable de contenir plus longtemps la fureur qui le transportait.

— Mon cher duc, vous m'effrayez, scanda le marquis...

— Entre gentilshommes de notre race, déclarait le vieux courtisan, on se doit toute la vérité.

« Voilà pourquoi je considère comme un devoir d'honneur de ne rien vous cacher de ce qui se passe en cette maison.

Et, tout en désignant un siège à son interlocuteur qui, avec son art de comédien consommé, avait aussitôt adopté une attitude de confident sympathique et attentif, M. de Champtocé révéla sur le ton tragique d'un père noble de la Comédie-Française : — Marie-Thérèse n'est plus au château de Chérisy.

— Que me dites-vous là, mon cher duc ? sursauta de la Roche-Bernard avec une inquiétude qui, cette fois, était sincère.

— Ma fille est partie ce matin en tilbury, sans m'en aviser, et pour une destination inconnue.

— Soupçonnez-vous l'endroit où elle a pu se rendre ?

— Nullement !... Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'elle était accompagnée par la chanoinesse.

M. de la Roche-Bernard respira.

— Cela, fit-il, doit vous rassurer... Car il est hors de doute que Mlle de la Vaupallière n'aurait jamais consenti à se faire la complice d'une escapade.

— Ma cousine de la Vaupallière ne brille pas précisément par l'intelligence, affirmait M. de Champtocé.

La Roche-Bernard objectait :

— N'a-t-elle pas toujours été pour Mlle Marie-Thérèse un sûr chaperon ?

— D'accord, concéda le duc, mais elle est si sottée... qu'elle est parfaitement capable de s'être laissé entortiller par cette petite drôlesse qui, sous ses airs ingénus, m'a tout l'air de dissimuler une rare astuce.

— Je crois, mon cher duc, que vous vous inquiétez à tort.

« Mlle de Champtocé, qui a été très souffrante, à la suite des émotions de ces jours derniers, a sans doute éprouvé le besoin de respirer l'air pur du matin.

— Alors, pourquoi ne m'en a-t-elle pas demandé l'autorisation ?

— Parce qu'elle redoutait sans doute que vous la lui refusiez.

De plus en plus énervé, M. de Champtocé s'écriait :

— Ah ! j'ai été bien inspiré, le jour où j'ai fait la sottise d'octroyer à ce petit musicien la charge d'organiste de ma chapelle. Car il n'y a pas à en douter un seul instant, c'est lui qui a bouleversé la cervelle de ma fille, à un point qu'elle se refuse contre toute évidence à voir en lui le misérable qu'il est.

« Ah ! si j'avais su... Avec quelle désinvolture j'eusse envoyé promener ce M. Ingres, quand il m'a recommandé ce jeune serpent.

« Mais M. Ingres avait fait de moi un portrait qui me donnait tant de satisfaction, que j'ai tenu à lui être agréable.

« Et puis, que diantre ! Je ne pouvais pas penser que ce chenapan, après m'avoir dérobé mon portefeuille, chercherait encore à me voler ma fille, et encore moins que celle-ci préférerait ce gibier de bagne, ce postulant à la guillotine, au fier et noble gentilhomme que vous êtes.

— Calmez-vous, mon cher duc, reprenait le marquis.

— J'enrage, mon cher marquis, oui, j'enrage de songer qu'une Champtocé peut se déshonorer à ce point.

« Si sa mère n'avait pas été la plus sainte des femmes, ce serait à supposer que Marie-Thérèse n'est pas ma fille, et qu'elle a du sang roturier dans les veines.

— Mon cher duc, déclarait de la Roche-Bernard, laissez-moi vous dire que le mal n'est pas aussi grand que vous le redoutez.

— J'en doute !

— Et moi, j'en suis sûr..., affirmait le marquis de la Roche-Bernard avec une parfaite assurance.

« J'ai su que Vidocq avait lancé ses meilleurs limiers aux trousses d'Aubin Dermont.

— Ah ! ce Vidocq ! parlons-en... Un bêtête qui vous a pris pour un voleur.

— Je reconnais qu'envers moi il n'a pas eu la main très heureuse, souriait *l'Aristo*...

« N'empêche qu'il connaît son métier... Je suis convaincu qu'il mettra promptement la main au collet de cet Aubin Dermont, dont la culpabilité sera établie d'une façon tellement évidente que Mlle Marie-Thérèse ne pourra faire moins que de chasser de son cœur indigné le souvenir de ce misérable.

— J'espère, en effet, que le bon sens et l'honnêteté de ma fille finiront par lui ouvrir les yeux.

— Et plus tôt, peut-être, que vous ne le pensez..., insinuait le marquis.

— Marquis ! s'écriait M. de Champtocé, je vous admire !...

— Et pourquoi donc ?

— Quand je songe qu'après l'inconcevable attitude de ma fille, vous êtes encore prêt à l'épouser !...

— Plus que jamais ! affirmait M. de la Roche-Bernard ; car j'estime que le premier devoir d'un gentilhomme, sincèrement épris, est de passer par-dessus tout pour sauver la femme qu'il aime.

— Embrassez-moi... mon gendre, fit M. de Champtocé, un trémolo dans la voix.

— Volontiers, mon cher beau-père...

Et le grand seigneur échangea avec le bandit une chaleureuse accolade.

— Encore merci ! poursuivait le duc. Non seulement vous me rendez le courage qui commençait à m’abandonner, mais vous me faites entrevoir de si beaux horizons que je me demande si j’arriverai jamais à vous prouver ma reconnaissance...

— Ne l’avez-vous pas déjà fait en m’accordant la main de Mlle Marie-Thérèse ?

— Marquis !... Marquis ! s’exclamait le vieux courtisan. Mon rêve était d’avoir un fils... Maintenant il est exaucé...

Des rumeurs s’élevaient dans le vestibule attenant au salon dans lequel se déroulait cette scène.

— Qu’est-ce à dire ? s’écriait le duc en tressaillant.

Une porte à deux battants s’ouvrait toute grande, laissant apercevoir la silhouette effarée du laquais Jasmin qui s’effaçait pour laisser entrer la chanoinesse de la Vaupallière au bras de laquelle, pâle comme une morte, à demi défaillante, s’appuyait Marie-Thérèse.

— Ma fille ! s’écriait le duc.

Et, s’avançant vers elle, M. de Champtocé, sur le ton d’un juge inexorable, attaquait : — Mademoiselle... il faut en finir !...

À ces mots, la tête de la jeune fille se renversa en arrière, tandis que ses paupières battaient comme les ailes d’un oiseau blessé.

Et la chanoinesse, dont le masque de sévérité farouche avait disparu pour ne plus laisser apercevoir qu’un visage empreint de compatissante bonté, n’eut que le temps de la saisir dans ses bras

et de la faire asseoir sur un canapé, où la pauvre enfant demeura silencieuse, anéantie.

Tandis que le marquis de la Roche-Bernard, qui s'était un peu retiré à l'écart, se préparait à suivre les événements avec tout l'intérêt qu'ils comportaient pour lui-même, M. de Champtocé interpellait Mlle de la Vaupallière, qui s'était redressée fièrement, prête à faire face à l'orage : — Ah ça ! ma cousine..., martela-t-il, m'expliquerez-vous comment vous vous êtes permis d'accompagner ma fille dans ce déplacement que je n'avais pas autorisé ?

— Mon cousin, ripostait la vieille demoiselle... l'honneur d'un prêtre était en jeu.

« Et en qualité de chanoinesse de notre Sainte Mère l'Église catholique, apostolique et romaine, j'avais pour devoir...

— Trêve de galimatias, interrompit le duc en frappant du pied le parquet... D'où venez-vous toutes deux ?...

— De chez l'abbé Dubois...

— L'oncle d'Aubin Dermont ?

— Oui, mon cousin.

— Parlez !

— Je serai brève. En un mot, Marie-Thérèse voulait connaître l'opinion de l'abbé Dubois sur cette affaire...

« Et moi, je voulais apporter à ce saint homme le témoignage de mon respect, de mon dévouement et de ma solidarité chrétienne.

— Et sans doute, ironisait M. de Champtocé, ce saint homme vous a-t-il démontré que son neveu était un autre saint ?

— Hélas ! non, répliquait nettement la chanoinesse. Marie-Thérèse étouffa un sanglot et *l'Aristo* esquissa un ironique sourire.

La chanoinesse poursuivit :

— Nous n'avons pas pu voir l'abbé Dubois...

« Il avait été, en effet, au cours de la nuit précédente, victime d'une tentative d'assassinat de la part d'Aubin Dermont en personne.

— Vous entendez, mademoiselle ? lançait M. de Champtocé à sa fille.

— Mon père, fit celle-ci en découvrant son beau visage baigné de larmes. Ménagez-moi vos reproches... Je souffre assez cruellement pour que vous m'accordiez votre pitié.

« Laissez-moi me retirer dans ma chambre pour y pleurer, pour y prier.

— Oui, venez, ma nièce, invitait la chanoinesse.

Et, sans répondre au salut cérémonieux que lui adressait M. de la Roche-Bernard, elle aida Marie-Thérèse à se relever ; et, tandis qu'elle s'éloignait en soutenant sa nièce, reprenant tout à coup son air de cérémonie, elle murmura avec un hochement de tête où il y avait cependant moins d'indignation que de tristesse :
— J'étais bien sûre que ce petit organiste finirait mal.

Lorsqu'elles eurent franchi le seuil du salon, M. de Champtocé demeura un instant figé sur place.

Alors, *l'Aristo*, un éclair de triomphe dans les yeux, se prit à murmurer :

— Maintenant... elle est à moi !

IV

Un trait de lumière

Ainsi qu'il l'avait annoncé à Manon la Blonde, Vidocq s'était empressé de regagner son cabinet de la rue Sainte-Anne.

Son premier soin avait été de s'enquérir de Coco Lacour et de Bibi la Grillade.

Mais personne n'avait entendu parler d'eux.

Vidocq mit aussitôt en mouvement les meilleurs limiers de ses brigades, promettant une récompense spéciale à celui qui retrouverait ses deux lieutenants, morts ou vivants ; puis, enfermé dans son bureau, il se plongea dans ses réflexions.

Vidocq ne se le dissimulait pas : la situation était plus que grave... c'est-à-dire singulièrement compromise.

Au moment où il croyait toucher au but, tout s'effondrait... par suite de l'évasion inattendue de *l'Aristo* et du Tambour...

Son plan, qui consistait à dire à *l'Aristo* : « Si tu me fais retrouver mes fils, je te remets en liberté », s'écroulait misérablement.

Tout était à refaire ! Mais quel parti prendre ?... Quel plan nouveau adopter ?

En admettant que Vidocq réussît à démasquer son ennemi et à prouver que le marquis de la Roche-Bernard et *l'Aristo* n'étaient qu'une seule personne, à quoi cela servirait-il ?... Même pas à provoquer un scandale.

En effet, le comte d'Artois commencerait par étouffer une affaire dans laquelle il avait joué un rôle de dupe... Puis il n'hésiterait pas un instant à sacrifier Vidocq à son amour-propre blessé, et, en admettant qu'il contraignît son dangereux protégé à s'éloigner et même à disparaître tout à fait, *l'Aristo* n'en conserverait pas moins son terrible secret.

Voilà ce que se disait Vidocq. Loin de se dissimuler et de ne pas envisager les redoutables conséquences, il en comprenait nettement toute l'étendue.

Mais s'il demeurait soucieux et perplexe, il n'était pas homme à, se laisser abattre et à renoncer à une partie qui était toute son existence.

Loin de là... Ainsi qu'il l'avait lancé à *l'Aristo* en un défi qui n'avait rien d'une bravade, il était plus que jamais décidé à continuer la lutte et à remporter une revanche éclatante.

Mais comment ?... Dans quel nouveau piège attirer ce gremlin doué de cet infernal génie qui, jusqu'alors, lui avait permis non seulement de jouer impunément son double rôle de gentilhomme et de bandit, mais aussi de sortir indemne et avec une habileté qui tenait du sortilège d'une situation qui, pour tout autre, eût été sans issue.

Certes, Vidocq, lui aussi, était doué d'un génie qui, bien que tout différent, pouvait rivaliser avec celui de son terrible

adversaire.

Mais le coup avait été si brutal que, étourdi sous le choc, il n'avait pas encore eu le loisir de ressaisir ses esprits.

Et c'est à calmer l'orage intérieur qui était en lui, à discipliner son cerveau encore tout bouillonnant de projets confus et d'idées contradictoires qu'il s'efforçait, dans le silence de son cabinet... lorsqu'un coup discret heurta la porte...

— Serait-ce déjà Annette ? se demanda-t-il.

Puis il lança :

— Entrez !

Un secrétaire se présentait, un pli à la main.

— Un message de M. le préfet de police, annonçait le secrétaire.

— Donnez ! punctua Vidocq, qui s'empara de la lettre et, d'un geste bref, congédia son employé.

Tout en décachetant le pli, le grand limier fit entre ses lèvres pincées d'amertume :

— C'est peut-être ma révocation que le préfet m'envoie ! Avec ce diable *d'Aristo*, il faut s'attendre à tout !

Mais à peine avait-il jeté les yeux sur le contenu de la lettre que son visage s'éclaira d'une expression d'intelligence ardente, en même temps que d'une satisfaction presque triomphale.

On eût dit que ces quelques lignes, en lui ouvrant de nouveaux horizons, lui restituaient d'un seul coup toutes ses merveilleuses qualités d'énergie, de volonté, de flair et de ruse.

— Oh ! oh ! murmura-t-il. Cette fois, je crois que *l'Aristo* a dépassé la mesure et que je tiens une piste au bout de laquelle est la victoire.

Et, se levant, il se dirigeait vers son coffre, sans doute pour y puiser quelque précieux document, lorsqu'on frappa de nouveau à sa porte.

— Entrez ! fit-il avec impatience.

La porte s'entrebâilla, livrant passage à Manon la Blonde qui portait une toilette de ville très simple et dont le visage disparaissait sous une épaisse voilette.

Sans perdre son temps en phrases inutiles, Vidocq, qui était entièrement redevenu le grand policier que nous avons déjà vu à l'œuvre, passait à Manon la lettre du préfet de police.

La maîtresse de piano lut ce qui suit :

L'abbé Dubois, curé d'Auteuil, vient d'être victime d'une tentative d'assassinat de la part de son neveu Aubin Dermont.

Ordre au chef de la brigade de la Sûreté d'instruire immédiatement cette affaire.

Le préfet de police,
ANGLÈS.

Manon, très troublée, murmurait :

— Le curé d'Auteuil frappé par...

Elle n'acheva pas.

Vidocq l'interrompait d'un ton impératif sous lequel perçait l'ardeur du limier de race impatient de s'élançer à la poursuite de

sa proie.

— Te sens-tu de force à me suivre ?

— Oui, François, et partout où tu jugeras utile de m’emmener.

— Alors, en route pour Auteuil, décidait le policier ; car j’ai le pressentiment que, là, gît la clef du mystère.

— Eh bien ! Partons.

Durant tout le trajet qui séparait la rue Sainte-Anne d’Auteuil, et que les deux associés accomplirent dans le cabriolet de la préfecture, spécialement affecté au service du chef de la Sûreté, Vidocq ne prononça pas une parole.

Comme toujours, Manon la Blonde respecta son silence. Elle savait que son compagnon « travaillait » et elle s’en fût voulu de le troubler, ne fût-ce qu’un instant, dans ses méditations qui ne pouvaient être que fructueuses.

Pourtant, les dernières paroles de Vidocq avaient mis en elle un trouble intense.

Qu’avait-il voulu exprimer en disant : *Là, gît la clef du mystère ?*

Par quelle association d’idées, aussi claire que foudroyante, en était-il arrivé à conclure que la tentative d’assassinat dirigée par Aubin contre son protecteur allait jeter une lumière décisive sur un chaos de ténèbres ?

En effet, si Aubin avait véritablement voulu assassiner l’abbé Dermont, l’hypothèse de son innocence, acceptée en principe par Vidocq, disparaissait et c’était un succès de plus à l’actif de

l'Aristo, Aubin n'aurait donc été qu'un complice, un agent secret du « général » des *Enfants du Soleil* !

Et Manon songeait :

— Non ! non ! ce n'est pas possible...

« Ma raison et mon cœur sont entièrement d'accord pour me crier que ce jeune homme est innocent !

Et, dans son impatience de déchirer le voile qui obscurcissait encore sa vue, Manon trouvait les minutes longues comme des heures.

Elle aurait voulu pouvoir lancer au cocher l'ordre de courir bride abattue sur cette route qui n'en finissait pas... sur ce chemin qui lui apparaissait comme la station peut-être la plus douloureuse de son cruel calvaire.

Enfin, le cabriolet s'arrêta devant le presbytère autour duquel de nombreux curieux, avides de nouvelles, continuaient à se presser, maintenus en respect par les deux policiers.

Ceux-ci, qui avaient immédiatement reconnu le chef de la Sûreté, s'empressèrent de lui ouvrir la barrière ; et Vidocq, suivi de Manon, pénétra dans le jardin.

Deux hommes, en habits d'artisans, parlaient avec animation.

Vidocq les toisa de son œil profond et, d'un ton incisif, leur demanda :

— Qui êtes-vous, et que faites-vous là ?

Les deux individus, qui avaient immédiatement reconnu le chef de la Sûreté — car sa physionomie était essentiellement

populaire —, s'empressèrent de répondre, l'un : « Je suis Bréchu, le jardinier de M. le curé... » et l'autre : « C'est moi Lemonnier, le sacristain de la paroisse. »

— Avez-vous quelque chose d'intéressant à me déclarer ? questionnait Vidocq.

Le sacristain s'empressait de répondre :

— Je viens de conduire M. le docteur jusqu'auprès de M. le curé.

— Et vous ? lançait Vidocq en s'adressant au jardinier.

— Moi, j'attends les nouvelles !

— Savez-vous quelque chose sur le drame ? poursuivit Vidocq.

— Ma foi, non ! monsieur Vidocq, déclarait Lemonnier.

— C'est-à-dire que... hésitait Bréchu.

— Eh bien ! parlez, ordonnait Vidocq en les foudroyant tous deux du regard.

— Voilà, monsieur Vidocq, se décidait le jardinier.

« Il paraît que M. le curé, lorsqu'on l'a relevé ce matin, baignant dans son sang, a prononcé ces mots : « Aubin, mon fils, pourquoi as-tu voulu m'assassiner ? »

Vidocq eut un hochement de tête... Puis, tandis que Manon gardait un silence lourd d'anxiété, il reprit : — Vous êtes bien sûr que l'abbé Dubois a tenu ce propos ?

— C'est la servante de M. le curé qui nous l'a affirmé, déposait le sacristain. Même qu'elle a ajouté qu'elle aussi elle avait cru reconnaître M. Dermont... au moment où il s'enfuyait.

— Pour moi, surenchérisait le jardinier, ça ne fait pas l'ombre d'un doute que ce soit lui le coupable... En effet, hier soir, vers dix heures, comme nous passions, Lemonnier et moi, devant le presbytère, nous nous sommes croisés avec M. Aubin... même que, quand il nous a vus, il s'est caché le visage avec son manteau !

« Mais il n'y avait pas à s'y tromper... c'était bien M. Aubin... J'y mettrais ma main au feu... n'est-ce pas, père Lemonnier ?

— Oui, Bréchu... sûr que c'était lui.

Et le sacristain ajouta en joignant les mains, par une sorte d'habitude professionnelle : — Qu'est-ce qui aurait jamais cru ce garçon-là capable d'un pareil crime ?

« Un jeune homme si doux, si tranquille, auquel on aurait donné le bon Dieu sans confession !

Vidocq ne l'écoutait déjà plus.

Son regard venait de rencontrer celui de Manon qui semblait lui demander :

— Que penses-tu de tout cela ?... Et crois-tu toujours que c'est vraiment ici que nous allons trouver la clef du mystère ?

Brusquement, le policier s'écria :

— Entrons dans la maison !

À peine avait-il proféré ces mots, un bon vieux médecin de campagne à la physionomie ouverte et au regard intelligent derrière ses grosses lunettes à écailles paraissait dans l'encadrement de la porte, accompagné de la servante qui, tout éplorée, se lamentait : — Un si brave homme ! quel malheur !

« Si M. le curé vient à mourir, je ne m'en consolerais jamais !

— Rassurez-vous, répliquait le médecin...

« La blessure est beaucoup moins grave que je ne le craignais tout d'abord, et, dans quelques jours, grâce à sa robuste constitution et aux bons soins dont vous allez l'entourer, il pourra certainement faire un petit tour dans son jardin.

Vidocq, qui avait tout entendu, s'approchait du médecin :

— Je suis le chef de la Sûreté, fit-il.

« Puis-je sans inconvénient recueillir la déposition de l'abbé Dubois ?

— Mais certainement, monsieur Vidocq, concédait le docteur... Je m'en voudrais, par une mesure inutile, d'entraver l'action de la justice.

Et, désignant la servante, il ajouta :

— Cette brave fille va vous conduire jusqu'auprès de son maître.

— Ah ! encore un mot, docteur.

— À votre service, monsieur Vidocq.

— Vous dites que la blessure n'est pas très grave.

— Très légère, même.

— Le coup aurait donc été tiré d'une grande distance.

— Non... monsieur Vidocq ; il a même dû être tiré à bout portant. Car j'ai retrouvé sur la soutane de l'abbé des traces de brûlure très caractéristiques.

— Il faut donc que la charge de poudre ait été très faible !

— C'est mon avis.

— Je vous remercie, docteur.

— Bonne chance, monsieur Vidocq.

Tandis que le médecin s'éloignait, Vidocq, précédé par la vieille bonne et suivi par Manon, s'engouffra à l'intérieur du presbytère, gravit l'escalier et pénétra dans le couloir où donnait la porte de la chambre à coucher du vieux prêtre.

— Il ne faudra pas trop le fatiguer..., recommandait la servante...

« Ce n'est pas seulement sa blessure qui le fait souffrir, c'est surtout le chagrin de dire que c'est un neveu qui a voulu le tuer.

— Il paraît que, vous aussi, vous avez reconnu Aubin Dermont ? questionna Vidocq.

— Oui, monsieur.

— Où se trouvait-il, quand vous l'avez aperçu ?

— Voilà, monsieur, comment ça s'est passé : j'ai été réveillée tout à coup par un coup de pistolet... Alors, je n'ai fait qu'un bond de mon lit à la porte, que j'ai entrouverte, et c'est à ce

moment que j'ai vu M. Aubin qui dégringolait l'escalier et se sauvait à toutes jambes.

— Avez-vous aperçu ses traits ?

— Non, je n'en ai pas eu le temps...

« Mais c'était bien son allure, son chapeau, son costume, ses grands cheveux.

« Alors, j'ai vite couru vers M. le curé qui était évanoui sur le plancher... J'ai cru qu'il était mort... j'ai appelé au secours... j'étais comme folle !

« Le jardinier, le sacristain sont arrivés, au bout d'un moment... Nous avons relevé ce pauvre M. le curé... Moi, je croyais bien qu'il était mort... Mais le sacristain m'a dit qu'il respirait... Nous l'avons soigné de notre mieux... Vers le matin, il est revenu à lui et nous l'avons entendu qui disait d'une voix très faible : « Aubin, mon fils, pourquoi m'as-tu assassiné ? »

« Alors, Bréchu est allé prévenir la police...

« C'est tout ce que je puis vous dire, mon bon monsieur.

— Un mot encore, ma brave femme ? interrompait le policier... Depuis quand Aubin Dermont n'avait-il pas reparu au presbytère ?

— Depuis deux ou trois jours au moins. Je ne pourrais pas vous le dire exactement ; car toutes ces émotions m'ont brouillé la mémoire.

— C'est bien, je vous remercie. Voulez-vous m'annoncer, à M. l'abbé Dubois ?

La servante ouvrit la porte de la chambre et, s'adressant au prêtre qui, étendu sur son lit, les yeux au ciel, semblait prier, elle fit : — Monsieur le curé... c'est un monsieur de la police.

À ces mots, l'abbé Dubois eut un tressaillement douloureux et, fixant le crucifix suspendu à la muraille, il murmura : — Mon Dieu, que votre volonté soit faite !

Et, d'une voix faible, tremblante, qu'il cherchait à raffermir, il ordonna :

— Faites entrer ce monsieur et laissez-moi seul avec lui.

Vidocq, son chapeau à la main, en une attitude pleine de déférence, pénétra dans la pièce, suivi par Manon.

— Je suis le chef de la Sûreté, annonça-t-il.

Et, se tournant vers sa compagne, il présenta :

— Et voici ma secrétaire.

D'un geste las et résigné, l'abbé Dubois qui n'avait pas reconnu Manon, indiquait des sièges aux visiteurs.

Vidocq, demeurant debout, attaqua d'une voix dont il atténuait avec soin le métallique éclat : — Monsieur le curé, veuillez m'excuser si je me suis permis de venir jusqu'à vous... Chargé officiellement d'une enquête sur les événements qui se sont déroulés cette nuit dans votre presbytère, je me suis vu obligé d'accomplir une démarche qui m'est indispensable avant d'entamer mes recherches.

« Si le docteur qui vous soigne ne m'avait déclaré que je pouvais, sans inconvénient, vous poser quelques questions, je me

serais fait un devoir d'attendre que vous fussiez en état de me répondre...

« Mais puisque, Dieu merci, votre blessure n'est pas dangereuse, je vous serais tout particulièrement reconnaissant, si vous vouliez bien, par votre témoignage, me seconder dans la tâche qui m'a été confiée.

— Monsieur, répliquait le prêtre avec un accent de tristesse sous lequel on découvrait une grande bonté, je vous sais gré de tous les ménagements que vous apportez dans l'exercice de vos fonctions.

« Mais je ne puis que vous répondre ceci : je n'ai porté aucune plainte, et je n'en porterai pas. Je n'ai qu'un vœu à formuler : c'est que le silence le plus absolu se fasse sur cette affaire.

— Hélas ! monsieur le curé, reprenait Vidocq, il m'est impossible de vous accorder ce que vous me demandez là ! Tout en rendant hommage à l'admirable grandeur d'âme dont vous faites preuve en ces pénibles circonstances, je suis contraint, en effet, de poursuivre mon enquête...

— Monsieur Vidocq, je vous en supplie ! s'écria l'abbé Dubois dont les yeux se remplirent de larmes.

— Monsieur le curé, si grand que soit mon désir de ne pas ajouter encore à la profonde douleur morale qui vous étreint, mon devoir est de vous avertir que, non seulement la rumeur publique accuse votre neveu Aubin Dermont, mais, que j'ai déjà aussi recueilli plusieurs témoignages qui établissent que vous-même, en revenant à vous, l'avez désigné pour votre agresseur.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! gémit le vieux prêtre... pourquoi avez-vous donc voulu que ma blessure ne fût pas mortelle ?

« Oh ! pourquoi m'avez-vous laissé vivre pour que je fusse témoin de pareilles choses ?

Vidocq reprenait :

— Je comprends, monsieur le curé, combien il doit vous être pénible d'apprendre tout à coup que cet enfant que vous avez élevé, aimé, et qui, paraît-il, ne vous avait donné jusqu'à ce jour que des joies, est un de ces malfaiteurs capables de tous les crimes !

— Lui ! un malfaiteur ! reprenait le vieux prêtre. Je ne puis le croire encore !

— Pourtant, vous l'avez vu.

— Oui, mais, qui sait si, dans mon émoi, je n'ai pas été victime d'une hallucination ?

— On m'a affirmé tout à l'heure, poursuivait Vidocq, que votre neveu n'était pas venu vous voir depuis plusieurs jours.

— C'est la vérité !

— Lors de votre dernier entretien, ne vous a-t-il pas paru différent de tout ce qu'il avait été jusqu'alors envers vous ?

— Il m'a, comme d'habitude, témoigné beaucoup d'affection.

— N'était-il pas un peu triste ?

— Préoccupé, plutôt... mais, en ce moment, il compose une messe pour la Noël et, chaque fois qu'il entreprend un nouveau travail, il est naturellement plus distrait, moins expansif.

— N'était-il pas invité à un grand bal au château de Chérisy ?

— En effet, reconnaissait l'abbé Dubois, mais il m'a déclaré qu'il avait décliné l'invitation du duc de Champtocé, afin de se consacrer entièrement à l'orchestration de sa messe.

— Ah ! ponctua Vidocq... il vous a dit cela ?... Pourtant, j'ai la preuve qu'il n'a pas reparu cette nuit-là à son domicile.

« Je dois, quitte à vous faire encore beaucoup de peine, mais j'y suis contraint bien malgré moi, je dois ajouter que, la même nuit, au château de Chérisy, Aubin Dermont a commis un vol avec effraction... et pris la fuite, après avoir été reconnu par le duc de Champtocé et sa fille.

À ces mots, l'abbé Dubois eut un sursaut et, se redressant, le regard illuminé comme si, tout à coup, une inspiration divine embrassait son âme, il fit : — Maintenant, j'en suis sûr, ce n'est pas lui... Aubin n'est pas un assassin...

« Aubin n'est pas un voleur... C'est l'autre... l'autre...

— L'autre ! s'exclamèrent en même temps Vidocq et Manon la Blonde.

— Oui, je le sens, il faut que je parle...

« Ah ! monsieur Vidocq, à présent, je bénis Dieu de vous avoir envoyé jusqu'à moi et combien je vous remercie de m'avoir posé ces questions, de m'avoir révélé l'histoire de ce vol que j'ignorais.

« Car, à présent, grâce au Seigneur, la lumière commence à se faire dans ma pauvre âme endeuillée de douleur...

« Écoutez-moi tous les deux, oui, écoutez-moi... et vous, mon Dieu, donnez-moi la force dont j'ai besoin pour aller jusqu'au bout de ma tâche !

V

Un coup de théâtre

Vidocq, vivement intrigué, et Manon, empoignée par une émotion qu'elle ne s'expliquait pas elle-même, attendaient fiévreusement les révélations du prêtre.

Celui-ci, après un long regard suppliant vers le Christ, attaqua d'une voix qui allait se faire d'autant plus forte que la foi en l'innocence d'Aubin le galvanisait au point qu'il en oubliait complètement sa blessure : — Aubin Dermont avait un frère que j'avais recueilli en même temps que lui... il y a bien des années, quand ils étaient tout petits enfants.

« Tous deux se ressemblaient à un tel point qu'on aurait pu les prendre l'un pour l'autre.

« Cette ressemblance ne fit que grandir avec le temps. Le prêtre s'arrêta pour reprendre haleine.

— Je commence à comprendre, murmura Vidocq à l'oreille de Manon qui, haletante, buvait littéralement les paroles de l'abbé Dubois.

Le vieillard poursuivait son récit :

— Mais autant Aubin était doux, affectueux, travailleur, rempli de bons sentiments, autant Jean-Louis était méchant, querelleur, paresseux et rempli de mauvais instincts.

« Tandis qu'Aubin se montrait un élève studieux et sage, Jean-Louis ne songeait qu'à faire l'école buissonnière... se battait avec ses camarades, martyrisait de pauvres animaux sans défense et rouait de coups les enfants plus faibles que lui.

« J'essayai d'abord de le prendre par la douceur... Je m'efforçai d'éveiller en lui de bons sentiments.

« Je ne réussis qu'à provoquer ses rebuffades et ses insolences.

« À mon grand chagrin, je me décidai alors à sévir... Mais mes punitions n'eurent pour résultat que de développer ces ferments de révolte qui étaient en lui.

« Un soir, Aubin rentra le visage en sang... les vêtements en loques... Il me raconta... le cher petit, qu'en courant, il était tombé sur un tas de cailloux et il me demanda pardon de se présenter ainsi devant moi.

« Le lendemain, j'apprenais que c'était Jean-Louis qui, jaloux de la préférence toute naturelle que j'accordais à son frère, des récompenses que je lui décernais en raison de son labeur et de sa sagesse exemplaire, l'avait si odieusement maltraité, et que, sans l'intervention de ses camarades indignés, il l'eût peut-être lâchement assommé.

« Je me décidai à me séparer de ce petit misérable et à l'envoyer dans une maison religieuse où l'on garde les enfants dénaturés jusqu'à ce qu'ils soient rentrés dans le bon chemin...

« Mais, le lendemain, Jean-Louis — il allait avoir ses quinze ans — disparaissait de la maison ; et, le même jour, en me

rendant à l'église pour y célébrer le saint sacrifice de la messe, je constatai que le tronc des pauvres avait été fracturé.

« Le petit misérable s'était enfui en emportant l'argent des malheureux !

Tandis que Manon serrait nerveusement la main de Vidocq qui se retournait tout surpris, l'abbé Dubois acheva : — Depuis ce moment, je n'ai plus entendu parler de lui.

« Voilà pourquoi, monsieur Vidocq, je suis persuadé, et je suis sûr que, maintenant, vous l'êtes autant que moi, oui, je crois fermement que ce n'est pas Aubin, mais Jean-Louis, qui a commis ce vol au château de Champtocé et que c'est encore lui qui a voulu m'assassiner.

— Alors, objectait Vidocq, pourquoi Aubin n'a-t-il pas reparu ?

— Je me le demande moi-même !...

— Il faudrait admettre, raisonnait le policier, que ce Jean-Louis, pour avoir les coudées plus franches, aurait commencé par faire disparaître son frère.

Tandis que Manon approuvait ces paroles de hochements de tête nerveux, saccadés et que l'abbé Dubois, haletant, écoutait le policier avec une attention de plus en plus profonde, celui-ci poursuivait avec cet esprit de logique implacable qui le caractérisait : — Alors... exploitant cette ressemblance qui n'a dû que s'accroître avec le temps... le misérable aurait commis son vol au château de Chérisy, puis il aurait cherché à blesser, mais non à tuer, son oncle, se faisant reconnaître par lui, comme il s'était fait reconnaître par le duc et Mlle de Champtocé... et

tout cela... pour achever de donner le change et faire retomber sur un innocent toute la responsabilité de son double crime !

« Oui, c'est ainsi que les choses ont dû se passer, monsieur le curé, et je crois, à présent, qu'Aubin Dermont est innocent.

— Et moi, s'écriait Manon, je n'en ai jamais douté !

— Enfin, exultait le prêtre... grâce à vous, monsieur Vidocq, la vérité va donc éclater au grand jour !

Vidocq, tout à son idée, continuait, sans s'occuper de l'abbé Dubois, s'adressant, cette fois, à Manon, dont le regard brillait de joie et d'espérance : — Cet homme, ce Tambour que j'ai arrêté sous les murs du château de Chérisy, et qui est évidemment l'auteur du vol et de la tentative de meurtre... ne serait donc que ce Jean-Louis en personne.

« Or, le Tambour est l'agent de *l'Aristo*... et celui-ci ne nous a-t-il pas crié qu'il avait fait des deux enfants que nous cherchons des voleurs et des assassins ?

« Alors... et c'est effrayant... ayant réussi avec l'un dans son œuvre infernale... mais ayant échoué avec l'autre, il aurait machiné de toutes pièces cette terrible histoire...

Il s'arrêta... les sourcils froncés... le front barré d'un pli. Manon, la poitrine oppressée, la bouche tremblante, s'approchait du blessé, et lui demandait, presque sur un ton de prière : — Monsieur le curé, puis-je, à mon tour, vous poser quelques questions ?

— Oui, madame, répliquait l'abbé Dubois réconforté, transporté même, par la pensée que, désormais, le chef de la

Sûreté et sa secrétaire partageaient sa conviction en l'innocence de son cher Aubin.

— Ces enfants étaient-ils vraiment vos neveux ?

— Non, madame... je les avais recueillis.

— En quelle année ?

— Pendant la Révolution... dans le courant de l'hiver de 1794.

— Où cela ?

— Dans un petit village du Nord... où, prêtre réactionnaire, je m'étais réfugié chez de braves gens de ma famille.

— Le nom de ce village ?

— Saint-Aybert.

— Saint-Aybert, répétait Manon frémissante... Tu entends, François... Saint-Aybert !

Et revenant vers le prêtre, elle haleta :

— Ils ne vous ont rien dit... pas un mot ?

— Des paroles vagues... très vagues... à peine intelligibles... ils étaient si petits... si petits...

— Leurs noms... ils vous ont révélé leurs noms ?

— Jacques et Robert...

Et le prêtre, à cent lieues de soupçonner les raisons du bouleversement que manifestait son interlocutrice, ajouta : — J'ai toujours conservé leurs vêtements...

— Où sont-ils ?

— Dans le tiroir de cette commode.

Manon la Blonde se précipita vers le meuble qu'elle ouvrit.

Vidocq, très pâle, l'avait suivie.

Bientôt, un cri lui échappa... Sa femme venait de retirer du tiroir une veste de drap et un petit pantalon... et, les serrant contre son cœur, elle s'écriait : — Ce sont eux ! Ce sont eux !

Puis elle chancela, la tête renversée en arrière et tomba à demi évanouie dans les bras de Vidocq.

L'abbé Dubois, stupéfait, effaré, et ne comprenant pas encore, se dressa sur son séant... lorsqu'une voix vibra dans l'antichambre : — Je veux le voir... Je veux le voir !

Bousculant le jardinier et le sacristain qui cherchaient à le retenir, Aubin Dermont, les vêtements en loques, les cheveux au vent, les traits ravagés, se précipitait dans la chambre et allait s'effondrer au chevet de son bienfaiteur, de son père d'adoption, qui ne pouvait que bégayer : — Aubin... mon fils... toi... toi... enfin !

Manon, éperdue, allait s'élançer vers lui. Mais la retenant d'un geste plein d'énergie, Vidocq lui ordonna : — Au nom du ciel, tais-toi !

Neuvième épisode
VERS LA LUMIÈRE

I

Le récit d'Aubin

Aubin Dermont, à genoux au chevet de l'abbé Dubois, embrassait les mains du prêtre tout en murmurant : — Oh ! si vous saviez ! Si vous saviez !...

— Rassure-toi, mon fils, reprenait le vieux curé. Maintenant, je le vois bien, tu n'étais pas coupable.

Et, désignant du doigt Vidocq, qui, d'un regard dominateur, continuait à imposer silence à Manon bouleversée, il ajouta : — Voici monsieur le chef de la Sûreté... Tu peux tout dire devant lui ; car lui aussi est convaincu que tu es innocent.

Aubin regarda d'un air hagard le policier. Celui-ci le considérait avec une expression de bienveillance émue qui parut rendre ses forces au jeune artiste.

Et se relevant... il commença d'une voix brisée :

— Monsieur... voici en quelques mots.

Mais il s'arrêta... chancelant... épuisé à bout...

Vidocq le fit asseoir sur un fauteuil.

— J'ai la fièvre... j'ai soif..., murmura le pauvre garçon.

— Vous êtes blessé..., constatait Vidocq, en remarquant une trace de sang sur la chemise déchirée du musicien.

— Oh ! ce n'est rien... une simple éraflure... La balle n'a pas pénétré dans les chairs.

— On a donc tiré sur vous ?

— Oui... on a voulu me tuer. Mais vous allez tout savoir... tout !...

Pendant ce temps, Manon la Blonde, avisant sur une table une carafe pleine d'eau, remplissait un verre et l'apportait à Aubin qui but avec avidité.

Et, tout en appelant à lui ses forces qui l'avaient abandonné, le jeune organiste, ranimé par la volonté qui était en lui, reprit, d'un ton déjà plus assuré : — Monsieur le chef de la Sûreté, voici comment les choses se sont passées.

« Soyez persuadé que tout ce que je vais vous dire sera l'expression même de la vérité.

« Avant-hier après-midi, je sortais de l'église Saint-Séverin où j'avais tenu les orgues pendant l'office des vêpres, lorsque je fus abordé par une jeune femme qui dissimulait soigneusement son visage.

« Elle me dit qu'elle avait une communication très importante à me faire et elle m'entraîna jusqu'à sa voiture qui stationnait près de là.

« Alors elle m'annonça que Mlle Marie-Thérèse de Champtocé avait résolu d'entrer au couvent du Carmel... Mais qu'avant de quitter à jamais le monde, elle avait manifesté le désir de m'adresser un suprême adieu.

Tout en poussant un profond soupir, Aubin Dermont poursuivit :

— Mon oncle, monsieur Vidocq, a dû vous dire que M. le duc de Champtocé m'avait fait l'honneur de me choisir pour maître de chapelle.

— Je le savais, en effet, punctua le chef de la Sûreté.

— C'est ainsi, reprenait Aubin que j'ai connu Mlle Marie-Thérèse... et c'est en la voyant prier devant l'autel, belle et douce comme un ange... que j'ai senti se développer en moi une inspiration divine qui m'élevait tellement au-dessus des choses humaines qu'il me semblait, en faisant passer sur le clavier tous les transports de mon âme, que c'était ma part du ciel que je goûtais ici-bas.

— Mon pauvre enfant ! murmura l'abbé Dubois, tandis que Manon, furtivement, essuyait une larme.

Aubin continuait :

— J'avais cru enseveli au plus profond de mon être un secret auquel, moi-même, je n'osais penser sans effroi.

« Tout ne me séparait-il pas à jamais de celle qui, en répandant en moi le parfum de son âme, m'avait grisé au point que c'était toujours elle que j'apercevais à travers mes rêves ?

« Mais, pour rien au monde, je ne me fusse permis une parole, un regard, que Mlle de Champtocé eût considéré comme une offense.

« Et pourtant, quelle ne fut pas ma surprise, mon émotion, lorsque cette jeune femme que je ne connaissais pas et qui

m'avait si mystérieusement abordé à la sortie de l'église, ajouta que Mlle de Champtocé m'aimait, et que devant l'impossibilité d'être ma femme, elle allait s'enfermer pour toujours dans un couvent de carmélites !

« Bouleversé par cette révélation inattendue, déchiré par la pensée que, pour moi, cette adorable jeune fille allait à tout jamais disparaître du monde et se condamner aux plus dures pénitences, aux plus pénibles austérités, je m'écriai : « Tout, plutôt qu'un pareil sacrifice ! »

« Et j'étais prêt, croyez-le, à donner ma vie pour empêcher un si injuste, un si irréparable désastre.

« Cette dame, qui se disait une amie intime de Marie-Thérèse, m'affirma que seul j'étais capable de faire revenir Mlle de Champtocé sur sa décision et elle me demanda de l'accompagner jusqu'auprès d'elle.

« Je pouvais d'autant moins lui refuser ce service que cette personne me semblait non seulement de qualité, mais qu'elle s'exprimait de façon à me donner la plus entière confiance.

« Je partis donc avec elle pour Viroflay où nous devions rencontrer Mlle Marie-Thérèse.

« Mais à peine avais-je franchi le seuil d'un pavillon de chasse isolé au fond d'une avenue, au milieu d'un bois épais, que des hommes masqués, qui se tenaient dans le vestibule, se précipitèrent sur moi, me jetèrent sur les épaules un lourd manteau, me bâillonnaient, me ligotèrent et m'entraînèrent dans une petite salle obscure où ils m'attachèrent sur une chaise, de telle sorte que je ne pouvais esquisser le moindre mouvement.

« Je restai là sous la surveillance de l'un de mes agresseurs.

« Et les heures s'écoulèrent pleines d'angoisse.

Aubin s'arrêta un instant pour reprendre haleine. Vidocq, Manon et l'abbé Dubois attendaient la suite du récit avec une curiosité anxieuse.

En effet, le jeune artiste s'exprimait avec un tel accent de conviction et de noblesse, que même un étranger n'eût point manqué d'en être grandement ému.

Il était donc facile de deviner ce qui se passait dans l'âme de ce prêtre qui avait reporté toute l'affection dont il était capable sur cet enfant d'adoption, ainsi que dans le cœur de ce père et de cette mère qui venaient, en des circonstances si tragiques, de retrouver l'un de leurs fils.

Bientôt, Aubin reprit d'une voix plus forte, comme si l'appui qu'il devinait en ces trois êtres suspendus à ses lèvres achevait de lui rendre ses forces brisées au cours de cette effroyable tempête : — À la tombée du jour, l'homme, qui veillait toujours sur moi, alluma une lampe, consulta une petite horloge, ouvrit un placard, en retira un morceau de pain et une cruche pleine d'eau qu'il déposa sur une table ; puis, s'approchant de moi, il me délia les mains et m'ordonna brutalement de manger.

« Mes yeux se portèrent discrètement sur une fenêtre devant laquelle se tenait mon geôlier.

« Je constatai qu'elle n'était garnie par aucun barreau et qu'elle donnait directement sur la campagne.

« Alors, un désir irrésistible de m'évader m'empoigna. J'étais prêt à tout pour reconquérir ma liberté.

« Je voulus m'emparer du couteau que mon gardien avait déposé sur la table, près du pain.

« Mais l'homme me l'arracha et, coupant lui-même une tranche de pain, me la lança à la figure.

« Volontairement, je la laissai tomber à terre.

« Tout en grommelant quelques injures à mon adresse, le gardien se baissa pour la ramasser.

« Vivement, de mes mains libres, je m'emparai de la cruche et j'en assénai un coup violent sur la tête de l'homme masqué qui s'effondra sur le sol et y demeura assommé.

« Basculant ma chaise, je tombai à mon tour... et, m'emparant du couteau qui gisait sur le sol, je coupai rapidement mes liens.

« À ce moment, le gardien se ranima et fit entendre un appel. Mais j'avais eu le temps de gagner la fenêtre et de me précipiter au dehors. Je me trouvais dans un jardin enclos d'un mur peu élevé...

« Tandis que je l'escaladais, j'entendis les cris de mon geôlier... suivis d'un bruit de portes s'ouvrant avec fracas et de pas précipités qui martelaient le gravier des allées.

« Stimulé par le danger qui me menaçait à nouveau, je m'enfuis à travers les champs... Derrière moi, des voix s'élevaient clamant avec fureur : « Rattrapez-le... mort ou vivant ! »

« Des coups de feu retentirent... Une balle siffla à mes oreilles... Je redoublai de vitesse...

« Mais bientôt je butai contre une motte de terre... Je tombai et quand je me relevai, j'aperçus près de moi mes agresseurs qui m'avaient rejoint et poussaient des hurlements de mort.

« Je me trouvais alors sur le bord d'un étang, dont j'apercevais, à la clarté de la lune, les eaux miroitant à travers les arbres.

« Je voulus courir encore ; à présent, j'en étais sûr, si je retombais entre les mains de ces misérables, ils me tueraient sans pitié.

« Mais au moment où dans un effort suprême j'allais reprendre sur eux un peu d'avance, une détonation retentit... Une balle m'avait atteint à l'épaule, peu grièvement... Je chancelai sous le choc, je me raidis contre la douleur... J'étais alors tout au bord de l'étang... je fis un faux pas... et je tombai à l'eau...

Aubin poursuivait :

— Je disparus à travers les roseaux... parmi lesquels je demeurai caché, tandis que mes poursuivants exploraient la rive.

« Fort heureusement de gros nuages cachèrent la lune et cela me sauva.

« En effet, j'entendis bientôt une voix qui lançait : « Il s'est sûrement noyé... demain matin nous retrouverons certainement son cadavre. »

« Une autre voix répondit : « Tant pis pour lui et tant mieux pour nous. »

« Alors je voulus remonter sur la berge...

« J'y parvins, non sans peine... Mais, épuisé, à bout de forces, je m'évanouis.

« Lorsque je revins à moi, je me trouvais dans la cabane d'un garde-pêche, qui, généreusement, me prodiguait ses soins.

« J'eus la force de lui murmurer : « Merci ! »

« Et je perdis à nouveau connaissance.

« Longtemps après, quand je revins à moi, le garde-pêche était toujours près de moi...

« Il avait pansé ma blessure..., avait enlevé mes vêtements trempés, et les avait remplacés par ces loques que voici.

« Il me donna à boire, car j'étais en proie à une fièvre intense. Puis il me demanda qui j'étais.

« Je lui expliquai que j'avais été attiré dans un guet-apens, et enfermé dans un pavillon de chasse Louis XIII, distant seulement de quelques centaines de mètres de l'étang...

« Il me répondit : « C'est étrange !... car ce pavillon est abandonné depuis de nombreuses années. »

« Et il m'offrit d'aller tout de suite prévenir la police. Je m'y opposai... Pour rien au monde je n'eusse voulu que le nom de Mlle de Champtocé fût mêlé à cette mystérieuse histoire.

« Et puis, je n'avais qu'une hâte, revenir vers vous, mon bon oncle, mon cher bienfaiteur ! Non seulement je songeais à l'angoisse que devait vous causer mon inexplicable et si longue

absence ; mais une sorte de pressentiment me disait que je devais en toute hâte vous rejoindre.

« Le brave homme qui m'avait recueilli voulut à toute force me faire prendre quelques aliments.

« Un peu réconforté, je m'élançai sur la route d'Auteuil...

« Un paysan qui se rendait à Paris vendre ses légumes voulut bien me donner une petite place sur sa charrette...

« C'est ainsi que je suis arrivé jusqu'ici... Si j'avais dû faire tout ce trajet à pied, je serais certainement tombé d'épuisement en route.

Et Aubin s'arrêta, pâle, la sueur aux tempes, les lèvres tremblantes, prêt de nouveau à défaillir.

— Mon pauvre enfant ! murmura l'abbé Dubois, dont les joues ruisselaient de larmes.

Vidocq saisit la main brûlante du jeune musicien et Manon se précipita pour recevoir dans ses bras sa tête vacillante.

Mais Aubin, qui voulait aller jusqu'au bout de son récit, reprit, les paupières à moitié closes, et d'une voix qui se faisait de plus en plus mourante : — Enfin, j'arrivai aux abords du presbytère... J'aperçus, comme à travers un brouillard, des gens qui parlaient avec animation devant la barrière.

« Ne voulant pas que l'on me vît dans un pareil état, je fis un détour et je pénétrai dans le jardin par la porte qui donne sur la campagne. Je me heurtai, près de la maison, à votre vieille servante, qui, en me voyant, prit un air épouvanté et me lança,

d'un ton indigné : — Vous ici, monsieur Aubin ! Vous feriez mieux de vous cacher.

— Pourquoi ? demandai-je.

— Vous ne savez donc pas que, la nuit dernière, votre oncle a failli être assassiné et que c'est vous que l'on accuse ? »

« Alors... alors...

Aubin se tut... ses yeux se fermèrent tout à fait...
Lourdement, son front se pencha en avant.

Il s'était évanoui.

L'abbé Dubois, épouvanté, se dressa sur son lit...

Mais Vidocq, lui montrant le malheureux que Manon, fiévreusement, serrait contre sa poitrine, s'écria : — Ne craignez rien, monsieur le curé, moi aussi, je suis convaincu de l'innocence de ce jeune homme.

— Et vous le défendrez, n'est-ce pas ? suppliait le vieux prêtre.

— Oui, nous le défendrons ! martela Manon en enveloppant son fils d'un regard d'indicible tendresse.

Vidocq considéra un instant Aubin Dermont qui ne donnait plus signe de vie.

Ce qui se passa alors dans l'âme du policier est indescriptible.

Il y avait d'abord la joie du père qui, après de si longues années de ténèbres et d'incertitudes, vient enfin de retrouver l'un

de ses deux enfants qu'il pouvait croire à jamais perdus tous deux.

Puis, c'était l'orgueil d'avoir réussi dans une tâche tellement difficile qu'elle eût certainement rebuté tout autre que lui...

Enfin, la tristesse de se dire que si, de ses deux fils, l'un était tel qu'il n'eût point osé le rêver, l'autre s'annonçait comme un de ces misérables qui ne sèment que honte et désespoir sur leur passage...

Mais Vidocq comprit qu'il n'avait pas le droit de se laisser aller plus longtemps aux pensées qui l'agitaient.

Faisant appel à tout son sang-froid, il s'en fut à la porte et appelant la servante, qui, toute tremblante d'anxiété, attendait dans le couloir le résultat de cette tragique entrevue, il lança : — Savez-vous si le neveu de M. le curé a été reconnu par les gens du pays ?

— Oh ! sûrement non, monsieur, répliqua la brave femme... Moi-même quand je l'ai vu apparaître dans le jardin, je ne pouvais croire que c'était lui...

Avec son autorité coutumière, le chef de la Sûreté reprit :

— Dans l'intérêt de la justice et de la vérité, il est indispensable que tout le monde croie que M. Dermont n'a pas reparu ici.

— Bien, monsieur.

— Donc, pas un mot à personne, vous m'entendez... à personne.

— J'ai compris, monsieur.

Et, s'adressant à l'abbé Dubois, Vidocq ajouta :

— Monsieur le curé, je tiens à présent la clef du mystère. « Mais afin de démasquer le vrai coupable dont ce misérable Jean-Louis n'est que l'agent d'exécution... il est indispensable que tous ignorent qu'Aubin Dermont est retrouvé.

« Je vais le transporter dans le plus grand secret en un petit logement très discret que je possède au faubourg St-Antoine. En attendant que j'aie fini de débrouiller cette énigme, il y demeurera caché, et soyez sûr qu'il y recevra tous les soins médicaux et matériels que son état exige.

Et, tandis que Manon lui adressait un regard que lui seul pouvait comprendre, Vidocq, qui, grâce à la prodigieuse maîtrise qu'il possédait sur lui-même, avait réussi à dissimuler son immense émotion, déclara : — Maintenant, monsieur le curé, priez pour lui...

— Et priez aussi pour son frère, acheva Manon dont la voix se brisa en un douloureux sanglot.

À la même heure, le marquis de la Roche-Bernard et sa sœur Yolande avaient, dans leur hôtel de la rue de l'Université, un très grave entretien.

Tous deux paraissaient soucieux. *L'Aristo* lui-même semblait avoir perdu quelque peu de sa belle assurance.

Il marchait à grands pas dans son salon, les lèvres pincées, le regard mauvais... sans se préoccuper de sa prétendue sœur qui, assise, ou plutôt effondrée dans une bergère, guettait avec une visible anxiété les paroles qui tardaient à s'échapper des lèvres de son pseudo-frère.

Soudain, celui-ci s'arrêta ; et, scandant ses paroles d'un geste de colère, il fit, en se campant devant Yolande qui eut un tressaillement de peur : — C'est trop fort !

« Non, non ! il ne sera pas dit que ma volonté se brisera contre celle d'une pensionnaire à peine libérée de son couvent.

« Il ferait beau voir que cette Marie-Thérèse de Champtocé fût plus forte que moi !

— Alors ? interrogeait timidement l'ex-Françoise Boron.

— Alors... quoi ?... scanda rudement le « général » des *Enfants du Soleil*.

— Marie-Thérèse..., hasarda Yolande.

— Marie-Thérèse ! rugit *l'Aristo*. Eh bien ! elle s'entête, elle s'obstine, elle ne veut rien entendre... et après tout ce qui s'est passé.

— Elle continue à croire en l'innocence d'Aubin ?

— J'ignore si elle le juge innocent ou coupable ; mais tout ce que je puis dire, c'est que, plus que jamais, elle se révolte contre l'idée de m'épouser et que son père, malgré tous ses efforts et toutes ses menaces, n'est pas encore arrivé à vaincre sa résistance.

— Il faut laisser le temps faire son œuvre.

— Je te dispense de tes calembredaines...

Et, s'énervant de plus en plus, *l'Aristo* scanda :

— Je commence à croire que Vidocq, ainsi qu'il me l'avait prédit, est en train de gagner la belle de la partie engagée entre

nous.

— Ne dis pas cela ! s'écriait Yolande.

— À quoi bon, vois-tu, nous dissimuler la vérité ? reprenait *l'Aristo*.

« Vidocq est un homme très fort... plus fort que je ne le croyais... il est secondé par une bande de gens qui lui sont dévoués jusqu'à la mort... notamment cette Manon la Blonde, que je croyais bien avoir laissée morte, il y a de cela quinze ans, au cabaret de *La Truite qui file*.

— Ah ! pourquoi, l'autre soir, tandis que tu tenais Vidocq à merci, ne l'as-tu pas abattu d'un coup de pistolet ?

— En le tuant, j'avais l'air d'avoir peur de lui... Et ce diable d'homme, je le sais, en cas de mort, a si bien pris ses précautions que mille voix se seraient élevées pour m'accuser... et peut-être aussi me perdre.

Et *l'Aristo* rugit, pâle de rage :

— Ah ! en finir avec cet homme... en finir !...

— Il n'y a qu'un moyen.

— Je serais curieux de le connaître.

— Céder à ses exigences...

— Et après ?...

— Lui révéler ce que sont devenus ses enfants.

Et, accompagnant chacune de ses phrases d'un rire infernal, *l'Aristo* poursuit :

— Vraiment, tu me la bâilles belle ! N'ai-je pas déjà trop parlé, lorsque, en une impulsion de bravade, je lui ai dit que j'avais fait de ses fils des voleurs et des assassins ?

« Désormais, il ne me le pardonnera pas ! » Heureusement que je tiens Aubin Dermont en mon pouvoir et que, par celui-là, je peux encore, mieux que par le Tambour, me garantir contre toute espèce d'intimidation de sa part.

« Aubin Dermont, c'est mon bouclier... c'est...

Le timbre résonnait par deux fois derrière la tenture. *L'Aristo* s'en fut à la porte en tapisserie et l'entrouvrit... d'un geste nerveux.

— Le Tambour ! fit-il en reconnaissant son complice.

— Oui, « Général », répliqua le bandit qui semblait en proie à une très vive agitation.

— Que viens-tu faire ici ? questionnait âprement le marquis de la Roche-Bernard.

— « Général », Aubin Dermont a réussi à nous échapper.

— Tonnerre ! s'écria l'ennemi de Vidocq pâle de colère.

— Ne vous fâchez pas, « Général », reprenait le Tambour...

« J'ai fait moi-même une enquête...

« Aubin Dermont, en fuyant, a été atteint par un coup de feu que lui a tiré l'un des nôtres, et il est allé se noyer dans l'étang des Moulins, à trois cents mètres du pavillon où vous l'aviez enfermé.

— Es-tu bien sûr qu'il soit mort ? questionnait *l'Aristo*.

— Tous les « camarades » ont été unanimes à déclarer qu'il avait coulé à pic et que son cadavre n'avait pas reparu à la surface.

« D'ailleurs, il avait reçu une balle dans le corps, et il ne pouvait pas aller bien loin.

Le « général » des *Enfants du Soleil* reprenait d'un ton âpre, autoritaire :

— Toi, Tambour, tu vas rester ici, provisoirement... et tu attendras mes ordres qui ne sauraient tarder.

« Il est inutile que tu te rencontres avec Vidocq et ses agents.

Et, s'adressant à Yolande, il ajouta d'une voix terrible :

— Maintenant, il s'agit de savoir dans quelles conditions Aubin Dermont a réussi à s'évader...

« Et malheur aux responsables !

« Je me charge de leur faire expier cruellement leur défaillance.

Puis, il scanda, avec un ricanement diabolique :

— N'empêche que voici un cadavre qui nous sera utile à quelque chose !

II

La caisse mystérieuse

Après avoir conduit lui-même, dans le plus grand secret, Aubin Dermont au faubourg Saint-Antoine, et l'avoir confié aux soins de Manon, Vidocq avait réintégré son cabinet de la rue Sainte-Anne.

Après toutes les émotions qu'il venait de traverser, le grand policier éprouvait la nécessité de se renfermer en quelque sorte avec lui-même et de raisonner les événements décisifs qui venaient de se dérouler en un si rapide espace de temps et jetaient sur les ténèbres dans lesquelles il s'était si souvent débattu une éblouissante lumière.

Plus de doute, en effet...

Il venait de retrouver ses deux fils, et *l'Aristo* ne lui avait qu'à moitié menti.

De l'un, le « général » des *Enfants du Soleil* avait fait un scélérat et il s'apprêtait à faire passer l'autre pour tel !

Sa vengeance avait donc été raffinée ; et sans le flair, l'audace, l'énergie et l'obstination du grand policier... elle s'exerçait jusqu'au bout... entraînant dans le même abîme de honte le coupable et l'innocent... et plongeant à jamais Vidocq et sa femme, pour le restant de leurs jours, dans un désespoir inguérissable.

Or, si, à cette heure, la situation apparaissait à Vidocq dégagée de toute obscurité, elle n'en demeurerait pas moins tragique et douloureuse entre toutes.

En effet, Vidocq se trouvait en face du plus douloureux dilemme qui eût jamais torturé un cœur paternel.

Pour sauver l'un de ses fils, il fallait absolument perdre l'autre.

L'innocence d'Aubin ne pouvait se démontrer que par la culpabilité du Tambour.

Et cette décision semblait si cruelle au célèbre limier que, contrairement à toute vraisemblance, il chercha d'abord à se persuader que le Tambour n'était pas le frère d'Aubin...

Mais il ne devait pas persister longtemps dans le doute qu'il cherchait à glisser en lui-même.

Se levant, il s'en fut au coffre dans lequel il avait serré la perruque découverte par lui dans le parc du château de Chérisy et, s'en emparant, il l'examina avec une scrupuleuse attention.

Puis, s'installant devant sa table de travail, il se plongea de nouveau dans ses réflexions... s'efforçant de se remémorer les traits du Tambour, fixant dans son cerveau l'image du bandit tel qu'il l'avait vu au moment de son arrestation, au violon de la rue Sainte-Anne et enfin au cabaret du *Bœuf rouge*, concentrant uniquement sa pensée, si puissamment évocatrice, sur les deux visages du jeune musicien et de l'homme au domino rouge.

Au bout d'un instant, il murmura :

— Maintenant, j'en suis sûr, il y a dans tout cela une atroce machination fondée sur une étrange ressemblance...

« Mes prévisions ne m'ont donc point trompé.

« Le Tambour a été l'instrument dont *l'Aristo* s'est servi pour mener à bien son entreprise infâme.

« Le Tambour, hélas ! c'est... c'est bien mon fils !

« Maintenant, je tiens tous les liens de cette abominable intrigue.

« *L'Aristo* savait ce qu'étaient devenus mes enfants.

« Profitant de ce que l'un d'eux avait de mauvais instincts, il l'a attiré dans ses filets, il a achevé de le pétrir à son image et d'en faire un scélérat tel que lui, l'associant à ses plus sinistres besognes et en faisant de lui ce « bras droit », cet associé que, jadis, j'avais refusé d'être.

« Mais cela n'a point suffi à sa vengeance.

« Il a encore fallu que, dans son incapacité à pervertir mon autre fils, il s'efforçât de le déshonorer par son frère... en lui faisant supporter, par une rouerie infâme et machiavélique, les crimes de ce dernier...

« Et moi, pour sauver l'un, il faut que je sacrifie l'autre.

« Pour innocenter Aubin, il faut que j'envoie Jean-Louis à l'échafaud...

« Car il est trop tard pour forcer le coupable à se racheter ; en admettant que je parvienne à faire briller en lui une lueur de repentir, mon devoir ne sera-t-il pas de le livrer à la justice ?

Accablé par l'horreur que lui causait cette certitude contre laquelle maintenant il ne pouvait se débattre, Vidocq cacha sa tête entre ses mains tout en disant : — Quel châtiment pour Annette !... Quinze années de repentir, de larmes et d'efforts n'auront donc pas suffi pour détourner d'elle la main implacable du destin...

« Malheureuse femme ! combien vas-tu souffrir et pleurer encore !

Un scribe frappait à la porte.

Vidocq, brusquement arraché à ses méditations, se leva et s'en fut ouvrir lui-même.

On eût dit qu'il accueillait avec satisfaction la diversion probable qui allait lui permettre de détendre ses nerfs.

— Qu'y a-t-il ? interrogea le grand policier.

— Chef, répondait le secrétaire, on vient d'apporter à votre adresse... une énorme caisse.

— Une énorme caisse ?

— Oui, chef.

« Elle était trop grande et trop lourde pour qu'on la monte jusqu'ici... alors nous l'avons laissée dans la cour.

— Qu'on l'ouvre tout de suite.

— Chef, l'adresse porte qu'elle doit être ouverte en votre présence.

— En ma présence ?

— Oui, chef.

— Quelque machination de *l'Aristo*, punctua Vidocq.

« Qui sait si cette caisse ne contient pas quelque engin de destruction grâce auquel ce coquin compte en finir une bonne foi pour toutes avec moi ?

Puis, tout haut, il reprit d'un ton tranchant, décidé :

— Je vais voir.

Vidocq descendit aussitôt dans une cour intérieure où plusieurs policiers étaient déjà réunis autour d'un mystérieux colis en planches solides, hermétiquement jointes... et aux dimensions considérables.

— Quand a-t-on apporté cela ? questionnait Vidocq. Un policier répliquait :

— Nous n'en savons rien.

— Comment ! s'exclama Vidocq en fronçant les sourcils, vous n'en savez rien !

— Non, chef, ce sont les agents Brodecuir et Percemur qui tout à l'heure en rentrant au bureau ont trouvé cette caisse rangée près de la porte.

« Même qu'ils n'ont pu à eux deux la transporter jusqu'ici et que nous avons dû nous mettre à six...

— Assez ! coupait Vidocq en s'approchant de la caisse qu'il se mit à examiner avec attention.

Bientôt son regard s'arrêta sur plusieurs petits trous pratiqués dans la paroi supérieure.

— Tiens ! tiens ! grommela-t-il entre ses dents.

Puis, il appuya son oreille contre l'un des montants... et pendant quelques secondes il écouta : — Ah ! par exemple ! reprit-il tandis qu'une flamme de colère passait dans ses yeux.

Et tout de suite, il ordonna :

— Ouvrez-moi ça... promptement.

— Chef, ne craignez-vous pas..., hasardait Brodecuir.

— Quoi ? quoi ? s'impatientait Vidocq en frappant des pieds.

— Mais que cette caisse ne contienne...

— Un diable qui va te sauter au visage ?

« Allons donc ! tas de poltrons ! faites ce que je vous dis... Vous devriez pourtant savoir que je ne permets pas que l'on discute mes ordres.

Un instant après, l'agent Percemur revenait avec un marteau et un ciseau à froid.

— Donnez-moi ça ! s'écriait Vidocq en s'emparant des instruments...

« J'irai plus vite que vous, tas de clampins et de trembleurs !

Et le policier commença à attaquer la caisse. Lentement, péniblement, le couvercle se soulevait... Afin d'en finir plus rapidement, Vidocq acheva de l'arracher de ses mains vigoureuses.

Puis il plongeait son regard à l'intérieur de la boîte. Une exclamation lui échappa.

— Je m'en doutais ! ce sont eux !...

En effet, accroupis l'un contre l'autre, Coco Lacour et Bibi la Grillade, plongés dans un sommeil que rythmaient leurs ronflements sonores, venaient d'apparaître à ses yeux.

Vidocq, dont les yeux flambaient, les saisit l'un et l'autre au collet et les ramena au jour, telles deux marionnettes aux fils cassés et dont les têtes oscilleraient falotement sur leurs épaules de carton.

Et, dans un premier mouvement de colère, il se mit à les cogner l'un contre l'autre, tout en grondant : — Imbéciles !... Animaux ! Crétins ! vous mériteriez que je vous assomme, que je vous écrase, que je vous mette en bouillie, en miettes !

Mais cette première et vigoureuse correction ne donna aucun résultat.

Coco Lacour et Bibi la Grillade, impassibles sous les coups qu'ils échangeaient involontairement entre eux et qu'ils supportaient avec un stoïcisme digne des temps antiques, continuaient à dormir avec une parfaite béatitude et une désarmante sérénité !

Vidocq, renonçant à les réveiller, commanda à ses agents de les retirer de la caisse et de les déposer sur le pavé de la cour...

Alors, le grand policier aperçut, épinglée au gilet de Bibi, une lettre qui portait son adresse.

Il s'en empara, la décacheta, et lut ce qui suit :

Cher Monsieur Vidocq,

Pardonnez-moi le tour que je me suis vu dans la nécessité de vous jouer... et n'en veuillez pas trop à vos deux collaborateurs que je m'empresse de vous renvoyer. Car je me doute combien vous devez être privé de leur précieux concours.

Ne les grondez pas trop fort. Ils ne sont guère responsables de la petite mésaventure qui vient de leur arriver.

Entre nous soit dit, mon cher monsieur Vidocq, le seul coupable, c'est vous !

Comment, en effet, avez-vous pu croire un seul instant que j'étais capable de me laisser emmener à l'abattoir tel un mouton ?

Je suis homme de précaution... mon cher maître.

Vous venez de le constater une fois de plus. Vous vous en apercevrez encore !

Veillez agréer, cher monsieur Vidocq, avec l'expression de tous mes regrets pour ce petit ennui que je viens de vous causer, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

L'ARISTO.

— Le sacripant ! grommela Vidocq.

« Mais ce tour que tu viens de me jouer sera le dernier, car à présent je te tiens et je ne te lâcherai pas.

Et, contemplant les deux agents auxquels leurs camarades faisaient respirer de l'ammoniaque et qui, sous l'action du révulsif, commençaient à revenir à eux il fit, un peu calmé : — L'essentiel est que ces deux pauvres diables soient retrouvés et surtout que ce bandit *d'Aristo* les ait épargnés.

Après de nombreux étouffements, Coco et Bibi, bâillant, s'étirant, se frottant les yeux, et, encore tout abrutis par le narcotique que le « général » des *Enfants du Soleil* leur avait fait absorber, se dressaient péniblement sur leur séant, promenant autour d'eux des yeux hagards et ahuris.

Tout à coup, ils s'exclamèrent en même temps, sur un ton de frayeur intense.

— Le patron !...

— Oui, le patron ! scanda Vidocq sur un ton de sévérité implacable.

On eût dit que la vue de leur chef avait produit sur les deux misérables compagnons l'effet d'une décharge électrique.

En effet, d'un bond ils se retrouvèrent sur leurs jambes, mais penauds, confus, et courbant déjà l'échine sous l'orage tout près d'éclater sur leur tête.

— Stupide engeance ! clama Vidocq... c'est ainsi que vous vous faites rouler par *l'Aristo*, comme des débutants !

« Que diantre ! vous avez des poings, des pieds, et même des pistolets pour vous défendre.

« Et moi qui croyais pouvoir m'en remettre à vous !...

« Et vos camarades... qu'est-ce que vous en faites de vos camarades ?

« Que sont-ils devenus ?

« Répondez donc... brutes infâmes !... Sac à vin... et coureur de jupons !

« Crétins, oui, crétins abjects qui ne méritez même pas une corde pour vous pendre !

— Pa... pa... pa... tron ! bégayait Coco, incapable d'en dire davantage.

Mais Bibi qui avait plus de sang-froid et surtout la langue mieux pendue, répliquait d'une voix encore pâteuse : — Patron ! être roulé par *l'Aristo*, ça peut arriver au plus malin.

— À moi, peut-être ?

— Patron, je n'ai pas voulu dire ça !... geignait Coco.

— Mais tu le penses.

— Patron, ayez pitié de nous...

— Si vous saviez, se lamentait Bibi.

— Eh bien ! raconte-nous ce qui vous est arrivé.

— Voilà, patron..., expliquait Bibi qui semblait moins abruti que son camarade.

« À la sortie de la Courtille, notre voiture a été assaillie par des amis de *l'Aristo*, qui avaient dû être prévenus de ce qui était arrivé à leur « général ». Par qui ? Nous ne le saurons jamais sans doute.

— Va, va toujours.

— Ces bandits ont commencé par assommer le cocher et les camarades qui nous accompagnaient...

« Puis, avant que nous ayons eu le temps de crier : Ouf ! ils se sont jetés sur nous et nous ont collé sur le visage des bâillons

qui sentaient la pharmacie... je ne vous dis que ça !...

« Je ne peux pas vous dire ce que c'était que cette drogue-là, mais en un rien de temps j'ai eu l'impression que je « tombais dans les pommes ».

« Et toi, Coco ?

— Moi aussi, Bibi.

— Et, patron... nous ne pouvons pas vous en dire plus long.

Vidocq se tut, les lèvres serrées... Un grand silence se fit autour de lui... Coco et Bibi attendaient le verdict de leur chef avec la résignation d'accusés qui ne se font aucune illusion sur leur sort.

Mais, à leur grande surprise et à celle de tous les agents qui assistaient à cette scène, le grand policier reprit sur un ton dont le calme n'allait pas sans une redoutable ironie : — Il est évident que vous n'étiez pas de taille à lutter contre ce misérable, et j'eusse mieux fait...

Il s'arrêta, et, reprenant son air et son accent de commandement, il ajouta :

— Allez vous camoufler de votre mieux. Tâchez de reprendre la piste de *l'Aristo* et de ne plus le lâcher.

« J'espère vous donner l'occasion de prendre votre revanche.

— Merci, patron ! s'écrièrent Coco et Bibi, enchantés d'en être quittes à si bon compte.

Et ils se hâtèrent de déguerpir, tandis que Vidocq murmurait :

— Et maintenant, allons donner l'assaut suprême.

III

Mon fils !

Dans la chambre de Mme Beaujolais, Aubin Dermont reposait, étendu dans un lit aux draps d'une éblouissante blancheur.

Près de lui, Manon la Blonde veillait, enveloppant son fils d'un regard dont, à travers les larmes qui le voilaient, brillait l'ardente et maternelle tendresse.

Depuis son transfert à la maison du faubourg Saint-Antoine, transfert opéré dans le plus grand mystère, sous la surveillance de Vidocq, le jeune homme n'avait guère donné signe d'existence.

C'est à peine s'il avait laissé échapper quelques plaintes, lorsqu'on l'avait déshabillé, couché, et lorsque, d'une main délicate, Manon avait pansé la blessure.

Et depuis ce moment il était resté dans une sorte de prostration qui n'était pas sans inquiéter vivement la pauvre femme.

— S'il allait mourir ! se demanda-t-elle avec angoisse.

Et la malheureuse mère évoquait tout le passé. Maintenant, elle revivait ces années si brèves de son bonheur avec Vidocq, qu'elle avait cru aimer.

Puis, l'arrivée soudaine, dans sa vie si calme, de ce véritable démon qui l'avait entraînée au mal. Sa fuite avec ses petits, cette criminelle idylle où, grisée, elle n'avait pas un seul instant compris l'étendue de sa faute ni envisagé ses terribles conséquences.

Tout à coup, le brusque réveil... l'atroce révélation d'une vérité abominable, et, par surcroît, la disparition de ses deux petits enfants !

Enfin, le retour de Vidocq, la scène tragique de *La Truite qui file*, suivie de ces quinze années de recherches incessantes, d'interminables angoisses.

Tout en remerciant Dieu d'avoir fait de son fils un être admirable, elle n'osait songer à ce qu'était devenu l'autre, concentrant toute sa pensée, tout son amour sur celui qui était là, pantelant, prostré, comme écrasé par une fatalité qu'elle, sa mère, avait déchaînée de ses mains coupables.

Alors, lentement, avec précaution, elle se pencha vers Aubin et déposa un long baiser sur son front brûlant de fièvre.

Aubin tressaillit.

— Vous souffrez ? interrogea anxieusement Manon, qui n'osait pas encore dire « tu » à ce fils bien-aimé auquel Vidocq ne lui avait pas permis de se révéler encore.

Brusquement, le jeune musicien se dressa sur son séant... ouvrit les yeux et promena autour de lui un regard fixe, inquiétant.

— Aubin ! fit Manon, en s'emparant de sa main.

Mais avec l'inconsciente violence d'un malade en proie au délire, il la repoussa, et d'une voix d'halluciné, il scanda : — Je la vois... c'est elle... Marie-Thérèse Oh !... c'est horrible... c'est effrayant... Je ne veux pas !

« Cette immense chapelle... ces orgues qui chantent un hymne de mort... Cette religieuse qui s'avance vers elle... un crucifix à la main... Ces doigts crochus et noueux qui s'approchent de sa tête... comme s'ils voulaient l'étrangler... Ces ciseaux... Oh ! ces ciseaux qui grincent dans la chevelure d'or... ces boucles soyeuses qui tombent à terre... Ce cercueil que l'on apporte. Et ces hommes noirs qui s'emparent d'elle et l'enferment entre ces planches !... Marie-Thérèse ! non, je ne veux pas !... Mais laissez-la donc, misérables !...

« Vous voulez donc l'enterrer vivante ! C'est atroce !...

« Ma bien-aimée, tu vois bien que je ne peux pas te défendre. Ils me tiennent, eux aussi ! Oh ! ces bruits de marteau... clouant le cercueil !... C'est à en mourir !... à en mourir....

Et le malheureux Aubin, pâle comme un spectre, le visage inondé de sueur, retomba sur son lit, accablé, anéanti.

— Aubin ! Aubin ! appelait Manon épouvantée.

Mais le jeune artiste, les lèvres serrées, demeurait inerte, comme si la vision qui venait de le bouleverser l'avait frappé d'une paralysie soudaine du cerveau.

Vite, Manon s'en fut tremper une compresse dans de l'eau fraîche... et l'enroula autour du front de son fils...

— Et ce docteur qui ne vient pas ! murmura-t-elle en un sanglot.

« Que faire ?... Que devenir ?... Je ne puis le quitter... pourtant... mon enfant... mon petit !... »

Instinctivement, elle s'agenouilla au chevet d'Aubin, en se demandant avec une angoisse qui la brisait : — Va-t-il reprendre connaissance ?

Et, se remémorant les paroles qu'il avait laissé échapper pendant son délire, elle se disait : — Comme il aime cette jeune fille ! Comme il a déjà dû souffrir... et comme il va souffrir encore... car, dès qu'il reviendra à lui, ce sera pour songer que tout espoir lui est interdit... que tout le sépare de celle qu'il paraît adorer avec tant de ferveur.

« Ah ! si je pouvais au moins lui dire :

« Tu as retrouvé une mère qui va prendre part à ta douleur... une mère qui va s'efforcer de te consoler... de te faire oublier ta peine et d'enseigner par sa tendresse sans cesse attentive ta jeunesse si prématurément attristée par un deuil que tu devras porter toujours. »

« Oh ! oui, pouvoir, mon enfant chéri, t'attirer dans mes bras... pouvoir te murmurer : « Laisse reposer ta tête sur ce cœur maternel qui n'a jamais cessé de battre pour toi et qui voudrait prendre toutes tes souffrances pour que tu sois heureux, toujours heureux... »

« Mais, Vidocq me le permettra-t-il ?

« Moi, je suis prête à tout... même à me confesser à mon fils, même à lui avouer mes erreurs, mes fautes, mon crime... Car je suis sûre de l'aimer tellement qu'il m'aimera, lui aussi, et qu'il me pardonnera.

Et, tout en se penchant vers lui, elle murmura :

— Je voudrais tant t'éviter désormais la moindre peine !...

Mon petit, comme tu es beau ! Et comme je suis fière de toi... oui, fière de ton talent et encore plus de ton cœur !

Joignant les mains et levant les yeux vers le ciel, elle ajouta :

— Et vous, mon Dieu, frappez-moi !... Mais faites qu'il guérisse et qu'il soit heureux.

« Oui, quand bien même devriez-vous me condamner à d'éternelles souffrances, épargnez-le... par pitié.

« Le ciel pour lui et l'enfer pour moi !

Pendant que cette explosion d'amour maternel transfigurait Manon la Blonde, Aubin, dont la fièvre avait diminué, semblait reconquérir peu à peu un calme de bon augure.

On eût dit que la force d'amour qui transportait la mère enveloppait mystérieusement cette pauvre âme blessée, et, sans la guérir encore, versait en elle le baume bienfaisant de son dévouement sans bornes et de ses caresses salutaires.

Bientôt un soupir... non pas une plainte de détresse, mais comme un murmure très doux d'apaisement... s'échappa de ses lèvres blanches.

L'une après l'autre ses paupières se soulevèrent laissant apparaître deux grosses lannes.

— Pleurez, mon enfant ! pleurez, conseillait Manon, cela vous soulagera.

— Oh ! madame !... madame..., balbutia Aubin d'une voix tremblante et mal assurée.

La maîtresse de piano reprenait :

— Dites-vous que vous avez en moi non seulement une garde-malade, mais aussi une confidente.

Et elle ajouta, persuasive et tendre :

— Cela fait tant de bien de s'épancher auprès de quelqu'un qui est prêt à vous comprendre... et même à... à vous aimer.

— Mais, madame..., déclarait Aubin, surpris par tant de douceur et de délicatesse, vous me connaissez à peine...

— Je sais que vous êtes malheureux..., soupirait Manon.

« Je sais aussi qui vous êtes... et cela suffit pour que, dès à présent, je sois pour vous une amie.

— Oh ! madame ! comme vous êtes bonne !

— Mon pauvre enfant !...

— Je vois, madame, que vous n'ignorez rien de mon triste secret...

« Je me rappelle, en effet, que chez mon oncle, l'abbé Dubois, j'ai prononcé des paroles que j'aurais dû taire.

« Et puis, sans doute aussi dans ma fièvre, ai-je achevé de vous révéler un secret que j'avais juré de garder enfoui en moi.

« Pardonnez-moi, madame.

— Ne regrettez rien... Un cœur tel que le vôtre a le droit de s'ouvrir entièrement à ceux qui l'ont déjà deviné.

Aubin reprenait, laissant échapper ses larmes.

— Ah ! pourquoi a-t-il battu... *pour elle !*

« N'y a-t-il pas entre elle et moi la distance de la terre au ciel ?

« Mais moi-même, je ne croyais pas l'aimer ainsi !

« Je considérais le sentiment qu'elle m'avait inspiré comme une sorte de vénération divine.

« En moi ne chantaient que des hymnes divins, que des prières.

« Et il a fallu que l'on m'apprît que Mlle de Champtocé voulait entrer au Carmel pour que je me rendisse compte que, hélas ! c'était d'une passion humaine dont j'étais embrasé.

« Et quand cette femme m'a dit que j'étais aimé, que c'était à cause de moi que cet ange voulait renoncer au monde et s'enfermer à jamais dans un couvent ! Oh ! alors j'ai senti en mon âme une telle exaltation que j'aurais suivi cette inconnue jusqu'au bout du monde...

« Et tout cela, c'était pour m'attirer dans un odieux guet-apens...

« Mais pourquoi, madame, pourquoi a-t-on voulu se défaire de moi ?... »

« J e n'ai pourtant jamais causé de mal à personne. »

— Sans doute, reprenait Manon, étiez-vous un obstacle à certains projets...

— Alors ! s'écria Aubin transfiguré... Cette misérable ne m'aurait pas menti ?

« Mlle de Champtocé aurait pour moi... »

« Mais je n'ose m'arrêter à une telle espérance... »

« Non ! non !... ce n'est pas possible ! »

« Ce serait trop beau, trop splendide, et cette pensée suffirait à me faire oublier le déchirement que me cause la certitude que toujours nous devons être séparés ici-bas. »

— Calmez-vous, mon enfant, suppliait Manon, car vous allez vous rendre plus malade encore.

— Oh ! non, madame..., protestait Aubin. Ah ! combien vous aviez raison en m'invitant à me confier à vous.

« Depuis que je vous parle, et depuis que je sais que vous m'écoutez avec tant de pitié, tant de sollicitude, j'ai l'impression que les ténèbres qui étaient en moi se dissipent... et... c'est étrange... oui... il me semble que... je retrouve celle dont l'absence a creusé en moi un vide que rien n'a pu combler. »

— Votre mère ?

— Oui, ma mère.

À ce cri, Manon à bout de volonté... allait se jeter dans les bras de son fils.

Mais Vidocq apparaissait, suivi d'un homme d'un certain âge, aux allures à la fois graves et bienveillantes.

Et, se penchant à l'oreille de sa femme, il lui murmura :

— Tu n'as pas parlé ?

— Non, répondit Manon, à voix basse, mais il était temps, je n'en pouvais plus.

Dissimulant le trouble qui était en lui, Vidocq annonçait :

— Voici mon bon ami le docteur Pelet, que j'avais mandé et que j'ai rencontré en route.

« Le docteur va examiner votre blessure qui, d'ailleurs, me semble déjà aller beaucoup mieux.

Aubin répondait en désignant d'un regard attendri la maîtresse de piano :

— Madame m'a si bien soigné et m'a parlé avec tant de bonté que je crois, docteur, qu'elle a beaucoup simplifié votre tâche.

— J'en accepte l'augure, déclarait le docteur en s'approchant d'Aubin.

Après avoir vérifié le pansement et avoir examiné le blessé avec une grande attention, le praticien exprimait : — Madame, je vous félicite... Je n'aurais pas mieux fait à votre place. Ce jeune homme, très déprimé, à la suite d'une tension nerveuse exagérée, a surtout besoin d'un grand repos...

« Mais, robuste comme il est, je suis persuadé qu'avant peu, il sera entièrement rétabli.

Et, tirant de sa poche un flacon qu'il déposa près du lit sur une petite table il ajouta : — Une cuillerée de cette potion va lui procurer un sommeil réparateur... et abattre complètement sa fièvre.

Et, s'adressant à son malade, le médecin scanda sur un ton de bienveillante bonne humeur : — Allons, au revoir, mon garçon... vous me paraissez énergique... et voyez-vous, la volonté, chez un malade, c'est les trois quarts de la guérison.

« Je ne suppose pas que je sois obligé de revenir ; mais en tout cas, cher monsieur Vidocq, si vous avez besoin de moi, à votre service.

Le docteur Pelet, après s'être incliné devant Manon, se retira, reconduit par Vidocq jusqu'à la porte d'entrée.

Sur le seuil, le grand policier lui dit :

— Je compte sur votre discrétion, mon cher docteur.

— Absolument, mon cher monsieur Vidocq.

« Mais dites-moi, ce jeune homme ne serait-il pas l'un de vos parents ?

— Peut-être ! répliqua le policier avec un mystérieux sourire.

Il revint près de Manon.

Celle-ci avait déjà fait absorber sa potion à Aubin. L'effet n'allait pas tarder à s'en faire sentir.

Quelques minutes après, le jeune musicien dormait paisiblement.

En silence, Vidocq et sa femme contemplèrent, durant un long instant, leur fils endormi.

Puis Vidocq reprit :

— Maintenant, nous pouvons être tranquilles, il ne se réveillera pas avant la nuit.

Et, redevenant exclusivement le policier, ou plutôt le chasseur qui se prépare à donner le signal de l'hallali suprême, il saisit Manon la Blonde par le bras et lui dit sur un ton frémissant : — Annette, l'heure est enfin venue de livrer la bataille suprême.

« Nous allons démasquer le bandit qui nous a tant fait souffrir !

« À présent, je suis assez armé pour accomplir jusqu'au bout l'œuvre de justice...

L'Aristo, devant la preuve vivante de son crime, ne pourra plus nier la vérité !

« Son infamie éclatera en plein jour, et il subira le châtement qu'il mérite.

— Et nos fils ? interrompit Manon.

— L'un est déjà sauvé.

— Mais l'autre ?...

— Suis-moi ! ordonna impérieusement le policier.

IV

Le dernier défi de l'Aristo

— Oui, mon cher duc, lançait avec désinvolture le marquis de la Roche-Bernard au duc de Champtocé, qui, le dos appuyé à la cheminée de son luxueux cabinet de travail, le considérait avec un effarement non déguisé...

« Oui, mon cher duc, je viens solliciter votre pitié en faveur d'Aubin Dermont.

— Ah ! par exemple ! sursautait le père de Marie-Thérèse, ma pitié en faveur de ce gremlin, de ce misérable, de ce monstre, de ce voleur, de cet assassin !...

« Ah çà ! mon cher marquis, est-ce que, par hasard, vous auriez vous aussi perdu la tête ?

— Mon cher duc, croyez que j'ai, au contraire, toute ma raison...

M. de Champtocé, vivement, reprenait :

— Pardonnez-moi, mon cher ami, si j'ai employé envers vous une expression qui a trahi ma pensée.

« Mais je vis, depuis quelque temps, dans un tel état d'exaspération que je ne suis pas toujours maître de mes actes et encore moins de mes paroles.

— Soyez persuadé que je ne vous en veux nullement.

— Vous me comprenez, n'est-ce pas ?...

— Mais très bien... mon cher duc !

— Et vous excusez, j'en suis sûr, la façon dont j'ai accueilli votre intervention en faveur de ce brigand pour lequel je souhaiterais volontiers le rétablissement de la torture.

— Je m'attendais à votre surprise... mon cher duc, insinuait *l'Aristo*... mais veuillez me permettre de m'expliquer.

— Je vous en prie.

Et le bandit qui, seul, savait le jeu qu'il jouait pour le moment, posa de cette belle voix grave, à laquelle il savait si bien donner, quand il le fallait des intonations traîtreusement persuasives : — Ce malheureux Dermont, sachant l'estime dans laquelle vous me tenez, est venu me supplier de plaider sa cause auprès de vous.

M. de Champtocé s'écriait :

— Je n'aurais jamais supposé que ce brigand pousserait à un tel point le cynisme et l'audace...

Avec un accent de conviction apitoyé *l'Aristo* poursuivait :

— Il m'a paru profondément repentant, m'affirmant avec des larmes qui m'ont paru sincères, qu'il avait cédé à un coup de folie... qu'il déplorait amèrement ses crimes et qu'il n'aurait pas assez de toute sa vie pour les expier.

« Il a ajouté qu'il ne demandait qu'une chose : qu'on lui permit de s'expatrier, de s'en aller dans les pays lointains,

recommencer une existence d'honnêteté, de labeur et de repentir.

— Des phrases !...

— Je vous répète, mon cher duc, qu'Aubin Dermont m'a semblé dire la vérité.

« Je l'ai caché dans ma maison, je suis prêt, au cas où vous y consentiriez, à lui remettre les subsides dont il a besoin pour disparaître et se réfugier à l'étranger. « Permettez-moi d'ajouter que c'est, à mon avis, le moyen le plus efficace de mettre fin à une lamentable aventure et de préserver mademoiselle votre fille des éclaboussures d'un scandale que demain, ce soir même, peut-être, nous ne pourrions plus arrêter.

Ces dernières paroles, empreintes de toutes les apparences d'une prudente sagesse, eurent pour résultat immédiat de calmer M. de Champtocé.

— Décidément, mon cher marquis, reprit-il, vous êtes à la fois le plus généreux et le plus habile des gentilshommes, et si vif que soit mon désir de voir ce gremlin châtié ainsi qu'il le mérite, je ne puis m'empêcher de vous donner raison.

« Tout, en effet, plutôt qu'un scandale.

« Que cet Aubin Dermont aille donc se faire pendre ailleurs, et que je n'entende plus jamais parler de lui, voilà tout ce que je souhaite !

Mais, soudain, M. de Champtocé eut un sursaut.

— Au fait, s'écria-t-il, j'oubliais...

— Quoi donc, mon cher duc ?

—... Que cet Aubin Dermont est accusé également d'avoir assassiné son oncle.

L'Aristo, qui avait certainement prévu cette objection, répliquait avec son imperturbable sang-froid : — Rassurez-vous à ce sujet.

« Je tiens de source certaine que l'abbé Dubois a refusé de porter plainte.

« D'ailleurs, l'essentiel n'est-il pas de soustraire Aubin Dermont à Vidocq, qui s'est lancé sur sa piste, et d'éviter ce procès qui...

— Inutile de m'en dire davantage, mon cher marquis, coupait M. de Champtocé... Agissez donc au mieux de nos intérêts communs.

« L'essentiel, vous venez de me le démontrer surabondamment, est que l'honneur de ma fille soit sauf.

— Il le sera, je vous le jure.

— Merci !

Et M. de Champtocé, tout en tendant la main à son interlocuteur, fit, d'un air quelque peu hésitant : — Vous ne craignez pas que ce Vidocq mette la main au collet d'Aubin Dermont avant que vous ayez eu le temps de faire filer ce dernier ?

Avec un sourire dont seul il connaissait la signification effroyable, *l'Aristo* répliquait : — Sachant d'avance que vous m'approuveriez, j'ai pris toutes les précautions nécessaires, et je

vous garantis que Vidocq, si rusé soit-il, n'ira pas chercher Aubin Dermont où je l'ai caché.

Et, scandant ses mots d'un ricanement ironique, il s'écria :

— J'ai même la prétention de croire que Vidocq n'est pas de taille à lutter avec moi, qu'il a sans doute déjà réfléchi aux conséquences désastreuses que pourrait avoir pour lui toute nouvelle attaque contre ma personne.

— J'en suis sûr ! punctua le duc de Champtocé avec la satisfaction d'un homme qui vient tout à coup d'être délivré d'un grand poids.

Puis, il reprit, redevenu le courtisan raffiné, en même temps que le grand seigneur pétri d'orgueil et le père imbu de despotisme : — Maintenant, mon cher marquis, allons rejoindre ma fille qui doit se trouver dans la galerie des cerfs, en compagnie de votre charmante sœur et de cette évaporée de chanoinesse et je veux qu'elle apprenne de votre bouche ce que vous venez de faire pour elle.

— Mon cher duc, mieux vaut que vous le lui disiez vous-même.

— Pas du tout, mon cher marquis, je m'y refuse carrément, au contraire.

« J'entends vous laisser entièrement le bénéfice de votre noble action et je ne doute pas un seul instant que votre geste si magnanime, en achevant d'ouvrir les yeux de cette jeune folle, ne la précipite enfin dans vos bras.

Et, passant son bras sous celui du marquis, M. de Champtocé se préparait à quitter son cabinet de travail, lorsqu'on frappa à la porte.

— Entrez ! lança le père de Marie-Thérèse avec l'importance solennelle d'un ambassadeur.

Le valet de chambre Jasmin apparut annonçant :

— M. le chef de la Sûreté demande à être reçu par Monsieur le duc.

À ces mots, *l'Aristo* eut un imperceptible tressaillement.

— Vidocq ! s'écriait M. de Champtocé.

« Eh bien ! soit, qu'il entre ! Afin que je lui apprenne un peu à ne pas se mêler de ce qui ne le regarde pas.

L'Aristo, qui s'était rasséréiné, déclarait :

— Mon cher duc, moi, je me retire.

— Mais pourquoi ?

— Je m'en voudrais d'être indiscret.

— Indiscret, vous ! ah ! palsambleu ! le bon billet ! Restez, au contraire... je serai heureux que vous assistiez à la leçon que je vais donner à ce bêtête.

« Jasmin... faites entrer M. Vidocq.

— Ah ça ! se demandait *l'Aristo* non sans une sourde inquiétude, que vient faire ici mon ennemi ?

Vidocq parut, son chapeau à la main, en une attitude qui se révélait aussi calme que résolue. Sans paraître remarquer la

présence du « général » des *Enfants du Soleil*, le grand policier s'inclinait respectueusement devant le père de Marie-Thérèse.

Celui-ci attaquait avec toute la morgue dont il était capable :

— Que me voulez-vous encore ?

— Monsieur le duc, répliquait Vidocq avec l'accent d'un homme décidé à tout dire, je viens plaider près de vous la cause d'un malheureux injustement accusé.

— Que signifie ? interrogeait le père de Marie-Thérèse d'un ton nettement hostile.

— Monsieur le duc, reprenait Vidocq, je viens d'acquérir la preuve qu'Aubin Dermont était innocent.

L'Aristo esquissa un sourire... M. de Champtocé eut un haussement d'épaules. Vidocq poursuivit avec une force sans cesse grandissante : — Je n'ai pas l'habitude de m'avancer à la légère ; et je viens vous affirmer solennellement, et défiant toute espèce de démenti, provînt-il de la bouche de l'un des plus grands seigneurs de France, que l'homme qui a forcé votre secrétaire, l'homme qui a tenté de vous étrangler, l'homme qui a voulu assassiner le curé d'Auteuil n'est pas l'organiste du château de Chérisy.

— Pourtant ! s'écriait le duc, impressionné malgré lui par le ton avec lequel Vidocq venait de prononcer ces paroles révélatrices... Pourtant, ma fille et moi, nous l'avons formellement reconnu.

— Et moi, martelait le chef de la Sûreté, je vous déclare non moins formellement qu'Aubin Dermont est victime d'une

ressemblance extraordinaire et d'un sosie que dirige une volonté criminelle.

En prononçant ces mots, le regard fulgurant de Vidocq s'était porté sur celui de *l'Aristo*.

Celui-ci, pour la première fois depuis que la bataille était engagée entre le grand policier et lui, sentit un frisson lui courir de la nuque aux talons.

Faisant néanmoins bonne contenance, il se tourna vers M. de Champtocé et lui dit :

— Mon cher duc, je crois que le moment est venu de me retirer.

— Mais, pas du tout, protestait le vieux courtisan, très troublé par l'intervention de Vidocq, qui reprenait de sa voix mordante, incisive : — Restez donc, monsieur le marquis, vous n'êtes pas de trop ici, bien au contraire.

« N'êtes-vous pas l'âme de toute cette affaire ?

— Moi ! voulut plastronner le bandit.

— Oui, vous ! affirma Vidocq dont les yeux flambaient d'une lueur tragique.

« Sans doute montrerez-vous moins d'arrogante assurance lorsque j'aurai mis en présence, devant monsieur le duc de Champtocé et devant vous, Aubin Dermont et celui que vous avez employé comme l'exécuteur de vos infâmes besognes.

Vidocq s'attendait, de la part de *l'Aristo*, à une explosion de fureur.

Il n'en fut rien.

Le bandit, jusqu'à la fin, devait se montrer à la hauteur de son œuvre infernale.

Et, avec une énergie qui semblait égale à celle de son terrible adversaire, il reprit :

— Monsieur Vidocq, en voilà assez !... Ma patience est à bout !

« Figurez-vous, mon cher duc, que M. Vidocq a la sottise, ou plutôt la folie, de me confondre avec je ne sais quel chef de bandits qui répond au sobriquet de *l'Aristo*.

— Va toujours ! siffla le policier entre ses dents, tandis que M. de Champtocé laissait échapper une exclamation indignée.

Mais, vraiment stupéfiant d'audace, M. de la Roche-Bernard continuait :

— Je vous avertis, monsieur Vidocq, que je ne suis pas d'humeur à supporter plus longtemps vos injures, et, de ce pas, je vais me plaindre à M. d'Artois qui saura, j'en suis certain, imposer silence à vos abominables calomnies, et, au besoin, vous renvoyer au bagne, d'où vous n'auriez jamais dû sortir.

— Allez... mais allez donc, monsieur le marquis, répliquait Vidocq...

« Je ne vous crains pas et je suis prêt à vous répondre...

— Et vous, sortez ! intimait au policier le père de Marie-Thérèse.

Mais des cris se faisaient entendre dans la galerie, et, brusquement, la porte du cabinet s'ouvrait, livrant passage à Yolande de la Roche-Bernard qui, pâle, tremblante, à la fois de colère et de peur, se précipitait vers le marquis en criant : — Mon frère, défendez-moi !

— Qu'est-ce à dire ? s'insurgeait M. de Champtocé.

À peine avait-il prononcé ces paroles qu'une femme pénétrait à son tour dans la pièce, suivie de Marie-Thérèse et de la chanoinesse, toutes deux en proie à une violente émotion.

C'était Manon la Blonde. Alors, marchant tout droit, sans s'inquiéter de personne, vers Yolande qui, prête à défaillir, s'était précipitée dans les bras de son pseudo-frère, elle fit d'une voix vibrante : — Nieras-tu plus longtemps, misérable, que tu t'appelles Francine Boron, et que tu as été autrefois ma femme de chambre ?

— Cette femme est folle ! clamait M. de Champtocé hors de lui.

— Laissez-la, monsieur le duc, lançait *l'Aristo*... Et il murmura à Yolande :

— Tâche de faire meilleure contenance ; ils ne nous tiennent pas encore.

Vidocq, impassible en apparence, encourageait du regard Manon qui poursuivait avec véhémence : — Nieras-tu, sinistre aventurière que tu es, avoir jadis abandonné mes enfants sur une grande route du Nord, aux alentours du village de Saint-Aybert ?

— Ne répondez pas à cette énergomène..., intervint M. de la Roche-Bernard.

« Il est des gens avec lesquels il ne faut pas se commettre. Venez, ma sœur, venez !...

« Dès ce soir, M. et Mme Vidocq auront de mes nouvelles !...

Et *l'Aristo* entraîna Yolande.

Marie-Thérèse, s'élançant vers Manon la Blonde, s'écriait :

— Oh ! madame, je vous en supplie parlez-moi... dites-moi tout !

Mais, suffoquant de fureur, le duc de Champtocé, frappant du pied, vociférait :

— Taisez-vous, mademoiselle !... Taisez-vous !...

Et, fonçant sur Vidocq, qui n'avait pas bronché, il vaticina :

— Moi aussi, je vais porter plainte contre vous, et vous apprendrez à vos dépens ce qu'il en coûte de calomnier un gentilhomme et de salir une personne de qualité.

Mais, avec une autorité qui cloua sur place le vieux courtisan, Vidocq répliquait :

— Monsieur le duc, je m'engage à vous prouver avant la fin du jour que ma femme et moi nous avons dit la vérité !

Dixième épisode

LA BATAILLE SUPRÊME

I

Disparu

Après la scène tragique qui venait de se dérouler au château de Chérisy, Vidocq et Manon la Blonde étaient remontés dans leur cabriolet.

Le grand policier avait immédiatement donné l'ordre à son cocher de les ramener au petit logis du faubourg Saint-Antoine.

Vidocq semblait enchanté de la tournure que venaient de prendre les événements.

Son visage rayonnait de l'allégresse qui était en lui et qu'il ne cherchait plus à combattre.

Et lui, d'ordinaire si réservé, s'était mis, dès les premiers tours de roues de la voiture, à parler avec une volubilité que Manon ne lui connaissait pas.

— Enfin ! s'écria-t-il... Cette fois, je tiens l'*Aristo* !...

« D'un seul coup, je vais faire payer à ce misérable non seulement tous les crimes qu'il a commis mais encore tout le mal qu'il nous a causé.

« Ah ! il peut, le gredin, me menacer des foudres du comte d'Artois !

« Je les attends ! « Monsieur » et le roi lui-même seront incapables d'empêcher la lumière de se faire, la vérité de se manifester d'une façon éclatante.

L'*Aristo*, en effet, convaincu qu'Aubin Dermont a péri noyé dans l'étang du moulin, ne peut pas se douter un seul instant que ce pauvre et cher enfant est entre nos mains... « Ah ! je me réjouis en songeant à la stupeur que va causer la subite apparition d'Aubin, à ce coquin sinistre, ainsi qu'à cette misérable Francine.

« Quelle joie de les voir prendre, l'un la route de l'échafaud et l'autre celle de la Salpêtrière !

« Il me semble que, ce jour-là, je serai vengé de tout ce que j'aurai souffert et que la vie, désormais, sera pour nous exempte de soucis et à l'abri de tout orage.

Puis, regardant Manon qui, le regard voilé de tristesse, l'écoutait en silence, Vidocq s'écria : — Et toi, Annette, n'es-tu pas de mon avis ? Manon, douloureusement, hocha la tête.

— Qu'as-tu donc ? questionnait le limier... Manon ne répondait toujours pas.

Vidocq lui prit la main.

Sans rigueur et même avec une expression de sincère et affectueuse compassion, il fit : — Voyons, qu'as-tu ? Réponds-moi !

— Je pense à *l'autre* ! murmura la pauvre femme en un sanglot.

À ces mots, le visage de Vidocq se contracta subitement... Toute l'allégresse dont il rayonnait disparut pour faire place à

une profonde et subite amertume.

— Oui... *l'autre* ! fit-il d'une voix sourde, angoissée. Et il scanda : — Il est indigne de toute pitié !

— C'est notre fils !

— Oui, c'est notre fils... mais...

— N'ajoute rien..., reprenait Manon d'un ton suppliant... Tout ce que tu me diras contre lui me ferait d'autant plus souffrir que je suis la grande responsable de toute cette misère. Si j'étais restée une honnête femme, notre enfant serait aujourd'hui un honnête homme ; car, en admettant qu'il n'eût pas une aussi bonne nature que son frère, nous aurions pu réfréner ses mauvais instincts, les détruire même et le ramener dans le bon chemin dont il s'était écarté.

Et elle ajouta, meurtrie, ulcérée :

— Ah ! l'on a bien raison de dire qu'ici-bas, tôt ou tard, tout se paie.

« Pourquoi ne puis-je pas tout prendre sur moi ?

Vidocq considéra sa femme avec une expression d'amertume.

— Crois-tu donc, reprit-il, que, moi aussi, je ne souffre pas ?

— François !...

— Être obligé de frapper soi-même son fils !...

« Mais c'est une chose abominable !...

— Mon ami !

— Car si lui ignore toujours que je suis son père, moi je sais que c'est mon sang, que c'est ma chair, que je vais être forcé de livrer à la justice.

— Non, non, ce n'est pas possible ! protestait la pauvre mère.

— Je ne demanderais, moi, qu'à l'épargner..., déclarait Vidocq avec une impressionnante conviction.

— Ah ! Je savais bien !...

— Mais voilà vingt-quatre heures que je me débats dans cet atroce dilemme, me répétant sans cesse cette phrase qui vibre à mes oreilles comme un tocsin de mort : « Tu n'as qu'un moyen de sauver l'innocent, c'est de sacrifier le coupable ! »

« Et je ne trouve rien, rien pour sortir de cette épouvantable impasse dans laquelle le destin m'a poussé.

— Le destin ! Dis plutôt moi.

— Toi ! s'écriait Vidocq avec un accent de grandeur incomparable, tu as été une pauvre créature humaine, aveugle et faible, inconsciente et passionnée...

« Tu n'as pas commis une faute plus grande que cent autres femmes...

« Tu n'as pas abandonné toi-même tes enfants...

« Tu n'as vécu, au contraire, que pour les retrouver... Tu as usé tes larmes à les pleurer... Tu as brisé ton cœur à les regretter...

« Cesse donc, Annette, de rejeter sur toi-même ce qu'a voulu surtout l'infamie d'un homme servi par une implacable fatalité.

« Pleure avec moi sur ton fils indigne, mais cesse de le défendre... et tâche de l'oublier.

— Non, non, je ne peux pas ! Je ne pourrai jamais ! s'écriait Manon la Blonde avec un accent déchirant.

« Tu viens de me le dire... ce malheureux est notre sang, est notre chair !... Eh bien ! moi, cela me révolte de penser que, toi, son père... tu vas être contraint de lui mettre la main au collet et que moi, sa mère, j'aurai contribué à l'envoyer peut-être à l'échafaud.

— Calme-toi, je t'en supplie ! implorait Vidocq bouleversé.

Mais Manon poursuivait :

— Je connais ta force, ton habileté, ton intelligence. Je suis sûre que tu pourras très bien trouver le moyen de reconnaître l'innocence d'Aubin sans risquer de perdre son frère.

— Mais, ma pauvre amie, depuis hier, je ne songe qu'à cela.

— Ah ! je savais bien..., s'écriait Manon, que tu ne serais pas implacable...

— Hélas ! déclarait Vidocq, je n'ai rien trouvé.

— Cherche encore.

Le policier eut un geste qui révélait son impuissance.

— Oh ! Si ! Je t'en conjure, haletait Manon... cherche... cherche !

Et, saisissant la main de Vidocq, elle haleta :

— François, je te demande la grâce de notre fils.

— Je te l'avais déjà accordée, répondait le limier avec un accent de bonté touchante.

« Mais réussirai-je à le sauver ?

— Oh ! Oui, tu le sauveras ! affirma la malheureuse femme avec une telle expression de foi que Vidocq en fut remué jusqu'au plus profond de son cœur.

Et, penchant sa tête sur l'épaule de son mari, Manon la Blonde se mit à pleurer doucement, abandonnant entièrement son âme, s'en remettant de tout à celui dont jadis elle avait brisé la vie.

Alors... lentement, Vidocq approcha ses lèvres du front de sa compagne.

Pour la première fois depuis tant d'années, il sentit son cœur battre d'un amour qu'il croyait à jamais défunt... Et, fermant les yeux, il se crut revenu au temps où, assis auprès du berceau de ses petits, il contemplait la jeune maman si belle et si tendre qui leur souriait dans tout le pur éclat de sa maternité.

Et, jusqu'au faubourg Saint-Antoine, ils demeurèrent ainsi, côte à côte, sans prononcer un mot, mais échangeant, en leur touchant silence, leurs cœurs désormais indissolublement rattachés...

En arrivant chez elle, Manon la Blonde était complètement rassurée sur le sort de son second fils.

En effet, elle avait une confiance absolue, illimitée, non seulement en la parole, mais aussi dans le véritable génie de son mari.

Aussi semblait-elle avoir retrouvé tout son sang-froid...

Elle aussi, à présent, brûlait du désir d'en arriver au dénouement de cette véritable tragédie dans laquelle elle se débattait depuis tant d'années.

En pénétrant dans l'antichambre, elle dit à Vidocq :

— Crois-tu qu'Aubin sera suffisamment rétabli pour nous suivre jusque chez le duc... et supporter les émotions d'une confrontation aussi pénible ?

— Je l'espère, scanda le policier... En tout cas, s'il n'était pas en état de le faire, je m'arrangerais de telle sorte que la confrontation eût lieu ici, ce soir même, ainsi que je l'ai promis au duc de Champtocé.

« Cela serait peut-être un peu plus difficile... » Mais j'y parviendrai tout de même...

« D'abord, l'important, quant à présent, n'est pas d'arrêter *l'Aristo*... et... et ses complices... mais de convaincre M. de Champtocé de l'innocence d'Aubin.

« Le reste viendra ensuite, mécaniquement... mathématiquement... si je puis m'exprimer ainsi.

— Avec toi, je suis tranquille ! appréciait Manon, sur le ton de la conviction la plus sincère.

Tout en parlant, Vidocq et Manon avaient gagné la pièce dans laquelle ils avaient laissé Aubin paisiblement endormi.

À leur grande stupéfaction, le lit était vide...

— Où est-il ? s'écria le limier avec l'accent d'une surprise inquiète.

— Aubin ! Aubin !!! appela Manon, empoignée par une subite angoisse.

Vidocq s'élança au-dehors... appelant, lui aussi, et cherchant à travers la maison.

Mais ce fut en vain.

Le jeune musicien avait disparu.

Manon, qui avait rejoint son mari, interrogeait d'une voix tremblante : — Qu'a-t-il pu devenir ?

Vidocq, le regard sombre ne lui répondit pas.

— Ne crains-tu pas, insistait la maîtresse de piano... que ce soit encore une manœuvre de *l'Aristo* ?

Vidocq déclarait :

— J'ai chargé Coco et Bibi d'exercer sur lui une surveillance aussi discrète que rigoureuse...

« Il faudrait alors que ces deux agents eussent à nouveau été repérés et roulés par cet abominable bandit.

« Pourtant... ils devaient se tenir sur leurs gardes...

Ils ont pu se laisser surprendre une fois... mais ils m'ont donné trop de preuves de souplesse, d'habileté et d'audace pour que j'aie tout le droit d'espérer qu'ils ne seront pas retombés dans un nouveau piège.

« D'ailleurs, *l'Aristo* et sa sœur ne se trouvaient-ils pas tout à l'heure, en même temps que nous, au château de Chérisy ?

— C'est juste ! approuvait Manon. Tout à coup, Vidocq pâlit.

— Qu'as-tu ? interrogea sa femme.

Alors, lentement Vidocq laissa échapper :

— Mais il y a... *l'autre* !

Manon eut un cri de détresse.

Elle avait compris l'atroce soupçon qui tenaillait le policier.

Alors, s'écroulant au pied du lit de son fils, elle s'écria, en joignant les mains : — Oh ! non, mon Dieu, vous n'aurez pas voulu cela !

II

La dernière carte de *l'Aristo*

Au lieu de s'en aller chez le comte d'Artois, ainsi qu'il en avait menacé Vidocq, le marquis de la Roche-Bernard, en quittant le château de Chérisy, avait immédiatement donné l'ordre à son cocher de le ramener à toute allure à son hôtel de la rue de l'Université.

Yolande, que sa scène avec Manon la Blonde avait littéralement bouleversée, hasarda d'une voix tremblante : — Pourquoi ne nous rendons-nous pas tout de suite chez « Monsieur » ?

— Parce que j'ai changé d'avis ! répliqua *l'Aristo* d'un ton cassant.

— Cependant...

— Cependant, quoi ?

— J'ai peur !

— Encore ?

— Eh bien ! Oui, encore.

— Ce n'est pourtant pas le moment de trembler... grondait *l'Aristo*.

Yolande reprenait :

— Toi-même, quand cette femme m'invectivait, tu ne semblais qu'à moitié rassuré.

— J'étais surtout furieux... mais je me suis ressaisi... et j'estime que j'ai dans mon jeu une dernière carte ou plutôt un formidable atout, grâce auquel il m'est encore permis d'escompter le gain final de la suprême partie.

— Eh bien ! moi, s'écriait Yolande, je ne suis pas de cet avis.

— Vraiment, ô ma sœur ?

— Trêve d'ironie !

« Pour que Vidocq et Manon la Blonde aient osé proférer contre nous, devant M. de Champtocé, Marie-Thérèse et la chanoinesse de la Vaupallière des accusations aussi formelles, il faut qu'ils soient absolument sûrs de ce qu'ils avancent.

— Peuh !

— Et je crains qu'ils ne nous ménagent quelque fâcheuse surprise.

— Laquelle donc ?

— Si je le savais, je serais beaucoup plus tranquille.

« Et voilà pourquoi j'estime que le seul moyen de prévenir le coup qui nous menace serait de mettre à exécution ta première idée et de provoquer immédiatement l'intervention du comte d'Artois.

— Je te répète que j'ai mieux à faire.

— Quoi donc ?

— Tu vas le voir tout à l'heure.

— Pourquoi ne me le dis-tu pas tout de suite ?

— Parce que tu n'es pas en état de m'écouter, ni de me comprendre.

Et, de plus en plus nerveux, *l'Aristo* scanda : — Et maintenant, tais-toi... j'en ai assez de tous tes bavardages inutiles, de tous tes effrois de femme nerveuse.

« J'ai besoin de penser, de réfléchir... Profites-en pour t'efforcer de ressaisir tes esprits et laisse-moi en paix.

Yolande connaissait *l'Aristo*... Elle sentait très bien qu'il eût été dangereux pour elle de l'irriter en un pareil moment... et que les conséquences de sa colère eussent pu lui coûter très cher.

Aussi elle se tut... cherchant à se tranquilliser elle-même... et se raccrochant à l'espoir que cet homme terrible, qui avait déjà accompli tant de prodiges, saurait encore vaincre une fois de plus ses ennemis...

En arrivant à son hôtel, le marquis de la Roche-Bernard, qui avait fait signe à Yolande de le suivre, gagnait immédiatement son cabinet de travail situé au premier étage de sa somptueuse résidence.

Il s'y enfermait à clef... et, après s'être débarrassé de son chapeau et de son manteau, il se dirigeait vers une petite pièce attenante à son bureau et dans laquelle, paresseusement étendu sur un large sofa tendu de soie jaune, le Tambour, fatigué sans doute par les rudes émotions qu'il venait de traverser, ronflait à poings fermés.

Brutalement, *l'Aristo* le secoua par le bras.

— Allons ! s'écria-t-il. Ce n'est pas le moment de dormir... « Debout ! Tambour !... »

Le jeune bandit s'était soulevé sur son séant, se frottant les yeux, et bâillant.

Puis, reconnaissant son terrible maître, il murmura d'une voix pâteuse : — Ah ! C'est vous, « général » ?

Et, avec un ricanement cynique, il ajouta :

— C'est drôle... tout de même !...

« Quand vous m'avez réveillé, je rêvais que j'étais Aubin Dermont et que j'épousais Mlle de Champtocé.

« Hein ! ça ne serait pas déjà si bête.

— Ce n'est pas l'instant de plaisanter ! scandait *l'Aristo* sur un ton qui n'admettait pas de réplique.

Et, avec son air d'impérieuse autorité, il ordonna :

— Viens avec moi dans mon cabinet... j'ai à te parler de choses sérieuses !

Le Tambour obéit sans enthousiasme. Il avait le pressentiment que le « général » des *Enfants du Soleil* allait certainement exiger de lui quelque nouvelle besogne aussi délicate que périlleuse.

Comprenant que les affaires commençaient à tourner mal pour son chef, ainsi que pour lui-même, il ne se sentait nullement en forme et, au fond, il n'avait plus qu'un désir : s'éloigner de

France le plus rapidement possible, muni de l'important viatique dont *l'Aristo* lui avait fait miroiter le mirage.

En pénétrant dans le bureau du marquis, le Tambour salua d'un signe de tête Yolande qui, encore plus préoccupée que lui, s'était installée dans une bergère et se demandait, non sans anxiété, quelle pouvait être cette dernière carte, ce puissant et mystérieux atout que son pseudo-frère prétendait posséder.

— Maintenant, attaque le « général », parlons peu, mais parlons bien.

« Yolande et moi, nous venons d'avoir, au château de Chérisy, en présence du duc de Champtocé, de sa fille et de Mlle de la Vaupallière, une terrible algarade avec Vidocq et sa femme.

« Démasquant leurs batteries, ils nous ont nettement accusés, moi, d'être *l'Aristo*, et ma sœur d'être l'ancienne femme de chambre, qui avait autrefois abandonné les enfants de Vidocq sur la route.

« J'ai tenu tête à l'orage... et je dois ajouter que le duc de Champtocé ne m'a nullement paru impressionné par les invectives vengeresses que m'a prodiguées ce couple irascible et tenace.

« Mais je ne me dissimule pas que, pour avoir osé m'attaquer ainsi en face, il faut que Vidocq ait contre moi une arme secrète que je ne parviens pas très bien à définir...

« Et cela, je l'avoue, n'est pas sans me causer quelque tracas.

À ces mots, Yolande eut un signe de tête approbatif.

— Il importe donc, scandait *l'Aristo*, avec une âpre énergie, d'en finir au plus tôt avec ce Vidocq !

— « Général », j'ai compris, déclarait le Tambour.

— Voyons !

— Vous allez me commander d'aller le refroidir...

En entendant cette phrase effrayante, le « général » des *Enfants du Soleil* eut un atroce sourire.

En effet, le misérable, qui savait, lui, que le Tambour était l'enfant de Vidocq, parut se délecter un instant à la pensée de faire assassiner le père par le fils.

Mais sans doute envisagea-t-il aussitôt les conséquences fâcheuses que pourrait avoir pour lui cet acte... dont son sadisme criminel se fût férocement réjoui ; car, après un bref silence, il fit : — Non... il est trop tard à présent... D'abord, Vidocq doit se tenir sur ses gardes... et sa mort... survenant aussitôt après la scène que nous venons d'avoir chez le duc de Champtocé, pourrait servir d'argument contre moi à ses amis désireux de le venger.

— « Général », s'écria le Tambour, vous voyez bien que j'avais raison quand je vous disais qu'au lieu de lui jouer la comédie du *Bœuf rouge*, il eût bien mieux valu le supprimer tout de suite d'une balle dans la tête ou d'un coup de couteau en plein corps.

À ce reproche qui, en la circonstance, pouvait lui paraître justifié, *l'Aristo* blêmit et pinça les lèvres.

Et il reprit l'air irrité :

— Je ne te permets pas, à toi, pas plus qu'à personne, de discuter mes actes.

« D'ailleurs, le péril n'est pas aussi grand qu'on pourrait le croire et il ne tient qu'à toi, Tambour, de l'écarter d'une façon définitive, absolue !

— À moi ?

— Oui ! Écoute-moi !... C'est d'ailleurs très simple... Il te suffit de jouer jusqu'au bout ce personnage d'Aubin Dermont, dans lequel tu t'es montré si remarquable...

À ces mots, le Tambour esquissa une légère grimace. Sans paraître remarquer le peu d'enthousiasme que ses paroles inspiraient à son lieutenant, *l'Aristo* poursuivit : — Ayant prévu que Vidocq ne tarderait pas à m'attaquer de front, j'avais pris les devants.

« Tout à l'heure, j'ai raconté à M. de Champtocé qu'Aubin Dermont s'était présenté à moi, plein de repentir et de douleur sincère...

« J'ai ajouté qu'il m'avait supplié d'avoir pitié de lui et de lui donner les facilités nécessaires pour s'en aller loin de France et recommencer à l'étranger une existence de réparation, de travail et d'honneur.

— Ah ! ça, par exemple, marmonna le Tambour, c'est un peu raide.

Imperturbablement, *l'Aristo* continua :

— J'ai ajouté qu'avant de disparaître, Aubin Dermont désirait vivement demander pardon lui-même à M. de

Champtocé et à Mlle Marie-Thérèse.

« Non sans peine, j'ai fini par convaincre cette vieille perruque de duc de Champtocé. Et il s'est déclaré tout prêt à recevoir son ancien organiste.

— De plus en plus fort.

— Nous allons donc, du coup, nous rendre tous deux au château de Chérisy.

— Doucement, « général », doucement, posait le Tambour qui, pour la première fois depuis qu'il avait lié son sort à celui de *l'Aristo*, semblait disposé à discuter les ordres de son chef.

— Qu'est-ce à dire ? punctua celui-ci d'un ton déjà menaçant.

— D'abord, martelait le Tambour, et j'estime que c'est un peu mon droit, je ne serais pas fâché de connaître le pourquoi de cette nouvelle comédie.

— Ne perdons pas de temps en palabres inutiles, s'énervait *l'Aristo*... et, puisqu'il faut te mettre les points sur les *i*, voilà : « Vidocq a affirmé, devant nous, à M. de Champtocé, qu'Aubin Dermont était innocent.

« Eh bien ! si Aubin Dermont s'en vient avouer lui-même à ce noble seigneur qu'il est vraiment coupable, toute l'argumentation de Vidocq s'effondre lamentablement et je suis ainsi beaucoup mieux placé pour m'en aller trouver le comte d'Artois et le prier de mettre lui-même un frein au zèle intempestif de M. le chef de la Sûreté.

— Évidemment... reconnaissait le Tambour.

« C'est très malin, très adroit, et je n'aurais jamais songé à cela... Seulement...

— Seulement quoi ? s' impatientait *l'Aristo*.

— Ce que vous demandez là, « général », est tellement risqué...

— Risqué !...

— Hé ! dame !

— Voyons !... ta ressemblance avec ton frère n'est-elle pas assez frappante pour que tu n'aies à ce sujet à redouter aucune surprise ?

— Je ne vous dis pas non.

— Et ne m'as-tu pas affirmé qu'Aubin Dermont s'était noyé dans l'étang du Moulin ?...

— Ce sont les camarades qui me l'ont dit...

« Mais moi, je n'ai rien vu.

— Les hommes que j'avais envoyés là-bas avaient été choisis par moi, parmi les meilleurs.

— Entendu, patron, mais n'empêche que l'on n'a pas encore retrouvé le corps d'Aubin.

— Ah çà ! s'écriait rageusement *l'Aristo*, est-ce que tu te figures que, si ton frère avait survécu, il ne serait pas déjà revenu se justifier des accusations qui pèsent sur lui et que le sieur Vidocq n'en aurait pas profité pour nous accabler immédiatement de ce formidable coup de massue ?

— Ça, c'est probable !

— Tu peux même dire que cela est certain...

« Je te le répète donc : tu n'as rien... absolument rien à craindre.

— Heu ! ponctuait le Tambour, qui semblait beaucoup moins rassuré que son chef.

Celui-ci reprenait avec force :

— Mais, animal, est-ce que je n'ai point partie liée avec toi ?

— Et si je suis arrêté ?

— Est-ce que je ne le serais pas, moi aussi ?

— C'est juste !

— Eh bien ?

— Eh bien, « général », j'aime mieux vous le dire franchement : j'ai l'impression qu'autour de nous, ça commence à sentir le roussi.

— Toi que j'ai toujours connu si décidé, si audacieux... commencerais-tu à trembler ? Regarde-moi un peu... est-ce que j'ai peur ?... Est-ce que je n'ai pas, au contraire, gardé tous mes moyens ?

« Et puis, il n'y a pas à tergiverser.

« Ta tête est en jeu, mon gaillard, aussi bien que la mienne et tu serais le dernier des imbéciles si tu ne mettais pas tout en œuvre pour la sauver.

« Tambour, choisis entre la mort ou la richesse !

« Si tu refuses d'exécuter mes instructions, tu es condamné... et tu ne sortiras pas d'ici vivant.

À ces mots, le Tambour esquissa un geste de défense.

Mais l'étreinte qui entourait son bras se fit tellement puissante que le jeune bandit, pâissant, eut un cri de douleur mais de douleur impuissante, tant il se sentait paralysé et à la merci de cet homme effroyable.

Desserrant l'étau de ses doigts d'acier, *l'Aristo* scanda : — Tu vois bien qu'il est inutile de me résister... et que je te tiens.

« Mais, rassure-toi, tu n'y perdras pas à me suivre jusqu'au bout dans une voie qui est celle de notre salut.

« En effet, si, comme tu peux, comme tu dois le faire, tu t'acquittes heureusement de la dernière mission que je te confie, je te donne cent mille livres...

« Je me charge, en outre, d'assurer ta fuite et ta sécurité avant que Vidocq ait réussi à t'arrêter.

« En sortant de chez M. de Champtocé, tu trouveras, dans mon carrosse, tout ce qu'il faut pour te camoufler de telle sorte que nul ne pourra te reconnaître.

« Une chaise de poste t'attendra sur la route de Bretagne...

« Des relais ont été préparés partout... Doubles guides seront payées aux postillons...

« Dans trois jours, tu seras à Brest !...

— À Brest, il y a le bain ! souligna le Tambour.

— Oui, mais il y a aussi des bateaux... d'excellents bateaux... Il y en a même un tout prêt à te conduire en Amérique.

— J'aimerais mieux l'Angleterre, c'est moins loin.

— Eh bien ! va pour l'Angleterre !

Et *l'Aristo* qui, à présent, était sûr d'avoir convaincu son associé, s'écria, en lui frappant sur l'épaule : — Ah ! Tambour ! Tambour ! Tu pourras te vanter de m'avoir donné bien du mal pour te tirer des griffes de Vidocq et faire en même temps ta fortune.

Une heure après, le marquis de la Roche-Bernard apparaissait sur le péristyle de son hôtel, flanqué de Yolande et du Tambour qui avait repris les vêtements et la coiffure d'Aubin Dermont.

À haute voix, le bandit gentilhomme lança au cocher :

— Au château de Chérisy !

Deux individus, l'un très grand, l'autre très petit et qui, habillés en mendiants, observaient discrètement à travers la grille d'entrée ce qui se passait dans la cour de l'hôtel, échangèrent un rapide signe d'intelligence. Puis, se réfugiant vivement sous la porte cochère d'une maison voisine, ils regardèrent passer la voiture qui s'éloigna au trot allongé de ses deux vigoureux percherons.

Alors, Coco, se penchant vers son camarade, lui murmura :

— Je crois qu'il serait bon d'avertir le patron.

— Et en vitesse encore, répliqua Bibi.

Tous deux partirent à toutes jambes dans la direction de l'esplanade des Invalides, s'arrêtant bientôt devant un cabriolet qui stationnait en face de la boutique d'un marchand de vins.

Ils grimpèrent rapidement dans le véhicule... Bibi saisit les rênes. Coco s'empara du fouet et le cheval partit à fond de train dans la direction du faubourg Saint-Antoine.

Lorsqu'ils arrivèrent à destination, tandis que Bibi demeurait sur le siège, Coco se précipitait à terre et s'en allait sonner à la porte de la maîtresse de piano.

Ce fut Vidocq qui s'en vint lui ouvrir en personne.

— Patron, nous venons de voir *l'Aristo* qui filait en carrosse avec Francine et Aubin Dermont.

— Aubin Dermont ! s'exclama le policier. Mais c'est impossible.

— Je suis sûr que je l'ai reconnu.

— Aucun doute, reprenait Vidocq, comme s'il se parlait à lui-même... Aubin n'a pas pu avoir un seul instant la pensée de rejoindre le marquis de la Roche-Bernard.

« Par conséquent, ce n'est pas lui, mais le Tambour... Et, s'adressant à Coco, le grand policier lança d'une voix incisive :
— Sais-tu quelle direction ils ont prise ?

— J'ai entendu *l'Aristo* ordonner à son cocher de se rendre au château de Chérisy.

— Au château de Chérisy ! Quel dommage qu'il ait sur nous une si forte avance !

— Rassurez-vous, patron, ils n'iront pas loin !

« J'ai remarqué qu'un des fers du cheval de gauche ne tenait plus que par un clou.

— Alors tout va bien, prononça Vidocq d'un air satisfait. Et, se penchant vers l'escalier, il appela d'une voix forte : — Annette ! Annette !

— Qu'y a-t-il ? interrogea Manon la Blonde en apparaissant au sommet des marches.

— Il y a qu'il faut que nous partions en toute hâte au château de Chérisy.

— Tu as des nouvelles ? s'écriait la fausse Mme Beaujolais en dégringolant les marches.

— Oui, oui.

— Aubin est retrouvé ?

— Pas encore, répliquait Vidocq, mais cela ne tardera pas, je t'en réponds.

Tandis que Manon, à la hâte, se coiffait de son chapeau, et jetait une écharpe sur ses épaules, il murmura : — Faites, mon Dieu ! que ce bandit, après avoir perverti l'un de mes fils, n'ait pas assassiné l'autre...

Et, suivi par Manon et Coco Lacour, il s'élança vers le cabriolet...

III

Le cri du cœur

Dans le grand salon du château de Chérisy, Marie-Thérèse, appuyant sa tête contre l'épaule de Mlle de la Vaupallière, qui, ayant abandonné son masque de duègne austère et guindée, la contemplait avec une expression de bonté attendrie : — Ma petite tante chérie, disait-elle, vous verrez que c'est moi qui avais raison et que l'innocence d'Aubin Dermont ne va pas tarder à être reconnue par tous.

« M. Vidocq n'a-t-il pas promis à mon père qu'il en apporterait la preuve avant la fin du jour ?

« Et moi, j'ai confiance en cet homme !...

« Je ne sais pas si, lorsqu'il parlait ainsi, vous avez remarqué ses yeux.

« Mais ils brillaient d'une telle énergie et aussi d'une loyauté, d'une franchise si impressionnantes, qu'il me semble impossible que Vidocq n'ait pas dit la vérité.

— Je reconnais, concédait la chanoinesse, qu'il y a dans toute cette histoire quelque chose de mystérieux qui n'est pas sans me troubler beaucoup moi-même.

« Malgré tout, je me refuse à croire que ce vrai gentilhomme qu'est le marquis de la Roche-Bernard ne soit qu'un aventurier,

pire encore un criminel, et que sa sœur, si distinguée, si charmante, ait été autrefois la femme de chambre de cette Mme Vidocq dont, je ne te le cacherai point, ma chère enfant, le ton et les manières m'ont considérablement déplu.

— Permettez-moi, ma chère tante, ripostait la jeune fille, de ne pas être de votre avis sur ce point.

« Cette Mme Vidocq, au contraire, m'inspire la plus grande confiance.

— Petite exaltée !

— Non seulement ses accusations étaient d'une précision bouleversante, mais elles étaient formulées avec un tel accent de sincérité, une telle force de conviction indignée, que je me refuse à croire que l'on pousse à ce point la dissimulation et l'audace.

« Vous avez d'ailleurs dû observer, comme moi, combien Mlle Yolande paraissait effrayée.

— Le fait est qu'elle faisait piteuse contenance.

— Et puis, quel intérêt Vidocq aurait-il à entrer en lutte avec un homme tel que le marquis et un personnage aussi influent que mon père ?

« Et comment, enfin, un policier de son envergure se hasarderait-il à proclamer l'innocence d'Aubin Dermont, s'il n'en avait pas mieux que la certitude, c'est-à-dire la preuve ?

« Voilà pourquoi, ma chère tante, après les heures d'agonie terrible que je viens de vivre, vous me voyez entièrement rassurée.

« Et je me félicite, mon premier moment de surprise passé, de m'être toujours refusée, seule contre tous, à voir en Aubin Dermont un voleur et un assassin.

— Ne chantez pas encore victoire ! lançait tout à coup la voix de M. de Champtocé.

Et celui-ci, s'avançant vers sa fille, le front soucieux et le regard attristé, déclarait :

— Pour ma part, je souhaite vivement que Vidocq se soit trompé ou nous ait menti et je ne partage nullement votre enthousiasme pour ce policier, qui m'est profondément antipathique.

— Libre à vous, mon père, ripostait crânement Marie-Thérèse, d'avoir votre opinion sur Vidocq.

« Moi, je garde la mienne.

Sévèrement, le vieux courtisan ripostait :

— Vous oubliez, mademoiselle, que ce Vidocq n'est qu'un ancien bagnard.

— Je ne veux me souvenir que d'une chose, c'est qu'il s'est porté garant de l'innocence d'Aubin Dermont.

— Et, entre la parole de ce faquin et celle d'un gentilhomme tel que le marquis de la Roche-Bernard, vous n'hésitez pas ?

— Je n'hésite pas, mon père, répliquait Marie-Thérèse avec une énergie magnifique.

— Eh bien ! moi, s'indignait le vieux courtisan, au nom de l'honneur de la noblesse française, je prie le Seigneur de vouloir

que ce soit moi qui aie raison.

— Et moi, s'écriait la jeune fille en un élan de bravoure que rien ne pouvait abattre, je supplie Dieu que vous soyez dans l'erreur.

— Trêve d'insolence, mademoiselle.

— Mon père, reprenait gravement Mlle de Champtocé, ce n'est nullement vous manquer de respect que de vous exprimer nettement mon espérance.

« Le contraire serait de l'hypocrisie ; et malgré toute l'affection et le respect que vous m'inspirez, c'est un péché que, même pour vous être agréable, je ne commettrai pas.

— Vous n'êtes qu'une péronnelle !...

— Mon cousin ! intervenait la chanoinesse...

Rouge comme un dindon, le duc de Champtocé s'écria en désignant sa fille d'un doigt menaçant :

— Vous verrez que, si jamais le malheur veut que cet Aubin Dermont soit innocent, mademoiselle ma fille voudra épouser ce faquin, ce drôle, ce manant.

— Mon père ! se dressait Marie-Thérèse révoltée...

— Une Champtocé devenir la femme de son maître de chapelle, martelait le diplomate hors de lui.

« Mais ce serait la fin de ma race, la fin de la France... la fin du monde... la fin de tout !...

— Non ! si Dieu l'avait voulu ! osa la jeune fille, sublime d'amour et de ferveur...

Suffoqué, M. de Champtocé fit un bond en arrière.

— Dieu ! bégaya-t-il, égaré, à moitié fou... Dieu !... eh bien ! je le prie de ne pas se mêler de mes affaires.

— Oh ! mon cousin ! s'exclama la chanoinesse qui, scandalisée par cette inconsciente boutade, se hâta de tracer un fervent signe de croix.

Mais un laquais annonçait :

— Monsieur le marquis de la Roche-Bernard !

À ces mots, Marie-Thérèse eut un sursaut d'angoisse ; et, tandis que le visage de la chanoinesse exprimait une vive curiosité, le duc de Champtocé d'une voix encore à moitié étranglée par la colère, lança : — Faites entrer !

Yolande parut la première.

Stylée par son pseudo-frère, elle avait repris une partie de son aplomb et faisait assez bonne figure.

Elle s'avança, le sourire aux lèvres, vers Marie-Thérèse et la chanoinesse.

Mais, soudain, Mlle de Champtocé eut un cri de stupeur. Elle venait d'apercevoir, s'avançant près du marquis Gaétan qui n'avait jamais paru plus sûr, ni plus content de lui, un jeune homme à l'allure embarrassée, douloureuse.

Ce jeune homme n'était autre qu'Aubin Dermont.

En effet, la ressemblance entre Aubin et le Tambour était si frappante, et ce dernier jouait si habilement son rôle, que la méprise était fatale et s'annonçait irrémédiable.

Frappée en plein cœur, Marie-Thérèse chancela et dut s'appuyer au bras de la chanoinesse pour ne pas défaillir.

Alors, tout en feignant de ne pas remarquer le bouleversement que la vue du Tambour, ainsi transformé, produisait sur Mlle de Champtocé, *l'Aristo* attaqua : — Mon cher duc, je viens encore une fois solliciter votre indulgence... envers ce malheureux qui, ainsi que vous pouvez le constater vous-même, regrette amèrement ses fautes.

— Dites ses crimes ! accentuait avec force le vieux courtisan.

Et se campant en une attitude hautaine et indignée devant le faux Aubin qui, tremblant, baissait la tête, il pontifia avec solennité : — Vous êtes un misérable, indigne de toute pitié...

« Vous n'avez même pas l'excuse d'une mauvaise éducation, puisque vous avez été élevé par un saint prêtre qui s'est efforcé de vous inculquer d'excellents principes... et dont l'existence toute de vertus aurait dû vous servir d'exemple...

« Et voilà que, non content de fracturer la serrure de mon secrétaire et de me voler mon portefeuille, il faut encore que vous cherchiez à assommer votre bienfaiteur !

« Sans doute craigniez-vous qu'il ne se dressât devant vous, reproche vivant de votre infamie ?

« Eh bien, non, non ! malgré toute l'estime et l'amitié que j'ai pour le marquis de la Roche-Bernard, malgré toute l'admiration que m'inspire sa conduite si généreuse, malgré, enfin, mon désir de lui être agréable, tout bien réfléchi, je ne puis admettre qu'un gremlin tel que vous échappe au châtement qu'il a si bien mérité.

« Et je ne ferai rien pour empêcher la justice de suivre son cours. Inutile d'insister... Ma décision est irrévocable !

Un sanglot déchirant se fit entendre... C'était Marie-Thérèse qui sanglotait dans les bras de la chanoinesse.

Alors, M. de Champtocé, sans même jeter un regard vers sa fille, conclut en désignant au Tambour, d'un geste impératif, la porte de son salon : — Retirez-vous de mes yeux, vil coquin, car je ne puis supporter davantage votre odieuse présence.

Mais *l'Aristo*, qui s'était approché de M. de Champtocé, insinuait :

— Mon cher duc, l'abbé Dubois a pardonné.

— L'abbé Dubois fait ce qu'il veut..., répliquait sèchement le père de Marie-Thérèse.

Et, tout bas, il fit à l'oreille du marquis :

— Il faut bien donner une leçon à ce drôle !... Faites-le déguerpir et qu'il aille se faire pendre ailleurs.

Le Tambour qui n'avait pas entendu les derniers mots et qui redoutait que le duc ne le fît arrêter... semblait, cette fois, pour tout de bon, fort mal à son aise.

— Ah ça ! se disait-il. Est-ce que l'entêtement de ce bonhomme compromettrait les plans du « général » ?

Alors, tombant à genoux devant M. de Champtocé, il bégaya les mains jointes et la voix tremblante : — Pardon, Excellence... pardon !...

Le duc, très flatté, au fond, dans son incorrigible vanité, d'avoir à remplir un rôle de justicier, reprenait avec emphase : — Pardon !... Vraiment ce serait trop facile ! quand, à toutes vos turpitudes, vous avez joint celle d'oser lever les yeux sur ma fille !... Cela devrait suffire pour que je me montrasse implacable à votre égard... oui, implacable, et que je vous livrasse de mes mains aux juges qui ne manqueraient pas de vous envoyer finir vos jours au bagne ou sous le couperet du bourreau.

Soit qu'il jugeât qu'il en avait dit assez, soit qu'il fût à bout d'éloquence, M. de Champtocé, changeant brusquement de ton, scanda en guise de conclusion : — Enfin, puisque l'abbé Dubois vous a pardonné, puisque le marquis de la Roche-Bernard se fait votre avocat, et puisque, enfin, vous me semblez décidé à racheter par une bonne conduite votre abominable passé, je consens à oublier à mon tour...

« Mais à une condition... C'est que vous allez disparaître pour toujours, et que jamais, vous m'entendez, Aubin Dermont, au grand jamais, vous ne remettrez les pieds en France.

Le Tambour réprima un long soupir de soulagement... il était sauvé ! Se relevant avec effort, il murmura presque à voix basse : — Monsieur le duc... merci... merci...

Puis, sur un geste furtif de *l'Aristo*, il s'avança gauchement vers Marie-Thérèse et lui dit : — Mademoiselle... à vous aussi, je dois demander pardon... surtout de vous avoir écrit cette lettre.

Mais, tout à coup, Marie-Thérèse qui le dévisageait d'un œil ardent, s'écria :

— Taisez-vous... Taisez-vous !...

Et elle ajouta avec un accent impérieux et indigné :

— Vous n'êtes pas Aubin Dermont !

Ces mots produisirent sur tous les assistants une impression de stupeur indicible.

L'Aristo voulut esquisser un geste de protestation...

Yolande avait pâli et recommençait à trembler... et le duc de Champtocé, tout éberlué, s'écriait, en s'adressant à sa fille que la chanoinesse cherchait en vain à calmer : — Ah ça ! mademoiselle, seriez-vous devenue tout à fait folle ?

Mais Marie-Thérèse répétait, tout en continuant à fixer de ses yeux enfiévrés le Tambour qui, lui aussi, sous cette attaque aussi directe qu'imprévue, commençait à perdre contenance : — Cet homme n'est pas Aubin Dermont.

Puis, brusquement, elle retombait inanimée dans les bras de la chanoinesse.

— Emmenez-la ! emmenez-la ! Je ne veux plus la voir, clamait le duc de Champtocé en agitant fébrilement un cordon de sonnette...

Des domestiques accouraient, aidant Mlle de la Vaupallière à transporter sa nièce dans une pièce voisine.

Alors, revenant vers *l'Aristo* qui avait eu le temps d'échanger avec le Tambour quelques brèves paroles et d'adresser à Yolande un signe rassurant, M. de Champtocé fit, tout frémissant de colère : — Excusez-moi, mon cher marquis, ma fille ne sait plus ce qu'elle dit.

« Elle est complètement folle !

« Se révolter ainsi contre l'évidence n'est-ce pas la preuve la plus flagrante qu'elle a tout à fait perdu la raison ?

« Et maintenant, assurez la fuite de ce coquin ; car, après les émotions que je viens de traverser, il m'est impossible de supporter plus longtemps sa vue.

— Venez ! insinuait *l'Aristo* au Tambour...

Déjà, accompagné par Yolande, il se dirigeait vers la porte... lorsqu'un laquais en livrée se profila sur le seuil annonçant : — Monsieur Vidocq !

À ce nom, *l'Aristo*, le Tambour et Yolande s'arrêtèrent... littéralement figés sur place. Mais *l'Aristo*, comprenant qu'il ne pouvait plus reculer, foudroyait d'un coup d'œil ses deux complices dont la terreur se lisait sur le visage.

Et, se retournant aussitôt vers M. de Champtocé, qui semblait hésiter à donner un ordre, il fit, en désignant le Tambour : — Monsieur le duc, voici un malheureux qui s'est remis à votre discrétion.

« Pouvez-vous le laisser arrêter par Vidocq ?

Après avoir réfléchi quelques secondes, qui parurent aux trois bandits d'une interminable longueur, M. de Champtocé répondait sur un ton de grand seigneur magnanime : — C'est juste !... Aubin Dermont est mon hôte... Je ne veux pas qu'il soit arrêté chez moi.

Soulevant une tenture qui dissimulait l'entrée d'un cabinet sans issue, le père de Marie-Thérèse ordonna au Tambour, plus

mort que vif : — Entrez là... et n'en bougez pas... quoi qu'il arrive ! La portière retomba aussitôt sur le misérable...

— Maintenant, murmura *l'Aristo* à Yolande... nous pouvons attendre notre ennemi de pied ferme.

Et, sur un ton d'impatience, M. de Champtocé lança :

— Faites entrer monsieur Vidocq !

IV

Les deux frères

Sans doute Vidocq avait-il trouvé le moyen de parer au coup que lui avait porté la disparition imprévue d'Aubin Dermont ; car, lorsqu'il pénétra dans le salon de M. de Champtocé avec sa femme, il avait l'air parfaitement calme et entièrement rassuré.

D'un rapide coup d'œil il examina le salon et les personnes présentes.

L'absence du Tambour ne parut nullement l'inquiéter. Vidocq avait l'oreille fine, et, un instant auparavant, tandis qu'il attendait dans l'antichambre en compagnie de la maîtresse de piano, à travers la porte dont le laquais avait laissé un battant entrouvert, il avait sinon tout vu, du moins tout entendu.

Il était donc tranquille.

— Monsieur le duc, attaqua-t-il, en saluant respectueusement M. de Champtocé... je vous avais promis de vous prouver, avant ce soir, l'innocence d'Aubin Dermont.

— En effet, monsieur, répliquait le duc avec morgue... et je ne vous cacherais pas que je vous attendais avec une certaine impatience.

— J'ai l'habitude de tenir parole, reprenait le célèbre policier.

« En deux mots, voici.

« L'innocence de votre maître de chapelle repose sur le fait que le double crime dont il est accusé a été commis par un individu qui lui ressemble d'une façon aussi étrange qu'indiscutable.

— Vous m'avez déjà dit tout cela ! piaffait le duc en agitant ses manchettes de dentelles.

Imperturbable, Vidocq reprenait sans quitter du regard *l'Aristo* qui s'efforçait de plastronner et Francine qui affectait de se tourner vers l'une des portes-fenêtres qui donnaient sur la terrasse : — Ce que vous ignorez, monsieur le duc, c'est que, précisément, le sosie d'Aubin Dermont, c'est-à-dire le véritable coupable, se trouve actuellement dans votre château, et qu'il y a été amené, il y a quelques instants, par votre ami, M. de la Roche-Bernard.

Le duc de Champtocé, visiblement embarrassé, eut un geste évasif qui voulait signifier :

— Vraiment, je ne sais pas ce que vous voulez dire.

Mais Vidocq, qui dominait nettement la situation, déclarait, avec une autorité tempérée de la plus délicate déférence : — Monsieur le duc, je comprends combien il est pénible à un gentilhomme de votre race de se trouver en face d'un aussi pénible dilemme : commettre un mensonge ou manquer à la parole donnée...

— Monsieur Vidocq... je vous interdis..., coupait le père de Marie-Thérèse.

— Monsieur le duc, déclarait le chef de la Sûreté, daignez me permettre d'aller jusqu'au bout ; et je suis sûr que vous ne

tarderez pas à regretter les paroles blessantes que vous m'avez adressées à maintes reprises.

« Je suis ici, ainsi que je vous l'ai promis, pour faire éclater la vérité.

« Certes, je m'imagine sans peine combien il répugne à votre générosité chevaleresque de livrer à la police un homme qui s'est réfugié sous votre toit...

— Vous divaguez, monsieur, essaya de protester, faiblement d'ailleurs, le vieux courtisan.

Vidocq, de plus en plus incisif, continuait :

— Mais si cet homme vous a trompé, si, comme j'en suis sûr, il n'est pas Aubin Dermont, s'il a risqué, par son infamie, non seulement de briser la vie d'un honnête garçon qui se double d'un grand artiste, mais aussi de le faire condamner à sa place, votre devoir n'est-il pas de le remettre aux mains de la justice... ?

De plus en plus troublé, indécis par la logique irréfutable du policier, M. de Champtocé demandait à *l'Aristo* qui, au fur et à mesure que Vidocq parlait, avait cessé de sourire : — Qu'en pensez-vous, mon cher marquis ?

— Je ne pense rien ! répliquait sèchement *l'Aristo*, près duquel, instinctivement, Yolande, ou plutôt Françoise Boron, s'était rapprochée.

Vidocq... lentement, en donnant bien à chaque mot sa valeur, concluait :

— Je vous prie donc instamment, monsieur le duc, de me mettre en présence de cet homme.

« Je veux le voir... je veux l'interroger... Si je ne le confonds pas, si je ne peux prouver qu'il n'est pas Aubin Dermont, je vous donne ma parole d'honneur de le laisser en liberté.

De plus en plus irrésolu, M. de Champtocé s'exclamait :

— Enfin, mon cher marquis, donnez-moi votre avis. Devinant qu'il ne pouvait pas s'obstiner davantage dans un silence qui, en se prolongeant, eût équivalu à un aveu, *l'Aristo* reprenait sans pouvoir déguiser la rage qui le dévorait : — Monsieur Vidocq donne sa parole comme un gentilhomme...

« Il n'a pourtant qu'un titre à son actif... celui d'ancien bagnard !...

« Et il porte encore à sa jambe, qui a traîné le boulet, le blason d'infamie, le seul dont il ait le droit de s'enorgueillir.

Vidocq blêmit sous l'outrage...

Un instant, on eût pu croire qu'il allait bondir sur son ennemi.

Manon la Blonde s'apprêtait à le retenir.

Mais, dominant sa colère, le grand policier reprit d'une voix qui vibra dans la vaste pièce :

— Faut-il, misérable, que tu te voies perdu pour n'avoir plus, en guise d'arguments que des injures à me jeter à la face...

« Oui, j'ai été au bagne comme toi !...

« Mais moi je suis redevenu un honnête homme, tandis que toi, tu n'as fait que grandir en scélératesse et en infamie.

« D'ailleurs, à quoi bon discuter davantage ?... Finissons-en.

— Eh bien, soit ! répliquait *l'Aristo*...

« Monsieur Vidocq, vous allez être satisfait.

« Monsieur le duc, veuillez indiquer à monsieur le chef de la Sûreté où se cache Aubin Dermont.

— Aubin Dermont n'a jamais cherché à se cacher !... clama soudain une voix frémissante.

Et le véritable Aubin, qui venait de se dresser sur le seuil de la porte-fenêtre qui donnait sur la terrasse, s'en vint d'un pas ferme, assuré, se placer entre Vidocq et *l'Aristo*.

— Lui ! s'écriait Manon, le visage transfiguré d'allégresse.

— Oui, moi..., reprenait le jeune musicien...

« Moi, qui n'ai pas pu supporter plus longtemps la pensée que M. le duc et Mlle de Champtocé pouvaient me croire capable d'une telle félonie !

« Moi qui, poussé par un sentiment plus fort que ma volonté, me suis rendu ici, bien décidé à guetter l'occasion de crier enfin mon innocence !

Cette fois, *l'Aristo* ne put réprimer un blasphème.

Quant à Francine Boron, pâle comme une morte, elle se laissa choir sur une méridienne, à demi défaillante.

M. de Champtocé bondit jusqu'au cabinet où il avait fait entrer le Tambour qui, suant la peur, attendait l'issue de cette scène tragique avec la terreur d'un bandit qui sent enfin s'appesantir sur lui la lourde main de la justice.

Soulevant la tenture, le vieux courtisan, qui avait retrouvé toute son énergie, lança au Tambour : — Venez ici, vous, venez !

Et, comme le gremlin hésitait, il le saisit par le bras, l'entraînant jusqu'au milieu du salon... face à face avec son frère !

Dans un silence de mort, Vidocq, posant sa main sur l'épaule du Tambour, s'écriait d'une voix tonnante : — Monsieur le duc... cet homme appartient à la justice. Et, se tournant vers le marquis de la Roche-Bernard qui, les dents serrées, le corps agité d'un tremblement convulsif, véritable bête fauve traquée, cherchait vainement comment il pourrait s'enfuir, il s'écria, tout exultant de son triomphe : — Nierez-vous encore que je tiens votre complice ?

L'Aristo eut encore l'audace de tenter une diversion suprême :

— J'ai simplement amené ici, fit-il, un malheureux qui s'était confié à moi et que je croyais être Aubin Dermont.

« En quoi cela implique-t-il que je sois, je vous le demande, son complice ?

— Non... mais alors, quoi... « général »..., s'écriait le Tambour d'une voix à l'accent canaille.

« C'est ainsi que vous me défendez !

« Ah ! c'est trop fort !

« Eh bien ! non, il ne sera pas dit que je m'en irai au bain, que j'irai seul, et que vous, vous vous en tirerez à si bon compte !

Et, mettant le poing sous le nez de son chef, le Tambour, l'écume aux lèvres, glapit :

— Tu ne me lâcheras pas comme tu as lâché les *Enfants du Soleil* qui ont été arrêtés au *Bœuf rouge*.

« Oui, tu es bien *l'Aristo*... aussi vrai que je suis le Tambour !

— Monsieur le duc, intervint Vidocq, permettez-moi de réclamer main-forte pour arrêter ce joli monde.

Et, tout en se dirigeant vers une des portes-fenêtres qui donnaient sur la terrasse, Vidocq tira d'un sifflet un appel strident. Puis, s'approchant du Tambour, il lui souffla à l'oreille : — Tu as parlé, je te fais grâce.

« Mais décampe vite et tâche de te tirer d'affaire. Le Tambour ne se le fit pas dire deux fois.

En un bond de tigre il s'élança au-dehors. *L'Aristo* voulut lui barrer la route...

Mais Vidocq le saisit au collet...

Et, tout en le maîtrisant, il lui dit à voix basse :

— Je t'avais bien dit, gredin, que je te reprendrais mes fils.

L'Aristo ripostait d'une voix sifflante :

— Cours toujours après celui-là... Il ne doit pas être pressé de te revoir.

— Je le retrouverai, déclarait Vidocq, et je le ramènerai au bien, sois-en sûr.

L'*Aristo* allait riposter... Mais une nuée d'agents envahissaient le salon, entourant et entraînant, en moins de temps qu'il ne faut pour le décrire, les deux prisonniers de Vidocq.

— Eh bien ! monsieur le duc..., s'écriait Vidocq, qui exultait, vous voyez que j'ai tenu parole.

Manon la Blonde, toute vibrante de l'amour maternel qu'elle n'avait pas le droit de révéler encore, disait à Aubin Dermont qui, spontanément, lui avait tendu les mains en un geste d'indicible reconnaissance : — Vous voyez bien qu'il ne fallait pas désespérer.

— Madame, répliquait le jeune musicien dont le visage reflétait la plus radieuse allégresse... jamais je n'oublierai ce que monsieur Vidocq et vous avez fait pour moi !

— Nous ferons mieux encore.

— Oh ! madame !...

Mais M. de Champtocé, encore tout étourdi par la surprise que lui avait causée la révélation de l'infamie de ce gentilhomme auquel il avait si bénévolement accordé son amitié, son estime et sa confiance, s'avancait vers son maître de chapelle : — Monsieur Dermont, fit-il, avec une expression qui demeurait encore un peu distante, je suis très satisfait de penser que vous

n'êtes pas le coquin que je m'imaginai. Néanmoins, vous devez comprendre qu'après le scandale qui vient d'éclater chez moi...

Soudain, il s'arrêta...

Un coup de feu retentissait au dehors.

Tandis que Manon poussait un cri d'angoisse, Vidocq se précipitait sur la terrasse.

Et la malheureuse mère, pressentant une catastrophe... et faisant appel à ses dernières ressources de courage, s'élança sur les traces du policier.

— Ah ça ! s'exclamait le duc, on se tue dans mon parc !

Quand donc en aurai-je fini avec cette lamentable histoire ?

Et il allait, à son tour, se diriger vers le jardin, lorsque Marie-Thérèse, le visage bouleversé, pénétra dans le salon, suivie par la chanoinesse qui, suivant son habitude, levait les bras au ciel, en invoquant le Seigneur.

À la vue d'Aubin, la jeune fille s'arrêta clouée sur place.

— Vous encore, fit-elle... vous !

Et, toute frémissante d'indignation, elle courut vers son père.

Et, désignant Aubin, qu'elle continuait à prendre pour son sosie, elle clama :

— Mon père, cet homme est un imposteur, un traître... « Chassez-le, je vous en conjure !

— Non, mademoiselle, protestait le jeune homme, je suis vraiment Aubin Dermont.

Marie-Thérèse eut un cri désespéré, et d'une voix entrecoupée, elle haleta :

— Alors... c'est... vous... qui... avez... volé, qui avez...

— Non, mon enfant..., intervint M. de Champtocé, ému pour la première fois par la détresse de sa fille.

Et il développa :

— Tout à l'heure, vous ne vous étiez pas trompée.

« L'homme qui s'était présenté à nous, sous le nom et l'aspect de mon maître de chapelle, n'était qu'un vulgaire bandit surnommé le Tambour, et qui avait profité d'une ressemblance frappante, inexplicable, pour se rendre coupable des crimes injustement imputés à ce malheureux garçon. Je dois déclarer aussi, en toute loyauté, que je me suis entièrement trompé sur le compte du marquis de la Roche-Bernard et de sa sœur Yolande.

« Tous deux n'étaient que de sinistres aventuriers...

« Ils sont en ce moment entre les mains de la justice et ne tarderont pas à expier leurs forfaits.

« Je n'ai pas de regrets à vous exprimer, ma chère fille... car un père ne doit pas d'excuses à son enfant.

« Cependant, je dois reconnaître...

M. de Champtocé n'acheva pas sa phrase.

— Oh ! mon père ! s'écria Marie-Thérèse en se jetant dans ses bras, vous voyez bien que mon cœur avait raison.

— Moi, du reste, protestait la chanoinesse, je l'avais bien dit :

« Le neveu d'un saint prêtre ne pouvait pas être un assassin !
»

Et elle ajouta, en une explosion d'allégresse :

— Ah ! monsieur Dermont, l'abbé Dubois doit être bien content...

Après avoir aidé sa fille à s'asseoir sur un canapé... car la pauvre enfant était à bout de forces... M. de Champtocé revenait à Aubin Dermont que Mlle de la Vaupallière, emportée par une exubérance dont elle ne se fût point crue capable, continuait à accabler de ses félicitations.

— Ma cousine, obtempéra le vieux courtisan, pourrais-je placer un mot ?

— Certes, si vous le voulez.

Reprenant sa solennité coutumière, le père de Marie-Thérèse articulait :

— Tout à l'heure, monsieur Aubin Dermont, je vous ai exprimé toute la satisfaction que j'éprouvais à vous savoir innocent.

« Mais j'allais ajouter — ceci n'entache en rien votre parfaite honorabilité..., et j'ose espérer que vous serez le premier à le comprendre — qu'après tout ce scandale votre présence en mon château serait bien difficile.

— Et pourquoi, mon père ? intervenait Marie-Thérèse.

— Oui, pourquoi ? répéta la chanoinesse.

— Comment, ma cousine, vous aussi ! s'exclama le duc.

« Ah ça ! ne serais-je plus le maître chez moi ?

— Mon cousin, attaquait Mlle de la Vaupallière, décidément déchaînée, je trouve étrange, de la part d'un gentilhomme tel que vous, que vous signifiez son congé à ce jeune et éminent artiste au moment même où il a droit aux plus légitimes réparations.

— Ah ça ! ma cousine, vous allez me forcer à vous dire des choses que vous regretterez certainement d'avoir entendues.

À ces mots, Aubin Dermont, s'inclinant devant M. de Champtocé, déclarait sur un ton plein de tristesse, mais de dignité : — Monsieur le duc, il est inutile d'insister, j'ai compris et je me retire.

— Non ! restez ! ordonnait Marie-Thérèse qui, galvanisée par son ardent et pur amour, s'était dressée faisant face crânement à l'orage.

Et elle scanda avec un accent d'autorité qui acheva d'esbroufer le vieux courtisan :

— Et vous aussi, mon père, restez !

— Ah ça ! mademoiselle..., glapit le duc, prétendriez-vous me donner des ordres ?

— Nullement...

« Je me permettrai simplement de vous faire observer que vous ne pouvez pas, sans manquer aux lois de la plus élémentaire convenance, chasser monsieur Aubin Dermont comme un laquais.

— Palsambleu ! protestait le duc, vous allez lasser ma patience.

— Mademoiselle ! suppliait Aubin Dermont bouleversé.

Mais Marie-Thérèse, nettement approuvée par la chanoinesse, continuait avec une véhémence que rien ne semblait pouvoir endiguer : — Mon père, abandonnez pour un instant vos préjugés de caste pour redevenir ce que vous êtes au fond, un père affectueux, juste et bon.

« Consentez un seul instant à envisager la situation telle qu'elle est en sa réalité et non telle que vous la jugez vous-même.

— Mais c'est un vrai démon, s'indignait le duc qui ne semblait nullement décidé à désarmer.

— Laissez-la donc parler ! lançait Mlle de la Vaupallière.

« À la fin, mon cousin, vous devenez odieux... oui, odieux et ridicule.

Abasourdi par cette offensive qu'il n'avait pas prévue,

M. de Champtocé demeura coi.

Et Marie-Thérèse en profita pour reprendre :

— Mon père, Aubin Dermont et moi, nous nous aimons.

« Le seul obstacle à notre union réside en ce qu'Aubin ne possède ni titre, ni fortune... Mais n'a-t-il pas mieux que le rang et la richesse ?

« N'est-il pas un grand artiste... dont la gloire atteindra un jour celle des plus grands maîtres ? Ne possède-t-il pas surtout cette noblesse du cœur... qui vaut, à mes yeux, celle de la naissance ?

— Des phrases ! marmonnait M. de Champtocé, qui commençait à faiblir.

— Enfin, mon père, songez que, si je vous avais écouté, j'épousais...

— *L'Aristo* ! articula avec indignation la chanoinesse. Et, en un geste d'horreur, elle ajouta : — Le chef de la bande des *Enfants du Soleil* !...

— En tout cas, ce n'est pas une raison... se défendait le duc.

— Si, c'est une raison ! coupait la chanoinesse.

— Alors je ne puis plus dire une parole !

— Si, une seule ! posait la vieille demoiselle.

— Laquelle donc ?

— Je consens...

— Au mariage de ma fille avec...

— Aubin Dermont.

— Mon maître de chapelle !

— Parfaitement.

— Jamais !

— Vous oubliez, mon père, déclara Marie-Thérèse, qu'un jour je serai majeure...

— Mais elle est effrayante !

Marie-Thérèse s'écriait :

— J'aime, mon père, j'aime de toutes les forces de mon être, de toute la volonté de mon cœur qui s'est donné librement et ne se reprendra jamais.

« Vous le briserez peut-être, mais vous ne le forcerez pas à vous céder !...

Cette fois, c'en était trop !

M. de Champtocé, lourdement, se laissa tomber sur un siège.

— Ils me feront mourir ! bégaya-t-il tandis que deux larmes apparaissaient au bord de ses cils.

— Père ! s'écria Marie-Thérèse en se précipitant vers lui. Aubin s'avavançait à son tour.

— Monsieur le duc, fit-il, pardonnez-moi de vous causer un tel souci, un si grand chagrin.

« Dieu m'est témoin que je n'ai jamais osé prétendre à l'honneur d'être votre gendre.

« J'avais fait mon deuil du grand bonheur qu'en une heure de rêve, ou plutôt de folie, j'avais cru entrevoir.

« Et je suis prêt encore à disparaître de votre existence... à renoncer à tout... à emporter loin, bien loin et pour toujours l'adorable et éternel souvenir d'un amour impossible.

« Mais ne nous maudissez ni l'un ni l'autre.

« Ne voyez en nous que deux êtres qu'une force mystérieuse a voulu réunir et qu'une volonté humaine sépare en cette vie, mais que la justice divine réunira un jour dans la plus radieuse des éternités.

— Père, vous l’entendez..., murmura Marie-Thérèse, en un sanglot.

Alors la bonne chanoinesse, se penchant vers son cousin, lui murmura :

— Toutes les grandes familles de France n’ont-elles pas eu leur roman ?...

« Et puis, mon cousin, il vous serait si facile d’ajouter une apostrophe au D... qui commence le nom de ce jeune homme.

Ce dernier argument parut ébranler définitivement le vieux courtisan qui, regardant successivement Marie-Thérèse et Aubin, reprit d’une voix tremblante d’une émotion qu’il n’avait encore jamais ressentie : — Je verrai... je ne dis pas non ! Mais il faut d’abord que je consulte « Monsieur ».

« Je ne ferai rien sans l’approbation entière et absolue de M. le comte d’Artois, mon seul défenseur et maître !

« Et maintenant qu’on me laisse... j’ai besoin d’être seul. Après avoir salué le duc et s’être incliné devant la chanoinesse et exprimé à Marie-Thérèse, dans un seul regard, tout son amour et toutes ses espérances, Aubin gagna le vestibule.

Et Marie-Thérèse, s’accrochant au bras de Mlle de la Vaupallière, lui dit :

— Et maintenant, ma tante, vite chez le comte d’Artois...

Il faut que nous y soyons avant mon père.

— Si nous réussissons, s’exclama la chanoinesse, quel beau *Te Deum* nous ferons chanter à l’abbé Dubois le jour de votre mariage !...

V

La mort du tambour

Revenons maintenant au Tambour que nous avons abandonné au moment où, sur l'ordre mystérieux de Vidocq, il s'enfuyait par la terrasse du château de Chérisy.

Sans s'expliquer pourquoi le chef de la Sûreté lui donnait ainsi la faculté de se soustraire à la justice, il n'avait compris qu'une chose : c'est qu'il était, momentanément du moins, libre de reconquérir sa liberté... et il en avait profité pour courir à toutes jambes à travers le parc... cherchant une issue facile pour gagner la route... et de là la campagne.

À toute allure, il gagnait la grille d'enceinte... lorsqu'il aperçut cachés derrière un bosquet deux policiers, dans lesquels il reconnut les silhouettes si caractéristiques de Coco Lacour et de Bibi la Grillade.

Il voulut faire un crochet pour les éviter...

Mais, au moment où il s'élançait dans une allée transversale, deux autres agents de Vidocq lui apparurent, marchant sur lui au pas accéléré.

— Ah ! Je comprends, gémit-il... M. Vidocq, qui en avait assez à s'occuper de *l'Aristo*, ne m'a renvoyé que pour mieux me livrer à ses argousins.

Et, s'emparant d'un pistolet qu'il dissimulait dans la poche de son habit, il s'apprêtait à faire feu sur les policiers... lorsqu'il entendit Coco et Bibi, qui étaient accourus à la rescousse, clamer avec force.

— Laissez-le ! Laissez-le ! Ordre du patron !...

Profitant de la surprise que les clameurs des deux amis avaient provoquée chez les agents qui le serraient de près, le Tambour s'élança vers la grille dont il n'était plus distant que de quelques enjambées... puis il l'escalada avec toute l'agilité dont il était capable.

En un clin d'œil il atteignait le sommet de la clôture. D'un vigoureux rétablissement, il voulut la franchir. Mais sa main glissant entre l'un des barreaux, il culbuta la poitrine en avant, s'enferrant de tout son poids sur une des lances de la grille.

Le Tambour poussa un cri effroyable.

Instantanément il avait senti qu'il était blessé à mort. Coco Lacour, Bibi la Grillade et les autres agents, qui avaient assisté de loin à cette scène aussi rapide qu'effrayante, s'empressaient de rejoindre le misérable qui se débattait en poussant des hurlements accompagnés d'effroyables blasphèmes.

Les limiers de Vidocq s'empressèrent de le dégager...

Mais le sang coulait à gros bouillons de la plaie béante.

— Vous me tenez, hurla le Tambour, mais vous ne me garderez pas longtemps... car je suis flambé... Ah ! C'est enrageant de crever comme ça !...

En un dernier ressaut de colère, il voulut se dresser pour injurier ceux qui le soutenaient... mais ses jambes fléchissaient... et il tomba sur les genoux... blasphémant encore...

Coco Lacour et Bibi la Grillade l'empoignèrent l'un par les épaules et l'autre par les jambes... et, escortés de leurs camarades, ils se dirigèrent vers le château.

Mais, tout à coup... le Tambour eut un cri de rage... Il venait d'apercevoir droit devant lui, *l'Aristo* que, menottes aux mains, les limiers de Vidocq emmenaient.

Alors, un rictus haineux contracta son visage.

— Canaille..., murmura-t-il, tu vas tout payer !

Et avant que les agents eussent eu le temps de prévenir son geste, il saisit son pistolet qu'en fuyant il avait replacé dans la poche de son habit... et appuya sur la détente.

Le coup partit et la balle atteignit en plein corps, presque à bout portant, *l'Aristo* qui s'écroula foudroyé...

Quand Vidocq et Manon la Blonde, attirés par le bruit de la détonation, accoururent, haletants d'angoisse et d'épouvante, le Tambour, épuisé par cet effort suprême, avait perdu connaissance.

Et, lorsque *l'Aristo*, en un spasme horrible, rouvrit les yeux, ce fut pour voir, à travers un brouillard de sang, Vidocq, le grand vainqueur, qui le contemplait, guettant son dernier souffle.

— Tu m'as... vaincu..., râla-t-il tandis qu'une écume rougeâtre s'échappait de ses lèvres.

« Mais... regarde ce que j'ai fait de ton fils.

— Et c'est lui qui m'a vengé ! déclara Vidocq en jetant un ultime regard sur son ennemi.

Puis, tandis que *l'Aristo* expirait, il se rapprocha de Manon, qui soutenait dans ses bras la tête inerte du Tambour...

Et, avec un accent de douceur profonde, il fit :

— Laisse, mon amie, transporter ce malheureux dans le pavillon du jardinier...

« Nous n'avons plus qu'une chose à faire : l'aider à bien mourir.

Coco et Bibi se dirigèrent vers un petit bâtiment qui s'élevait en retrait de l'allée du parc...

Vidocq et Manon, s'appuyant l'un à l'autre, les suivirent, détournant leurs yeux pleins de larmes du sol que tachait, goutte à goutte, le sang de leur fils.

En arrivant devant la maisonnette d'où venait de sortir une vieille femme, qui, épouvantée à la vue de ce blessé que transportaient deux policiers, s'était arrêtée sur le seuil de sa demeure : — Madame, s'exprimait Vidocq, je suis le chef de la Sûreté... Voulez-vous être assez bonne pour accorder l'hospitalité à ce malheureux qui n'a plus que quelques minutes à vivre ?

— Mais certainement, monsieur ! Entrez, messieurs les agents... Entrez donc...

Et, tout affairée, la brave personne guida Coco Lacour et Bibi la Grillade qui soutenaient le Tambour, toujours inanimé, jusqu'à

une petite pièce, rustiquement meublée et dont la fenêtre, largement ouverte, donnait sur le parc.

Coco et Bibi déposèrent le mourant sur un lit. Alors, Vidocq, avec autorité, leur dit :

— Retirez-vous.

Et Manon, s'adressant à la paysanne fit sur un ton suppliant :

— Voudriez-vous être assez bonne pour aller chercher un prêtre, si toutefois il en est temps encore ?

— Mais oui, madame, j'y vais tout de suite, acceptait avec empressement la femme du jardinier.

Et Vidocq et sa femme demeurèrent seuls en présence de leur fils.

Le Tambour, la tête appuyée sur les oreillers, le visage blême, les traits tirés, ne donnait plus signe de vie.

Le sang ne coulait plus de sa blessure... et si, par instants, une légère plainte ne s'était pas échappée de ses lèvres, on aurait pu croire qu'il avait expiré.

Manon se pencha vers lui... donnant libre cours aux sanglots qui l'étouffaient.

— Mon fils..., murmura-t-elle, mon pauvre petit enfant ! Sans doute le Tambour entendit-il ce déchirant appel, ou plutôt la force de maternité qui émanait de cette femme en larmes, en l'enveloppant, en le pénétrant lui-même, accomplit-elle ce mystérieux prodige de ranimer et d'arrêter la flamme d'existence qui vacillait en lui, prête à s'éteindre.

En effet, le Tambour rouvrait lentement les yeux... fixait de ses prunelles hagardes, dilatées, cette femme et cet homme qu'il semblait ne pas reconnaître.

Mais, bientôt, sa bouche se crispa, laissant échapper un cri de colère et de haine :

— Vidocq !

Mais le policier murmura à Manon toute en pleurs :

— Tu peux tout lui dire, à lui, puisqu'il va mourir !

Alors la pauvre femme, saisissant la main de son fils, lui dit à voix basse :

— Écoute-moi, je t'en prie... écoute-moi. Mais elle ne put continuer.

Alors Vidocq reprit en se penchant à son tour vers l'agonisant :

— Tu as devant toi deux êtres profondément malheureux... ton père et ta mère.

« Nous avons tous deux formé le projet de te sauver, de te racheter...

« La Providence ne l'a pas voulu... Mais elle a permis que tu châtiasses le misérable qui t'avait conduit au mal... celui qui t'avait appris à me haïr... celui qui avait voulu, par toi, déshonorer ton frère, pour se venger de moi.

« Mon fils, regarde bien cette femme qui te tend les bras...

« Pas plus que moi elle n'est coupable de t'avoir abandonné...

« Autant que moi, elle mérite par toi d'être aimée, respectée.

« Ton frère et toi, vous nous avez été volés tous deux, quand vous étiez deux petits enfants.

« Repens-toi... mon enfant... et prie Dieu de te pardonner comme nous te pardonnons nous-mêmes.

— Oui, repens-toi, implorait Manon qui avait saisi son fils dans ses bras, et déposait sur son front livide un baiser de mansuétude et de tendresse.

Alors le Tambour fit entendre une plainte qui se prolongea lancinante et pitoyable.

— Mon Dieu ! s'écria sa mère, va-t-il partir sans un mot de regret ?

« Mais peut-être ne nous a-t-il pas entendus ?...

« Oh ! Mon Dieu, par pitié, accordez-lui une lueur de connaissance... prolongez sa vie ne fût-ce que d'une minute... mais qu'il ait le temps d'implorer sa grâce, et de regretter le mal qu'il a commis.

Et ce fut un grand silence... un silence de mort.

Puis, soudain, le visage contracté du Tambour se détendit en une expression d'apaisement et de délivrance.

— Maman... Maman ! prononça-t-il d'une voix éteinte.

— Mon Dieu ! s'écria Manon qui tenait toujours le malheureux dans ses bras.

Alors, le Tambour eut un geste bref, saccadé...

On eût dit qu'il cherchait une main pour la serrer, pour s'y appuyer, pour l'étreindre au moment du terrible passage...

Ce fut celle de Vidocq qu'il rencontra. Et son dernier regard fut pour lui, accompagné de cette parole libératrice si ardemment attendue : — Père... par... pardon !... pardon !...

Et sa tête retomba inerte contre le cœur maternel... C'était fini !...

Manon eut le courage de replacer doucement la tête de son fils sur l'oreiller...

Puis elle s'écroula au pied du lit...

À ce moment la silhouette d'Aubin Dermont apparut à travers la fenêtre ouverte.

Vidocq l'aperçut qui regardait vers la maison où s'achevait le dernier acte de ce terrible drame de famille.

Et il lui fit signe d'approcher.

Comme il pénétrait dans la pièce, Manon releva la tête...

Au regard suppliant que Vidocq lui lança, elle comprit que celui-ci lui demandait de se taire encore.

Et elle se releva... cherchant à refouler ses larmes. Vidocq, saisissant Aubin par le bras, lui dit en lui montrant le Tambour : — Cet homme vient de mourir en regrettant tout le mal qu'il avait causé...

— Je lui pardonne ! fit simplement le jeune artiste.

Et il demeura un instant muet, immobile, devant le corps de son frère.

Puis, s'avançant vers Manon, il lui dit :

— Oh, madame, pourquoi pleurez-vous ainsi ?

Manon, que Vidocq ne cessait de dominer de son regard, reprit d'une voix douloureuse :

— Je pleure... oui, je pleure en songeant à ce qu'aurait souffert votre mère à tous deux...

— Oh ! Madame, que vous êtes bonne et compatissante.

— Prions tous trois pour lui ! fit Manon qui craignait de ne plus être assez forte pour garder son secret.

Elle s'agenouilla de nouveau près du lit funèbre.

Aubin joignit les mains, murmurant une oraison... et Vidocq se détourna pour cacher ses larmes.

Puis il s'en fut vers Aubin, et, lui prenant les mains :

— Allez, mon ami, fit-il, et soyez heureux...

— Merci encore, de toute mon âme ! s'écria le jeune artiste.

— Nous avons fait tout ce que nous pouvions, déclarait Vidocq.

Manon, se relevant, ajouta :

— Dieu fera le reste !

Et, lorsque Aubin eut disparu, la pauvre Annette, se jetant dans les bras de son mari, s'écria :

— François, puisqu'il ne nous reste plus qu'un fils, me permettras-tu de lui dire la vérité ?

Gravement, Vidocq répondit :

— Non, Annette... C'est impossible !

— Quel sacrifice nous imposes-tu là, mon ami ?

— Il le faut !... En parlant, je craindrais de briser le bonheur de celui que nous chérissons.

« Car la destinée ne pourrait pas faire pour Robert Vidocq ce qu'elle fera pour Aubin Dermont.

— Tu as raison ! approuva héroïquement Annette en jetant un regard de détresse vers le Tambour, dont le visage rasséréné semblait nimbé par les rayons du soleil couchant d'une auréole de rédemption et de paix éternelle.

VI

Dans lequel nous voyons le comte d'Artois conclure un marché auquel il ne s'attendait guère

— Le marquis de la Roche-Bernard, un voleur... un assassin... un chef de bandits !... mais, ma chère enfant, je n'en crois pas mes oreilles !

Et le comte d'Artois tout en considérant d'un regard empreint du plus bienveillant des scepticismes Mlle de Champtocé qui, debout en face de lui, ne semblait nullement intimidée d'avoir à tenir tête à un aussi grand personnage, ajouta en partant d'un vif éclat de rire : — Ah çà ! Ma belle enfant, où avez-vous rêvé pareille aventure ?

— Monseigneur, répliquait hardiment Marie-Thérèse, je vous jure que je n'ai pas rêvé !

« Les faits que j'ai eu l'honneur de raconter à Votre Altesse sont l'expression même de la vérité.

« Demandez-le à ma tante, la chanoinesse.

Et Mlle de la Vaupallière, tout en faisant une révérence de cour acquiesça aussitôt : — Je ne puis que confirmer à Votre Altesse les déclarations de ma nièce.

« J'ajouterai que Vidocq a procédé, sous mes yeux, à l'arrestation de M. de la Roche-Bernard et à celle de Mlle Yolande qui n'était nullement, paraît-il, la sœur de ce coquin, mais une aventurière de la plus basse espèce...

— C'est abasourdissant ! s'écria « Monsieur » littéralement consterné.

« Dans quel siècle vivons-nous !... Si maintenant les grands seigneurs se font bandits, les manants n'ont plus qu'à se faire gentilshommes.

— Ah ! monseigneur ! soulignait malicieusement Marie-Thérèse, voilà une parole que je retiens ; car il se pourrait fort bien que j'eusse à vous la rappeler avant peu.

— Qu'est-ce à dire ? gronda le comte d'Artois en fronçant les sourcils.

— Monseigneur, s'empressait la chanoinesse... veuillez avoir la royale indulgence d'excuser cette enfant... Elle est très énervée par ces événements... et je suis certaine que ses paroles ont dépassé sa pensée.

— Mais pas du tout, ma tante.

— Et qu'elle regrette déjà de s'être montrée si irrévérencieuse envers Votre Altesse.

Le comte d'Artois ébaucha un sourire :

— Rassurez-vous, chanoinesse... je ne suis pas un croquemitaine, surtout quand je me trouve en face d'une enfant qui me semble joindre aux charmes dont l'a parée la nature un caractère fortement trempé et un prompt esprit de réplique.

« Aussi me garderai-je bien d'interrompre un entretien qui s'annonce... aussi palpitant...

« J'entends être patient jusqu'au bout, et voyez si je suis bon prince... je m'en voudrais de priver la fille de mon excellent ami le duc de Champtocé du plaisir d'exercer jusqu'au bout, et fort spirituellement d'ailleurs, sa petite vengeance.

— Ma petite vengeance ! répéta Marie-Thérèse, visiblement surprise.

— Disons plutôt votre revanche... ma jolie enfant, ce sera plus élégant.

— J'avoue humblement à Votre Altesse que je ne saisis pas très bien le sens de ces paroles.

— J'ai ouï dire, reprenait le comte d'Artois... qui, grâce à sa mobilité et à sa légèreté d'humeur, commençait à prendre beaucoup moins au sérieux cette aventure... j'ai ouï-dire que vous m'aviez voué une véritable haine.

— À vous, monseigneur ! Comment a-t-on pu colporter à vos oreilles une aussi odieuse calomnie !

— Hé ! souriait « Monsieur », n'avais-je pas entrepris de vous marier au marquis de la Roche-Bernard ?

« On m'a raconté également que cette union ne vous plaisait guère.

« Et Pâques-Dieu !... je reconnais que vous aviez raison !

« Mais à ce moment, vous ignoriez les fâcheux antécédents du marquis... Et ce n'était donc point pour cette raison que vous lui refusiez obstinément votre main.

— Certes !

— Serais-je indiscret en vous demandant de me faire connaître le motif de votre résistance ?

— Nullement, monseigneur. J'aimais Aubin Dermont.

— Aubin Dermont ?

— Le maître de chapelle du château de Chérisy.

— Au fait... il me semble que ce cher duc m'en avait touché quelques mots.

« Ne menaciez-vous même pas votre père d'entrer au Carmel plutôt que de devenir marquise ?... »

Avec un aplomb superbe, Marie-Thérèse répliqua :

— Et j'y suis toujours décidée, monseigneur, à moins que mon père ne consente à ce que j'épouse Aubin Dermont.

— Ah ! c'est donc cela !... Palsambleu ! la mâtime est rouée !

Et, affectant un ton sévère, que démentait l'expression amusée de son regard, « Monsieur » s'écria : — Ah ça ! mademoiselle, auriez-vous l'audace et la prétention de me prier d'intervenir en votre faveur près de mon ami Champtocé ?...

— Je n'ai demandé audience à Votre Altesse que dans ce but...

— Comment ! Vous voudriez...

— Monseigneur, daignez m'écouter jusqu'au bout.

— Oui, monseigneur, implorait la bonne chanoinesse, écoutez-la !

— Eh bien ! Parlez.

— Monseigneur, déclarait Marie-Thérèse, mon père va venir tout à l'heure pour vous mettre, d'abord, au courant des événements qui se sont déroulés dans sa maison, puis, pour vous demander conseil.

— Me demander conseil ?... À quel sujet ?

— Mais au sujet de mon mariage avec Aubin Dermont.

— Je ne puis croire que ce cher duc, dont je connais la finesse, puisse se rendre coupable d'une telle absurdité.

— Monseigneur, s'empressait d'intervenir la chanoinesse, mon cousin vient de s'apercevoir qu'il aime sa fille... Jusqu'alors il ne s'en était pas douté... Et désireux surtout de ne pas la perdre au moment où il vient de le découvrir, il semble assez disposé à exaucer le vœu de Marie-Thérèse.

— Que me dites-vous là ? s'exclamait le frère du roi.

— J'ajouterai, reprenait Marie-Thérèse avec un délicieux sourire, que si Votre Altesse se mêlait de faire obtenir pour Aubin Dermont la charge, en ce moment vacante, de maître de chapelle de Sa Majesté, et si, par surcroît de bienveillance, elle accordait à Aubin Dermont le titre de chevalier, avec l'apostrophe nécessaire, mon père ne s'opposerait plus à mon bonheur.

— Pâques-Dieu ! se récriait le comte d'Artois. Vous me la baillez belle...

« Moi, un prince du sang, encourager une pareille mésalliance !

« Que dirait toute la noblesse de France ?

— Que dira-t-elle, monseigneur, quand elle apprendra que vous avez eu pour favori le chef de la bande des *Enfants du Soleil* ?

À cette réplique que la vaillante jeune fille avait lancée sur un ton de défi qui montrait qu'elle était résolue à tout pour vaincre, « Monsieur » eut un sursaut qui le dressa presque en colère : — Cette fois, mademoiselle, je ne puis tolérer...

— Marie-Thérèse ! s'évertuait la chanoinesse. Voyons... vous oubliez que vous parlez à monseigneur le comte d'Artois.

— C'est vrai, ma tante ! reprenait Marie-Thérèse, d'un air subitement confus et attristé.

« Pardonnez-moi, monseigneur, mais j'étais venue vous trouver pleine de confiance et d'espoir. On m'avait dit, en effet, que votre bonté n'avait pas de limite... et j'avais la sottise prétention de me figurer qu'elle s'étendrait jusqu'à moi.

« Oui, je me disais : « Monsieur » ne manquera pas de me savoir quelque gré de l'avoir prévenu à temps de l'arrestation du marquis de la Roche-Bernard... car il pourra ainsi prendre les mesures nécessaires pour étouffer cette malheureuse histoire.

« Alors, dans ma naïveté, j'avais pensé que cela suffirait pour que Votre Altesse eût pitié de moi... Mais non, je me suis trompée... Sans doute ai-je mal plaidé ma cause ?... Sous le coup d'une émotion que je n'étais pas assez forte pour réprimer, je me suis laissée aller à des paroles que je déplore...

Et, tombant aux genoux de « Monsieur », elle éclata en sanglots : — Ah ! monseigneur, je ne vous demande plus qu'une

grâce, c'est d'ordonner à mon père de me laisser entrer au Carmel.

— Ce serait vraiment grand dommage, déclarait le comte d'Artois dont l'irritation, en face de la douleur si sincère de Marie-Thérèse, s'était subitement calmée.

Et, tout en aidant paternellement la jeune fille à se relever, il lui fit, en lui tapotant les joues : — Vous n'êtes, en effet, nullement faite pour être nonne...

Et vous me semblez avoir beaucoup plus de dispositions pour la diplomatie que pour l'état religieux.

« Si j'étais le roi, mon frère, je n'hésiterais pas à nommer votre père à cette ambassade de Vienne qu'il semble si vivement désirer... à la condition, toutefois, que vous vous engagiez à demeurer sa conseillère.

« Mais, quoi qu'en prétendent les gazettes d'opposition, je ne suis pas tout à fait un nigaud... Aussi ai-je vu tout de suite clair dans votre jeu.

« Et maintenant, parlons net, et cessez de pleurer, je vous en prie, pour m'écouter attentivement... Je n'ai qu'une volonté : celle d'empêcher ces beaux yeux de se transformer plus longtemps en fontaine... car j'ai horreur des larmes.

— Essayez vos yeux, ma nièce, ordonnait la chanoinesse.

— Oui, ma tante, obéissait aussitôt Marie-Thérèse en tamponnant son joli visage avec un fin mouchoir brodé.

« Monsieur » reprenait avec un accent de charmante bonté :

— Mon enfant, avec toute la naïve audace que vous inspire votre amour, vous êtes venue ici avec l'intention bien arrêtée de me proposer un marché.

— Oh ! monseigneur ! protestait sans trop de conviction Mlle de Champtocé.

— Laissez parler Son Altesse Royale ! intimait Mlle de la Vaupallière.

Souriant avec indulgence, le comte d'Artois poursuivait :

— Vous vous êtes dit :

« Je vais m'efforcer de faire comprendre à « Monsieur » que, s'il est assez puissant pour imposer le silence à Vidocq et à sa police, et pour empêcher un scandale fâcheux pour sa personne d'éclater au grand jour, il ne saurait me forcer à me taire et m'interdire de clabauder partout la sottise aventure dans laquelle il s'est si délibérément engagé.

« Eh bien ! j'ai compris, ma belle, oui, j'ai compris que, si l'on vous laissait épouser Aubin Dermont, vous garderiez un silence complet sur toute cette affaire.

« C'est bien cela, n'est-ce pas ?

— Oui, monseigneur, avouait Marie-Thérèse, rouge d'émoi.

— À la bonne heure, j'aime ce franc aveu qui va me permettre de vous prouver que je suis bon prince.

— Monseigneur.

— Attendez... Il faut avant tout que je vous pose quelques questions.

« Quel est cet Aubin Dermont ?

— Oh ! un artiste d'un admirable talent...

— C'est quelque chose, mais cela ne suffit pas...

« Mademoiselle de la Vaupallière, que pensez-vous de ce jeune homme ?

— Un bien infini, monseigneur, affirma la chanoinesse... C'est un cœur loyal... entre tous et, pour ma part, je serais ravie de l'appeler mon neveu.

— Voilà qui est déjà beaucoup mieux, approuvait monseigneur... Quels sont ses parents ?

— C'est, hélas ! un enfant trouvé..., répondait la vieille demoiselle.

— Ah ! un enfant trouvé ? répéta « Monsieur » avec une légère grimace.

— Mais, s'empressait de corriger Marie-Thérèse, il a été élevé par un saint prêtre, l'abbé Dubois, curé d'Auteuil.

— Ouais !...

— Il est né pendant la Révolution, surenchérisait la chanoinesse, et je ne serais pas surprise qu'il eût du sang de gentilhomme dans les veines... En ces temps troublés, il est fort possible...

Mlle de la Vaupallière s'arrêta...

— Continuez donc ! invitait le comte d'Artois de plus en plus amusé...

— Oh ! Monseigneur ! s'écriait la chanoinesse... Votre Altesse ne voudrait pas me forcer à dire des horreurs devant cette jeune fille...

— D'autant plus..., répliquait « Monsieur », que votre nièce et vous... venez de remporter la victoire.

— Monseigneur ! s'écriait Marie-Thérèse transfigurée. On grattait à la porte.

— Entrez ! lança le comte d'Artois.

Le chambellan de service annonçait :

— M. le duc de Champtocé !

Marie-Thérèse et la chanoinesse eurent un geste d'émoi.

— Veuillez entrer dans cette pièce, invita le frère du roi, en faisant passer Mlle de la Vaupallière et sa nièce dans un cabinet voisin.

Puis il ordonna :

— Faites entrer M. le duc.

M. de Champtocé apparut la figure encore toute bouleversée.

— Monseigneur... monseigneur..., s'écria-t-il tout haletant... je viens vous apprendre...

— Je sais tout, mon cher duc, coupa le prince.

— Comment ! Votre Altesse a déjà appris.

— Que le marquis de la Roche-Bernard et sa sœur étaient sous les verrous.

— Mais c'est prodigieux.

— Ma police est très bien faite.

— Je m'en aperçois, monseigneur.

— Et je suis heureux de vous voir, d'abord pour m'excuser d'avoir cherché, bien involontairement, à vous donner pour gendre un bandit... puis pour vous féliciter d'avoir une fille qui, plus prévoyante que nous, a si bien su résister à mes désirs et à vos volontés.

Le vieux courtisan s'inclina devant tant de bonne grâce. Le comte d'Artois continuait : — Cette jeune personne mérite une récompense... Et voilà pourquoi, mon cher duc et pair, j'ai le plaisir de vous demander sa main en faveur du chevalier Aubin d'Ermont, dont les titres de noblesse et le brevet de maître de chapelle du roi seront signés dès ce soir, je m'y engage pour mon auguste frère.

— Monseigneur, balbutia Champtocé enthousiasmé... que ne sommes-nous au temps où on pouvait encore mourir pour son prince !

— J'espère bien, mon cher duc, répliquait « Monsieur », que vous vivrez longtemps encore pour assister au bonheur de votre fille et de vos petits-enfants.

Et, ouvrant la porte du salon où il avait fait entrer Marie-Thérèse et la chanoinesse, il s'écria : — Mademoiselle de Champtocé, allez vite embrasser votre père !

ÉPILOGUE

Deux ans après les événements que nous venons de décrire, le château de Chérisy était en fête.

On y célébrait le baptême du petit François d'Ermont, premier né d'une union qui s'annonçait toute d'amour et de Soleil.

Et tandis que, dans la chapelle, le bon abbé Dubois enveloppait d'une même bénédiction Aubin, Marie-Thérèse et leur petit enfant... cachés derrière un pilier, Vidocq et Annette, qui avaient eu l'héroïsme de garder jusqu'au bout leur secret, savouraient en une sorte d'extase ce bonheur... si pur... leur œuvre à tous deux... qui mettait à leurs cœurs la plus douce des allégresses.

— Es-tu contente ? murmura Vidocq à l'oreille de sa compagne.

— Oui, répondit Annette, car à présent tu m'as rendu le droit de te dire : « Je t'aime ! »

FIN

Table des matières

Premier épisode LE FORÇAT ÉVADÉ

- I Le chien enragé
- II Ce qu'était Vidocq
- III Coco Lacour et Bibi la Grillade
- IV Au château de Saint-Gratien

Deuxième épisode LES ENFANTS DU SOLEIL

- I L'effroyable aveu
- II Les bas-fonds de Paris
- III L'aristo
- IV L'ange malin

Troisième épisode LA TRUITE QUI FILE

- I Au service de la police
- II Le billet mystérieux
- III La « Baronne »
- IV Le coup de pistolet

Quatrième épisode L'ESPIONNE DE VIDOCQ

- I L'officine de la rue Sainte-Anne
- II Si c'était lui !
- III L'orgue de Lulli
- IV La maîtresse de piano

V Face à face

Cinquième épisode L'HOMME AU DOMINO ROUGE

I Où nous voyons successivement Vidocq et l'Aristo s'apprêter, l'un à attaquer et l'autre à se défendre

II Aubin Dermont

III Le bal masqué

IV Où l'on voit l'Aristo accomplir d'étranges choses

V Le plein mystère

Sixième épisode DANS LA GUEULE DU LOUP

I L'homme aux poules

II L'abbé Dubois

III Pris au piège

IV L'Aristo et le Tambour

V Dans les caves du bœuf rouge

Septième épisode LE BANDIT GENTILHOMME

I Face à face

II Au secours de Vidocq

III La chasse aux bandits

IV Où le procès de Vidocq se termine d'une façon plutôt inattendue pour l'Aristo et sa bande

Huitième épisode LA MÈRE DOULOUREUSE

I Où Vidocq s'aperçoit de plus en plus qu'il a affaire à très forte partie

II Marie-Thérèse

III Les grands soucis de M. de Champtocé

IV Un trait de lumière

V Un coup de théâtre

Neuvième épisode VERS LA LUMIÈRE

I Le récit d'Aubin

II La caisse mystérieuse

III Mon fils !

IV Le dernier défi de l'Aristo

Dixième épisode LA BATAILLE SUPRÊME

I Disparu

II La dernière carte de l'Aristo

III Le cri du cœur

IV Les deux frères

V La mort du tambour

VI Dans lequel nous voyons le comte d'Artois conclure un marché auquel il ne s'attendait guère

ÉPILOGUE